This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07438922 6

080019

A.-H. SAYCE
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ D'OXFORD

PRINCIPES
DE
PHILOLOGIE COMPARÉE

Traduits en français pour la première fois

PAR

ERNEST JOVY
Professeur au Collège de Loudun

Et précédés d'un avant-propos

PAR

MICHEL BRÉAL
Membre de l'Institut.

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

PRINCIPES

DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

de Schleicher qui raisonne sur les racines indo-européennes comme sur des éléments primitifs, et qui opère sur ces racines comme si elle tenait sous ses doigts la cellule du langage humain. En tout ce que M. Sayce dit des *idoles* de la philologie comparative, laquelle avait voulu déduire de la seule famille aryenne les lois générales de la science, il montre autant de bon sens que de finesse. Le chapitre qu'il a écrit sur l'importance de l'analogie est d'une haute valeur. Il faut remarquer aussi ses observations sur la régénération du langage et ses objections contre la part excessive qui avait été faite, dans l'histoire des langues, à la décadence phonétique. C'est chez lui également qu'on trouve, si je ne me trompe, pour la première fois, l'idée de racines indo-européennes disyllabiques. Je ne doute pas que son ouvrage n'ait exercé de l'influence sur la formation de cette école des *néo-grammairiens*, qui sont venus, non sans profit pour tout le monde, reprendre les questions par un nouveau côté et transformer en quelques années, sur certains points, l'aspect de la grammaire comparée.

Le problème que les langues indo-européennes offrent à l'esprit est un des plus curieux et des plus attachants qu'aucune science puisse présenter. Ces différentes langues — sanscrit, zend, grec, latin, allemand, slave, celtique — sont si près les unes des autres, les rapports sont si nombreux et si frappants, qu'involontairement on est amené à reconstruire par hypothèse la langue mère d'où elles sont sorties. Et, d'un autre côté, comme cette langue est à jamais perdue, divers procédés de reconstruction peuvent

être essayés tour à tour. Il est à supposer que plus d'une fois encore cet idiome changera de son, de grammaire et de syntaxe, selon la direction d'esprit et les études favorites de ceux qui nous en expliqueront la structure. Il en est un peu de la langue mère indo-européenne comme de cet ancêtre de l'homme, de ce primate que l'histoire naturelle s'efforce aujourd'hui de reconstituer, avec la différence pourtant que les naturalistes s'appliquent à le représenter le plus animal, le plus grossier qu'il se peut, au lieu que volontiers les linguistes prêtent à la langue mère une régularité de formes et une symétrie de phonétique dont aucun idiome réellement observable ne présente l'exemple. Les savants allemands surtout, toujours enclins à mettre dans un lointain passé des images de perfection, et sous l'influence de la même préoccupation qui leur a fait trouver dans les Védas une contre-partie de la Germanie de Tacite, se sont plu à parer la langue mère de toutes les qualités de transparence étymologique et de régularité phonétique.

La question est d'autant plus difficile que nous ne savons même pas jusqu'à présent de quelle manière nous devons nous représenter cette multiplication du même type linguistique. Est-ce une race qui, après s'être dispersée, a rempli l'Europe et une partie de l'Asie? Sont-ce des colonies successivement sorties d'une seule et même métropole? ou ne faut-il pas plutôt penser à une propagation de proche en proche, à travers des populations de toute origine, lesquelles, renonçant peu à peu à leurs propres idiomes, ont adopté une langue plus parfaite? Suivant

la solution qu'on préférera, les idées sur les races, sur l'antériorité de telle ou telle langue, sur la cause des variétés dialectales devront se modifier. C'est donc là un terrain mouvant, où il faut se garder d'adopter trop vite et de considérer comme certaine la première solution qui se présente. Rien ne montre mieux que le livre de M. Sayce combien, sur ce domaine, il reste encore de problèmes à résoudre.

Nous venons de nommer l'école des néo-grammairiens. Elle ne rend pas seulement à la science le service de remettre en discussion ce qui était ou ce qui paraissait résolu, et d'empêcher ainsi la stagnation, qui est le pire ennemi de toute espèce d'étude. Elle a accompli des progrès positifs en phonétique et elle a éclairci, particulièrement en grec, certains côtés restés obscurs de la grammaire. L'attention plus grande tournée vers les langues modernes a profité à l'observation des langues anciennes. On ne saurait méconnaître sans injustice la part qui revient dans ce mouvement à M. Ascoli, quoique, par un caprice difficile à comprendre, il ait semblé condamner une école dont les recherches se rattachent directement à quelques-unes de ses découvertes.

Le livre de M. Sayce, antérieur par sa date, fait pressentir plus qu'il ne laisse voir ces progrès de la science. L'auteur appartient d'ailleurs plutôt à la philologie sémitique qu'à la philologie aryenne. C'est ce qui explique certaine inexpérience et certains excès de hardiesse dans le maniement de l'étymologie. On constate aussi parfois de légers désaccords dans les aperçus de l'auteur. Après avoir montré, par exemple, que les racines indo-européennes sont d'un

âge relativement récent, il ne craint pas d'expliquer les noms de nombre à l'aide de racines sanscrites ou grecques. Nous avons peine également à comprendre pourquoi il se prononce contre le système agglutinatif. De ce fait que la plupart des désinences ne se laissent point ramener à des pronoms restés usités en grec, en latin ou en sanscrit, il croit pouvoir conclure que les racines pronominales sont un mythe. Il admet alors, pour rendre compte de la grammaire de ces langues, un *inflectional instinct*, sur lequel il ne s'explique pas autrement, et qui ne ressemble à rien de ce que l'expérience a jamais permis de constater au linguiste. C'est retourner à la théorie de Frédéric Schlegel, qui fait sortir, comme on l'a dit, la désinence du thème ainsi que la résine de l'arbre. La grammaire comparée n'est entrée dans la voie du progrès qu'à partir du jour où elle a écarté cette théorie. En dehors du système agglutinatif, on ne voit que l'arbitraire et la confusion. Tout autre est la question de savoir s'il sera possible à la science d'isoler les éléments qui ont servi à ces agglutinations. Il s'agit de faits antérieurs de beaucoup de siècles au sanscrit védique le plus archaïque. Les langues indo-européennes ne se prêtent pas à ces dislocations extraordinaires que permet, paraît-il, l'accadien, et dont M. Sayce nous donne plusieurs exemples bien faits pour nous surprendre. Mais il suffit que dans notre famille de langues, quelques désinences s'expliquent par des pronoms, pour que la théorie de l'agglutination, théorie fondamentale sur laquelle s'est élevée la science du langage, garde toute sa valeur. Quant à la noblesse, à la précellence de tel ou tel

type, la discussion nous paraît devoir être peu concluante : les langues valent plus ou moins par l'usage qui en est fait, par les développements qu'elles reçoivent, par le sentiment et la pensée dont, avec le temps, elles s'imprègnent et se pénètrent, mais non par leur origine agglutinative, incorporante ou flexionnelle.

Depuis qu'il a publié les *Principes de philologie comparative*, M. Sayce s'est signalé par de savantes recherches sur les inscriptions et sur les langues de l'Asie antérieure. Il a succédé à M. Max Müller dans sa chaire d'Oxford : il est, en un mot, un des hommes distingués que comptent aujourd'hui les études de linguistique. Il faut donc remercier M. Ernest Jovy d'avoir fait passer en français un ouvrage remarquable à bien des titres, et qui rencontrera chez nous, grâce à cette traduction, de nouveaux lecteurs désireux de s'instruire à des leçons données avec tant de savoir et d'esprit.

MICHEL BRÉAL.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

A L'ÉDITION FRANÇAISE

Depuis la publication de la seconde édition de mon ouvrage en 1875, une véritable révolution s'est produite dans la philologie comparée des langues indo-européennes. Le sanscrit a été détrôné de la place élevée qu'il occupait comme représentant par excellence de la langue-mère aryenne, et l'on a reconnu qu'à bien des égards les langues européennes ont conservé plus fidèlement les sons et les formes primitives que ne l'ont fait les langues de l'Inde. La vieille théorie qui faisait naître l'inflexion d'une période antérieure d'agglutination est déjà considérée comme compromise, et le professeur Delbrück, son dernier avocat, dans son *Introduction à l'étude du langage*, après avoir admis que *la théorie agglutinative* ne peut pas prétendre avec certitude « avoir été vérifiée dans des cas individuels », fait reposer son unique défense de cette théorie sur la ressemblance des deux premiers pronoms personnels avec les terminaisons des deux premières personnes verbales. M. Fick, si longtemps le théoricien principal de la doctrine généralement reçue touchant les racines, la rejette aujourd'hui complètement (*Gött. Gelehrte Anzeigen*, 6 avril 1881) et parle du « point de vue dépassé » de Panini avec son « vain babillage de racines et de suffixes ».

(*Gött. Gelehrte Anz.*, 9 nov. 1881.) Il pense que le verbe aryen consiste seulement en infinitifs et en infixes. Suivant l'exemple de Benfey, le même savant a montré que les *thèmes du présent* de verbes comme λείπω, ἔχω (σέχω) sont plus anciens et plus primitifs que les radicaux abrégés de l'aoriste, ἔλιπον, ἔσχον, qui sont résultés d'un recul de l'accent. L'axiome de l'école des « néo-grammairiens », à savoir que les lois phonétiques n'admettent pas d'exceptions, a fait reconnaître la vérité de la thèse que j'ai soutenue dans le dernier chapitre de ce livre : c'est l'analogie et l'assimilation, non l'altération phonétique, qui sont la cause principale des changements dans les langues.

Mais c'est dans le domaine de la phonétique aryenne primitive que s'est accomplie la révolution la plus importante. Les travaux de MM. Brugman, Osthoff, Johannes Schmidt, Collitz, Fick et plus particulièrement de Saussure, ont prouvé que j'ai eu raison de dire, que « l'alphabet originel qu'on suppose avoir été possédé par nos ancêtres les plus reculés... est, comme le langage des racines, un point de départ logique, et non historique. » Au lieu des sons simples et peu nombreux auxquels tous les mots indo-européens ont été réduits par l'analyse étymologique, on a prouvé que la langue-mère possédait un alphabet très riche en consonnes et en voyelles. A côté de *k*, *g* et *gh* existaient les gutturales vélaires *k'*, *g'* et *gh'*, qui se prononçaient, je crois, *kw*, *gw* et *ghw*. M. Schmidt voudrait y ajouter κ', γ' et γ'*h*, représentées en sanscrit par *ç*, *j'* et *h*, en zend par *ç*, *z*, et en vieux bulgare par *s* et *z*. Le θ grec (sanscrit *h*) est le descendant de deux sons différents qui apparaissent en vieux bulgare comme *z* et *z*ᵛ ; et, d'autre part, Osthoff a rendu vraisemblable que la langue-mère a dû posséder deux sifflantes, l'une sonore et l'autre sourde.

C'est en voyelles surtout que l'alphabet aryen primitif était très riche. L'*a* monotone du sanscrit est un amalgame d'au moins trois sons différents que M. Brug-

man, le véritable auteur de cette découverte, voudrait représenter par a_1, a_2, a_3. M. Collitz, avec raison ce me semble, préfère substituer à ces trois symboles phonétiques les lettres européennes *ĕ*, *ă* et *ŏ*. Mais l'*ŏ* lui-même, comme l'a remarqué M. de Saussure, n'était pas un son unique. Il y avait un *ŏ* que l'on trouve dans le grec πόσις et le latin *potis*, et un second qui permute avec *ĕ*. La corrélation de ces deux voyelles a été expliquée par M. Fick ; là où nous trouvons *ŏ* et *ĕ* corrélatifs, comme dans λέγο-μεν et λέγε-τε, le premier (*ŏ*) représente une syllabe originairement non accentuée, tandis que le second (*ĕ*) paraît dans la même syllabe lorsqu'elle a reçu l'accent. De même qu'il y avait deux *ŏ*, il devait aussi y avoir deux *ĕ*.

La découverte de ces voyelles primitives a produit une révolution importante dans l'étymologie. Non seulement elle a montré que le sanscrit n'est pas cet *étalon de la phonétique européenne* que l'on supposait précédemment; elle a prouvé aussi que les lois phonétiques qui régissent l'équivalence des sons vocaliques sont aussi strictes que celles qui gouvernent l'équivalence des consonnes, que par suite des racines contenant *ă ĕ*, et *ŏ* ne doivent jamais être confondues entre elles. Dès lors, il devint impossible de faire dériver *magnus* et μέγας de la même racine.

Une autre découverte phonétique d'une égale importance est due aux recherches de MM. Brugman et de Saussure. C'est celle de l'existence de liquides, de labiales et de nasales sonores dans la langue-mère. Les Aryens primitifs possédaient des sonores *r*, *l*, *m*, *n*, qui sont devenus αρ, αλ, ρα, λα, etc. en grec, *or*, *ul*, *en*, *em* en latin, *aúr*, *ul*, *un*, *um* en gothique. Ici encore, le progrès du langage a été marqué par des simplifications successives; les anciennes distinctions entre les sons se sont perdues et le multiple s'est réduit à l'un.

Il est inévitable qu'au milieu de tant de découvertes simultanées mes propres opinions sur bien des points

aient subi quelques modifications pendant les huit années qui viennent de s'écouler. Quoique les théories et les principes que j'ai soutenus dans le présent volume me paraissent avoir été vérifiés et confirmés par les découvertes récentes, il y a bien des points de détail sur lesquels je m'exprimerais aujourd'hui d'une manière différente. Je voudrais en signaler ici deux seulement, puisqu'il s'agit de questions aussi importantes que la flexion verbale et l'origine du genre.

Comme je l'ai dit plus haut, le dernier défenseur de la vieille théorie Boppienne de l'agglutination se trouve obligé de faire reposer son argumentation sur la ressemblance entre les deux premiers pronoms personnels et les deux personnes correspondantes de la conjugaison. Suivant le professeur Delbrück, cette ressemblance prouve que les désinences de ces personnes sont d'anciens pronoms qui sont devenus des signes de flexion. Jusqu'à ces derniers temps, j'étais disposé à être du même avis, et j'aurais volontiers continué à expliquer cette ressemblance, comme je l'ai fait dans le présent volume, en remarquant que le nom étant plus ancien que le verbe, les désinences du nom furent le modèle auquel se conformèrent les désinences verbales. Les pronoms personnels attachés au verbe cédèrent, avec le temps, à l'analogie du type infléchi général du langage.

Mais cette théorie qui voit dans les désinences personnelles du verbe les restes de pronoms personnels, soulève des objections graves, objections que je crois aujourd'hui irréfutables. Le radical verbal ne peut être distingué du radical nominal; ἀγο-μεν et ἀγό-ς sont la même chose. Toutes les tentatives pour expliquer les désinences de la troisième personne par des pronoms personnels ont été vaines; il en est de même des efforts que l'on a faits pour découvrir les suffixes pronominaux du duel et du pluriel dans le duel et le pluriel du verbe. La seconde personne du

singulier du verbe perd toute ressemblance extérieure avec le second pronom personnel dès que nous nous rappelons que la forme originaire de ce dernier était *tw*(*ŏm*) et non pas σύ comme en grec, tandis que d'autre part la même personne était aussi caractérisée par la terminaison θα, qui non seulement ne correspond à aucun pronom personnel mais servait également à marquer la première personne du pluriel dans les formes en -μεσ-θα et -με-θα. Enfin, les recherches de MM. Scherer et Brugman ont prouvé que les formes grecques et latines de la première personne du singulier en ō n'ont rien de commun avec les formes en *m* et *mi*, mais sont dues à une fusion de la voyelle finale de la racine avec le suffixe *a*. Il est à peine besoin de faire observer qu'on ne connaît l'existence d'aucun pronom personnel de la forme *a* = moi.

D'autre part, les désinences personnelles sont toutes des suffixes nominaux, dont beaucoup appartiennent à des substantifs abstraits et à des infinitifs, et l'infinitif, il faut se le rappeler, est fréquemment employé à la place du verbe fini. La troisième personne du singulier φέρε-τι, lorsqu'on la compare avec un nom comme γένεσις, ne paraît guère pouvoir être autre chose qu'un nom abstrait de même ordre, employé soit au locatif, soit comme les infinitifs du genre de ceux en -μεν et Fεν (φερε-Fεν = φέρειν), à l'état de thème nu. La troisième personne du singulier du temps passé en turc est pareillement un nom abstrait. La troisième personne du pluriel φέρο-ντι peut être rapprochée du participe présent, φέροντι étant à φερέ-τι ce que le sanscrit *bhárantam* est à *bharatás*. Je suppose que l'analogie de la seconde personne du pluriel, où les désinences *-tĕs* et *-tĕ* étaient employées ensemble, fut cause que φέροντες devint φέροντε et que cette forme à son tour fut ensuite assimilée au singulier φερέ-τι. En turc, comme dans les langues sémitiques, la troisième personne du verbe est exprimée par le participe présent. Quant à la première personne verbale,

je ne vois aucun moyen de dériver la désinence dite secondaire, *-m*, de la désinence primaire *-mi*; ni la phonétique, ni l'analogie ne le permettent. Au contraire, si nous admettons que la désinence secondaire est la plus ancienne, il n'y aurait aucune difficulté à supposer qu'au temps présent elle a été assimilée à la désinence vocalique de la troisième personne (en *-i*). Or, la désinence secondaire est simplement le suffixe de l'accusatif ou cas objectif du nom et, comme celui-ci, elle peut se présenter sous la forme de la sonore m_0. La même explication conviendra pour la seconde personne du singulier; là aussi l'*-s* secondaire, qui sert non seulement de suffixe au nominatif singulier et pluriel et à l'accusatif pluriel du nom, mais aussi de suffixe aux radicaux abstraits — serait la désinence primitive. Par suite, « *I bear* », « *thou bearest* » (je porte, tu portes) auraient été exprimés à l'origine par *ĕghŏm bhĕrŏm, twŏm bhĕrĕs*, correspondant exactement au latin « *ego verbum* », « *tu scelus* ». Ce n'est que par degrés que la signification de la phrase, qui d'abord reposait sur le contexte et la position des mots, fut transférée aux désinences des mots eux-mêmes, devenant ainsi l'origine de la flexion verbale. Un verbe véritable fait encore défaut à beaucoup de langues actuellement parlées, et dans les dialectes polynésiens c'est encore la position et les cas du nom qui tiennent lieu du verbe et en remplissent la fonction. Si nous considérons maintenant le pluriel, nous trouverons -με̃ν, -με (sanscrit *-ma*) et -με̃ς employés pour marquer la première personne, quoique -με̃ν soit un suffixe bien connu de l'infinitif, comme Fεν qui semble apparenté avec le *-va* et le *-vas* de la première personne du duel sanscrit. A la voix moyenne, le suffixe θα est attaché à -με et με̃ς exactement comme -σι au suffixe nominal -(ε)ς dans un mot comme πόδεσ-σι, et puisque, au dire d'Apollonius Dyscole, la forme éolienne de -μεθα était -μεθεν, tandis que -θε est le suffixe de la seconde personne du pluriel, il est clair que nous avons affaire au

même suffixe nominal qui paraît dans οὐρανόθεν et ὕπαιθα. A l'impératif nous avons même le -θι nominal. Je me trouve en conséquence obligé de souscrire sans réserves à la conclusion de M. Fick, à savoir que non seulement des formes comme *bháve*, la première personne du singulier de la voix moyenne en sanscrit, sont en réalité d'anciens infinitifs, mais que les autres formes du verbe sont des infinitifs également. Toutefois, je ne puis donner mon assentiment à sa conclusion subséquente — du moins dans les termes où cette conclusion est formulée — que les formes ont été différenciées au moyen d'infixes. Je doute que des infixes, ou, comme on les appelait autrefois, des lettres *pléonastiques*, aient été jamais introduits dans le corps d'un mot non composé si ce n'est par l'effet de l'analogie.

D'autre part M. Fick, suivant une indication donnée par Benfey, a clairement prouvé, à mon sens, que ce qu'on appelle le thème du présent est plus ancien que le thème de l'aoriste. Dans πείθω, par exemple, la « racine » apparaît sous une forme plus primitive que dans ἔ-πιθο-ν, où la voyelle a été abrégée par le fait que l'accent portait à l'origine sur la dernière syllabe. Le prétendu « aoriste fort » devrait donc être plutôt appelé « l'aoriste faible », puisqu'il présente la racine verbale sous une forme affaiblie. Comme Benfey l'a indiqué le premier, il est vraiment l'imparfait d'un radical du présent faible, et c'est à cause de cela que les Grecs étaient incapables de déterminer si ἔλυον était un aoriste ou un imparfait. En réalité, il y avait trois thèmes du présent dans la langue-mère, un thème fort comme dans πείθω, un thème affaibli et un thème redoublé, et il est possible que le thème fort comme le thème affaibli admissent le redoublement. Ces thèmes ne peuvent pas être rapportés à quelque « racine » antérieure, en partie parce que le thème faible est seulement le résultat d'une prononciation rapide dans un mot qui a déjà sa forme pleine, en partie parce que dans le cas de

mots comme σπέσθαι ou σχεῖν les « racines » devraient être des groupes purement consonnantiques σπ, σχ, ce qui est inadmissible. Enfin, il est impossible de séparer des noms comme ἀγό-ς de verbes comme ἄγο-μεν. Ici, la « racine » commune serait ἀγο qui, augmentée de certains suffixes et employée avec un certain contexte, doit être regardée comme un thème nominal, tandis qu'avec d'autres suffixes et un autre contexte elle devient un thème verbal.

Le second point que je voudrais traiter brièvement est la question de genre, au sujet de laquelle mes opinions se sont légèrement modifiées depuis la publication de cet ouvrage. Je ne vois pas encore de raison pour douter que Bleek ne fût dans le vrai lorsqu'il considérait les classes entre lesquelles doit être distribué le nom cafre comme étant en substance identiques aux genres des langues aryennes et sémitiques. Mais voici comment j'expliquerais maintenant le développement des distinctions de genre dans ces deux familles de langues. Il fut un temps, je crois, dans l'histoire de la famille aryenne, où aucuns suffixes spécifiques n'avaient encore été réservés pour marquer les distinctions de genre. Comme dans les langues agglutinantes, il existait le sentiment du genre sexuel et non du genre grammatical. Les noms étaient distingués l'un de l'autre par le genre seulement en tant que désignant des êtres mâles et femelles, tant eux-mêmes que les pronoms qui s'y rapportaient. Comme l'homme peu cultivé est prompt à personnifier tous les objets de la nature qu'il voit autour de soi, la plupart des noms vinrent à être classés dans le genre masculin et dans le genre féminin ; mais cette classification ne dépendait que de leur signification et des pronoms qu'on employait avec eux. Nous pouvons retrouver des vestiges de cette période du langage dans des termes ordinaires marquant la parenté comme « père » ou « mère », qui continuèrent à être déclinés exactement de la même manière dans les

langues indo-européennes sans aucune marque distinctive du genre. Des vestiges semblables peuvent être découverts dans des mots qui font exception à la règle habituelle d'après laquelle les thèmes en *-ŏ* sont masculins tandis que les thèmes en *-ā* sont féminins. Ainsi le grec ὁδὸς et le latin *humus* témoignent d'une époque où les désinences *-os* et *-us* n'étaient pas encore associées à l'idée du masculin. Graduellement, toutefois, commencèrent à se former de petites classes de noms qui avaient accidentellement les mêmes suffixes et se rapportaient au même sexe. Par exemple, des noms dont les thèmes se terminaient par les voyelles *i* et *ya* (*yĕ*, *yŏ*) se trouvèrent appliqués de préférence à des personnes du sexe féminin ou à des objets assimilés à ces personnes. De la sorte naquirent certains groupes de noms qui, par la force de l'analogie, tendirent à s'assimiler d'autres noms qui se rapportaient au même sexe ou avaient les mêmes suffixes. Tous les thèmes en *i* et *ya* tendirent à entrer dans la classe des noms féminins, tous ceux en *-ŏ* dans celle des noms masculins. Par suite, le genre *sexuel* devint le genre *grammatical;* les pronoms qui étaient associés à des noms masculins et féminins devinrent eux-mêmes masculins et féminins et à leur tour furent cause que d'autres noms, avec lesquels ils étaient associés, devinrent masculins et féminins. Là s'arrêtèrent les langues sémitiques. La personnification primitive d'objets naturels, d'une part, et, d'autre part, l'influence de l'analogie, s'étendirent plus loin que dans les langues aryennes et finirent par ranger tous les noms dans une de ces deux classes. Dans les langues aryennes, cependant, un certain nombre de mots restaient encore sans genre. D'une part, l'objet pouvait être employé comme sujet avec un verbe passif, auquel cas l'accusatif devenait un nominatif; de l'autre, après que la phrase primitive eût été analysée et qu'on en eût extrait en quelque sorte les relations grammaticales, il resta un certain nombre de noms qui, lors-

qu'on les employait comme sujets, étaient privés des suffixes affectés à la désignation du genre et du cas. Lorsque ces noms représentaient clairement des idées comme « père » ou « mère », on les traita naturellement comme des masculins et des féminins, mais quand il n'en était pas ainsi on les réunit dans une classe distincte comprenant des noms comme μέθυ en grec ou *virus* en latin. A la même classe furent attribués les noms qui, bien qu'employés comme sujets de verbes passifs, étaient réellement au cas objectif et ne pouvaient par suite être régardés comme des personnes du genre masculin ou féminin. De la sorte se formèrent les trois grandes classes de « genres » entre lesquels les noms furent partagés ; il ne resta plus qu'à l'altération phonétique et à l'assimilation le pouvoir de les modifier et de les changer en faisant passer les noms d'une classe à l'autre. Ainsi en allemand, la perte de l'*n* final de *Sonnen* (le soleil), fut cause qu'on associa ce nom à des féminins en *-e*, tandis que *Mond* (la lune) fut pareillement transféré de la classe des féminins à celle des masculins. Mais jusqu'à la fin ces divisions restèrent des classes pareilles à celles des noms en zoulou et ces classes furent distinguées l'une de l'autre par les pronoms avec lesquels se construisaient les noms.

Il y a une ou deux autres questions de détail sur lesquelles mes vues se sont modifiées ou développées par suite du progrès scientifique accompli depuis huit ans ; mais elles ne sont pas assez importantes pour que je doive les traiter ici. Il ne me reste que l'agréable devoir de remercier celui qui a pris tant de peine pour habiller mes idées en français et en particulier M. Bréal, qui veut bien présenter ce livre au public lettré de son pays.

A. H. SAYCE.

Oxford, 1er juin 1883.

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION

La présente édition n'est guère plus qu'une révision de la première. Deux ou trois inexactitudes ont été corrigées ainsi que quelques erreurs d'impression. Les additions sont dans les notes et les appendices. On a ajouté le premier appendice, non seulement pour montrer comment l'histoire d'un passé oublié peut se rétablir à l'aide du langage, mais aussi pour appuyer les idées que j'ai émises au sujet des inscriptions lyciennes. Les parties neuves se trouvent principalement dans les chapitres III, IV et V, surtout dans le chapitre IV; à cela près, il y a peu de chose de nouveau, si ce n'est la note sur les Cyclopes, au chapitre VIII.

J'ai à peine besoin de dire que les opinions contenues dans la première édition n'ont subi aucune modification. Ce que j'ai dit au sujet des racines a été mal compris; l'ambiguité des termes « racine » et « période des racines » a obscurci ma pensée. Je croyais avoir évité d'être incompris; puisqu'il n'en a pas été ainsi, il me semble bon de préciser la doctrine que je soutiens.

Les racines, au sens grammatical et lexicographique du terme, sont ces simples éléments phonétiques que l'on découvre par l'analyse des groupes de mots parents; elles sont à leurs dérivés ce qu'à elles-mêmes sont les lettres et les syllabes. De même que les mots sont réduits à un

nombre limité de lettres ou de syllabes, non dans la langue parlée, mais par le travail réfléchi du grammairien, de même les racines sont le produit des études du lexicographe, les éléments dans lesquels il décompose chimiquement le langage. Si maintenant le philologue prétend que les racines auxquelles il est ainsi parvenu ont jamais pu constituer un langage *réel*, il commet la même erreur qu'un chimiste qui prétendrait que ses éléments simples existaient séparément et indépendamment — non pas avant l'existence des composés dans lesquels ils entrent, — mais dans ces composés eux-mêmes, et que, par exemple, on distingue dans l'eau l'oxygène et l'hydrogène, après que l'eau a été formée par la combinaison de ces deux corps. Le chimiste doit pourtant analyser artificiellement la matière : il en est de même du glottologiste qui, dans un dessein scientifique, a bien raison de parler d'une période des racines. Il veut faire entendre par là une période de l'histoire du langage dont les racines qu'il a extraites du dictionnaire peuvent nous donner une vague idée. En tant que la période des racines n'est que synonyme du résultat de son analyse, elle est purement imaginaire; elle n'existe que dans le cerveau du savant moderne; mais comme cette période des racines est ce qui représente le mieux l'ancien état synthétique du langage, on peut aussi employer cette expression dans ce dernier sens. En ce cas, la racine sera un mot-phrase, résumant en un tout complexe ce qu'une phase ultérieure du langage brisera en des mots et des formes séparés, le nom d'un objet particulier impliquant et renfermant le sujet, le complément et le verbe. Il y avait autant de mots-phrases que d'impressions momentanées produites sur les sens par un objet particulier. Si le langage repose sur des onomatopées ou quelque chose de semblable, on peut s'attendre à ce que les mots-phrases, s'appliquant

au même objet, se ressemblent les uns aux autres; cette ressemblance permettra au philologue de découvrir les sons-types qu'il appelle des racines. Chaque classe de langues aura ses racines propres; il n'y a pas plus de raison pour affirmer que les racines de toutes les langues sont les mêmes que pour affirmer l'identité de toutes les langues. Sans doute, les racines, en tant qu'elles sont simplement constituées par la ressemblance des mots-phrases alliés, c'est-à-dire en tant qu'elles sont le résultat de l'analyse du lexique, se ressembleront partout; mais si nous employons le mot *racine* dans le sens de mots-phrases qui se trouvent au fond de tout langage développé, notre seule connaissance de leurs caractères distinctifs sera tirée des phénomènes de la langue à laquelle elles appartiennent; les racines différeront les unes des autres de la même manière que les langues connues. Les caractères d'une racine chinoise ou aryenne (quand elle est considérée comme partie d'une langue vivante) sont les caractères d'un mot aryen ou chinois; la racine aryenne du grammairien est aussi différente du mot chinois que l'est elle-même la racine chinoise du grammairien.

Ce que je crois être la véritable théorie des racines, repose sur l'axiome : *Le langage commence avec la phrase, et non avec le mot isolé.* Quand mon livre fut publié l'an dernier, je m'imaginais que cet axiome était formulé pour la première fois; je ne pensais pas qu'on pût le trouver ailleurs clairement énoncé. Depuis, j'ai rencontré un très instructif passage de l'*Anthropologie* de Waitz, cité dans une note du chapitre IV de la présente édition, et aussi un ouvrage remarquable, mais depuis longtemps oublié, publié en 1831 par un anonyme et intitulé : *Esquisse de sématologie, ou essai d'une nouvelle théorie de la grammaire, de la logique et de la rhétorique.* Les idées philologiques de l'auteur sont naturellement très imparfaites;

mais la théorie sur laquelle est bâti tout son ouvrage, quoique *a priori*, semble-t-il, est en substance la même que la mienne. Elle est exposée avec beaucoup de clarté et une grande vigueur. Cet écrivain établit que le langage a commencé par les cris naturels, chaque cri comprenant ce que nous appelons maintenant une phrase, puis les diverses parties de la phrase se limitèrent, se déterminèrent les unes les autres et se transformèrent ainsi en mots. C'est de cette manière que les perceptions devinrent la connaissance. L'auteur ajoute avec une grande vérité (p. 39) : « Ce n'est pas ce qu'un mot signifie qui le fait être telle ou telle partie du discours, mais *la façon dont il aide les autres mots à former la phrase* (ces mots sont en italique dans le texte). » Plus loin il observe (p. 55) : « Les mots (séparés) d'une phrase ne signifient quelque chose que parce qu'ils sont les instruments de l'esprit pour arriver au sens de toute la phrase ou de tout le discours. Jusqu'à ce que cette phrase ou ce discours soient complets, le *parleur* n'a pas dit le *mot* qui représente sa pensée. » Il remarque ensuite que les syllabes séparées d'un mot (comme *un*, *mis*, *con*, *ness* ou *fy*) peuvent être aussi significatives que des mots distincts.

Dès que nous admettons, — comme les faits de la philologie semblent nous y forcer, — que le langage commence avec la phrase et que la période synthétique est antérieure à la période analytique, nous sommes poussés à cette conclusion qu'à un certain égard, du moins, les langues agglutinantes, qui analysent la phrase primitive et distinguent ses parties les unes des autres, sont en avance sur les langues à flexion : si la *théorie du développement* était vraie, les langues infléchies seraient devenues agglutinantes et le contraire ne serait point arrivé. Nous pourrions aller jusqu'à soutenir que la civilisation des races agglutinantes est supérieure à celle des races à

flexions; nous pourrions, pour appuyer notre assertion, dire que les plus vieilles civilisations que nous connaissions sont celles de l'Accad touranien, de la Chine et de l'Egypte et que les débuts de la culture intellectuelle exigent de plus grands efforts d'esprit que son perfectionnement. En tous cas, la civilisation et le développement du langage sont assez intimement liés pour être, dans la pratique, inséparables. Le langage est le reflet de la société; il la crée et est créé par elle; il est l'expression extérieure de la pensée; il ne peut donc y avoir aucun progrès dans le langage sans qu'il y ait un progrès correspondant dans la société qui le façonne et dans la pensée qu'il recouvre. Les grands maîtres de la science philologique virent de quelle importance était pour la théorie du développement le rapport entre les divers états du langage et les civilisations qui, supposait-on, leur répondaient. Aussi me suis-je longuement efforcé de montrer qu'on ne pouvait maintenir cette relation. Si l'aryen primitif ou le hottentot infléchi avaient été antérieurement isolants et agglutinants, la société qu'ils représentaient aurait déjà dû passer par deux états de civilisation analogues aux civilisations de la Chine et de l'Acad.

Le professeur Max Müller, dans son importante et instructive leçon, qui traite de la *Chronologie appliquée au développement linguistique*, établit : 1° Que là seulement où l'on a fait une analyse exacte et rationnelle de la flexion, on peut avancer que la flexion est sortie de l'agglutination ; 2° que les trois classes de langues : isolantes, agglutinantes et infléchies, empiètent de temps à autre sur le domaine voisin et participent en quelque mesure aux caractères qui les distinguent les unes des autres. Ainsi le chinois présente des phénomènes d'inflexion aussi bien que d'agglutination, et une phrase française comme « je vous le donne, » bien que divisée artificielle-

ment par l'écriture, diffère à peine d'une forme du verbe basque. Ici, comme partout dans la nature, une espèce ou une famille se transforme insensiblement en une autre. Il est difficile de tracer nettement la ligne de démarcation qui les sépare. Mais ce fait n'affecte pas le caractère général du langage, bien que ceux qui examinent le mot particulier, — produit de la période plus récente de réflexion, d'analyse ou de littérature, — au lieu d'examiner la phrase, puissent être embarrassés pour distinguer entre les trois grandes classes de langues.

L'existence de ces trois grandes classes est cependant un fait; mais c'est un fait aussi que dans chacune d'elles se rencontrent les phénomènes qui caractérisent les deux autres. Les avocats de la théorie du développement feront bien d'y songer et d'expliquer comment, en dépit des phénomènes d'inflexion qu'on y rencontre, la famille agglutinante est toujours agglutinante et la famille isolante toujours isolante. Le chinois possède des formes que l'on peut classer parmi les formes agglutinantes, et cependant, dans tout le cours de sa longue existence historique, il a continué d'être aussi fidèle à son type primitif que les dialectes isolants des barbares tribus taïques. On peut appeler le verbe finnois inflexionnel, et pourtant le finnois n'est pas moins agglutinant que l'accadien d'il y a 4,000 ans. Aussi loin que les faits nous permettent de juger, l'Aryen a toujours été infléchi; supposer une période antérieure d'agglutination est une hypothèse qui a contre elle toute l'histoire. Les cas du nom sémitique furent formés, non par juxtaposition, non par agglutination, mais par l'adaptation de différentes voyelles ; dans la famille aryenne même on peut prouver que certaines flexions sont dues à des distinctions de son purement euphoniques. Comme le remarque Westphal (*Vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen*, p. XVII), nous ne devons pas nous

demander : « L'agglutination peut-elle devenir la flexion ? » mais : « Pourquoi n'est-elle pas devenue la flexion ? » Si la formation graduelle des verbes composés avec les prépositions ou l'histoire de l'augment montrent qu'à l'origine notre famille de langues était agglutinante, quelle explication donner de ce fait que les idiomes finnois sont encore agglutinants, quoique les formes verbales y soient infléchies ? Une langue reste fidèle à son type et rend conforme à ce type les nouveaux produits du langage par la force de l'analogie ; mais l'analogie n'a aucun pouvoir, là où il n'y a aucun type auquel elle puisse se conformer.

La *théorie du développement* est une hypothèse qu'on n'a pu et qu'on ne pourra prouver. Comme simple hypothèse, elle a rendu de bons services ; mais il est temps de voir que, si elle explique quelques faits, il en est d'autres dont elle ne saurait rendre compte et avec lesquels elle est même tout à fait incompatible. Elle a obscurci la vérité en dirigeant exclusivement l'attention sur le matériel extérieur du langage ; peut-être atteindrions-nous plus facilement le vrai en tenant les yeux fixés sur l'interne et le spirituel. Nous remarquerions que, dans le premier état du langage, la pensée était, pour ainsi dire, absorbée dans son expression ; les deux facteurs se contre-balançaient également dans la seconde période ; dans la troisième, l'expression fait place à la pensée, et nous sommes alors conscients du sens plutôt que du son de nos paroles.

Il est encore un point auquel nous devons faire attention. La distinction commode entre les suffixes de dérivation et les suffixes de flexion est, autant que les racines, l'œuvre réfléchie du grammairien. Convertir le *logique* en l'*historique*, déclarer que la différence, signalée par l'analyse, entre ces deux espèces de suffixes, était autrefois un fait historique, c'est une assertion sans preuves. Cette erreur tient à l'effort qu'on a fait pour transformer toutes

les désinences casuelles en éléments pronominaux ou tout au moins indépendants. Autant que je puis en juger, bien des flexions furent des suffixes de formation avant d'être employées comme flexions. Le cas-régime, le plus ancien cas du nom, montre encore des traces de son origine, même dans l'aryen, et les désinences casuelles des langues sémitiques témoignent d'une manière évidente de leur source purement euphonique. La distinction entre les parties formative et flexionnelle du mot se fit graduellement par le développement de la pensée, qui trouva, pour son expression, un mécanisme phonétique abondant et préparé d'avance. L'une des plus anciennes inventions du langage pour marquer les rapports grammaticaux fut la combinaison d'un mot-classe avec quelque autre qui servait à le déterminer. De pareils déterminatifs sont encore largement employés dans les langues taïques de l'Indo-Chine; et parmi les 44,500 mots du dictionnaire impérial chinois de Kang-hi, 1097 commencent ou sont formés par *sin*, le cœur. Même en accadien, on peut allonger les mots par une voyelle finale (comme dans *babbara*, à côté de *babbar*), sans qu'il en résulte nécessairement un changement de signification.

A.-H. Sayce.

Mars, 1875.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Les huit premiers chapitres qui suivent furent donnés en substance sous forme de leçons à Oxford, dans la première partie de 1873. Le dernier chapitre est une addition postérieure que l'on doit regarder comme un appendice au premier. L'étude détaillée qui y est faite d'un seul principe philologique est si disproportionnée au plan général du livre qu'on ne peut la justifier que par la nécessité d'examiner l'influence si grande et si étendue de l'analogie et par le peu d'attention qu'on a donné jusqu'ici à ce principe.

En exposant son action, j'ai dû passer en revue les diverses parties de la science du langage; et des exemples pratiques de cette espèce peuvent être plus efficaces que des pages d'argumentation abstraite, en montrant clairement ce que je crois être compris dans les limites de la glottologie et en résumant les divers résultats que j'ai essayé d'établir dans les chapitres précédents.

Le domaine et la matière de la philologie comparée sont fort sujets à être mal à propos restreints. Le danger n'est pas tant du côté des disciples de Steinthal, qui considèrent le langage à un point de vue trop exclusivement psychologique et *a priori*, que du côté de ceux qui, marchant sur les traces de Schleicher, voudraient assimiler cette étude aux sciences physiques en vogue, et demandent

pour la philologie une place à côté de la chimie et de la physiologie. Le préjugé qui fait de l'étymologie toute la philologie n'a disparu que pour être remplacé par le système qui l'identifie à la phonétique. Mais on ne saurait trop attaquer cette erreur, consciente ou inconsciente. L'étymologie et la phonologie sont des parties de la philologie comparée ; elles ne la constituent pas. C'est une science d'une bien plus vaste portée, une science qui part de l'esprit et non de la matière. La glottologie est une science historique, et non une science physique. Son objet est de retracer le développement de l'intelligence humaine exprimée dans les monuments extérieurs et durables du langage. Le langage est à la fois le créateur et le miroir de la société, et c'est dans la société et par elle que l'esprit humain a atteint son degré actuel de civilisation. Notre science compare les vestiges linguistiques des changements sociaux et intellectuels, elle classe les sons, les mots et les phrases; elle retrace l'histoire des formes et de la syntaxe; elle détermine les lois qui gouvernent la parole. Elle remonte jusqu'à l'intelligence progressive qui a produit ces lois; et ainsi elle nous apprend d'une façon scientifiquement certaine, mieux que tous les silex d'Abbeville, que tous les crânes du Bruniquel, comment l'homme, « le parleur, » s'éleva au-dessus de la brute, comment la société progressa du communisme primitif jusqu'aux républiques de la Grèce et aux états de l'Europe moderne, comment le monde merveilleux de la mythologie, les instincts d'une religion non révélée, les systèmes philosophiques de l'Orient et de l'Occident sont sortis des imaginations multiples de l'esprit luttant pour s'exprimer dans le langage. Pour comprendre le présent, pour assurer l'avenir, nous devons connaître le passé, et c'est la philologie scientifique qui nous donne la clef du passé. Les problèmes mêmes qui préoccupent les logiciens contemporains,

comme ils préoccupaient autrefois Aristote et Bacon, ne seront jamais résolus, tant qu'on ne reconnaîtra pas qu'au lieu de bâtir une soi-disant science sur la base étroite de l'observation empirique, comme l'a fait le grand Stagyrite, ou de déterminer, comme Hégel, les lois de l'être en se fondant sur l'état actuel des langues de l'Europe, nous devons commencer à l'autre bout et apprendre de la glottologie comment s'est formée notre pensée et en quoi elle diffère de celle des autres races passées et présentes.

La phonologie et la permutation des lettres, la grammaire et la mythologie comparées, l'histoire des mots et de leur sens, l'origine de la flexion et la nature des racines, — tels sont les sujets dont s'occupe la philologie scientifique. La construction d'une langue universelle est l'objet pratique auquel elle vise. Sous le titre de grammaire comparative est comprise la syntaxe comparée, très importante étude à laquelle on ne fait attention que depuis peu. Des recherches complètes dirigées de ce côté peuvent éclairer la difficile question de la possibilité du mélange des grammaires; M. Edkins croit déjà être en mesure de découvrir l'influence des idiomes sémitiques sur le relatif et l'article défini en grec.

On doit abandonner à d'autres sciences la solution de l'origine du langage; mais il n'y a pas de raison pour désespérer de la découvrir et peut-être arriverons-nous à résoudre définitivement ce problème des problèmes. La glottologie suppose l'existence préalable du langage conscient et articulé; tout ce qu'elle peut faire, c'est d'indiquer la route vers la vraie solution de l'énigme, de montrer vers quelle conclusion tend l'ensemble de ses données. La solution de cette énigme n'en est pas moins de la plus haute importance pour la science; comme la loi de la gravitation en astronomie, la connaissance de la genèse du langage reliera entre elles les généralisations empiriques,

dégagées de son étude, et donnera la raison de leur caractère particulier. Nous ne pouvons pas, à proprement parler, dire que nous connaissons un être et que nous pouvons en retracer le développement, tant qu'il ne nous est pas permis de le résoudre en ses éléments originels et de découvrir comment et de quoi il est né.

Les pages suivantes critiquent plus qu'elles ne construisent. On y a émis des théories neuves sur la mythologie et sur certains points tels que le genre et le nombre; toutefois le sujet principal des sept premiers chapitres de ce livre est une critique de certaines hypothèses généralement reçues qui sont le fondement d'une foule de raisonnements philologiques très communs, mais ne supportent pas, me semble-t-il, l'épreuve des faits. On peut ramener ces hypothèses à trois assertions contre lesquelles le présent ouvrage est une protestation. La croyance que les langues aryennes sont le type de toutes les autres et que les généralisations qu'on tire de leurs phénomènes exceptionnels sont des lois universellement valables; — la substitution du mécanisme externe à la pensée interne; — la confusion entre les classifications commodes de la science et les divisions réelles en familles naturelles : — telles sont les trois erreurs qui, bien qu'inconsciemment conservées, et rejetées, quand elles se présentent sous leur forme brutale, par la plupart des savants, sont encore les causes véritables de certaines théories en vogue où l'on a voulu voir « les résultats les plus incontestables de la philologie moderne. » Au premier rang parmi ces théories est la doctrine de l'évolution graduelle du langage à travers les trois périodes isolante, agglutinante et infléchie; cette doctrine repose sur la seconde assertion et explique les formes de la grammaire par les accidents du dépérissement phonétique. Quand reconnaîtra-t-on que le développement de la plupart de nos flexions présentes, sorties de

mots indépendants, indique, non pas une agglutination primitive, mais un instinct ou une analogie inflexionnels préexistants que ces mots ne pouvaient que suivre? Certains membres du groupe agglutinant, — les idiomes finnois, par exemple, — se rapprochent de quelques-uns des phénomènes de la flexion. Ce fait prouve seulement la fixité de leur caractère; ces langues sont restées fidèles à leur type agglutinant, quoique l'enveloppe extérieure du langage, l'expression phonétique de la pensée ait fait le plus possible pour amener un changement.

Si l'on s'était davantage souvenu de la nature réelle du langage, nous aurions moins entendu parler des lettres et plus des sons, moins de la forme extérieure et plus de la signification interne, moins de l'altération phonétique et plus de l'analogie. Le philologue se serait plus adonné à l'étude du langage vivant qu'à celle des littératures mortes. Il aurait appris qu'au lieu de partir du mot écrit immobile, il devait commencer par l'étude du seul *tout réel* que connaisse le langage, — la phrase. Si l'on avait fait de la phrase la base de toutes les recherches, on aurait peu parlé de la période agglutinante des langues aryennes et d'une époque où les hommes se parlaient les uns aux autres au moyen des racines. Mais, en réalité, la plus grande partie des hypothèses étranges qu'amena la découverte des racines, dépendent surtout de la première hypothèse. Je suis persuadé qu'on n'aurait jamais entendu parler des *racines pronominales*, si l'on avait tout d'abord étudié les langues touraniennes, et la nécessité supposée de trouver des radicaux bilittères n'aurait pas fait tant de ravages dans la famille sémitique. Le terme même de *famille* éveille des idées erronées. Le temps est passé où l'on s'imaginait que l'unité philologique et l'unité ethnologique étaient identiques; mais nous nous représentons encore une *famille* de *langues* comme une famille dans la vie sociale, excepté

qu'elle n'est pas sortie de deux ancêtres, mais d'un seul. De telles images ne sont que les symboles commodes d'une science qui s'élabore. Si on les presse trop à la lettre, elles conduisent à des conclusions contraires à la vérité. La simplicité et l'unité sont les produits les plus récents du temps. Au lieu de faire entrer par force tous les dialectes connus dans quelques classes ou *familles* convenablement étiquetées, nous devrions plutôt nous étonner qu'il ne soit pas parvenu jusqu'à nous plus d'épaves et de débris des essais infiniment nombreux du langage primitif.

Les arguments par lesquels j'ai essayé de combattre ces vues et des idées semblables, sont fondés sur trois ou quatre postulats. Le langage appartient à la société, et non à l'individu; il est l'interprète de la société ancienne, il est interprété par la société actuelle; il commence avec la phrase, et non avec le mot; il est si bien l'expression de la pensée que toutes les explications de ses phénomènes qui ne tiennent compte que de la forme extérieure sont ou fausses ou incomplètes; son étude, si on l'entreprend à la lumière de la méthode comparative, doit embrasser les opérations et les produits multiples de la pensée contenus dans le langage vivant. Tels sont les principes qui sont l'âme des pages suivantes et en donneront l'intelligence. D'un bout à l'autre j'ai supposé que mon lecteur connaissait à fond les *Leçons sur la science du langage*, du professeur Max Müller; c'est à ce livre, d'une universelle popularité, que la philologie comparée doit la place qu'elle occupe et le charme qu'elle exerce. J'y ai pris de nombreux exemples; ceux qui me liront verront combien je lui dois; il est d'ailleurs trop répandu pour que j'aie cru devoir encombrer mon livre de fréquents renvois à cet ouvrage.

A.-H. SAYCE.

Queen's College, Oxford, mai 1874.

PRINCIPES

DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

CHAPITRE PREMIER

DOMAINE DE LA PHILOLOGIE COMPARÉE. — SES RAPPORTS AVEC LES AUTRES SCIENCES

SOMMAIRE : 1. Les données de la Glottologie accessibles a tous. — 2. Le langage est le caractère distinctif de l'homme. — 3. Objets d'une science. — 4. La Glottologie, science encore jeune, est forcée d'avancer des hypothèses provisoires. — 5. Les hypothèses doivent être éprouvées de temps en temps. — 6. Nature des hypothèses scientifiques. — 7. La connaissance scientifique est *comparative*. — 8. La science du langage est donc l'application de la méthode comparative à la phonologie et à la sémasiologie. — 9. On ne doit pas la confondre avec « l'*humanisme* ». — 10. Ce n'est pas une science exacte. — 11. On admet l'uniformité de la nature par rapport au langage. — 12. On compare et classe les mots (ou leurs dérivés) et les langues ; cette classification est fondée sur la grammaire et la construction. — 13. Les lois de la science sont ainsi déterminées. — 14. Les lois sont : (1) *premières* et (2) *empiriques*. — 15. L'action de ces deux espèces de lois est affectée par les deux principes de la Paresse (Altération phonétique) et de l'Emphase. — 16. Nature et effets de l'Altération phonétique. — 17. Nature et effets de l'Emphase (qui comprend le Renouvellement dialectal). — 18. On définit la Glottologie une science historique inductive. — 19. Les sciences historiques sont plus complexes que les sciences physiques ; elles sont cependant possibles. — 20. Le langage est social, et non individuel, il est donc un objet de recherches scientifiques. — 21. Les faits de la Glottologie sont des mots et des jugements ; nous ne pouvons établir les lois de la science que là où existent ces mots et ces jugements. — 22. Définition de la Philologie comparée ; ses rapports avec la Psychologie et la Phonologie. — 23. Ses rapports avec les autres sciences, surtout avec les sciences sociales. — 24. Ses lois (surtout les lois empiriques) sont vérifiées par l'histoire (d'où l'importance des langues modernes de l'Europe) et par la psychologie. — 25. Point de départ de la Philologie comparée ; ses rapports avec la physiologie. — 26. Elle ne traite point des gestes, ni de l'origine du langage. — 27. Règles que doit observer l'apprenti philologue. — 28. Changements de signification. — 29. Nom de la science ; ses relations avec la philologie spéciale.

1. Parmi les nouveaux domaines ouverts à l'étude par l'extension de la méthode scientifique, il n'en est aucun qui soit plus intéressant que la Philologie comparée. Elle est si intimement liée à l'histoire générale de l'humanité, elle pénètre en même temps si profondément dans la vie de l'individu, qu'il n'est personne dont elle ne doive éveiller l'attention. Là nous n'avons pas besoin, comme en ethnologie ou en botanique, de recueillir au dehors les faits préliminaires sur lesquels se fonde la science; les faits de philologie comparée sont, à la lettre, dans la bouche de tous; ce sont les mots que nous prononçons, les pensées que nous revêtons d'un langage articulé, les liens indispensables d'une société civilisée. Non seulement il est aisé de réunir les matériaux de notre science, mais cette science elle-même s'adresse à la fois à notre raison, à notre imagination, à notre curiosité.

2. Le langage appartient d'une manière toute spéciale à l'homme; c'est la marque la plus caractéristique qui le distingue de la brute : l'étude attentive du langage semble donc lui convenir tout particulièrement.

3. L'objet de toute science, on peut l'affirmer, est double : acquérir une parfaite connaissance des lois naturelles et nous rendre capables de les combiner et de les faire servir à notre usage et à notre bien futurs. Les années n'ont pas enlevé sa vérité au vieil oracle delphique, et la connaissance approfondie de nous-mêmes est encore la plus importante que nous puissions acquérir. L'amélioration de l'espèce, le progrès social, le bien-être et le bonheur de l'individu, sont les questions les plus pressantes de notre époque. Mais pour y donner une réponse satisfaisante, nous devons connaître les lois qui gouvernent et la race et l'individu, et le chemin par lequel nous sommes arrivés à notre présente condition.

Chaque nouvelle découverte confirme la théorie du développement progressif : l'homme n'était pas jadis ce qu'il est maintenant. La longue série des siècles écoulés l'a vu changer avec le changement des circonstances, se façonner petit à petit par les expériences et les habitudes des générations passées. Ce n'est pas la forme extérieure de l'homme qui doit maintenant nous occuper. Cette forme peut bien s'être transformée :

la longue gueule, toute semblable à celle d'une guenon, de la femme primitive a pu devenir la bouche d'une Cléopâtre ou d'une Marie Stuart. Mais le changement de la conformation extérieure n'offre que peu d'intérêt à l'homme politique et au philanthrope : il indique plutôt les changements intimes de l'esprit qu'il n'en est la cause. C'est de ces métamorphoses plus secrètes et plus subtiles que doit s'occuper exclusivement celui qui étudie la société. Il est absolument nécessaire de connaître le développement de la vie morale et intellectuelle de l'humanité, si nous voulons comprendre l'état actuel de la société et nous appliquer efficacement à son amélioration. Mais les origines de cette vie morale et intellectuelle, sans lesquelles le reste n'est qu'à demi intelligible, semblent se cacher sous le voile d'Isis. Ce voile ne peut-être soulevé que par quelque interprète, et cet interprète, c'est le *langage*, le médiateur entre l'esprit et la matière. C'est lui qui conserve, dans des symboles et des métaphores durables, le souvenir des phases diverses de la pensée humaine; il est comme ces roches qui témoignent du climat et de la faune des époques géologiques les plus éloignées. Si nous devons chercher quelque part la solution de quelques-uns des problèmes les plus élevés qui se lient à l'histoire de notre espèce, ce doit être avant tout dans la science du langage. Elle a déjà beaucoup fait : ce n'est pas peu de chose que de nous avoir délivrés de nombre de vieux préjugés et de vieilles croyances qui empêchaient toute recherche et altéraient tous les témoignages.

4. Mais il faut ne pas oublier que cette science est encore dans son enfance. On a attendu d'elle plus que son avancement présent ne nous permet de lui demander légitimement. Des causes nombreuses se sont réunies pour donner de nos jours une vive impulsion aux recherches historiques, — celles surtout qui ont trait à l'homme et à ses œuvres, — et à l'étude des phénomènes sociaux. On a besoin de conclusions toutes prêtes, de généralisations rapides. On ne saurait attendre patiemment des réponses aux innombrables questions qui surgissent de tous côtés. Aussi le philologue comparateur est-il appelé à fournir la clef, à suggérer la solution de nombreuses difficultés. Sa situation est séduisante; il sait combien sa science

a déjà conquis de vérités, il est familier avec un certain nombre de données d'où il n'est que trop disposé à tirer des conséquences hâtives ; il est tout prêt à s'asseoir sur le trépied, à émettre sur un ton dogmatique des théories qui seront reçues par le grand public comme autant de doctrines incontestables. N'avance-t-on ces théories que comme des hypothèses provisoires et pour faire la somme des connaissances acquises sur tel ou tel point, elles peuvent avoir une grande utilité. Le mal est immense quand ces systèmes sont lancés et accueillis comme revêtus d'une autorité égale à celle des principes fondamentaux de la science, quand ils deviennent, aux yeux du public, autant de propositions inattaquables. C'est là, il est vrai, le sort de toutes les sciences jeunes : aussi est-il nécessaire de prévoir ces inconvénients et de se mettre en garde contre eux.

5. L'ennemi de l'homme, a-t-on dit, est dans sa propre maison. La philologie comparée a autant souffert de ses amis que de ses adversaires. A présent qu'elle est reconnue et respectée de tous, il est à craindre que sa popularité n'amène à suspendre le travail sérieux et profitable et à accepter des théories qui, pour être plausibles, ne sont pas encore placées sur le terrain de la certitude scientifique. Les grands noms auxquels l'étude méthodique du langage doit son origine, disparaissent : aussi peut-on craindre que leurs places ne soient occupées par de patients travailleurs, contents de s'exercer sur de petits détails, plus heureux de se promener dans les chemins tracés par leurs prédécesseurs, que d'examiner et de critiquer à nouveau les magnifiques généralisations de leurs maîtres, que d'accélérer le progrès de ces études par de nouvelles hypothèses tirées de leur propre fonds. Après Newton il y eut un siècle d'arrêt ; les successeurs d'Aristote furent les grammairiens d'Alexandrie. Les génies sont rares : il est beaucoup plus aisé pour l'homme ordinaire de parfaire par un travail persévérant ce qu'on a déjà esquissé avant lui que de s'aventurer dans la voie des découvertes nouvelles où l'on n'a d'autre fil conducteur que la puissance de l'imagination combinée avec un savoir étendu. Pourtant la philologie comparée, maintenant autant que jamais, a besoin de conceptions larges et hardies comme d'un contrôle prudent et de la connaissance approfondie

des faits (*mastery of facts*). Il est vrai que cette science ne combat plus pour la vie; le temps est passé où il lui fallait prouver la possibilité de son existence. Mais elle est encore jeune, à peine, en vérité, sortie du berceau; on n'a jusqu'ici exploré qu'une faible partie de son domaine; bien des systèmes qui sont aujourd'hui acceptés sans hésitation, doivent être soumis à un examen attentif, et peut-être qu'après tout on les trouvera sans fondement.

6. Les hypothèses scientifiques prétendent seulement expliquer tous les phénomènes connus au moment où elles sont formulées. Elles servent de guides à l'esprit pour des recherches ultérieures, elles rattachent entre eux les faits isolés ; elles simplifient la confusion troublante où nous cherchons notre voie. Sont-elles erronées, elles sont encore utiles, à la manière des phares : l'erreur une fois reconnue, elles détournent les futurs travailleurs de ce qui a été démontré faux, mais elles ne peuvent faire davantage. A mesure que s'augmentera le nombre des faits connus et que reculeront les limites de la science, on devra continuellement modifier les hypothèses, souvent même les abandonner tout à fait. Une science consiste en hypothèses plus ou moins conséquentes ; son but est de faire correspondre de plus en plus exactement ces hypothèses aux faits observés. Une science ne saurait progresser sans créer et essayer de nouvelles hypothèses. Il est donc évident qu'une science neuve comme la philologie en avancera beaucoup qu'avec des connaissances plus étendues on déclarera insoutenables.

7. Il est maintenant nécessaire de faire connaître ce qu'on entend par la science et la connaissance scientifique. La connaissance scientifique diffère de la connaissance pratique en ce qu'elle est *comparative*. Pour connaître un objet ou une sensation, nous devons les comparer ou les opposer à quelques autres objets ou sensations. Plus cette comparaison est faite soigneusement, plus nous approchons de la certitude scientifique. A cet effet il nous faut un régulateur, c'est à-dire un troisième terme auquel nous puissions comparer les deux autres. Autrement dit, la différence entre la connaissance scientifique et la connaissance vulgaire, c'est que l'une, selon l'expression d'Herbert Spencer, est *quantitative* et l'autre *qualitative*. Le

sauvage primitif connaissait la différence qualitative entre l'eau chaude et l'eau froide, ses sens la lui apprenaient; avec le thermomètre qui nous met à même d'évaluer la quantité de chaleur dans les deux cas, commença la connaissance scientifique en cette matière.

8. Il est dès lors assez aisé de voir en quoi l'étude scientifique du langage se distingue de cette science hasardeuse et fausse contre laquelle Voltaire dirigea l'une de ses épigrammes. Le langage est l'expression de la pensée et du sentiment par des moyens mécaniques. Il a été possible de construire une science de la pensée et du sentiment; à plus forte raison pouvons-nous nous attendre à découvrir la loi et l'ordre d'après lesquels cette pensée, ce sentiment, ont été asservis aux conditions physiologiques et exprimés en un langage articulé. Tout son émis par la voix humaine est le résultat de la conformation de nos organes vocaux, de la manière dont ils sont mis en contact avec l'air : d'autre part, les lois qui président au développement de l'esprit humain déterminent d'une façon particulière l'expression de la pensée et de ses rapports. Le langage est aussi limité du côté physiologique que du côté psychologique : la connaissance de cette double limitation en constituera la science. Ces deux points de vue, psychologique et physiologique, ne peuvent pas plus être isolés l'un de l'autre, dans le langage tel qu'il existe actuellement, qu'on ne peut séparer l'oxygène de l'hydrogène dans l'eau, ou la couleur des objets colorés qui nous entourent : aussi les lois générales de la science doivent-elles avoir en vue cette combinaison. Pour la commodité de l'analyse, il peut être bon d'examiner séparément ces deux faces du langage, mais nous ne devons jamais oublier que cet examen séparé n'est que préliminaire. Ce n'est ni la métaphysique du langage ni la phonologie qui constitue la philologie, mais bien leur réunion. Nous pouvons avoir des lois purement phonétiques comme celles de Grimm, des lois de philosophie linguistique telles que « tout attribut doit avoir un sujet ». Mais ces lois ne sont qu'empiriques, subordonnées, partielles; elles forment l'échafaudage des généralisations plus larges et plus élevées de la science maîtresse. C'est là cependant une vérité bien souvent oubliée; nous reviendrons plus tard sur ce sujet.

9. La philologie, étant scientifique, doit être comparative; c'est simplement l'application de la méthode comparative aux phénomènes du langage qui a fait naître cette nouvelle science. Essayer d'étudier une langue sans la comparer à une autre est frivole. Un certain nombre de règles empiriques peuvent assurément sembler particulières au langage en question; mais on ne peut découvrir la raison de leur existence, comme aussi les lois plus importantes et plus générales auxquelles se conforme cette langue, qu'en la comparant méthodiquement à d'autres idiomes. Plus d'une assertion posée en fait par les humanistes purs s'est trouvée une monstrueuse erreur. De là l'origine de préjugés tels que la dérivation du latin de l'éolien, l'idée qu'on se faisait du locatif, la priorité de la voix passive sur la voix moyenne en grec, l'identité de καλέω et de *call*, de ὅλος et de *whole*, les sens grotesques assignés à des mots homériques tels que διερὸς et μέροπες [1], sans parler des efforts de Buttmann pour tirer ἄφνος

1. Les anciens grammairiens rattachaient l'homérique διερὸς à διαίνω, et l'identifiaient ainsi avec le mot posthomérique διερὸς, humide. En conséquence, on expliquait διερὸς βροτός (Od. VI, 201) : « *Un mortel rempli des jus de la vie, un mortel plein de vie* et διερῷ ποδί (Od. IX, 43), *d'un pied plein de suc*, c'est-à-dire *rapide!* » On dérivait μέροψ de μείρομαι (ou plutôt μερίζω) et ὄψ; on lui donnait le sens de *divisant la voix*, c'est-à-dire *qui parle un langage articulé;* on ne faisait pas attention que μέρος et μερίζω ne se rencontrent pas dans Homère, et que les mots alliés μόρος, μοῖρα et εἱμαρται n'impliquent que l'idée de partage et non celle de division (Curtius, *Principes de l'étymologie grecque*, page 104). Διερὸς vient en réalité de la même racine que δίω, δῖνος, sanscrit *dî*, hâter, presser; d'où, par une transition aisée, nous tirons aussi δεινός, δέος, δείδω et *dirus*. Μέροπες signifie *ceux qui saisissent;* il se lie à μάρπτω, comme στεροπή et πτέροψ à ἀ-στράπτω (Fick, *Kuhn's Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, XX, 3, 1871). Se borner aux ressources d'une seule langue n'a pas seulement causé ces étymologies absurdes dont abonde le Cratyle de Platon; on est allé jusqu'à l'invention de mots purement imaginaires. C'est ainsi que les scholiastes, après avoir épuisé tous les rapports possibles de τριτογένεια, épithète qu'Homère applique à Athéna, avec τρίτος, avec le lac Tritônis en Lybie, ou avec le torrent Tritôn en Béotie, forgèrent en désespoir de cause un mot τριτώ, qu'ils donnèrent comme un terme éolien signifiant « tête » Schol. Aristoph. Nub. 989; Tzetzès, *ad* Lycophr. 519). L'origine de τριτογένεια nous semble pourtant bien simple. Je rattacherais ce mot à la divinité védique Trita qui, disent les Védas, harnache le cheval

de ἄφθονος[1]. Jusqu'à ce qu'on eût appliqué dans ces recherches un régulateur « quantitatif » commun, jusqu'à ce qu'on eût reconnu que le langage, comme tout en ce monde, obéit à des lois invariables qui lui sont propres, bien qu'excessivement compliquées, de telles erreurs étaient inévitables. Il en est du langage comme de tout le reste. Nous ne pouvons réellement comprendre une seule langue sans l'avoir étudiée à la lumière des autres. Pour le lettré et pour l'artiste une semblable étude peut n'être pas nécessaire; mais nous ne devons pas confondre la façon dont étudient l'artiste et le lettré avec la connaissance philologique, ni croire que nous connaissons une langue parce que nous imitons heureusement le style, la « manière » de quelque littérateur qui l'a illustrée[2].

du soleil (voyez *Rig-Véda*, I, 163, 2, 3). Trita, il y a longtemps que Burnouf l'a montré, est la même divinité que le Thraêtaona de l'Avesta, qui finalement devint le Féridoun de Firdousi, le meurtrier de Zohak, ou Aji dahâka, le terrible serpent de la nuit et des ténèbres. « Fille de Trita » serait une épithète convenable pour Athéna, la déesse de l'aurore. (V. cependant Bréal, *Mél. de Mythol.*, p. 16. Trad.)

1. Ἄφνος ou ἄφενος est parent du sanscrit *ap-nas*, possession, *Lat. ops*, *op-es*, *op-ulentus*, *in-ops* et *copia* (= *co-op-i-a*).

2. Le docteur Wagner, dans son adresse à la Société philologique de Londres, en 1873, dit en parlant des savants allemands (page 33) : « Nous sommes sortis de la période de l'admiration sentimentale pour les auteurs anciens, telle que nous la trouvons dans les éditions de Heyne et de son école. Nos yeux se sont ouverts aux imperfections et aux défauts de la littérature latine considérée au point de vue esthétique; nous n'attribuons plus à cette littérature l'influence « humanisante » à laquelle les siècles anciens croyaient naïvement. Il y en a bien peu parmi nous qui puissent être appelés d'élégants humanistes, — ce qui est très joli, mais parfaitement inutile. Nous ne travaillons pas comme des dames, mais comme des hommes qui se proposent un but sérieux. Ce but, c'est d'abord de retracer la vie intellectuelle de la grande nation romaine dans sa littérature, puis de montrer les points de contact entre sa littérature et celle des autres nations de l'Europe. Pour atteindre ces fins, il est nécessaire de se livrer aux investigations les plus minutieuses, mais il ne faut pas généraliser sans données et sans fondement suffisants. Les jours où l'on considérait comme le suprême degré de l'érudition de savoir écrire en un beau style cicéronien et tourner élégamment des vers latins, ces jours sont passés et ne reviendront jamais. » (Nous traduisons par *humanisme* de l'angl. *scholarship*. Trad.)

10. En appelant la Philologie Comparée une science, nous ne devons certainement pas la considérer comme une science exacte telle que l'astronomie. En astronomie, les phénomènes sont relativement peu compliqués; ils ont été étudiés depuis un nombre considérable d'années. Les généralisations qu'on en a tirées par la comparaison des cas ont été simplifiées au point de rentrer toutes dans la loi première de la gravitation. C'est ce principe qui sert de point de départ pour déterminer par la déduction les relations des nouveaux phénomènes astronomiques. Les autres sciences n'ont pas encore atteint ce degré de précision. La chimie semble aussi toute prête à trouver sa loi première; mais la météorologie, la sociologie et bien d'autres où les phénomènes sont extrêmement complexes, paraissent encore bien loin d'une telle perfection. Dans ces dernières sciences nous ne pouvons que rassembler des faits, comparer, classer : heureux encore si nous réussissons à ranger les phénomènes isolés sous quelques principes généraux ayant plus ou moins de rapports entre eux. La méthode est strictement inductive. Nous posons en principe l'uniformité des lois naturelles; nous généralisons d'après ce que nous voyons s'accomplir à présent autour de nous; nous contrôlons nos généralisations par de nouveaux faits et combinaisons de faits.

11. En Philologie, les faits dont nous avons à nous occuper sont les pensées exprimées par le langage. Autant que ces faits nous le permettront, nous généraliserons. Nous supposons qu'aux époques primitives le langage impliquait les mêmes procédés de l'esprit qu'aujourd'hui, et qu'étant donnée une certaine disposition des organes vocaux, le même son aura été produit de tout temps. En d'autres termes, nous admettons l'uniformité de la nature par rapport au langage. Partant de cette supposition, nous procédons à nos comparaisons, nous classons ce qui se ressemble, nous séparons ce qui est dissemblable. C'est l'objet de la science de découvrir les limites de cette classification et de créer un type idéal autour duquel nous puissions, comme en histoire naturelle, grouper les divers phénomènes analogues. Ainsi, nous plaçons les langues appelées indo-européennes dans une classe à part, en les rapportant à une langue-mère hypothétique, la langue aryenne, — et nous réunis-

sons un certain nombre de mots dérivés ou une série d'idées, en supposant une racine commune ou une notion première commune. De cette manière nous arrivons à démêler les caractères typiques grâce auxquels on peut reconnaître et classer les phénomènes semblables.

12. L'analogie des autres sciences nous amène à inférer que ces marques typiques ne sont pas du tout celles que l'on rencontre dès l'abord et comme à la surface : et, en effet, l'un des premiers résultats de la philologie comparée fut de poser en principe que la pure ressemblance des sons ne pouvait constituer une base pour une comparaison légitime. Le langage n'est pas seulement de la phonologie. Voulons-nous rechercher les vrais critères de la ressemblance ou de la dissemblance, nous devons pénétrer plus avant et découvrir, pour grouper les phénomènes, quelque guide plus sûr que les trompeuses analogies du son. Le langage est la pensée parlée; l'examen de la grammaire et de la structure doivent passer avant l'examen du lexique. Quand nous avons formé nos groupes, après avoir passé en revue les caractères grammaticaux des langues, nous pouvons compléter notre enquête en comparant les vocabulaires, car nous savons dès lors dans quelle mesure la ressemblance des lettres est due à l'identité d'origine, et non au hasard. Les groupes ainsi formés seront comparés les uns aux autres; par là seront déterminées les lois générales de la science.

13. Il est évident qu'une telle comparaison doit être aussi large que possible. Plus le nombre des faits rassemblés sera grand, plus les langues comparées seront diverses sous les rapports du temps, de l'espace, du milieu — plus nos conclusions seront assurées et générales. Borner notre attention à une seule famille de langues, bien plus, à deux ou trois membres de cette famille, nous conduirait à de nombreuses erreurs, à de fausses généralisations. Il n'est pas d'idiome, si obscur, si barbare qu'il soit, que doive mépriser le philologue comparateur. Les faits les plus précieux de la science sont souvent enfouis dans des dialectes qui sont presque inconnus, même de nom, et que parlent des peuplades placées aux derniers échelons de l'humanité. C'est dans ces dialectes et non dans les périodes

arrondies d'une littérature classique que nous pouvons trouver les lois fondamentales, observer le travail du parler primitif et découvrir ses inventions grossières qui ailleurs ont disparu. La science veut la vérité et non la beauté; d'ailleurs, en fin de compte, le vrai est toujours le beau.

14. Les lois ou généralisations que nous sommes appelés à étudier sont de deux espèces : empiriques et premières. Tant que nous bornons notre attention à une partie seulement du sujet, nous rencontrons un certain nombre de règles qui sont toujours vérifiées; mais nous ne pourrons rendre compte de leur existence. Ainsi nous trouvons qu'un *g* gothique répond presque invariablement au χ grec, à l'*h* ou *f* latin, au *gh* sanscrit, au *g* ou au *z* slaves; pourquoi, c'est ce que nous ne pouvons dire[1]. Nous savons seulement que tel est le fait; c'est une loi empirique, résultat immédiat de l'observation, qu'expliquera quelque loi plus haute et plus compréhensive. Il faut découvrir ces lois inférieures avant qu'on en puisse déduire les lois premières par voie de comparaison. Les lois premières seules appartiennent à la Philologie Comparée proprement dite; les lois secondaires concernent les subdivisions préliminaires de la science, telle que la Phonologie.

15. Mais l'action de ces deux espèces de lois est également affectée par deux grandes causes de changement dans le langage. On ne peut les appeler lois, puisqu'elles n'agissent pas d'une manière invariable; seules pourtant elles rendent la science du langage possible, en l'empêchant d'être stationnaire, en produisant ce mouvement et ce développement constants du langage qui permettent le jeu de ses diverses lois. On peut nommer ces deux principes : le *Moindre effort*[2] et l'*Emphase*[3].

1. Ces changements phonétiques ont, il est vrai, été amenés par l'influence du climat, de la nourriture, de la paresse ou de la tendance contraire, de l'analogie et de la mode; mais nous ignorons encore le pouvoir relatif de ces causes, et la manière précise dont elles affectent la phonologie d'une langue.

2. Anglais : « *Laziness* », paresse. — Trad.

3. Emphase, du grec : ἔμφασις. *Emphasis*, en anglais, a le sens de « prononciation énergique. » — Trad.

16. Le professeur Max Müller a fait connaître à tous le premier de ces principes sous le nom d'*Altération phonétique*. Dans le cours des âges les mots se rongent et s'écourtent; parfois il ne reste plus rien des mots primitifs, si ce n'est quelque terminaison secondaire. Ainsi le latin *pilus* a passé par les divers états de l'espagnol *peluca*, de l'italien *perruca*, du français *perruque* et du vieil anglais *perwiche*, *periwig* pour devenir le mot anglais moderne *wig*. Un parler rapide, une prononciation ou une oreille imparfaites, le désir commun de gagner du temps et de s'épargner de la peine, useront peu à peu les mots employés dans la vie quotidienne. Là où l'on se soucie peu du langage, où il n'y a pas une littérature, un dialecte modèle ou une langue de cour, le vocabulaire ressemblera à ces amas de galets qui garnissent nos vallées ou bien au sable et au gravier des anciennes plages. Plus nous descendrons l'échelle de la civilisation, plus l'Altération phonétique sera rapide et s'étendra. L'ouvrier de Berlin contracte *ich* en *i*, comme les Anglais; le *wò!* et le *way!* du roulier sont les derniers restes de *withhold* et de *withstay*. En dépit d'efforts artificiels pour conserver la forme entière des mots, malgré l'adoption des mètres grecs par une coterie littéraire, les mots contractés de la conversation familière dans les comédies de Plaute et de Térence, ou le *cauneas* des contemporains de Cicéron qui scandalisait les puristes [1], devinrent les modèles d'après lesquels se façonnèrent les langues romanes [2]. Peut-être le *don't*, le *I'll* et le *isn't* de la conversation prendront-ils dans peu de temps une place autorisée dans les livres; si *ain't* n'a pas encore perdu sa vulgarité, on le doit à l'imprimeur et au maître d'école. Les enfants sont les meilleurs représentants que nous ayons de l'état naissant et barbare d'une société; la langue de l'enfance se compose de mots mutilés et prononcés à demi.

1. Cicéron, *de Div.*, II, 40, 84 : « Quum Marcus Crassus exercitum Brundisii imponeret, quidam in portu, caricas Cauno advectas vendens, *Cauneas* clamitabat. Dicamus, si placet, monitum ab eo Crassum, *caveret ne iret*. »

2. Dans Térence, *Heaut.* V, v, 16, la prosodie nous force de prononcer :« Gnáte m'yó pol tí do póllam lépidam quám tu fail amés » ; et dans les *Adelphes III*, 2, 20 : « Ad'lescént 'ıps'érip' r' œílos : pósthac præcip'tem darém. » *Œilos* nous rappelle le mot français *œil*. — Voir *Donaldson*, *Varronianus*, pag. 524-527.

Des mots enfantins tels que *Tom*, *Harry*, *Bob*, *Peggy* sont devenus autant de termes familiers.

L'altération phonétique est tout particulièrement accélérée par le contact de deux langues. Qui essaie de parler un langage étranger rejette tous les sons difficiles. C'est ainsi que la gutturale finale de nos mots *enough*, *through*, *though*, s'est adoucie et perdue; une langue telle que le hawaïen, qui ne souffre pas que deux consonnes se suivent, change des mots comme « *steel* » en « *kila* » (pour « *tila.* ») La contraction et l'altération peuvent être portées au point de devenir un caractère propre à une langue particulière : le français, par exemple, modifie toujours la prononciation du mot étranger qu'il adopte, en rejetant, selon sa coutume, les lettres finales. Ainsi *London* deviendra *Londres*; *Biarritz*, *Biarri*, en dépit de l'usage local. Les consonnes terminales ont été perdues dans la majorité des mots, et le reste du vocabulaire a dû suivre la mode générale [1].

L'analogie a une immense influence sur le langage : tout ce qui est devenu le trait distinctif d'un dialecte forme un type auquel toute exception est graduellement forcée de se conformer. On se rappelle mieux la poésie que la prose; de même le rythme de l'analogie se fixe de lui-même dans la mémoire. L'oreille et la volonté s'accoutument à des associations particulières de sons et d'idées et demandent ensuite d'instinct tel son, quand il est besoin d'exprimer telle idée. Les irrégularités tendent constamment à disparaître, surtout si l'on n'emploie pas de moyens artificiels pour les conserver. Le dialecte éolien accentuait tous les mots d'après la règle générale qui rejette l'accent sur l'antépénultième. L'anglais remplace les prétérits

1. De même les Chinois réduisent les mots étrangers à une syllabe quand ils doivent les répéter souvent. L'anglais-pigeon de Canton en offre de nombreux exemples; les Chinois, à San-Francisco, disent invariablement, paraît-il : *Morn' Mis' Stan'*, au lieu de *Morning*, *Mr Stanford*.

2. M. Ancessi (L'*s* causatif et le thème *n* dans les langues de Sem et de Cham, p. 72) demande pourquoi le français, depuis quelque temps, classe tous ses verbes nouveaux, quelles que soient leur origine et leur signification, dans la première conjugaison. C'est que personne n'oserait prononcer *électrisoir*, *chloroformir*, *photographir*. — Voyez chapitre IX.

forts de ses verbes par les parfaits secondaires en *ed*, à l'origine *dide* (did), le passé à redoublement de *do*. J'ai connu un enfant anglais, élevé en France et ne parlant que le français, qui conjuguait tous les verbes régulièrement et disait par exemple *avrai* pour *aurai* et *allerai* pour *irai*. En règle générale, les formes grammaticales les plus anciennes sont celles qui sont les plus rares dans une langue : ainsi nous trouvons en sanscrit un très petit nombre seulement de racines verbales telles que *as-mi*, *ad-mi*, auxquelles s'adjoint le pronom sans aucun élément intermédiaire; nous pouvons les regarder comme appartenant à la période la plus reculée de la langue. L'influence de l'analogie a toujours restreint le domaine de la formation jusqu'à ce que ces verbes seuls qui constituaient le vocabulaire de la vie quotidienne restassent en état de résister aux empiétements d'autres formes plus récentes, mais plus populaires.

Pour voir réellement le principe de l'altération phonétique dans sa pleine activité et dans toute son importance, nous devons tourner les yeux vers les dialectes non écrits plutôt que vers ces dialectes particuliers qui ont été accidentellement stéréotypés dans la langue classique d'une littérature. Dans ces dialectes non écrits les procédés divers qui transforment et développent le langage se donnent carrière sans obstacle et il est souvent impossible, à moins de pouvoir comparer dialecte à dialecte, de fixer la forme originelle et par conséquent la véritable étymologie de tel mot d'un idiome que nous étudions spécialement.

L'usure et le temps altèrent si complètement la face des mots que, partout où nous ne pouvons appliquer la méthode scientifique de comparaison à l'aide de dialectes apparentés, nos essais touchant la dérivation des mots ne sont que des conjectures sans valeur scientifique. C'est le manque de dialectes alliés qui rend l'étymologie latine si difficile et si incertaine; et nous devons nous estimer heureux d'avoir les fragments d'osque, d'ombrien et de sabellien que nous pouvons recouvrer d'après quelques inscriptions et les maigres notices des grammairiens anciens. Ce n'est que par notre connaissance étendue des langues qui sont en quelque manière les filles du latin que nous pouvons suivre la piste de tel mot, comme le

français *même*, par exemple, à travers le portugais *mesmo*, le vieux français *méïsme*, le provençal *medesme* et le vieux provençal *smetessme* jusqu'au latin *semetipsissimum*.

Lorsqu'il ne nous est pas permis de profiter de pareils secours, nous pouvons bien désespérer de découvrir les vrais ancêtres des mots. Les langues touraniennes ou ougro-altaïques elles-mêmes [1], qui subissent moins facilement l'altération phonétique que les langues à flexion, restent vivantes sous l'influence de ce principe actif; sans la comparaison des dialectes nous serions tout à fait incapables de pénétrer leurs secrets. C'est ainsi que nous pouvons analyser les formes verbales en magyar, en mordwine, en vogoul, toutes langues qui incorporent les pronoms compléments, ou retrouver les formes originelles des noms de nombre touraniens.

Si à ce groupe nous ajoutons le basque, l'importance de la connaissance de nombreux dialectes devient encore plus manifeste. Le verbe basque présente le phénomène de l'incorporation à un degré étonnant; non seulement les cas-régimes du pro-

1. La dénomination de *touranien* ne doit être appliquée qu'aux idiomes ougro-altaïques, qui, me semble-t-il, se rattachent les uns aux autres, comme l'ont prouvé Schott et ses successeurs; ils s'étendent depuis la Finlande jusqu'à la Mandchourie. Parmi les dialectes ougriens sont classés le finnois, le lapon, le mordwine, le tchérémisse, le vottiak, le zirénien, le vogoul; la famille altaïque comprend les trois grandes subdivisions du turc tatar, du mongol et du tongouse. Les langues samoïèdes sont les idiomes intermédiaires entre les dialectes ougriens et altaïques. On doit ranger, je crois, le basque dans cette famille. Le prince Lucien Bonaparte, Charencey et d'autres ont montré que cet intéressant idiome a des rapports étroits avec les langues ougriennes quant à sa grammaire, à sa structure, aux noms de nombre et aux pronoms. Plus j'étudie cette question, plus me paraît évidente leur parenté, surtout quand on se sert pour la comparaison de la langue accadienne de l'ancienne Babylonie qui nous a été récemment révélée, et qui est le plus ancien spécimen que nous possédions des langues touraniennes. M. Antoine d'Abbadie, dans les *Etudes grammaticales sur la langue euskarienne*, de d'Abbadie et Chaho (pag. 17 et 18), avait, dès 1836, indiqué les ressemblances qui existent entre le basque d'une part, le magyar et le lapon * de l'autre.

* Dès 1770, Sainowiz indiqua la ressemblance du hongrois et du lapon dans un livre intitulé : *Demonstratio idioma Hungarorum et Lapponum idem esse.* — Trad.

nom, mais les datifs et le signe du pluriel ont été insérés dans le corps du mot et le tout a été fondu sous l'influence de l'altération phonétique en une unité où il est difficile de rien distinguer. La comparaison des différents dialectes basques, — le labourdin [1], le souletin, le haut et le bas navarrais, le guipuscoan et le biscayen, — est également indispensable pour le vocabulaire. Le basque a existé pendant des siècles comme langue non écrite; séparé du reste de sa famille, il luttait dans une fort petite région pour défendre son existence. Si nous voulons découvrir les affinités de son lexique, il nous faut connaître les formes primitives de ses mots. La plus grande partie du dictionnaire dérive, il est vrai, de l'espagnol ou du français; mais quand nous voyons les gens de Saint-Jean-de-Luz [1] supprimer d'ordinaire l'*r* et le *d* placés entre des voyelles, sans même y substituer des aspirées, et faire de *harits* (chêne) *haits* [2], *aditu* (entendu) *aitu*, *baduzu* (avez-vous) *bauzu*, *emadazu* (donnez-moi) *emàzu*, nous sommes avertis d'être circonspects, même quand nous étudions une langue de la famille agglutinante.

17. Sans doute, l'altération phonétique attaque surtout ces portions de mots ou de phrases sur lesquelles ne porte pas l'accent [3]. La syllabe accentuée demeure intacte. Quand elle

1. C'est-à-dire dans le dialecte du pays de Labourd.

2. L'aspirée se perd fréquemment, et nous avons *aits* pour *haits*, et *iri*, (ville) pour *hiri*. L'*h* remplace souvent le *g* (comme dans *bihar*, demain, *ihes*, fuite) et le *k* (selon le prince Lucien Bonaparte et M. Vinson), surtout au commencement d'un mot (par exemple *hill*, mourir, *hume*, enfant, comp. *ar-kume*, agneau, *ema-kume*, femme), souvent aussi *n* entre deux voyelles (ainsi *liho* = linum, *ohore* = honorem, *diru* (pour *diharu*) = denarium). Il est possible que *harits* soit un mot emprunté puisqu'une variante dialectale nous donne *aretcha*; ainsi le mot pourrait remonter jusqu'au latin *quercus* (voyez Vinson, *Revue de linguistique*, V. 1872). Cependant Van Eys (*Dictionnaire basque-français*, pag. VIII-XI) nie la priorité de la gutturale sur l'aspirée. Le changement de l'*h* en *g* ou *k* est contraire aux lois de la phonétique ordinaire qui veut que le son le plus dur se change en un son plus aisé, et non pas le plus aisé en un plus dur; pourtant les arguments d'un homme aussi compétent en langue basque demandent qu'on les examine avec soin.

3. On peut poser en règle générale que la syllabe accentuée ne se perd jamais; par conséquent des étymologies comme celle de *dîner* (*disner*), tiré de *desinere*, doivent être rejetées.

est un suffixe de dérivation, et non une partie de la racine, l'accent cause parfois la perte complète de la racine : *âge* vient de *œtaticum*, où la première lettre seule se rattache à *ævum*, αἰών (Etrusque *aiv-il*), l'anglais *ever*, le sanskrit *âyus*, vie[1]. Dans les cas de ce genre, un autre principe que le moindre effort est mis en œuvre : c'est l'emphase, la seconde cause des changements qui se produisent dans les langues. Elle agit en sens contraire de l'altération phonétique ; elle la contre-balance en quelque sorte. — L'utilité du langage est de nous faire comprendre d'autrui. Plus nous désirons être intelligibles, plus notre prononciation est soignée, plus nous appuyons fortement sur les mots et les syllabes qui doivent attirer particulièrement l'attention. Un étranger ne nous comprend-il pas, d'instinct nous élevons la voix, nous parlons avec lenteur et précision. Il n'est point douteux que le principe de l'emphase ne perde de sa force avec les progrès de la culture et de l'intelligence. L'éducation nous rend plus aptes à saisir la pensée des personnes avec qui nous causons ; notre connaissance des idées nous fait deviner tout un développement dont nous n'avons entendu qu'un fragment, moins encore, une simple indication[2]. Les Anglais modernes des hautes classes, surtout ceux qui habitent le sud de l'île, sont connus pour parler les lèvres fermées et avec une paresse qui rend leurs mots indistincts. Il en est tout autrement chez les sauvages. Ils manquent de cette promptitude à saisir la signification de ce que l'on dit devant eux, promptitude qui caractérise l'homme civilisé, même quand ils ne montrent pas cet égarement désespéré qui s'emparait, au dire de M. Galton, des Dammaras d'Afrique, quand on leur

1. Max Müller, *Leçons sur la science du langage*, I, 304.

2. Ce principe de l'emphase a donné lieu à la répétition si frappante en grec de la négation. L'anglais vulgaire appuie sur une négation et la renforce tout aussi naturellement ; ce n'est que par le développement de la culture que deux négations arrivent à valoir une affirmation, au lieu d'exprimer une plus forte négation. Cette paresse et cette économie intellectuelles qui sont l'analogue en syntaxe de l'altération phonétique, ont été portées jusqu'au degré le plus élevé dans des exemples comme le français *pas*, *point*, *jamais*, où l'on supprime complètement la négation que l'esprit doit suppléer.

demandait de compter au-dessus de trois [1]. Le sens de leurs mots doit être complété par les gestes et la mimique; les efforts musculaires que réclament ces mouvements influent sur l'élocution. Si nous voulons parler clairement, nous devons prendre la peine de faire agir nos muscles dans cet effort [2].

Le principe de l'emphase agit sur le langage de bien des façons. Tout d'abord il est au fond du *renouvellement dialectal*. Le professeur Max Müller appelle ainsi un principe qui, selon lui, contre-balance l'altération phonétique. Pourtant les mots, encore plus les formes grammaticales qui, de temps à autre, passent de ce qu'on appelle les dialectes dans la langue littéraire, sont trop rares, trop peu importants pour que ce fait soit regardé comme une cause considérable de modifications dans le langage; c'est un principe beaucoup moins étendu que celui du moindre effort. Nous cherchons un principe qui, comme le moindre effort, soit dû à la constitution générale de notre nature. De plus, le renouvellement dialectal s'applique, non pas à tout le langage, mais spécialement aux langues littéraires où d'ailleurs son action est extrêmement limitée; et, tant que nous n'en avons pas trouvé la cause, cette action nous paraît à la fois accidentelle et capricieuse. Cette cause, c'est le désir de donner plus de force et plus de netteté au langage, de le rendre plus énergique et par là plus distinct et plus clair. Un mot nouveau, puisé à la source vive du langage parlé, apporte avec lui de nouvelles idées, s'imprime dans l'esprit avec plus de vivacité que les expressions familières qui ne sont plus que des symboles morts et insipides. Nous lisons ces mots : « les quatre points cardinaux » avec la pleine intelligence de ce que veut dire l'écrivain, mais sans nous le peindre; quand Carlyle

1. Voir Sir J. Lubbock, *Origines de la civilisation et condition primitive de l'homme*, pag. 333-336 (angl.), et Galton, *Afrique tropicale du Sud*, pag. 132 (angl.).

2. M. Antoine d'Abbadie m'informe d'une curieuse coutume qui règne chez les Gallas. L'orateur galla marque la ponctuation de son discours en faisant claquer une lanière de cuir qu'il tient à la main. Ainsi un léger coup indique une virgule; un coup plus fort, un point et virgule; un coup plus fort encore, un point; un coup donné avec fureur représente le point d'exclamation.

parle des quatre *airts*, notre attention est éveillée, notre imagination excitée. Nos associations mécaniques de sons et d'idées ne peuvent être brisées que par quelque nouveauté, par le désir de comprendre toute la force d'un terme venu d'un patois où la vie du langage est encore intense, où les mots ne sont pas de simples jetons et des signes conventionnels.

Une autre façon d'attirer l'attention et de donner de la clarté à la pensée que l'on veut exprimer, consiste à placer deux synonymes l'un à côté de l'autre. Ce fait est surtout fréquent dans une langue comme l'anglais dont le vocabulaire est moitié latin, moitié saxon ; presque tout le charme de la version autorisée de la Bible est dû à ce que les traducteurs se sont d'ordinaire efforcés de rendre le sens d'un mot grec par deux équivalents, l'un d'origine latine, l'autre de source germanique. Par là nous sommes obligés de nous appesantir sur les idées, d'opposer et de définir les deux synonymes.

C'est à un phénomène semblable qu'est due la tendance analytique de nos modernes langages européens. La difficulté qu'éprouvaient à se comprendre les habitants des provinces romaines et leurs conquérants germains, les amena à exprimer clairement chaque nuance grammaticale de la pensée par un mot séparé. Les anciennes inflexions mutilées ne pouvaient plus suffire. L'idée devait être clairement indiquée, et non simplement suggérée à un peuple dont l'oreille et l'esprit n'étaient point accoutumés au langage avec lequel il se trouvait en contact. *Amabo* ne suffisait plus à donner au Franc l'idée du futur ; la terminaison ne lui laissait pas deviner ce qu'elle signifiait. Pour lui apprendre à distinguer les temps, il fut nécessaire de revenir à l'expression définie du futur, — *ama-fuo*, d'où *ama-bo*, — et de résoudre l'idée en *aimer-ai* = *j'ai à aimer*. Ce ne fut pas tout : le pronom personnel dut précéder la forme verbale et ne plus y être impliqué, et quand « *j'aimerai* » lui-même devint familier et fut définitivement adopté, on inventa une nouvelle expression, destinée à fixer surtout l'attention sur l'idée du futur : « *je vais aimer.* »

L'influence de l'emphase se décèle non seulement dans la conservation de sons qui, sans elle, auraient été soumis à l'altération phonétique, mais encore dans l'introduction de sons

explétifs. On peut, il est vrai, attribuer l'insertion de dentales et de labiales, dans des mots grecs, tels que ἀν-δ-ρός et μεσημ-β-ρία plutôt au moindre effort qu'à l'emphase, puisque leur addition facilite la prononciation; mais on ne peut en dire autant du *d* final dans nos mots *sound*, *lend* (A.-S. *lænan*), *riband* (Fr. *ruban*) et autres semblables. La même lettre s'est aussi glissée dans *thunder* (Angl.-Sax., *thunor*), *tender* et *jaundice* (Fr. *jaunisse*). Le désir de la clarté a encore produit *thumb*, de *thum-a*, *behest*, de *behæs*, *amongst*, de *amonges*, *tyrant*, du vieux français *tiran*, *parchment*, de *parchemin*, *ancient*, d'*ancien*. De même *citizen* est venu de *citoyen*, ce qui, toutefois, est peut-être dû à une méprise orthographique. Il n'en est pas ainsi pour la lettre insérée dans *impregnable*, du français *imprenable*. Les cas de l'intrusion d'un *n* ou d'un *r* au milieu d'un mot sont nombreux. *Nightingale* représente l'anglo-saxon *nihtegale*, *messenger*, *passenger* et *popinjay* sont les vieux mots français *messagier*, *passagier* et *papigai*; *groom* et *horse* sont les termes anglo-saxons *guman* et *hôs*; *cartridge* est le français *cartouche*; *corporal* est *caporal*; *culprit* vient de *culpa*. On a de même ajouté *n* dans *bittern*, anglo-saxon *butore*, et *marten*, anglo-saxon *mearth*; le français *perdrix* (notre mot *partridge*) remonte au latin *perdix*[1]. Ce même principe est à l'œuvre en même temps que l'altération phonétique toutes les fois où la perte d'un son est compensée par l'allongement de la syllabe contiguë, comme dans *mellis* pour *melvis* (racine *madhu* ?), μᾶλλον pour μᾶλjον ou *feci* pour *fefeci*. Mais le principe apparaît directement dans des formes allongées telles que μανθάνω, λαμβάνω, où l'insertion de la syllabe secondaire αν provient du désir de rendre l'idée plus claire d'appuyer davantage sur l'action marquée par le verbe. Il faut expliquer de même, ou d'une manière analogue, le *w* et l'*y* explétifs, comme dans notre *kyind* pour *kind* et l'italien *luogo*, de *locus*; ces deux lettres *w* (F) et *j* (Y) ont joué un grand rôle en grammaire grecque et amené bien des changements phonétiques.

L'allongement de πόλις (Sanscr. *puri*) en πτόλις et de

1. Voyez Morris, *Esquisses historiques de grammaire anglaise*, pag. 63-73.

πόλεμος en πτόλεμος, est un autre exemple de cette même tendance. Mais peut-être la puissance de l'emphase se montre-t-elle le mieux dans la façon dont elle règle l'accent et l'intonation. Nous accentuons naturellement la syllabe ou le mot auxquels nous voulons donner une sorte de prééminence. Moins une langue sera cultivée, plus le rôle de l'accent sera important. Comme on l'a fort bien remarqué[1], l'accent et le ton varient en raison inverse de la syntaxe, et nous pouvons apprécier le développement de la syntaxe dans une langue par son accentuation plus ou moins prononcée. Le chinois dépend presque entièrement du ton; sa syntaxe tiendrait en quelques lignes; l'anglais, au contraire, si riche en syntaxe et en idiotismes, est, comparé au chinois, pauvre en intonations.

Nous pouvons affirmer que le ton ou l'accent est à l'homme primitif ce que la syntaxe est à l'homme civilisé[2]. En d'autres termes, ce que la civilisation exprime par des procédés intellectuels, la barbarie le rend par le manège physique de la voix et des muscles. L'accent va de compagnie avec le geste; l'action est nécessaire à l'orateur qui doit faire appel aux passions, et non à la raison de ses auditeurs. Le rôle important joué par l'accent dans l'histoire ancienne du langage n'est encore qu'imparfaitement connu. Le « guna » et la « vriddhi[3] » des grammairiens sanscrits en sont le résultat, ainsi que les signes diacritiques, inventés par Aristophane de Byzance. Une part considérable des phénomènes que nous observons dans la grammaire des langues aryennes est l'effet de l'accent; bien des changements subis par les flexions sont dus aux

1. Rev. J. Earle, sur la « Révision de la Bible anglaise. »

2. Les accents en chinois semblent plutôt le résultat d'un effort pour contre-balancer l'action de l'altération phonétique qui retranchait les lettres finales. M. Edkins constatait devant le Congrès oriental de Londres, en 1874, que le chinois met 1200 ans pour produire un nouvel accent.

1. Le *guna* et la *vriddhi* sont les deux degrés du renforcement des voyelles en sanscrit. Guna signifie *qualité* et vriddhi *accroissement*. Soit la voyelle simple *i*; par le guna elle deviendra *é* (pour *ai*), et par la vriddhi (le plus haut degré du renforcement) *ái* : ainsi l'on aura de la racine *vid*, savoir, les mots *Véda* et *Váidika*, qui appartient aux Védas. — Trad.

efforts faits pour placer l'accent sur l'élément modificateur du mot. Pourquoi, par exemple, avons-nous οἶδα, οἶσθα, οἶδε au singulier, et ἴστον, ἴσμεν, ἴστε, ἴσασι au duel et au pluriel? Pourquoi la voyelle est-elle différente en quantité comme en qualité aux deux nombres dans toutes les langues de la famille, si bien que le sanscrit nous donne *vêda*, *véttha*, *vêda*, — *vidwá*, *vidathus*, *vidatus*; *vidmá*, *vidá*, *vidús*, et le gothique *vait*, *vaist*, *vait*, *vituts*; *vitum*, *vituth*, *vitun*? L'accent seul peut répondre à ces questions.

Quand la voyelle du singulier fut « gunée », c'est-à-dire augmentée en clarté et en emphase, les terminaisons du singulier étaient d'un usage si commun, si familier, qu'elles exprimaient, sans l'aide d'aucun signe distinctif, d'aucune intonation élevée, les idées qu'elles représentaient. Il en était tout autrement pour les terminaisons du duel et du pluriel; elles avaient encore un son quelque peu étrange, elles réclamaient, pour les rattacher aux idées dont elles étaient le signe, un plus grand effort d'intelligence; aussi les mit-on en relief, en plaçant sur elles l'accent [1]. Tout semblable est le procédé des

1. Nous pouvons expliquer de la même façon la règle grecque qui rejette l'accent sur le premier membre d'un composé toutes les fois que cela est possible. Les langues aryennes qui mettent en premier lieu le génitif appuient nécessairement davantage sur le second mot. Le premier mot d'un composé est par conséquent en danger de disparaître. En recevant l'accent, il est sûr d'être maintenu. La différence qui semble arbitraire dans l'accentuation de πέντε et d'ἑπτὰ, que l'on trouve aussi dans le sanscrit *pánchan* et *saptán*, est peut-être due au désir de distinguer deux participes de signification semblable qui furent détournés de leur sens pour désigner des nombres à des époques successives. *Panchan* a été rattaché par Goldstücker à *pashchât* — *derrière* ou *après* — et *saptan* dérive probablement de *sap* (*sak*, *sequor*, ἕπω), « suivre ». Il est possible qu'on se souvînt encore du sens primitif de *panchan* lorsqu'on employa *saptan* pour signifier *sept*; les deux nombres furent alors distingués l'un de l'autre par un changement dans la position de l'accent, tout comme nous distinguons par un procédé semblable les mots employés comme verbes et comme substantifs, tels que *tórment* et *torménť*, *cómpact* et *compáct* ou deux mots de même forme, mais de signification différente, comme *íncense* et *incénse*, *mínute* et *minúte*. Le grec nous donne πέντε au lieu de πέντα; le latin, *quinque* au lieu de *quinquem*; ce fait prouve que la terminaison des participes primitifs avait été perdue avant la naissance des dialectes gréco-italiques. Une nasale finale en grec,

langues qui, comme les dialectes tibétains, forment le temps présent à l'aide de l'aoriste en doublant la dernière consonne qu'elles font suivre d'une voyelle longue comme dans *ngá gyeddô*, je fais, de *ngá gyed*, je fis. Ici le temps indéfini de l'aoriste devient défini par la prolongation de la syllabe; en appuyant sur le mot, on marque clairement l'idée du présent.

Ce ne sont pas là tous les résultats que l'on peut attribuer au principe de l'emphase. On peut rapporter l'origine même de la poésie au désir d'exprimer en un langage clair et distinct les idées qui dominent l'esprit. Plus le langage est primitif, plus nous le voyons rythmique; les langues premières peuvent vraiment être appelées lyriques. Il n'est donc pas surprenant que le vers soit la première forme dont se revête la littérature. Aux pensées profondes et étranges qui, avec la puissance d'une révélation nouvelle, combattent pour trouver leur expression dans l'âme de l'homme, il faut toute la force, toute la clarté dont le langage est capable. Le langage en lui-même est poésie, puisqu'il symbolise les choses impalpables de l'esprit sous le voile de la métaphore : aussi la plus ancienne forme du langage conscient dût-elle être poétique. La poésie, à l'origine, possède la mélodie et non pas l'harmonie; les notes se suivent l'une l'autre, chacune distincte, claire et indépendante, et le rythme monotone que nous rencontrons dans les vers des tribus sauvages est généralement caractérisé par l'allitération. Mais l'allitération n'est pas seulement utile parce qu'elle aide la mémoire : elle sert à attirer, à fixer l'attention sur un son particulier; elle permet à l'esprit de se reposer et d'embrasser clairement tout ce qui se trouve entre ses diverses étapes.

Dans tout le cours de son développement, la littérature reste fidèle à son instinct premier : quand les livres sont ou lus ou récités, non pour transmettre la science seulement, mais pour communiquer le sentiment et la pensée, la prononciation dis-

même quand elle s'est perdue à la période classique, marque sa présence en empêchant l'*a* originel de subir quelque changement; quand nous trouvons πέντε et *quinque* d'un côté, ἑπτά et *septem*, de l'autre, il est clair que la forme la plus vieille, *panchán*, perdit son sens de participe, et devint un simple symbole numéral à une plus ancienne date que cela n'arriva pour *saptán*.

tincte est de la plus haute importance. C'est seulement à une époque de science, alors que nous lisons, non plus pour goûter le style, mais pour apprendre, que le principe de l'altération phonétique remplace celui de l'emphase. Tant que la pensée et son expression ne sont que les deux faces d'un même prisme, tant que le langage est regardé comme une fin en lui-même, et non comme un pur instrument pour la communication des vérités scientifiques, des faits de statistique et des instructions commerciales, on observe toutes les syllabes avec un soin jaloux, on assigne à chacune la valeur et le sens qui lui appartiennent. C'est ainsi que nous pouvons expliquer la précision et la cristallisation de la langue littéraire de Rome, si différente à cet égard des dialectes latins que l'on parlait habituellement et où l'altération phonétique régnait en maîtresse. La prononciation de Virgile et d'Horace était réglée par l'orthographe, et la tendance de plus en plus accusée de la poésie latine fut d'éviter les élisions.

Ce fut, comme on l'a finement remarqué[1], ce caractère stéréotypé, artificiel du latin littéraire qui causa la réapparition du même phénomène dans l'italien littéraire moderne. L'italien moderne est le dialecte toscan; la Toscane, protégée, comme elle l'est, par des montagnes, fut la partie de la Péninsule qui eut le moins à souffrir des incursions des nations teutoniques. La population toscane conserva longtemps les restes de l'ancienne littérature et de l'ancienne civilisation romaines. L'exactitude affectée avec laquelle les Romains du siècle d'Auguste prononçaient leur poésie grécisée, se retrouve encore dans cette langue-modèle de l'Italie dont on a dit avec raison qu'elle ne pouvait être prononcée à la fois vite et bien. Il faut étudier les autres dialectes italiens pour retrouver l'altération phonétique dans son action presque illimitée.

L'altération phonétique et l'emphase ont toutes deux leur origine dans un même besoin : aider la mémoire. La paresse voudrait s'épargner la peine non seulement de parler, mais encore de se rappeler; l'effort vers la clarté du langage a la même fin. Par une série inutile de sons dont l'intelli-

1. Donaldson, *Varronianus*, pag. 530-532.

gence n'a plus besoin dès qu'elle a saisi l'idée, nous surchargerions la mémoire; nous la surchargerions encore si nous ne lui fournissions les moyens de déterminer aisément quelles idées l'on a en vue. Donner trop ou trop peu à l'intelligence pour qu'elle puisse comprendre et se rappeler le sens des idées que les signes symboliques lui suggèrent, est également contraire à l'économie de la nature. De là ces deux grands principes qui sont au fond de toutes les lois du langage que notre étude a pour objet d'établir par une observation soigneuse et une exacte vérification [1].

18. Ainsi, nous devons regarder la Philologie comparée comme une science inductive, ayant la même méthode d'investigation que la géologie ou la biologie, engagée dans la recherche de lois ou de généralisations régulières qui pourront peut-être quelque jour être appliquées par déduction.

19. Mais la philologie comparée, ainsi que les autres sciences qui traitent de l'esprit humain, diffère en un point de la géologie. C'est une science historique, et par là elle se distingue des sciences physiques. Dans un cas, la somme des forces en travail reste toujours la même; les mêmes causes et les mêmes effets produisent encore sur la surface terrestre ce qu'ils produisaient il y a des millions d'années; dans l'autre, la somme des forces s'accroît en raison accélérée. Chaque génération nouvelle est influencée par la précédente; et cette influence est un nouveau pouvoir moteur qui s'introduit dans nos calculs. La volonté humaine est le résultat de tant de

1. D'accord avec ce que j'ai appelé le dépérissement phonétique, l'emphase et l'analogie, M. Henry Sweet, dans son précieux ouvrage sur l'*Histoire des sons anglais*, 1874 (page 7), affirme que tous les changements de sons se divisent en *organiques*, *imitatifs* et *inorganiques*. « Les changements organiques sont les résultats directs de certaines tendances des organes du langage; tous les changements communément regardés comme des affaiblissements rentrent dans cette classe. Les changements imitatifs sont le résultat d'une tentative peu heureuse d'imitation. Les changements inorganiques enfin sont amenés par des causes purement extérieures. » Un peu plus loin il remarque que certains changements « ne réclament pas l'hypothèse de l'énergie musculaire, mais même lui sont tout contraires, comme lorsqu'une consonne ouverte est transformée en une pause, phénomène très fréquent dans les langues teutoniques. »

causes obscures et compliquées qu'elle paraît à première vue un pur caprice, le produit d'un simple hasard. Une science historique, comme la philologie, est éminemment soumise à la volonté de l'homme. Et puis il nous faut admettre l'influence de l'individu qui peut inventer de nouveaux mots et leur donner cours ou changer la condition sociale d'un pays, bien qu'à parler rigoureusement, ceci ne soit qu'une autre façon de considérer l'élément de la volonté. Bref, au lieu des procédés plus simples et invariables de la nature qui, pour la plus grande partie, peuvent être vérifiés par l'expérience, nous avons affaire aux développements extrêmement compliqués de la pensée et de l'action humaines ; là nous ne pouvons avoir d'autre guide que l'observation.

Le langage, tel que nous le trouvons, est aussi bien une création de l'homme que la peinture ou tel autre des beaux-arts. Aussi pourrait-il sembler impossible de former une science des phénomènes dépendant du caprice arbitraire des individus. Tel n'est pourtant pas le cas. Il peut être vrai que l'individu exerce une certaine influence sur le langage ; des écrivains, comme Neckar et Reichenbach, ont pu créer des mots nouveaux comme *sepals* et *od force;* mais cette influence est après tout infiniment petite. Le langage appartient à la multitude ; il fait communiquer l'homme avec l'homme ; il est par conséquent le produit de causes et d'influences combinées qui affectent également tous les hommes. Ces causes ne peuvent être que générales : d'un côté elles sont psychologiques, de l'autre elles sont encore plus physiques. La constitution de l'esprit humain est au fond la même à toutes les époques et partout. Tout homme, sauvage ou civilisé, acquiert la conscience du monde à peu près de la même façon et doit exprimer ses premiers besoins de la même manière. Une fois le pouvoir de former un langage articulé admis, il ne peut y avoir de bien grandes différences entre les tentatives qu'on fait pour le réaliser. Tous les hommes ont en eux les mêmes instincts premiers, les mêmes passions premières ; autrement ce ne seraient plus des hommes.

Les premières expériences de toutes les races ont dû être presque identiques. La vie et les besoins du barbare d'aujourd'hui diffèrent bien peu de ceux du barbare d'hier. La ressem-

blance physique est même plus grande que la ressemblance psychologique. Nous avons tous été jetés dans le même moule. Nous sommes tous doués du même mécanisme physique; partout ce mécanisme est soumis aux mêmes restrictions. Nous ne pouvons pas parler sans ouvrir les lèvres. Jusqu'à quel point la nourriture, le climat et l'éducation peuvent-ils modifier ce mécanisme, c'est une question que nous examinerons plus loin. Il suffit ici de remarquer qu'il ne peut être que modifié, mais jamais changé radicalement. En outre ces modifications ne sont pas purement individuelles; elles doivent affecter un peuple tout entier, car le langage est *social et national*, et non pas individuel.

20. Le langage, en effet, existe pour la société. L'homme qui se suffirait à lui-même n'aurait aucun besoin d'un tel instrument pour communiquer avec ses semblables. Nous parlons afin d'être compris : nous sommes ainsi obligés de ne dire que des paroles intelligibles à ceux qui sont autour de nous. L'enfant apprend l'idiome de ses parents et ne peut pas, même s'il le voulait, le désapprendre. Cet idiome devient une partie de lui-même et de sa nature, tant qu'il est membre d'une société, il est tenu de parler la langue de cette société. L'invention d'une langue nouvelle serait un travail en pure perte; il n'y aurait personne pour l'apprendre et ainsi disparaîtrait toute raison d'être du langage. L'individu, en tant qu'individu, n'a pas de langue; le langage est le produit et l'instrument d'une société, il en représente les fortunes diverses, il obéit à ses lois, il participe à ses progrès. Les sociétés particulières tendent à sortir de leur isolement, à s'assimiler de plus en plus les unes aux autres avec les progrès de la civilisation; il en est de même pour les dialectes qui leur appartiennent respectivement.

C'est ainsi qu'on arrive à éliminer de notre étude cet élément des caprices individuels. Bien qu'en un sens le langage soit une création de l'homme, il est encore plus la résultante de causes générales; il est régi par des lois générales, en partie mentales, en partie physiques. En étendant le champ de nos comparaisons, nous pourrons rendre ces lois de plus en plus générales et exclure ainsi de plus en plus l'influence des caprices et des modes particulières de chaque nation. Les particularités devront être il est vrai, expliquées; mais elles ne le seront qu'à la lumière

des lois générales. Nous ne pourrons reconnaître et comprendre l'exception qu'en connaissant la règle. Aussi nos inductions doivent-elles être aussi larges et nos collections de faits aussi étendues que possible.

21. Ces faits, ce sont des mots ou plutôt des jugements exprimés dans des mots. Les mots sont le revêtement de la pensée, les reflets des états passagers de l'esprit soumis aux conditions bornées de notre nature physique : il est donc clair que, puisque la pensée est progressive et ne peut être étudiée qu'historiquement, on doit examiner les mots au point de vue historique. Tant que la pensée est stationnaire, elle est inconsciente et doit être étudiée physiquement comme le reste de la nature animale ; avec la conscience l'histoire commence. Il en est de même du langage. La conscience se montre pour la première fois à la période des racines : avec cette période aussi commence la Philologie comparée. Au delà se trouvent ces mouvements inconscients et instinctifs qui ont poussé l'homme à articuler des sons ; l'investigation de cet âge primitif de l'humanité appartient aux sciences physiques, et non à la Glottologie.

Ici donc se trouve l'une des limites de la science auxquelles j'ai fait allusion. Nos données se bornent aux mots qui peuvent être recueillis de la bouche d'hommes vivants ou qui ont été confiés à la garde sûre de l'écriture. Ce n'est que là où un groupe de langues parentes n'a que fort peu changé, que nous pouvons remonter bien au delà de l'invention de l'écriture. Dans la pratique nous ne pouvons remonter plus loin dans le passé que les souvenirs écrits les plus anciens que nous possédons en Egypte, en Babylonie, en Chine, ou qu'une littérature comme celle du Rig-Véda stéréotypée par la récitation traditionnelle. Il est absolument nécessaire que nos faits soient exacts, c'est-à-dire que nous connaissions les formes et les significations réelles, à telle période donnée, des mots auxquels nous avons affaire : ce à quoi nous ne pouvons arriver que par le secours de témoignages contemporains ou d'inductions fondées sur eux.

On a cru possible de faire un dictionnaire des langues aryennes primitives ; mais c'est uniquement parce que nos con-

naissances sur l'état des langues aryennes à des époques contemporaines sont assez précises pour nous permettre de déterminer, par la méthode comparative, quel son générateur peut avoir donné naissance aux différentes formes du même mot. Et, après tout, bien des choses dans ce dictionnaire doivent rester incertaines ; nous ne pouvons toujours être sûrs de la forme originelle d'un mot. Les mots de la langue-mère peuvent souvent avoir été complètement perdus ou n'avoir laissé après eux que des traces légères. Dans ce travail pour reconstruire les langues-mères, dans cet effort pour scruter le langage jusque dans ses racines, nous empruntons naturellement un complément d'informations à d'autres sciences telles que la psychologie, l'archéologie préhistorique ou la physiologie.

22. De tout ceci ressort d'une manière évidente pour tous quels sont l'objet et la nature de la philologie comparée [1]. C'est une science historique qui décrit l'évolution graduelle de la pensée et de l'action humaines, photographiées, pour ainsi dire, dans les monuments durables du langage — l'expression extérieure de cette pensée et de cette action dont les racines sont au

1. Le professeur Whitney, au commencement de ses *Leçons sur le langage et l'étude du langage* (pag. 6), décrit admirablement la tâche de l'*étudiant linguiste :* « Assembler, arranger et expliquer tout l'ensemble des phénomènes linguistiques, les comprendre parfaitement dans les détails comme dans l'ensemble, telle doit être la fin de ses efforts. Sa province touche par un côté au domaine du philologue, — celui qui étudie la pensée ou la science humaine déposée dans les monuments littéraires ; — par un autre côté elle touche au domaine du simple linguiste, — qui étudie les langues pour s'en servir. — Pourtant elle est distincte de l'un et de l'autre. Le philologue comparateur s'occupe du langage considéré comme l'instrument de la pensée, — de ses moyens d'expression, et non des monuments littéraires ; il s'occupe de simples mots, de simples phrases, et non de pensées et de textes. Son but est de trouver la vie interne du langage, de découvrir son origine, de suivre ses progrès successifs, de déduire les lois qui président à ses changements ; leur connaissance lui rendra compte de l'unité et de la variété de ses phases actuellement manifestées ; il doit en outre saisir la nature du langage considéré comme un don particulier à la nature humaine, ses relations avec la pensée, son influence sur le développement de l'intelligence et l'accroissement de la science, l'histoire de l'esprit et de la science qui se reflètent en lui. »

plus profond de la conscience naissante de l'homme primitif. Dès l'instant où l'homme est homme, où il est sorti de la vie purement animale et s'est éveillé à la conscience, il a une histoire. Par l'étude scientifique du langage on peut refaire cette histoire en entier ou en partie. Les faits dont s'occupe la philologie comparée sont des mots ou des pensées stéréotypées; elle doit les comparer, les classer, déterminer ainsi les lois générales dont ils dépendent. Ces lois générales, dérivées de quantité de lois subordonnées, appartiennent en partie à la psychologie, en partie à la phonologie. La première établit les conditions où l'esprit qui s'éveille et se développe aperçoit les objets et leurs rapports; la seconde, les conditions où les sons sont produits par la voix humaine et où l'esprit est capable de s'exprimer. La phonologie est de la plus haute importance pour découvrir les lois du langage, puisqu'elle détermine les relations des sons entre eux et explique ainsi les changements et la parenté des mots; mais il ne faut pas la confondre avec la philologie comparée, comme on le fait si souvent d'une manière implicite. C'est l'un des instruments les plus importants et les plus précieux de la science, mais ce n'est pas l'équivalent de la science. La partie extérieure, physique du langage est ce qu'il y a de plus accessible à l'observation et par suite à la comparaison. Mais des mots, tels que les vocables employés dans la plupart des langues pour désigner le père ou la mère, ou les racines *dhà*, sucer, et *dhà*, placer, dans la famille même de nos langues, peuvent souvent être phonétiquement identiques, sans avoir aucun rapport entre eux.

Cette conception malheureuse du rôle de la phonologie a succédé actuellement à l'idée fausse qu'on se faisait autrefois de l'étymologie. L'étymologie était le commencement et la fin de la philologie; quand on avait suivi un mot à la piste, à travers les langues parentes, jusqu'à la forme la plus ancienne que l'on pût atteindre, tout était dit. Ce fut là l'erreur des lexicographes; la méprise sur le rôle de la phonologie est l'œuvre des grammairiens. Les mots n'ont pas de valeur en eux-mêmes excepté pour celui qui fait un dictionnaire. Ils n'ont de valeur qu'autant qu'ils reflètent et incorporent la pensée. L'objet d'une étymologie véritablement philologique est de découvrir

et de proclamer les lois qui ont régi l'évolution de la pensée, ou plutôt la façon dont les circonstances matérielles et sociales ont déterminé cette évolution. Il est à peine vraisemblable que nous atteignions jamais à la connaissance parfaite de toutes ces circonstances, que nous dévoilions la mystérieuse origine des racines et l'histoire des relations grammaticales. Si nous y arrivions, la philologie comparée deviendrait une science exacte et déductive et nous pourrions prédire la destinée future du langage et des langues. En attendant, nous devons nous contenter d'examiner le passé et le présent autant qu'il nous est permis, vérifier nos conclusions par les faits de l'histoire et de la psychologie, par les lois qui régissent l'émission des sons.

Pour expliquer plus clairement notre pensée, nous pouvons citer comme exemple la loi générale qui veut que toutes les langues aient une période des racines où les diverses distinctions entre les parties du discours restent enveloppées dans une sorte de son commun embryonnaire. Les lois empiriques de la phonologie nous mettent à même de faire remonter les mots d'une société civilisée jusqu'à cette source commune. La loi elle-même est vérifiée par ce que nous enseigne la psychologie touchant le développement graduel de l'esprit, par les faits de l'ethnologie avec les renseignements qu'elle nous apporte sur l'intelligence des sauvages modernes, par l'archéologie préhistorique enfin, avec ses études sur les silex grossièrement taillés et les autres témoignages de l'ignorance primitive.

23. Ainsi, de toutes parts, la Philologie comparée est en contact avec les sciences ses sœurs. Si le langage est le reflet de la pensée commune, il est à la fois le produit et le miroir de la société. Il portera l'empreinte de chaque mouvement social; les sciences sociales pourront seules par conséquent expliquer la plupart de ses phénomènes. Pourquoi, par exemple, les Lithuaniens, membres assez peu avancés de la famille aryenne, ont-ils conservé un grand nombre de formes grammaticales primitives mieux que le sanscrit lui-même? Pourquoi, tout au contraire, les tribus sauvages placées aux degrés inférieurs de la civilisation, telles que les Ostiaks et les Boschimans, changent-elles continuellement, en règle générale, le

caractère de leurs idiomes, à tel point que dans le cours d'une seule génération deux villages voisins se deviennent mutuellement inintelligibles? Pourquoi, au contraire, les Normands abandonnèrent-ils leur langue en France et la gardèrent-ils en Irlande? La philologie comparée toute seule ne peut pas nous fournir une réponse à ces questions.

24. De même, nous devons aller à la physiologie, si nous voulons rechercher quelle est l'influence de la nourriture et du climat sur les organes du langage : question importante pour le philologue qui voit toutes les syllabes dans les langues de la Polynésie se terminer par une voyelle, les Chinois changer l'*r* d'un mot étranger en *l*, le portugais se rattacher plus étroitement au français que l'espagnol, langue intermédiaire, et la population du littoral allemand, depuis le Danemark jusqu'aux Flandres, laisser tomber le *d* final d'une syllabe tandis que l'anglais, au contraire, tend à introduire un *d* explétif, comme dans « *sound,* » « *compound* ». Expliquer les causes de ces changements réguliers de sons que subissent les mots en diverses langues d'une même famille est l'un des problèmes les plus importants qui maintenant attendent leur solution. Pourquoi, par exemple, un *d* latin répond-il à un *t* anglais ou à un *z* haut-allemand [1]? Quelle cause a amené la perte d'une gutturale devant une labiale dans quelques langues et son maintien en d'autres? Quelque cause commune a dû produire *apa-s* en sanscrit, *eau* en français et *aua* dans le roumanche de l'Engadine, à côté du gothique *ahva*, du latin *aqua*, de l'italien *acqua* et de l'espagnol *agua* [2]? Dire que

1. Il faut étudier l'admirable monographie de M. Sweet sur ce sujet (dans l'appendice de son édition du *Pastoral de Grégoire le Grand* [*De cura pastorali*] pag. 496-504). Il remarque que « les changements les plus anciens de *d* en *t* et de *t* en *d* doivent avoir eu lieu simultanément... Ce phénomène n'est en vérité qu'une simple confusion, un échange, comme on en a un exemple familier dans le vulgaire *hair* pour *air* et *áre* pour *hare*, que l'on entend, assez fréquemment, sortir de la même bouche. »

2. On ne peut attribuer le maintien de la gutturale à un climat plus froid, plus septentrional, puisque les habitants du Durham et du comté d'York disent *wick* pour *quick*, *wicken* pour *quicken;* et un proverbe bien connu des habitants de l'Engadine donne à ce pays

cette cause fut la paresse, principe général des changements phonétiques, ne serait pas une réponse suffisante, car nous avons besoin de savoir pourquoi cette cause a agi en tels cas et non en tels autres.

On peut dire que la raison en sera fournie par l'histoire : cela est parfaitement certain. Si nous avions une histoire complète des mouvements sociaux, nous saurions les causes des changements du langage qui en sont l'expression ou le reflet. Une telle histoire, qui ne serait autre chose qu'un exposé des lois qui gouvernent la société, nous ne la possédons pas, nous ne pouvons pas la posséder; aussi bien devons-nous nous efforcer de découvrir ces lois par quelque autre méthode. Ces lois une fois découvertes, nous pouvons, pour les contrôler, nous servir de ces séries fragmentées de biographies que nous appelons l'histoire. C'est ainsi que sont vérifiées les généralisations d'une science historique. Dans les sciences physiques nous vérifions nos conclusions par un appel fait à l'expérience. De même, en philologie, nous pouvons contrôler nos inductions en nous rapportant aux faits connus de l'histoire. Les traces évidentes d'une influence teutonique sur le français témoignent d'une occupation du pays par les Germains, et l'histoire le confirme. Les mots arabes que nous trouvons en espagnol indiquent

neuf mois d'hiver et trois de froid. On ne peut pas non plus l'attribuer à la nature montagneuse du pays, puisque les Grecs, avec leur ἵππος et leur ἕπω, habitaient une contrée incomparablement plus accidentée que les Latins, les « gens de la plaine » avec leur *equus* et *sequor*. Il n'est pas ici question d'une impuissance naturelle à distinguer le *k* et le *t*, telle qu'elle existe selon le professeur Max Müller (*Leçons* II, pag. 167, 168, 182), parmi les habitants des îles Sandwich ou encore chez les classes inférieures, au Canada, où l'on dit *mékier* pour *métier*, *moikié* pour *moitié*. Cette confusion de sons montre simplement la relation intime des dentales et des gutturales, ainsi que notre prononciation commune de *a'cleast* pour *at least* ou le changement de *charcutier* en *chartutier* à Paris. Pourquoi certains peuples ont-ils choisi les gutturales, d'autres les dentales ou les labiales? Voilà ce que nous avons besoin de savoir. Pourquoi les Valaques, descendants des soldats romains qui se fixèrent en Dacie, disent-ils *apa* au lieu de *aqua*? Nous pouvons à peine admettre avec le professeur Max Müller que tous ces soldats romains fussent venus des pays osques où le *qu* avait perdu le son guttural et changé la labiale qui l'accompagnait en un *p*.

évidemment un contact avec les Maures. Les rapports des langues romanes avec le latin mènent nécessairement à des conclusions philologiques qui ressortent également des récits des historiens. Même des principes tout à fait généraux, tels que la paresse considérée comme source d'altérations phonétiques, peuvent être confirmés par des exemples historiques. Ainsi la conquête de l'Angleterre par les Normands accéléra la perte des inflexions par l'effort que fit une population étrangère pour parler la langue du pays en se donnant le moins de peine possible. De cas comme ceux-ci, que l'on peut vérifier par un appel direct à l'histoire, nous pouvons procéder par analogie pour d'autres que l'on ne peut contrôler de même. Mais il est évident que plus nous nous éloignons de l'histoire contemporaine, plus nous devenons incapables de vérifier nos inductions au moyen de l'histoire, plus nos conclusions deviennent hasardeuses et provisoires. Aussi peut-on fort bien découvrir quelques-unes des lois premières de la science par l'étude des langues européennes modernes ; mais on doit être en garde contre l'application des résultats obtenus par elles à des langues qui ne sont point occidentales, ou qui leur sont inférieures par le niveau de la civilisation et du progrès religieux.

L'histoire est particulièrement précieuse pour corroborer les lois empiriques que nous découvrons, celles surtout dont nous ne pouvons donner la raison, mais qui dépendent de quelque loi plus haute et plus générale.

La psychologie est plus utile dans la recherche des lois générales qui ne se rapportent pas tant aux accidents externes qu'à la signification et à la structure interne du langage. La philosophie de l'histoire, où l'attention est concentrée sur les motifs et la liaison des événements, repose sur la psychologie ; il en est de même de la philologie, qui montre les lois qui gouvernent notre développement mental non pas dans l'acte, mais dans le langage.

D'autre part la physiologie s'occupe de l'homme extérieur ; elle s'applique donc surtout à la phonologie seule. Nous devons lui demander quels sons peuvent se transformer en d'autres et sous quelles conditions ils peuvent le faire. Toutefois, considérer trop exclusivement ce côté de la science, ce serait

recommencer la méprise du dernier siècle et ne voir partout qu'un matérialisme mécanique. Nous réclamons l'aide, non seulement de ces sciences qui concernent la charpente et la vie extérieures de l'homme, mais encore plus de celles qui décrivent les progrès de sa vie intellectuelle, comme la jurisprudence et l'histoire, bien qu'elles puissent nous ramener à ce point de départ obscur où la distinction entre la matière et l'esprit, entre la nature et la conscience, semble presque imperceptible.

25. Quelque obscur qu'il soit, nous devons cependant nous souvenir que c'est là un point de départ. La philologie comparée ne peut pas dépasser la sphère de ses faits ni aller au delà des origines du langage conscient et articulé.

26. Le langage vrai n'est pas en effet celui du geste, mais celui des sons articulés. L'investigation du langage au sens le plus large, en tant que renfermant les jeux de la physionomie et du regard, les modulations de la voix, les gestes, sans parler du langage par les doigts du sourd-muet, appartient à une science plus compréhensive. L'étude de cette langue inarticulée relève de la physiologie et M. Darwin, dans son ouvrage sur « l'*Expression des émotions chez les hommes et les animaux* » a déjà approfondi cette question. Mais il est une de ces parties de la physiologie qui intéresse directement notre science et dont nous pouvons attendre par la suite les secours les plus importants. En effet, si jamais nous devons résoudre le problème de l'origine, non pas du langage dans le sens philologique du mot, mais du parler articulé, ce ne sera que par des recherches physiologiques spéciales sur ce point. Hæckel s'est efforcé de faire remonter les premiers sons qu'a émis l'homme aux cris du singe ; comme le dit le professeur Benfey, ce que nous pouvons appeler « les accessoires physiques du langage » rend l'origine purement humaine du langage plus aisément intelligible ; car nous pouvons certainement leur attribuer le pouvoir d'assigner à certains sons ou à certaines combinaisons de sons le sens que le premier homme, qui joignit ensemble ces articulations et leurs accessoires, exprima par eux, soit qu'il y fût forcément conduit, soit qu'il le fît avec intention. Le regard, les modulations de la voix, semblent concorder chez toutes les

nations, les gestes en partie seulement, et former ainsi le pont par lequel nous pouvons passer à ce langage articulé qui divise en deux l'histoire de l'humanité. Gestes, modulations et regards sont communs à l'homme et aux animaux inférieurs. Le langage articulé seul, quelle qu'en puisse être la source dernière, trace l'infranchissable démarcation entre nous et les bêtes et fait de l'homme un homme. Voilà ce qui justifie la place que prétend occuper la philologie comparée parmi les sciences historiques; elle ne se noie pas dans une science générale où sont confondues les brutes et l'humanité.

27-28. En appliquant ses lois, les règles pratiques qui doivent en être déduites sont évidentes. Si les faits dont nous nous occupons sont les jugements exprimés dans les mots, il est clair que la grammaire et la structure d'une langue nous donnent la seule base sûre de comparaison. Ce n'est pas seulement des sons que nous avons à comparer, mais les procédés de pensée qui y sont impliqués. La pensée est relative; ses relations peuvent être considérées sous différents aspects. Les langues qui s'accordent dans leur manière de considérer ces relations peuvent se grouper ensemble. Quand la concordance dans la grammaire et dans la structure a établi la connexité de deux langues, nous pouvons procéder à la comparaison de leurs lexiques. Les premiers mots à examiner sont les pronoms et les noms de nombre qui sont le trait d'union entre la grammaire et le vocabulaire. Ce sont les premiers essais pour réduire l'abstrait au concret, pour donner une forme à la pensée; leur usage nécessaire et fréquent les conserve mieux que les autres mots. En même temps cette fréquence de leur usage les soumet d'autant plus à l'influence de l'altération phonétique et rend ainsi la connaissance de leur histoire d'autant plus importante. L'historique d'un mot ne peut être établi que par la comparaison des dialectes et la connaissance des plus anciens monuments de la langue. Tant que nous n'avons pas fait remonter un mot jusqu'à sa forme la plus ancienne que nous puissions atteindre, nous n'avons aucun droit de l'employer pour nos comparaisons. Nous pouvons comparer des racines, mais non des dérivés. Des mots dérivés d'un même radical prendront souvent différentes formes dans différentes langues ou même dans la

même langue; tandis que des mots dérivés de différents radicaux prendront souvent la même forme dans des langues différentes ou dans le même idiome. Avant de comparer, il nous faut connaître l'histoire d'un mot.

Il est également important que nous trouvions ces mots dans quelque langue écrite. Nous ne pouvons obtenir autrement un témoignage suffisamment certain de leurs formes plus anciennes, ni comparer celles-ci aux formes qu'ont revêtues ces mêmes mots dans les dialectes modernes. Nous ne connaîtrons jamais les racines des idiomes polynésiens, parce que nous ne pouvons comparer que des dialectes vivants, et que les formes les plus primitives auxquelles nous conduira une telle comparaison sont relativement modernes. En outre, notre champ de comparaisons sera large. Nos comparaisons seront variées : elles ne se confineront pas à un groupe de dialectes qui viennent tous d'une seule et même langue, comme les manuscrits de Sophocle d'un seul manuscrit du xe siècle. A moins d'être aidés par les dialectes sous-sémitiques de l'Égypte et par le vieil égyptien, nos recherches comparatives sur la famille sémitique seront toujours aussi peu satisfaisantes que l'auraient été nos études sur les langues romanes, si toutes les langues qui leur sont apparentées, dans le passé comme dans le présent, s'étaient complètement éteintes et perdues. Les langues écrites garantissent en outre une prononciation systématique. Mais par-dessus tout, nous ne devons pas comparer les racines, à moins qu'elles ne se ressemblent à la fois par le son et par le sens [1], ni appliquer à un groupe de langues les règles phonétiques et les permutations possibles de lettres qui appartiennent à une autre. Cette dernière erreur est fatale.

1. On a jusqu'ici peu fait attention aux changements de sens, bien qu'ils soient d'une importance presque égale aux changements phonétiques. Les changements de signification subis par les mots, sous l'influence du principe général de l'analogie, sont dus à deux causes qui sont de même nature que l'altération phonétique et l'emphase. La première de ces causes est la paresse de l'esprit ou l'impuissance de comprendre la pleine et propre signification d'un terme; la seconde est l'addition d'une nouvelle force et d'une nouvelle signification au sens déjà contenu dans ce mot. L'un des écri-
qui ont le plus étudié ce sujet, regardé par le professeur

Elle n'est pas rare sous la forme déguisée qui consiste à attribuer soit à des dialectes alliés, soit à la langue-mère de tous ces dialectes, une règle phonétique propre à un langage spécial. Ainsi, le sanscrit peut laisser tomber un *a* bref initial; Pott en conclut, dans sa théorie des racines, que l'aryen

Curtius comme *beaucoup plus difficile* que l'étude des changements phonétiques (*Principes d'étymologie grecque*, 2e édit., pag. 87), est le professeur Whitney, dans ses leçons sur le *langage et l'étude du langage*. Dans cet ouvrage il réduit à deux les procédés par lesquels les mots changent de signification : (1) la spécialisation des termes généraux et (2) la généralisation des termes spéciaux. Une discussion plus approfondie et des plus instructives sur ce sujet se trouve dans l'introduction au cinquième et dernier volume du grand ouvrage de Pott, intitulé : *Dictionnaire des racines indo-germaniques*. Il fait d'abord remarquer que la même conception est exprimée en différentes langues quelquefois d'une même façon, quelquefois d'une façon dissemblable; puis il groupe les causes des changements de sens en sept classes : (1) La signification des mots s'étend ou se rétrécit. (Ainsi ἄλογον, la *brute*, ne s'applique plus qu'au *cheval* en grec moderne; de même l'anglais *deer* (allemand *thier*, *fera*); *emere* qui signifiait primitivement *prendre* n'a plus signifié qu'*acheter*.) (2) La métaphore est une cause très fréquente de changements dans le sens. (C'est ainsi que l'usage des prépositions a été étendu de l'espace au temps.) (3) La signification des mots varie selon qu'ils s'appliquent à des personnes ou à des choses (comme l'adjectif *beautiful*), à ce qui est bon ou à ce qui est mauvais (d'où le changement de sens dans *silly* et *fortuna*), à ce qui est grand ou petit. (4) Les mots changent de sens selon qu'ils sont employés comme actifs ou passifs, nominatifs ou accusatifs. Il est important, par exemple, de savoir si nous employons le mot *venerandus* par rapport à l'objet de la vénération ou à celui qui vénère. (5) Il y a une différence considérable entre une idée exprimée par un mot simple ou par un composé. (Ainsi le latin *nepos* est le français « petit-fils. » Les collectifs impliquent une grande puissance d'abstraction. Les dérivés de l'aryen sont remplacés par des composés en taïque; ce fait montre non seulement la supériorité d'esprit du premier, mais encore la différence fondamentale qui existe entre leurs manières de penser.) (6) Le même mot peut recevoir des applications différentes et cette relativité du sens a d'importantes conséquences. De là viennent ces idiotismes qui sont le trait caractéristique d'un dialecte et rendent impossible toute traduction littérale et exacte (comparer les sens si nombreux où est employé le mot *heart*). (7) (α) Bien que le changement de prononciation ne puisse amener aucun changement de signification, la réciproque est souvent vraie. (β) Des mots ou des

primitif en faisait autant; et l'habitude qu'avaient les Latins de changer *s* en *r* a été citée par Ottfried Müller et d'autres, pour prouver que le grec πελασγοὶ = πελαργοὶ, venait de πέλω et d'ἀργός = ἀγρός [1].

29. Pour conclure, nous devons dire quelques mots sur le nom de notre science. « Philologie comparée » est un nom à la fois long et trompeur; il perpétue cette idée que la matière de cette science n'est qu'une partie d'une philologie plus haute et plus étendue. Pourtant, en dehors de la philologie comparée, il ne peut y avoir aucune étude scientifique du langage articulé, et si « philologie » a une autre signification, il est absurde de mettre ce qui est scientifique au-dessous de ce qui ne l'est pas. Mais c'est ce que l'on fait vulgairement : philologie signifie parfois la connaissance qu'a le dilettante des règles du goût, de la fine littérature et de tout ce qui en vérité n'est point la science du langage ; parfois, des connaissances classiques étendues où la correction de quelque manuscrit, l'imitation habile de quelque écrivain du siècle d'Auguste sont les résultats les plus élevés auxquels on vise. Ce sont là des études excellentes en leur genre, mais, on ne saurait trop le répéter, elles n'ont rien de commun avec la philologie comparée. La philologie classique peut, il est vrai, apporter à la science des matériaux fort précieux, tout au moins lorsqu'il s'agit du grec et du latin ; mais là même ses découvertes supposées sont souvent recon-

parties de mots se perdent et nécessitent l'introduction de nouveaux mots avec une signification plus ou moins différente. (Ainsi *equus* dans les langues romanes a été remplacé par *caballus*.) (γ) Le vocabulaire, et avec lui le fond des idées peuvent s'accroître par des néologismes et des mots empruntés qui amènent de légers changements dans la signification des vieux mots. — A ces sept causes de changement, on peut en ajouter une huitième, l'ignorance ou la fausse analogie dont nous parlerons plus longuement dans le IXe chapitre. Des cas, comme celui d'*impertinent* qui a presque complètement perdu son sens originel, seront mieux à leur place dans la troisième classe de Pott.

1. Pischel, dans le *Journal de Kuhn* (vol. XX, p. 369. 1872), semble être dans le vrai quand il explique πελασγοὶ par les racines que nous trouvons dans le sanscrit *param*, grec πέραν (περάω, etc.) et *ya*, εἶμι. Les Pélasges seraient simplement les *émigrants*, comme les Ioniens (ἰάϝονες, Yavanas), de *ya* (= i-re).

nues erronées lorsqu'on les vérifie à la lumière de la méthode comparative et peuvent rarement être acceptées sans un examen très attentif, à moins que les faits ne soient tout à fait évidents par eux-mêmes. On ne peut comprendre le particulier qu'à la lumière du général : les règles empiriques qui découlent d'une étude comparative soigneuse de quelque langue spéciale sont des données indispensables à la philologie scientifique, mais elles sont encore étroites, inexpliquées et contestables.

Un philologue comparateur, nous a-t-on dit souvent, doit connaître à fond quelques-unes des principales langues dont il s'occupe; autrement la structure interne du langage lui échappera. Obligé de prendre des faits de seconde main, il sera souvent ainsi induit en erreur. Cela est parfaitement vrai : plus les langues typiques qu'il connaîtra complètement seront nombreuses, plus sûrs et plus exacts seront ses travaux de recherche. Mais si un spécialiste, il faut bien le remarquer, considère la philologie comparée comme un sujet secondaire, les moindres détails de sa spécialité, que ce soit le grec, le sanscrit ou l'hébreu, prendront à ses yeux une importance excessive et les phénomènes capitaux seront par contre laissés dans l'ombre. N'oublions pas non plus qu'il est impossible à l'étudiant d'avoir une connaissance parfaite de toutes les langues dont il est obligé de s'occuper. Il en est ici comme dans les autres sciences : la division du travail est impérieusement réclamée et bien des matériaux doivent être reçus de confiance. Là où le travail est fait avec circonspection et d'après une méthode scientifique, où l'on choisit et examine ses autorités avec une saine critique, où la comparaison des faits est large et étendue, les chances d'erreurs sont bien diminuées : un seul fait erroné est neutralisé par le grand nombre des faits exacts. Nous ne demandons pas des linguistes, mais des philologues dans le vrai sens du mot. Par malheur, ce sens est incompris : aussi je préférerais me servir du terme de *Glottologiste*, et, dans les chapitres suivants, je dirai *Glottologie* de préférence à *Philologie comparée*.

La Glottologie sera la science du langage qui compare et classe les mots et les formes; elle arrive ainsi aux lois empiriques et finalement aux lois premières qui gouvernent le déve-

loppement du langage et de ses variétés. Par un appel fait à l'histoire, à la psychologie, à l'ethnologie, on vérifiera ces lois. Comme les mots ne sont que la pensée parlée et le langage, le reflet de la société, les résultats de la science et l'application des lois que nous aurons découvertes, consisteront à reconstruire l'histoire passée de l'homme et à déterminer le caractère de ces périodes premières depuis longtemps oubliées que nous révèlent les monuments du langage, en cela semblables aux fossiles [1]. Nous pourrons alors retracer le développement graduel de l'esprit humain manifesté soit dans la création du langage en général, instrument de communication et expression des rapports qui relient la pensée au monde, — soit dans le triomphe de la volonté sur les organes corporels et les limites qu'à leur tour ces organes lui imposent, — soit enfin dans l'évolution de l'idée religieuse, en d'autres mots, dans la Mythologie comparée et la Science des Religions.

CHAPITRE II

LES IDOLES DE LA GLOTTOLOGIE. — LES LOIS DE LA SCIENCE ÉTABLIES A TORT D'APRÈS LA FAMILLE ARYENNE SEULE.

SOMMAIRE : 1. Nature et emploi des hypothèses. — 2. On a fait de la philologie aryenne le type et la clef de toute la philologie. — 3. Causes de cette *idole*. — 4. Parfois on n'embrasse même pas toute la philologie aryenne. — 5. On suppose à tort que les lois de la philologie aryenne sont d'une universelle application. Exemples de théories fausses qui reposent sur cette supposition : — 6 (1). Les racines de toutes les langues sont-elles monosyllabiques ? — 7 (2). Toutes les racines étaient-elles verbales à l'origine ? — 8 (3). La grammaire et le vocabulaire sont-ils semblables chez tous les membres de la même famille ? — 9. On ne peut comprendre l'origine de l'expression verbale en aryen que par la comparaison des autres groupes de langues.

1. Dans toute science nous devons aller du connu à l'inconnu. Cela ne se peut faire qu'à l'aide des hypothèses. Elles sont, pour ainsi parler, autant de cercles imaginaires dont la moitié est

1. Pour avoir un exemple de la façon dont les époques oubliées et les faits de l'histoire peuvent être ainsi rétablis, voyez l'appendice. Mangold (dans les *Etudes de Curtius*, VI, 2), en tirant δῆμος de la racine δα, *diviser* (Sansc. *dây, dâ*), a montré que la propriété

remplie par des faits déjà connus, tandis que l'autre moitié est une conception purement subjective qui pourtant finira par correspondre aux phénomènes objectifs, si ces hypothèses se trouvent correctes. Plus la science est jeune, plus le nombre des faits connus est petit et par conséquent plus est grand le nombre des hypothèses nécessaires. Puisque ces hypothèses sont le produit de l'imagination, il est clair qu'une large place y est faite aux préjugés, aux fausses analogies, à une apparente évidence. Plus le nombre des faits sera petit, plus s'accroîtra cette tendance à l'erreur. On ne pourra l'arrêter que par des connaissances plus larges et par la comparaison critique de la théorie avec ce qui est réellement connu. A mesure qu'une science vieillit, ses lois certaines sont plus nombreuses, ses hypothèses provisoires deviennent, après vérification, des lois ou sont mises de côté et remplacées par quelque autre supposition qui supporte mieux l'épreuve des faits.

Les hypothèses même qui sont tombées dans le discrédit ont rendu des services à la science. En tant qu'elles étaient supportées par quelques faits, elles ont servi à unifier une série de phénomènes isolés, à mettre le linguiste sur la voie de recherches bien définies. Nous ne pouvons pas réunir des faits avec un objectif sérieux, ni les comparer ensuite sans avoir quelque théorie qui nous guide dans notre choix. Mais nous devons soigneusement mettre ces hypothèses à leur vraie place, nous souvenir de leur caractère provisoire, les comparer perpétuellement avec les phénomènes qui arrivent à notre connaissance. Trop souvent elles deviennent des assertions qu'on ne vérifie plus, que l'on accepte sans en douter jamais, qu'on élève au rang de lois scientifiques, et par là nous faussons nos investigations ultérieures, nous tombons dans d'innombrables erreurs. Ainsi ce qui devait servir de guide à l'esprit se transforme en ce que Bacon appelle d'une manière expressive des *Idoles*, c'est-à-dire des affirmations vaines, des idées fausses prenant la place des conceptions vraies qui correspondent à la réalité.

privée en Attique (et ailleurs en Grèce) avait eu pour origine le partage du pays par la communauté, coutume qui prévaut encore parmi les Slaves et que nous a fait connaître Sir Henry Maine.

La Glottologie, semble-t-il, offre, comme toutes les sciences neuves, une abondante moisson de ces *Idoles*. La science est en partie encore obscurcie par les fausses associations d'idées qui se rattachent au mot de philologie; j'ai déjà touché ce point dans le dernier chapitre. L'intérêt d'une portion spéciale de la science, — la phonologie, par exemple, — a fait oublier les divers intérêts de toute la science. On a oublié aussi combien est énorme la masse des matériaux et l'on a supposé que les résultats obtenus dans un département étaient d'une universelle application. Les opinions qui avaient semblé évidentes, alors que la science était dans l'enfance, ont été adoptées sans critique et regardées comme autant de premiers principes que personne ne songeait à contester. Il est temps cependant que l'on discute à fond de telles questions. Nous nous sommes maintenant accoutumés à l'idée d'appliquer au langage la méthode scientifique. On nous a fait connaître un nombre considérable de faits qu'on a classés. Ce nombre s'accroît tous les jours. Les sciences sœurs de la nôtre, telles que l'ethnologie, l'archéologie préhistorique et le droit comparé, sans parler des découvertes de la psychologie et de la physiologie, jettent à tout instant de nouvelles lumières sur les problèmes de la Glottologie et nous aident à vérifier les conclusions auxquelles elle est arrivée. Aussi sommes-nous en position d'examiner à nouveau quels sont les fondements de la science, de déterminer quels sont réellement les principes de la philologie comparée et ce qui est d'une autorité douteuse ou même tout à fait erroné.

2. L'une des premières affirmations du glottologiste, soit ouvertement avouée, soit inconsciemment adoptée, c'est que l'investigation scientifique des langues aryennes, avec quelques éclaircissements tirés des dialectes non-aryens [1], nous donnera

1. M. Alexandre Ellis, dans son adresse à la Société philologique de Londres, en 1873 (pag. 12), s'exprime ainsi : « L'éducation dans les écoles anglaises, quand j'étais enfant, avait pour objet — et, quoique un peu améliorée pendant ces quarante dernières années, elle conserve, comme l'arbre, son ancienne courbure, — d'élever l'esprit de l'enfant *dans les idées aryennes*, telles qu'elles sont exprimées par une seule langue de cette famille; devant elle devaient céder toutes les autres hérésies aryennes. Boswell rapporte

seule la solution pleine et complète de tous les problèmes de la science du langage.

3. Il est inutile de creuser bien avant pour trouver les causes d'une telle affirmation. Non seulement la philologie comparée a commencé avec l'étude de la famille aryenne; non seulement ceux qui l'étudient sont pour la plupart membres de cette famille et accoutumés dès l'enfance à un ou à plusieurs dialectes de cette famille; non seulement la position de l'Europe dans l'histoire donne à ce groupe de langues un intérêt immédiat et pratique, mais de plus c'est là que les faits du langage sont les plus nombreux, que ses vicissitudes sont le plus exactement connues, depuis les hymnes les plus anciens du Rig-Véda jusqu'aux journaux d'aujourd'hui. Quand Schlegel et Bopp eurent fait cette grande découverte des affinités des langues aryennes et qu'on eut retracé l'histoire des inflexions les plus communes de la grammaire de dialecte en dialecte et de siècle en siècle, il fut difficile de ne point penser que ce que l'on croyait vrai de la famille aryenne ne fût pas également vrai de toutes les autres langues. Nous ne procédons que par analogies et il n'y avait pas de raison, semblait-il, pour supposer les phénomènes différents dans les deux cas. De plus la tendance continuelle de l'esprit humain vers l'unité poussait à croire, en dépit des faits, que toutes les langues avaient

une parole de Johnson qui met en lumière le sentiment qui se forme ainsi : « J'ai toujours cru, — disait l'oracle, — que Shakespeare avait eu assez de latin pour « grammaticiser » son anglais (1780; Johnson avait alors 71 ans). » Nous savons maintenant que conclure des propres connaissances de Johnson en grammaire anglaise. La base éternelle est le latin et le grec avec le français comme *extra* et l'anglais pour traduire : telle est la préparation ordinaire aux études linguistiques. Nous sommes maintenant un peu sortis de ce cercle. Grâce au christianisme, quelques personnes durent apprendre l'hébreu, et le verbe sémitique aurait au moins dû nous faire ouvrir les yeux. Mais quelque philologue veut-il se persuader combien il est vrai que les langues aryennes et sémitiques sont simplement les dialectes littéraires favorisés du monde, combien elles sont loin de représenter toutes les connexions logiques de la pensée? Veut-il voir la théorie des racines et la conservation héréditaire des formes complètement brisées, et trouver un système de langues qui conserve son individualité par le simple mode de sa construction grammatiale? Qu'il étudie le basque. »

rayonné d'un seul centre. La tradition et les préjugés religieux avaient fixé ce centre en Orient. Dans l'enthousiasme de la nouvelle découverte, égarés par le vague de la chronologie indienne, les savants s'imaginèrent facilement avoir trouvé dans le sanscrit ou au moins dans la langue-mère des idiomes indo-européens la langue primitive de l'humanité. C'est à cette tendance malheureuse qne nous devons attribuer la tentative de Bopp pour rattacher les langues de la Polynésie à la famille aryenne. On s'était déjà accoutumé à faire sortir toutes les langues du monde de quelque ancêtre commun, que ce fût l'hébreu, comme le voulait l'orthodoxie, ou le basque avec Erro, ou le hollandais avec Goropius [1]. Ainsi le voulait l'esprit chrétien qui voyait chez tous les hommes le même sang, la même origine et les mêmes espérances, se distinguant ainsi de l'esprit païen de l'antiquité classique qui localisait ses dieux et ses institutions, et ne voulait voir dans une langue étrangère qu'un jargon barbare. Tout semblait favoriser cette croyance que la nouvelle science était d'un coup remontée jusqu'aux sources de toutes les langues vivantes ou tout au moins bien près de ces sources. Chaque jour apportait de nouvelles preuves des intimes affinités du grec et du sanscrit, du latin et du gaélique. Il devenait en outre de plus en plus évident que beaucoup de ces inflexions dont on avait jusqu'alors attribué l'origine à la nature ou à des conventions, avaient été primitivement des mots indépendants. N'était-il pas clair alors que la langue aryenne elle-même avait autrefois été dans une condition semblable au turc, sinon au chinois? Puis le point de départ commun à toutes les langues avait été précisé; c'était cette plaine de Sinhar qui avait vu Babel et la

1. Sur la tendance de l'ancienne philologie à voir dans l'hébreu la langue-mère de toutes les langues, voir : Cf. Guichard, *Harmonie étymologique des langues*, 1606; Samuel Bochart, *Geographia sacra*, 1646, et *Hierozoïcon, sive de animalibus Sacræ Scripturæ*, 1663; Opitius, *Græcismus facilitati suæ restitutus methodo nova*, 1676; Bogan, *Homerus Hebraizon, sive comparatio Homeri cum scripturis sacris*, 1658; Nicolas Bergier, *Les Eléments primitifs des langues découverts par la comparaison des racines de l'hébreu avec celles du grec et du français*, 1766. — Goropius (Jean), médecin de Charles-Quint, mort en 1572; il a soutenu ses paradoxes linguistiques dans ses *Origines antverpianæ*. — TRAD.

confusion. Cette idée était fortifiée par l'antiquité de ce vaste fossile qui a nom l'Empire chinois ; il ressemblait à quelque ptérodactyle, à quelque ichthyosaure heureusement conservé dans les roches pour nous faire connaître les caractères de la vie animale à la période liassique.

On affirmait sans plus d'examen que le groupe des langues aryennes était le modèle de tous les autres, soit que toutes descendissent d'une source commune, soit qu'elles fussent au moins soumises à des lois identiques. La philologie n'offrait pas de difficultés qu'une connaissance parfaite des langues aryennes ne dût résoudre. Où, par exemple, devait-on trouver l'explication des inscriptions étrusques? Dans quelque langue aryenne, naturellement[1]. Quelle fut la forme originelle de toute langue articulée? Les monosyllabes verbaux auxquels les grammairiens sanscrits avaient réduit le lexique. Comment l'idée de l'action fut-elle exprimée pour la première fois? En attachant un pronom à l'une de ces racines verbales. Telles étaient les réponses que l'on donnait sans hésitation. Il fallut du temps pour apprendre que les mystères intimes d'une science ne

1. En ce qui concerne l'étrusque, l'influence de cette croyance semble encore dominante. Je ne dirai rien du livre de Crawford, où il prétend que la clef des inscriptions étrusques est dans l'allemand ; mais ce magnifique monument de la patience et de l'ingéniosité allemandes, le premier volume de l'ouvrage de Corssen, *La langue étrusque* (1874), où il a rassemblé et classé tous les fragments d'inscriptions jusqu'ici découvertes, est lui aussi un exemple de l'effet troublant des études spéciales même poursuivies dans un esprit purement scientifique. Au mépris de la physiologie et de l'ethnologie, Corssen tente d'expliquer l'étrusque comme un dialecte italique. Mais la lecture de son livre m'a convaincu que l'étrusque, quel qu'il puisse être, n'est certainement pas un dialecte italique. La critique d'Aufrecht, qui se trouve parmi les mémoires lus à la Société philologique de Londres, montre clairement qu'on n'a pas encore trouvé la clef du problème étrusque. Des mots aryens existent certainement dans les inscriptions étrusques, mais ils ont été empruntés. La liste des noms de nombre étrusques, donnée par Corssen, consiste en noms *romains* : *Quartus*, *Octavus*, etc. Une étude attentive des inscriptions citées par le grand philologue allemand lui-même montre avec évidence que les mots trouvés sur le fameux dé de Toscanella sont réellement des noms de nombre (voir la critique convaincante de Deecke : *Corssen et l'étrusque*, 1875).

peuvent pas être aussi aisément pénétrés et que ce n'est pas la première solution venue qui est nécessairement la vraie. La vérité ne saurait être conquise que lentement, grâce aux travaux de nombreux penseurs et à une succession régulière d'hypothèses jusqu'à ce qu'enfin on tombe sur la bonne. Voilà ce que nous sommes encore trop loin de reconnaître. Nous héritons des opinions et des erreurs de nos prédécesseurs ainsi que de leur méthode. Il faut de vigoureux efforts pour critiquer ce que de grands noms ont consacré, ce qui est devenu une partie de nos croyances. Par-dessus tout, le glottologiste est encore obligé de se former à ses travaux par l'étude de la famille aryenne. Là seulement il y a des matériaux suffisamment abondants, clairs et certains, là seulement nous jouissons des immenses avantages qu'offrent la connaissance préliminaire de quelques-unes des langues à étudier et la possession de monuments à la fois aussi vieux et aussi parfaits que le Rig-Véda; là seulement on a classé des faits, tiré des conclusions, mis le tout sous une forme scientifique. La famille sémitique est en même temps trop petite et trop compacte; ses branches ne diffèrent pas plus entre elles que les langues romanes en Europe. Jusqu'à ce qu'on ait découvert son sanscrit, qui pourrait être représenté par le vieil égyptien ou les idiomes sous-sémitiques de l'Afrique, nous ne pourrons remonter au delà d'une langue-mère philologiquement récente et qui n'offre pas pour la comparaison cette facilité nécessaire au jeune glottologiste. Quant aux autres langues, elles attendent encore pour la plupart leur Bopp. Quelques savants, et spécialement Schott, se sont occupés de la famille ouralo-altaïque ou touranienne qui embrasse le finnois, le tatare et le mongol. Les monuments cunéiformes de la Babylonie et de la Susiane donneront probablement des résultats importants, en nous révélant le caractère de ces langues à une époque reculée[1].

1. Ceux qui désireraient connaître la grammaire touranienne dans sa forme la plus ancienne qu'il nous soit donné d'atteindre, ne peuvent mieux faire que de lire les admirables « Études accadiennes » (1873) de M. Lenormant, dans ses « Lettres assyriologiques ». La langue accadienne est écrite en caractères (primitivement hiéroglyphiques) d'origine indigène : ce fait ajoute immensément à sa valeur. J'ai essayé de la comparer à d'autres idiomes touraniens

Bleek[1] a travaillé aussi sur le Ba-ntu de l'Afrique australe[2] et le chinois a de plus en plus attiré l'attention. On n'a guère fait en dehors des études aryennes qu'arrêter les conclusions les plus générales, et le peu qu'on a fait devra probablement être revisé. Ainsi, de même que le latin et le grec sont encore la base de l'éducation générale, c'est dans la famille aryenne que le glottologiste devra pour quelque temps encore faire son apprentissage. Aussi, lorsqu'il se met à étudier d'autres classes de langues, son esprit est-il imbu de certains préjugés, de certaines préventions qui faussent plus ou moins ses recherches. Il s'attend naturellement à trouver les mêmes phénomènes, à obtenir dans le champ de ses nouvelles investigations les mêmes résultats qui lui sont familiers. Il ne s'aperçoit qu'après des expériences considérables, que la famille aryenne n'en est qu'une parmi beaucoup d'autres et qu'à différents égards son caractère est de tous points exceptionnel. Les langues de la civilisation ne sont pas nombreuses. C'est encore pis si l'apprenti philologue n'est pas familier avec quelque dialecte non aryen ou, tout au moins, ne s'en sert pas pour éclaircir les idées qu'il possède déjà. Malheureusement, ce cas n'est que trop commun. La Glottologie n'est en grande partie cultivée que par des savants aryens; par conséquent, les lois qu'ils ont formulées, quelque vraies qu'elles puissent être du groupe aryen lui-même, ne sont pas d'une application et d'une valeur universelles.

dans un article du « Journal of Philology », vol. III, n° 5 (1870). Les *Accadai*, c'est-à-dire « les montagnards, » descendirent des montagnes du pays d'Elam dans les plaines de la Babylonie, et y établirent leur domination. On a donné à leur langue le nom d'*accadien* à défaut d'une dénomination meilleure. Pour les idiomes de la Susiane qui lui sont apparentés, voir mon travail sur « les langues des inscriptions cunéiformes de l'Elam et de la Médie », dans les *Transactions de la Société d'archéologie biblique*, vol. III, 1er fasc. (1874).

1. Voir son admirable « Grammaire comparée des langues de l'Afrique du Sud (1862-69) ».

2. Sur les langues africaines, consulter, outre le livre de Bleek précité, S. W. Roelle, *Polyglotta africana* (lexique comparé de plus de cent idiomes africains), 1854; Sir Grey et Bleek : *A Handbook of african... philology*, Londres, 4 vol. — TRAD.

De plus, ces lois ne sont même pas toujours obtenues par l'examen de toute la famille aryenne. Les langues modernes de l'Europe, romanes ou teutoniques, apportent à nos études les données les plus nombreuses, les plus certaines que nous puissions obtenir. Ce sont elles, en outre, qui nous fournissent les meilleurs moyens de vérifier nos théories. Elles ont par cela même attiré spécialement l'attention des glottologistes et c'est par elles qu'ont été obtenus quelques-uns des résultats les plus importants de la science. Mais on ne doit jamais oublier qu'elles nous présentent des phénomènes bien différents de ceux qui s'étaient auparavant présentés dans toute l'histoire du langage. Comme nous l'avons vu dans le dernier chapitre, la matière d'une science historique s'incorpore continuellement avec le progrès du temps de nouveaux éléments, comme une création organique. C'est ce qui arrive en particulier pour les langues que nous considérons maintenant. Ces dialectes modernes ont grandi au milieu de la littérature et sous l'action de l'Empire romain et de l'Église. Cette dernière renouvela la jurisprudence et la religion, les influences les plus puissantes auxquelles soit soumise une société. Non seulement elle remplit ainsi le vocabulaire des tribus teutoniques mêmes de termes latins et grecs, mais elle perpétua la connaissance de la langue latine et donna une forme latine à la pensée populaire. La littérature adopta un modèle artificiel de pureté et d'excellence dans le langage qui empêcha jusqu'à un certain point les progrès naturels du dépérissement phonétique et la vigoureuse croissance des dialectes. Shakespeare et la Bible ont stéréotypé l'anglais tout comme Dante a créé l'italien classique; de même le chemin de fer, le télégraphe et la presse quotidienne arrêteront le développement postérieur des langues européennes.

Ces considérations expliqueront comment il se fait que des philologues éminents ont eu foi en des théories générales qui ne supporteront pas un examen attentif. Chacun peut voir combien il est absurde de supposer que l'histoire de la famille aryenne représente fidèlement dans toutes ses particularités l'histoire de toutes les autres familles de langues ou du langage en général. Personne, par exemple, ne prétendrait con-

clure que toutes les langues des peuples civilisés doivent être infléchies; mais quand cette opinion n'est pas exposée sous cette forme brutale, elle peut fort bien échapper à l'attention et être inconsciemment adoptée. Je vais donner deux ou trois exemples de théories encore communément admises qui reposent entièrement sur la supposition précitée. Il n'est pas de règle aussi souvent énoncée par les glottologistes que celle-ci : « Les racines de toutes les langues sont monosyllabiques. » Cette assertion repose simplement sur ce fait que tel est le cas dans la famille aryenne. Il est vrai que l'on peut quelquefois faire appel au chinois pour appuyer ou plutôt pour éclaircir cette croyance; mais nous connaissons trop peu la forme primitive du chinois pour dire quelle était la nature originelle de ses radicaux. D'ailleurs, loin de confirmer cette règle, le caractère présent du chinois parlerait plutôt contre elle, si l'on considère la tendance de toutes les langues à l'altération phonétique et à la perte des syllabes; et M. Edkins nous permet de croire qu'on peut encore trouver dans le langage actuel des Chinois des racines plus longues et non mono-syllabiques [1]. La découverte de l'accadien dans les monuments cunéiformes de la Babylonie, — découverte dont l'importance pour les recherches philologiques est si grande que j'y reviendrai souvent, — nous permet de remonter jusqu'à une période très reculée du langage touranien. Là, bien que la majorité des racines soient monosyllabiques, on rencontre pourtant assez fréquemment des dissyllabes comme *dugud*, lourd, *gusur*, bois; non seulement rien ne permet de les ramener à des monosyllabes, mais leur obéissance aux lois de l'harmonie des voyelles semble interdire absolument une telle décomposition. Les investigations de Bleek sur le Ba-ntu de l'Afrique australe l'ont conduit à croire que les racines polysyllabiques sont plutôt la règle que l'exception; beaucoup de combinaisons de sons qui nous paraissent très difficiles sont en réalité les plus primitives; des racines imitatives, — celles, par exemple, qui indiquent l'éternuement, —

1. Ainsi tout le long de la rive sud du Yang-tsé-Kiang et, du Tche-Kiang au Fou-Kien, les anciennes initiales sont toutes conservées, tandis que dans les provinces du nord il n'y a pas moins de trois finales perdues.

prennent une forme dissyllabique[1]. Ces quelques faits suffisent à montrer la valeur de la tentative faite pour réduire les radicaux sémitiques à des monosyllabes, selon la loi supposée des racines monosyllabiques. La tâche est dure, et le désaccord entre les nombreux savants éminents qui l'ont entreprise, touchant la façon dont on doit atteindre le résultat désiré, indiquerait par avance l'inutilité de tout ce travail. Tel voudrait enlever une lettre à la fin du mot, tel autre au milieu, tel autre au commencement, un quatrième, retrancher d'après un éclectisme arbitraire et selon sa fantaisie des lettres à ces trois places[2].

1. Böhtlingk dit (*La langue des Yakoutes*, pag. XVII, note [all.]) : « La théorie communément adoptée : *tous les mots d'une langue monosyllabique sont des racines* », a peu de raisons à faire valoir en sa faveur. En thibétain on peut citer différents mots qui maintenant semblent monosyllabiques et qui sont issus de la combinaison de deux mots.

2. La dernière et la plus scientifique des tentatives pour comparer les familles sémitique et aryenne et pour réduire les racines sémitiques à des monosyllabes, sont les « Studien über Indogermanisch-semitische Wurzelverwandschaft » de Frédéric Delitzsch (1873). La partie la plus précieuse de cet ouvrage consiste dans la critique des prédécesseurs de Fréd. Delitzsch, depuis Guichard (1606), Thomassin (1697) et de Gébelin (1774) jusqu'à Ascoli, Von Raumer, Gesenius, Fürst et Franz Delitzsch. L'auteur fonde ses recherches sur ce fait que les racines indo-européennes peuvent contenir plus de deux consonnes, tandis que beaucoup de racines sémitiques semblent n'en avoir que deux ou même une seule. Mais il oublie de se demander quel est le caractère général et distinctif des radicaux dans les deux familles. L'objection que l'on fait nécessairement à son travail, c'est qu'il a commencé par où il fallait finir. Si nous devons comparer l'aryen et le sémitique, il faut d'abord étudier leur structure et leurs grammaires, et non leurs lexiques. En outre, de propos délibéré, M. D. laisse de côté l'assyrien et l'égyptien, bien que ces langues semblent indispensables à qui veut trouver les plus vieilles formes possibles des radicaux. Les racines choisies par l'auteur sont toutes plus ou moins des onomatopées, et contiennent trois consonnes dont deux peuvent être prononcées en même temps sans l'intermédiaire d'une voyelle. Nous passons sous silence de moindres difficultés telles que la grande importance des voyelles dans les langues sémitiques, qui semblerait incompatible avec une théorie où les voyelles sont nécessairement peu de chose.

Depuis la publication de cet ouvrage, un article de J. Grill sur « les Rapports des Radicaux indo-germains et sémitiques » a paru dans le Journal de la Société orientale d'Allemagne, vol. XXVII,

Personne cependant ne peut pénétrer dans l'esprit des langues sémitiques sans voir qu'elles sont entièrement fondées sur le principe du trilittéralisme. Ce principe est impliqué dans toute la théorie de leurs grammaires. S'imaginer qu'il est sorti d'un état de chose tout à fait différent, c'est admettre la possibilité d'une transformation mentale contraire à toutes les expériences de la psychologie. Le trilittéralisme n'est point une invention des grammairiens juifs et arabes du xe siècle ; longtemps avant eux, il était parfaitement reconnu par les scribes d'Assur-bani-pal, le fils d'Essar-haddon, dont nous avons sur des tablettes au Musée Britannique les lexiques et les grammaires. Ce principe était si clairement compris par le peuple que des mots étrangers d'une syllabe qu'avaient empruntés les Assyriens furent *sémitisés* par l'addition d'une consonne ou d'une demi-consonne. Les mots qu'on appelle bilittères sont ou bien le résultat de l'altération phonétique ou encore, comme nous pouvons le prouver aujourd'hui, des mots empruntés [1].

3e fasc. Il contient plusieurs vues ingénieuses et met bien en opposition ce que l'auteur appelle le Vocalisme et le Formalisme indo-germains et le Consonnantalisme et le Matérialisme sémitiques. Dans sa thèse principale l'auteur suit Delitzsch. Il prétend que le trilittéralisme sémitique est sorti d'un état antérieur de bilittéralisme ; il s'appuie sur ce que « les formes les plus simples de la racine viennent d'abord, les formes les plus complexes sont un produit plus récent et organiquement développé des formes plus simples ». Ce qui est *logiquement* antérieur ne l'est pas nécessairement au point de vue *historique ;* les dialectes modernes des races sauvages nous montrent que dans le langage le complexe précède le simple et que la simplicité et l'unité sont les derniers résultats de la réflexion et de la culture. Quand Grill affirme un état préhistorique isolant du sémitique et de l'aryen, il va au delà des données philologiques ; il appelle à son aide une théorie qui sera controversée dans l'un des chapitres suivants. Il va jusqu'à prétendre que la langue primitive des racines ne connaissait qu'une seule voyelle, que c'était la *langue de l'alpha!* Des racines comme *i,* aller, montrent combien peu cette idée est vraie des langues aryennes ; et si, comme Grill l'admet, les racines sémitiques ne tiennent point compte des voyelles, il est difficile de comprendre comment elles peuvent présupposer cette voyelle-racine *a*, qui se serait perdue et évanouie.

1. Voyez mon mémoire sur « l'Origine de la civilisation sémitique » dans les *Transactions de la Société d'archéologie biblique*, vol. I, 2e fasc. (1872).

Les racines concaves étaient réellement d'origine trilittère et sont primitivement employées comme trilittères dans l'assyrien qui a l'inestimable avantage de posséder un syllabaire, Il en est de même des quadrilittères qui pour la plupart ont allongé une voyelle en liquide[1], et l'existence de mots de signification semblable qui diffèrent par des lettres phonétiquement apparentées, montre simplement que certaines lettres permutent, mais non que le mot fût dans le principe trilittère[2]. On ne peut tirer aucun argument de l'ancien égyptien. Quelle que puisse être l'affinité de sa grammaire avec les idiomes sémitiques, le gros du lexique n'est certainement pas sémitique; quelques rares archaïsmes, comme *p'takh*, ouvrir, et *kh'tam*, fermer, qui ont des analogues sémitiques, sont trilittères. Voilà un exemple des fausses conclusions, des théories hâtives, de la dépense malheureuse d'ingéniosité, fruits d'une tentative pour appliquer à d'autres familles de langues une loi particulière à l'aryen.

Nous pouvons prendre un autre exemple dans ce qu'on appelle la théorie des racines. D'après l'analyse des langues aryennes on a inféré qu'originairement toutes les racines étaient *verbales*. Il en est certainement ainsi dans la famille indo-européenne, autant que les faits nous permettent de l'affirmer. La psychologie semble favoriser cette opinion. Le langage est l'expression de la pensée, mais il est également l'expression de la volonté; et ce fut surtout vrai tout d'abord, quand il était employé au service des premiers besoins de l'humanité. La volonté, réalisée dans l'action, est d'un caractère essentiellement verbal. Par suite on pouvait supposer que la nature verbale des radicaux était vraie non seulement des langues aryennes, mais de tout autre langage humain. Il n'en est pourtant pas ainsi. Nous ne pouvons pas invoquer ici les langues toura-

1. Voy. ma *Grammaire assyrienne*, pag. 6.

2. Il est bien souvent difficile de décider si deux lettres permutent réellement et si les deux racines parallèles sont originellement dues à des dialectes différents ou si ces formes diverses ont jailli d'un même type mental qui n'avait pas encore pris place dans le langage, et constituait une sorte de centre générateur pour l'énergie productrice du langage.

niennes : l'accadien semble avoir des racines aussi bien nominales que verbales, mais nos données ne nous permettent pas d'aller jusqu'à leur signification originelle ; elles peuvent avoir été une combinaison confuse d'éléments nominaux et verbaux où ni les uns ni les autres n'avaient la prédominance. Mais, de même que les idiomes de la Polynésie, les langues sémitiques nous ramènent à des racines nominales, aussi nettement que les langues aryennes nous reportent à des racines verbales [1]. Le verbe sémitique présuppose un nom, aussi bien que le nom aryen présuppose un verbe. Là donc c'est la conception de l'objet qui fait le fond du langage ; c'est une intuition où le sujet s'ignore ou plutôt s'absorbe dans l'objet ; on perd de vue l'action du sujet et le développement de la volonté. Une explication semblable nous semble nécessaire à propos de ces idiomes qui n'ont que très peu de termes abstraits, si toutefois ils en ont, tels que le tasmanien, qui ne peuvent exprimer une idée abstraite comme « rond » qu'en disant « semblable à la lune » ou à tout autre objet rond [2]. Le même manque de termes abstraits, c'est-à-dire de mots où le subjectif prévaut sur l'objectif, est le caractère de nombreuses langues barbares. Les Malais, par exemple, ont des mots pour signifier différentes

1. Il ne s'agit pas ici du sens et de l'objet premiers des racines. C'est dont on veut parler, c'est la conception qui servit de point de départ à la grammaire aryenne et à la grammaire sémitique. La première intuition, clairement définie, qui est au fond de la grammaire aryenne est celle du verbe ; ce fut au nom que s'attacha la conscience sémitique dans son premier développement.

2. Milligan, *Vocabulaire des dialectes de quelques-unes des tribus aborigènes de la Tasmanie*, pag. 34 [angl.]. Tout le passage est très instructif : « Les aborigènes de la Tasmanie n'avaient acquis qu'un pouvoir très limité d'abstraire et de généraliser. Ils n'avaient pas de mots pour représenter des idées abstraites ; pour chaque variété d'arbres, ils avaient un nom, mais ils n'en avaient pas pour exprimer « l'arbre ». Ils ne pouvaient non plus exprimer des qualités abstraites telles que *dur, doux, chaud, froid, long, court, rond*, etc. Pour *dur* ils disaient « comme une pierre » ; pour *grand* ils disaient « longues jambes » ; pour rond, « comme une balle, comme la lune » ; ils ajoutaient d'ordinaire l'action à la parole et, pour être compris, expliquaient leur pensée par quelque signe. » Ces derniers mots surtout sont remarquables, car ils ont trait à ce langage des signes d'où sont sorties les diverses nuances grammaticales.

sortes et différentes parties d'arbres, mais ils n'en ont aucun pour signifier l'arbre en lui-même. L'algonquin peut localiser les actes spéciaux et individuels de l'amour, mais ne sait exprimer l'acte considéré d'une manière abstraite, quand il est transporté de la catégorie de l'espace dans celle du temps, — en d'autres mots, quand il devient une action renouvelable à n'importe quel moment, au lieu d'être un fait défini et objectif[1]. De même le cherokee possède 30 verbes différents pour indiquer les différentes façons de « *laver* », mais aucune pour désigner *le laver* d'une façon générale[2]. Peut-être la conception verbale sur laquelle reposent les langues aryennes montrait-elle, dès l'origine, le caractère actif, conscient, cherchant à dominer la nature extérieure, de la race aryenne, comme nous trouvons l'empreinte du judaïsme dans la racine sémitique déterminée, objective, et dans la passivité du sujet pensant qu'elle implique.

Le dernier exemple que je choisirai de cette *Idole* ou plutôt de ses effets, c'est l'attente de trouver ailleurs la même similitude de grammaire, sinon de vocabulaire, qui existe entre les diverses branches de la famille aryenne. Mais la frappante unité de forme que nous rencontrons dans cette famille est réellement exceptionnelle; on l'expliquera ci-après. La règle, c'est bien plutôt le changement et la diversité[3]. Les dialectes

1. Voyez Du Ponceau, *Langues de l'Amérique*, pag. 120, 200, 236, 237. Il en est de même du dialecte des Hurons, selon Charlevoix, cité par Du Ponceau, pag. 234.

2. Voy. Pickering, *Langues indiennes* [angl.], pag. 26. Il en est de même en cherokee pour tous les verbes ; le complément n'est jamais nommé. Ce fait se présente aussi dans l'Amérique du Centre et du Sud ; ainsi en tamanacan, *jucurú* = manger du pain ; *jemeri* = manger des fruits, du miel ; *janeri* = manger de la viande.

3. Sir Charles Lyell (*Antiquité de l'homme*, 4° édit. p. 152 [angl.]) observe fort bien que si l'on réunissait et enregistrait les nombreux idiotismes et les nombreuses phrases, dont beaucoup de durée éphémère, qui sont inventés par les jeunes et les vieux dans les diverses classes de la société, à l'école, dans les camps, sur la flotte, au tribunal, et par les gens de lettres et les hommes de science, leur nombre, en un ou deux siècles, pourrait rivaliser avec tout le vocabulaire permanent du langage. Plus loin il donne un remarquable exemple des rapides changements que subissent les

des tribus barbares s'altèrent perpétuellement. Il n'y a rien pour les conserver, ni traditions, ni rituels, ni littératures. Le sauvage éprouve un plaisir d'enfant à émettre des sons nouveaux, à montrer son esprit d'invention dans ce domaine; il n'a pour le retenir, aucune de ces règles par lesquelles la civilisation restreint l'invention de l'argot aux écoliers et au bas-peuple. En certains cas, parmi les Caraïbes des Antilles, par exemple, où la femme était généralement enlevée dans quelque tribu étrangère, le langage des femmes et des hommes est essentiellement différent : ce qui sans aucun doute exerce une influence considérable sur le parler de la génération suivante[1]. En outre, le barbare est singulièrement soumis à toutes les influences de la nature extérieure, au climat, à la nourriture, à mille autres causes, sans qu'il y ait rien pour arrêter les effets destructeurs que peuvent exercer ces influences sur les combinaisons de sons : aussi ne sommes-nous pas surpris en trouvant le même mot *orang*, homme, apparaître dans les langues de la Polynésie sous les diverses formes de *rang*, *olan*, *lan*, *ala*, *la*, *na*, *da* et *ra*[2]. De plus, la coutume connue sous le nom de *tapu* parmi les habitants des îles Pacifiques, agit parfois sur le langage. D'après cette coutume, tous les mots qui

langues sans littérature : « Une colonie allemande en Pensylvanie n'eut plus de communications fréquentes avec l'Europe durant un quart de siècle, pendant les guerres de la révolution française, entre 1792 et 1815. L'effet de cet isolement si court et si imparfait fut marqué à tel point, que lorsque le prince Bernhard de Saxe-Weimar voyagea parmi eux quelques années après la paix, il trouva les paysans parlant comme ils parlaient en Allemagne au siècle précédent, et gardant une langue qui dans la mère-patrie était déjà hors d'usage. Même après le renouvellement de l'émigration allemande, quand je voyageai en 1841 parmi ce même peuple, dans la vallée retirée des Alléghanys, je trouvai les journaux pleins de termes demi-anglais et demi-allemands, et plus d'un mot anglo-saxon avait pris une tournure germanique, comme *fencen*, au lieu de *umzaünen*, enclore; *flaver* pour *flour*, au lieu de *mehl*, farine, et d'autres. »

1. On nous a dit aussi que les femmes au Groënland changent *k* en *ng* et *t* en *n*.

2. Logan, *Journal d'un voyage dans l'archipel indien*, III, 665 [angl.].

contiennent une syllabe identique à une autre faisant partie du nom du souverain, sont supprimés ou changés; on adopte à leur place de nouveaux mots. Ainsi l'on a substitué *mi* à *po*, nuit, en tahitien, depuis le règne de la reine Pomaré, et un roi du nom de *Tu* fut cause que *fetu*, étoile, fut transformé en *fetia*. Le professeur Max Müller [1] a remarqué qu'une coutume semblable, appelée *ukuhlonipa*, est en vigueur parmi les femmes cafres; il leur est interdit de prononcer un mot qui contiendrait un son semblable au nom de l'un de leurs plus proches parents. Ce n'est là qu'une des façons dont le barbare joue avec le langage, le regardant tantôt avec une crainte superstitieuse, comme si le mot avait en lui-même un pouvoir sinistre, tantôt comme un jouet pour distraire son esprit et son imagination [2]. Rien n'est réellement plus difficile que d'empêcher une langue de changer, là où les habitudes de la vie sédentaire ne la préservent pas, là surtout où les hommes ne se ren-

1. *Leçons, II*, 37-40. Les dialectes sacrés exercent aussi peu à peu une certaine influence sur la langue courante. On rencontre fréquemment ces dialectes religieux chez des nations barbares. Ainsi, au Groënland, la langue sacrée des sorciers est en grande partie une altération arbitraire du sens de mots connus : *tak*, obscurité, par exemple, est employé au sens de *nord* et donne naissance à deux nouveaux mots de cette langue secrète, *tarsoak* (terre) et *tarsoarmis* (racines). Ces langues sacrées sont analogues au jargon de l'écolier, le représentant en Europe de la barbarie. A Winchester, par exemple, il se transmet de génération en génération une langue secrète, et chaque nouveau venu, comme le membre nouveau d'une association de voleurs, doit être initié à cet argot d'école.

2. Selon Hale (*Expédition d'exploration aux États-Unis*, VII, 290 [angl.]), « la manière de former des mots nouveaux semble être arbitraire chez les Tahitiens. Dans bien des cas les mots mis à la place des anciens se forment en changeant ou en supprimant une ou plusieurs lettres du mot primitif : *hopoi* pour *hepai*,... *au* pour *tau*,... *vea* pour *vera*, « ne pas ». En d'autres cas le mot substitué en est un qui avait une signification très proche de celle du terme tombé en désuétude. Dans quelques exemples la signification ou l'origine du mot nouveau sont inconnues; il peut être une simple invention, comme *ofai* pour *ohatu*, « pierre » ; *pape* pour *vai*, « eau ; » *pohe* pour *mate*, « mort ». Quelle peinture de la variabilité, de l'activité productrice de ces langues sauvages! Des mots inventés et altérés à volonté prennent la place de ceux qui ont été bannis du langage par une crainte superstitieuse!

contrent que rarement et où le caractère transparent et non-infléchi du langage permet à chaque mot de garder toute sa force et sa signification indépendante. On peut attribuer le caractère relativement stationnaire de l'esquimau, qui semble n'avoir varié que légèrement depuis le temps d'Égédé, et l'étonnante identité de ses dialectes, surtout chez les tribus orientales, aux longs hivers qui obligent les différentes familles à vivre entassées les unes sur les autres. On nous a dit que depuis l'institution d'une foire annuelle dans les Montagnes-Rocheuses, les idiomes des parties orientales et occidentales de la nation, qui tout d'abord pouvaient à peine se comprendre, devinrent de plus en plus semblables [1]. Le phénomène contraire remarqué par Messerschmidt chez les Ostiaks, où des villages distants d'un mille ou deux ne peuvent se comprendre [2], s'expliquera pas la nature agglutinante de leur langage. Là où le pluriel est exprimé par un mot indépendant signifiant le nombre, un mot le marquera aussi bien qu'un autre ; à cet effet nous pourrions nous servir indifféremment de *beaucoup*, de *multitude* ou de *troupe*. Nous ne devons pas oublier non plus la rapidité des changements sociaux chez les sauvages ; or, le langage est l'expression de l'état d'une société. Une tribu peut être décimée par la famine ou la maladie, elle peut se fondre avec une autre ; plus souvent encore elle peut être soumise et asservie, et ainsi forcée dans le cours d'une ou deux générations d'adopter le dialecte de ses conquérants. Le vocabulaire du sauvage n'est jamais très étendu ; l'effort de mémoire à faire pour apprendre ces idiomes n'est pas grand. Tous ces faits sont plus que suffisants pour démontrer que la persistance des formes que nous observons chez les Aryens est tout à fait exceptionnelle : elle est due en partie à la vie demi-civilisée que menaient déjà les Aryens avant leurs premières migrations, en partie à un fonds commun de traditions et au caractère infléchi de leur langage, et nous ne pouvons nous appuyer là-dessus dans nos études sur les autres familles de langues où la loi est le

1. Gallatin, *Tableau des tribus indiennes de l'Amérique du Nord* [angl.] dans l' « *Archæologia Americana* », vol. II.

2. Max Müller, *Leçons* I, 56.

changement et non la fixité, la variété[1] et non l'uniformité.

9. Après avoir donné ces exemples d'idées fausses et de généralisations erronées qui proviennent de vues trop étroites et de cette croyance que tous les problèmes de la Glottologie seront résolus par l'étude des langues aryennes seules, il nous faut montrer combien la proposition contraire est vraie, comment on ne peut expliquer le particulier que par l'universel, la partie que par le tout. Nous ne pouvons même pas bien comprendre le groupe aryen si nous ne le mettons à la place qui lui convient et si nous ne l'examinons dans ses rapports avec les faits généraux de la philologie. La forme originelle de l'expression verbale, — c'est-à-dire la représentation de la volonté en acte dans le temps, — fut, dit-on généralement, l'addition immédiate d'un pronom à une racine. Ce ne serait guère une explication suffisante, même s'il était vrai que tous les radi-

1. Les divers dialectes basques diffèrent tellement les uns des autres, et cela sur le même versant des Pyrénées, qu'une jeune domestique que j'ai connue, née et élevée à Saint-Pée, qui par conséquent parlait le dialecte labourdin, trouvait parfaitement inintelligible le souletin de Tardets, endroit qui n'est pas éloigné de plus de quarante milles de Saint-Pée. — Le Rév. W. Webster m'écrit : « L'un des exemples les plus curieux de ces mélanges de dialectes, c'était Bayonne. De vieilles gens m'ont souvent dit qu'il y avait trois dialectes distincts dans ce qui est maintenant la ville moderne. Au nord de l'Adour, à Saint-Esprit, où est la station du chemin de fer, on parlait le patois landais; au Petit-Bayonne, c'est-à-dire entre l'Adour et la Nive, on se servait d'un patois particulier qui, probablement, se ressentait de l'influence des Juifs dont le Petit-Bayonne était le quartier obligé avant la Révolution; à Bayonne même, au sud de l'Adour et de la Nive, on parlait le patois *anglet*. La différence entre les patois *anglet* et le landais est considérable, dans la langue écrite, au moins; celle entre l'anglet et la langue du Petit-Bayonne consiste surtout dans la prononciation. Tous les trois se seraient appelés le « Gascoun ». De même dans le petit bassin de Bédous, dans la vallée d'Aspe, il y a trois patois distincts sur un rayon de trois milles; l'un est à peu près le Béarnais du Val d'Ossau; un autre est plein de mots et de tournures espagnols; le troisième est plus complètement gascon. Les mêmes objets sont désignés dans ces dialectes par des mots très différents : *hilhe*, *hilho*, disent les uns pour signifier « enfant ou jeune fille », « fils ou fille », *maynatge* et *mainade*, disent les autres; pour « femme » ceux-ci emploient *hemno*, ceux-là *mougerre*. »

caux fussent verbaux, ce qui n'est pas, comme nous l'avons vu. En magyar, *vár-t-am* veut dire « je l'attendais » et *kés-em* signifie « mon couteau ; » en vieil égyptien, *ran-i* a indifféremment le sens de « mon nom » et « je nomme. » Qu'est-ce donc qui constitue un verbe ? ou plutôt, puisque la Glottologie est une science historique, quelle est l'origine de l'idée verbale ?

Les différentes formes et les différents temps du verbe aryen ont été créés en ajoutant à la racine divers pronoms et divers radicaux verbaux appartenant à une période plus ancienne que les autres. Ces modes et ces temps, formés à l'aide d'un autre verbe, tels que les futurs des langues romanes, les parfaits des langues teutoniques, le futur et l'imparfait latins, le futur et l'optatif du grec et du sanscrit, sont évidemment d'une antiquité secondaire et présupposent l'existence antérieure de formes verbales. De même les aoristes et les présents, à thèmes élargis, peuvent difficilement remonter jusqu'aux origines du verbe. Le parfait redoublé nous laisse dans le doute : il peut en effet avoir été contemporain de présents aussi simples que *ad-mi* ou *as-mi* où le pronom est attaché à la racine sans aucune syllabe intermédiaire. En admettant, toutefois, que ces présents simples soient les formes les plus anciennes du verbe, — comme l'indiquent et leur rareté et la simplicité de leur signification, — nous ne faisons pas un pas vers la solution de cette question : Quelle était la valeur originelle de l'idée verbale ?

D'après l'aryen seul, nous serions disposés à conclure qu'elle exprimait le présent, c'est-à-dire la conception la mieux définie de l'action et, selon la philosophie, celle à laquelle on ne parvient qu'en dernier lieu. En outre, le présent implique au moins la connaissance du passé, sinon du futur, avec lesquels on doit le comparer. Quelques-unes des races inférieures, comme les habitants de la Nouvelle-Calédonie, ne peuvent comprendre les notions abstraites d'*hier* et de *demain* ; elles sont également incapables d'exprimer l'idée d'*aujourd'hui*. Si donc l'Aryen primitif a commencé par exprimer le présent, il devait avoir atteint un haut degré de culture ; par suite, l'étude de la famille aryenne ne saurait nous donner la réponse que nous réclamons.

Avec la famille sémitique, il en est tout autrement. Le Sémite n'avait jamais eu le sens de l'action et de la liberté individuelles qui distinguait l'Aryen; il conserva, sans l'altérer beaucoup, la vague conception primitive qui enveloppait le verbe. Ce qu'on appelle le futur ou l'imparfait dans les langues sémitiques n'est pas un temps dans l'acception aryenne du mot. Il n'exprime pas un temps, mais simplement un rapport. En principe, c'était la seule forme verbale des langues sémitiques. L'autre temps, du moins ce qu'on appelle ainsi dans les langues sémitiques, n'est que le participe, le *nomen agentis*, dont on ne distingue encore qu'artificiellement la troisième personne du masculin singulier [1]; il naquit seulement dans cette seconde période du développement sémitique qu'Ewald appelle *araméenne*. Avec le temps, ce parfait, comme on l'appelle communément, acquit la force d'un présent; quoiqu'il fût selon nos idées aryennes d'un caractère plus verbal que l'imparfait, ce ne fut jamais un temps dans le vrai sens du mot [2]. Là où des relations avec un

1. Ewald le conteste, mais ses arguments ne sont pas convaincants. On peut citer un exemple parallèle tiré du turc, où les personnes du présent sont formées en suffixant les pronoms; la troisième personne est, comme dans les langues sémitiques, la forme nue du participe présent. Ainsi *dogur* signifie frappant et il frappe; *dogur-um*, je frappe (littéralement : frappant-moi) et ainsi de suite. De cette façon le présent se distingue de l'aoriste qui est un substantif abstrait auquel sont affixées les désinences personnelles. Ainsi de *dogd*, l'action de frapper, on dérive *dogd-um*, je frappai; avec le suffixe pluriel, *dogdi-ler* veut dire à la fois « des coups » et « ils frappèrent », tout comme *dogur-lar* signifie : « personnes qui frappent » et « ils frappent ».

2. Depuis que ceci a été écrit, mon ami, le Rév. G. C. Geldart, a eu la bonté de m'envoyer les remarques suivantes qui me semblent extrêmement précieuses; elles montrent que d'autres noms que le « *nomen agentis* » servirent à former le parfait sémitique, quoique ce dernier élément soit à la fin devenu prépondérant : « Dans (l'assyrien) *dapsacu* (*acala*, je mûris les blés) vous avez, à n'en pas douter, un mot qui approche de très près d'un verbe; il me semble s'en rapprocher autant que *ristanacu* [je (suis) le plus âgé] en est éloigné. Dans des cas comme ce dernier, il n'y a pas de verbe du tout; l'esprit de l'écrivain ou du lecteur y supplée. En éthiopien, il est vrai, *gabarcu* signifie « je fis », mais c'est là un développement ultérieur qui n'appartient pas complètement à la période assyrienne des langues sémitiques. Aussi je regarderais *ristanacu*

peuple étranger, comme chez les Assyriens et à un degré moindre chez les Gheez, fit naître quelque chose de semblable à la conception des temps et des modes, on appropria à cet effet les formes à voyelles variables de l'imparfait, mais là même ce ne fut jamais avec une bien grande précision. L'Arabe

comme une forme de transition qui imite le verbe et tend à devenir un verbe, mais non pas comme un verbe pur. Ces composés nous font connaître comment des verbes réels peuvent naître de la combinaison de conceptions verbales ou autres avec les pronoms personnels et comment, en fait, ils en sont nés; on peut éclairer ce point par l'exemple suivant : Dans la *Grammaire hébraïque* du professeur Lee, page 214, § 13, je trouve citées d'après *Jérémie*, XXII, 23, les formes uniques *ischabete*, *mekunanete*, *nekanete*, qui consistent dans le pronom personnel de la seconde personne combiné avec des participes en *Kal*, *Puhal* et *Niphal* en une sorte de mot que l'on peut difficilement appeler un verbe et qui est, je crois, absolument sans analogue dans la langue. Cette forme, comme me l'apprend Lee, a toujours été une véritable énigme pour les grammairiens; mais elle me semble être exactement dans les mêmes conditions que *tsabtacu* (je prends); ces deux exemples s'éclairent mutuellement. Je dirais que *ischabete* est une forme d'essai qui n'a point réussi; que *tsabtacu* réussit à son apparition dans la langue, et qu'aux dernières périodes du sémitisme il fut accepté comme une forme verbale réelle exprimant l'idée de l'action passée, c'est-à-dire comme un véritable parfait... Je pense que de deux vues l'une est vraie, selon que nous pourrons en établir ou non la vérité à l'aide de la chronologie. Serait-il possible de fixer les dates relatives des inscriptions où apparaissent ces différentes formes en *-cu?* Un pareil classement chronologique ne démontrerait-il pas que *ristanacu* se trouve dans les plus anciennes et *dapsacu* dans les plus récentes de ces inscriptions? S'il en est ainsi, *ristanacu* constituera le premier, et *dapsacu* le dernier terme de la marche du composé assyrien vers la condition que leur analogue éthiopien (*gabarcu*) a réellement atteinte, c'est-à-dire celle d'une pure inflexion verbale. Si cela ne peut se faire, je dirai que ces formes en *-cu* constituent un groupe d'exemples où un affixe pronominal hésitait dans le choix d'un radical auquel il pût s'attacher; finalement il préféra, comme nous le tenons d'autres sources, un radical exclusivement verbal. Mais, d'une façon ou de l'autre, mon impression généralé est que dans l'examen de ces formations nous voyons le spectacle fort intéressant de la naissance d'une inflexion, et que nous pouvons approfondir les procédés de construction du langage que nous n'avions pu saisir jusqu'alors. Hincks a appelé l'assyrien le sanscrit sémitique, mais je ne pense pas que même le sanscrit védique nous donne aucune trace de l'origine active d'un temps. Pour avoir un

adopta un semblable procédé, avec l'aide d'autres mots tels que *kad*, maintenant. Dans la famille sémitique, par conséquent, la valeur originelle du verbe était purement indéfinie. Elle n'avait de rapport avec aucun temps, avec aucun mode particuliers. Elle ne marqua même jamais l'action en général, mais considérait la volition comme une affection de l'objet, et non pas comme une action du sujet. Nous pouvons en rapprocher l'usage de l'aoriste grec dans les comparaisons : il est assez remarquable que la forme verbale qui met le mieux à nu la racine, soit employée pour exprimer des pensées d'un caractère indéfini.

Plus remarquable encore est le procédé des langues polysynthétiques de l'Amérique du Nord ; l'idée de temps ou de mode y est tout à fait absente du verbe, les rapports de personnes y étant seuls indiqués. A cet effet, on a inventé un mécanisme très compliqué et très laborieux : selon le mission-

équivalent sanscrit de *dapsacu*, il nous faudrait voir le suffixe du pronom de la première personne, *mi*, s'attacher indifféremment aux noms et aux adjectifs aussi bien qu'aux verbes, et trouver enfin quelque pronom dont *mi* serait une abréviation manifeste, comme *-cu* l'est d'*anacu;* mais il n'y a rien de semblable, et je n'ai pu découvrir aucun fait analogue dans le chapitre du professeur Wilson sur la grammaire des Védas. Mais l'origine relativement récente de ce temps en assyrien me semble fort instructive pour l'histoire des inflexions. D'abord le parfait n'a pas pu faire partie du stock originel du langage sémitique. En assyrien, le suffixe *cu* ne s'est pas encore associé à l'idée du passé ; il est évident que cette association, lorsqu'elle vint à se former, comme dans l'éthiopien *gabarcu*, fut purement fortuite et conventionnelle. Aussi est-il très surprenant qu'une inflexion aussi importante ait été si longue à venir dans l'existence sociale et intellectuelle des Assyriens. On doit croire qu'ils en ont ressenti la nécessité, à mesure que le besoin de la précision dans la pensée faisait des progrès parmi eux, car on ne prétend pas, je crois, que l'aoriste *iscun* (il fit) était réellement un temps passé. Mais il est tout à fait extraordinaire qu'un peuple ait possédé une littérature bien organisée avant d'avoir complété son système d'inflexions ; même dans les âges historiques, l'instabilité et par conséquent la force d'expansion et la flexibilité du langage furent proportionnellement plus grandes qu'elles ne le devinrent plus tard. » Les vues exprimées en cette note ont été plus amplement développées par l'auteur dans un mémoire lu à Londres en 1874 devant le Congrès des Orientalistes.

naire baptiste Edwin James, les Indiens Chippeways ne possèdent pas moins de six à huit cents formes verbales. De même, en esquimau, nous avons des monstruosités, telles que *aglekkigiartorasuarnipok*, « il s'en va promptement et s'exerce à écrire [1]. »

Le même phénomène à peu près reparaît en basque, où l'on emploie une forme différente pour s'adresser à un supérieur, à un égal, à un enfant, à une femme, et, par rapport à un objet, aux première, seconde ou troisième personne du singulier ou du pluriel : ainsi *det*, j'ai, *ditet*, je les ai, *dizut*, je l'ai pour toi ; *at*, je t'ai, *zaitustet*, je vous ai, *disquizutet*, je les ai pour vous. « *Daunat* » remplace ce dernier quand il s'agit d'une femme et *dayat* quand il s'agit d'un égal. Ici toutes ces formes ont leur origine dans l'incorporation des cas compléments et obliques des pronoms personnels qu'on place généralement devant la racine suivie du sujet suffixé. On intercale un nom de nombre (*it*) dans la racine elle-même quand on veut marquer le pluriel.

Nous rencontrons le même fait en accadien. Là nous n'avons que deux temps : un aoriste et un présent. Le premier est formé par l'addition immédiate des pronoms à la racine, le second par un prolongement vocalique de la racine : ainsi, *in-gin*, il exécuta ; *in-gine*, il exécute ; *in-gar*, il fit ; *in-garra*, il fait. Le présent est formé de la même manière dans les dialectes tibétains : ce qui montre bien clairement la priorité de l'aoriste dont on a tiré, à mesure que grandissaient l'expérience et la civilisation, l'idée du présent, en appuyant sur le son de l'aoriste [2]. Lorsqu'on eut créé le présent, l'aoriste cessa d'être indéfini et devint un temps passé. Ainsi le touranien

1. Voir Gallatin, *Trans. Amer. Antiq. Soc.*, vol. II, p. 176 ; Crantz, *Histoire du Groënland*, vol. I, p. 224 (angl.).

2. M. J. H. Trumbull m'écrit : « J'observe l'accord de l'algonquin et de l'accadien dans la formation récente du présent par un affixe ; ce que les grammaires des missionnaires appellent un présent est, on peut le démontrer, un aoriste. Eliot, qui connaissait l'algonquin mieux qu'aucun Anglo-Américain ne l'a connu depuis et était en outre un bon hébraïsant, s'est servi dans toute sa version algonquine de la Bible de la même forme pour le présent et l'aoriste de narration, d'où l'on a formé le présent immédiat et continu en lui suffixant une particule. »

témoigne du même fait que les langues sémitiques et explique la nature originelle du verbe aryen ; et l'observation de cas actuellement existants, comme celui des habitants de la Nouvelle Calédonie mentionné plus haut, fournit la vérification historique de la théorie et jette une lumière nouvelle sur le développement de l'humanité.

CHAPITRE III

L'IDOLE DES CENTRES PRIMITIFS DU LANGAGE. CAUSES DU DÉSIR DE L'UNITÉ.

SOMMAIRE : 1. Quelles sont les causes du désir de l'unité? — 2. Tout se résume dans la conception du *monde*. — 3. On a voulu faire remonter toutes les langues à une seule source ou à deux ou trois centres. — 4. Les faits protestent contre cette théorie. — 5. L'aryen et le sémitique ne viennent pas d'une source commune. — 6. Données fournies par la Glottologie. — 7. Pour qu'on puisse rapprocher différentes langues les unes des autres, la structure, la grammaire et le vocabulaire doivent être semblables ; il faut qu'il y ait entre elles permutation régulière de lettres. — 8. Il n'y a entre les langues qu'une ressemblance générale. — 9. Les familles *alliées* sont l'exception. — 10. On ne peut tirer aucun argument de l'état changeant des langues sauvages. — 11. On ne peut légitimement faire rentrer dans aucune famille le lycien et l'étrusque. — 12. Il en est de même des dialectes caucasiques. — 13. Le géorgien, bien qu'inflexionnel, n'est pas aryen. — 14. Les langues modernes, comme les races modernes, ne sont que le résidu de races diverses infiniment variées. — 15. L'argot et les mots nouveaux manifestent un retour à la primitive énergie productrice. — 16. Les communautés sauvages sont petites et isolées ; elles changent constamment leur langage. — 17. Quand une langue cesse d'être littéraire, elle se brise en dialectes. — 18. Des sociétés séparées impliquent des langues distinctes. — 19. La civilisation unifie. — 20. Conclusion.

1. Platon établit que la fin de la science, comme de la philosophie, c'est l'unité ; il essaya de devancer les lents procédés de l'induction moderne en découvrant une science maîtresse d'où rayonnent toutes les autres. Il semble de nos jours que le rêve du grand penseur grec est en voie de se réaliser. Les sciences physiques deviennent de plus en plus métaphysiques avec le transcendantalisme croissant de leurs lois les plus hautes, tandis que les sciences historiques deviennent de plus en plus physiques à mesure que les rapports et la dépendance de ces deux groupes de sciences sont mieux connus. La science commence à s'occuper presque exclusivement de la

« force », qui est en soi une conception métaphysique ; et la doctrine de la conservation des forces, c'est-à-dire d'un ensemble invariable qui se manifeste sous des aspects sans nombre, est l'idée directrice des recherches modernes.

Cette unité idéale sera-t-elle jamais atteinte ? Il est permis d'en douter, eu égard à l'opposition et à la contradiction qui se manifestent à l'origine de l'univers, à la distinction de nos divers sens, à l'insuffisance de nos données, aux limites de nos connaissances positives et aux impénétrables mystères qui se cachent derrière les lois premières les plus élevées. Pourtant l'unité est le but de toute recherche ; la constitution de l'esprit humain le veut ainsi ; et comme la pensée est une, ou plutôt, comme la manière dont nous devons considérer le monde des phénomènes est la même, une certaine unité peut non seulement être atteinte, mais est encore nécessaire. Nous ne pouvons croire que sous la variété des faits il n'y ait pas une unité cachée et que cette variété ne soit elle-même autre chose qu'une façon de produire l'unité. Si nous voulons avoir une idée du tout, nous devons rassembler les phénomènes isolés sous des lois générales et découvrir parmi eux quelque ordre et quelques similitudes. Plus cet ordre mental correspondra à l'ordre des objets, plus nous satisferons pleinement aux exigences de la science. Mais nous ne devons point oublier que ce que nous appelons les lois de la science ne sont après tout qu'autant de conceptions de l'esprit, le cadre imaginaire que nous remplissons avec les résultats de notre expérience ou plutôt de la manière dont nous devons considérer les choses.

2. Toutes ces conceptions sont semblables en tant qu'elles sont pensées et nous pouvons idéalement ajouter conception à conception jusqu'à ce que nous atteignions enfin l'unité la plus haute et la plus compréhensive. C'est elle que nous appelons le *monde*. Le jour où l'on atteignit cette conception générale, fut un jour important pour le progrès de la race humaine. Les Grecs attribuaient cette découverte à Pythagore ; qu'elle soit, ou non, de ce Samien demi-mythique, le mot grec qui l'exprima fut bien digne d'une nation de philosophes. Κόσμος, c'est-à-dire l'ordre, est la conception de l'univers la meilleure et la plus vraie qui puisse être. C'est le résultat atteint par

la civilisation et la réflexion civilisée qui s'opposent nettement au fétichisme irréfléchi du sauvage qui ne voit partout autour de lui que le désordre et le caprice. Nous devons trouver l'unité dans l'ordre, si nous devons la trouver quelque part ; c'est justement cet arrangement ordonné de nos conceptions, cet enchaînement successif et cette coordination de nos pensées, s'imprimant sur le monde extérieur, qui nous rendent capables de découvrir et de désigner une unité au milieu du flux éternel des choses.

Les Romains furent, en ceci comme en tant d'autres choses de l'esprit, les élèves des Grecs ; ils se contentèrent de traduire κόσμος par *mundus*. Ce mot pourtant ne faisait plus penser à un harmonieux arrangement. Cette dernière idée était remplacée par une allusion à la propreté de la toilette personnelle[1]. Ce ne fut que pour les besoins de Cicéron, philosophe amateur, et sous la pression subséquente d'une sèche philosophie scolastique que la langue latine produisit *universum*, l'univers. La métaphore vivante et concrète de la jeune et fraîche pensée grecque a dû faire place à une abstraction nue qui affirme tout simplement que l'unité est *une*. Notre mot *world* est d'une lignée bien plus humble. Il vient tout simplement de *wer-alt*, génération d'hommes, de *alt*, gothique *alds*, âge ou génération[2], et du vieux saxon *wer*, homme. Ce dernier mot était employé comme suffixe ethnique dans des mots tels que *Rôm-ware*, Romains ; il est parent du gothique *vair*, du latin *vir*, du grec ἥρως, du gaélique *fear*, du welsh *gŵr* et du sanscrit *vîr-as*. C'est la même racine, *vir*, qui a donné *virago* et *virgo*, aussi bien que *vires*, forces, en latin, et *vrîhi*, riz, en sanscrit ; le sens premier de cette racine est simplement : *croître*. La même idée est contenue dans le mot employé au lieu de *wer-alt* dans le gothique d'Ulfilas, *mana-sedhs*, race d'hommes[3]. C'est bien le Teuton pratique, sédentaire et con-

1. En sanscrit aussi *loka* signifie *mundus* et *monde*, comme dans le composé *sakala-loka-pujyah*, « vénéré par tout le monde ».

2. Ce mot équivaut au grec αἰών comme dans *ald-ins*, *ald-e* = αἰῶνας, αἰώνων, ou *ald bauan* = αἰῶνα διάγειν.

3. Ulfilas emploie aussi *fairwus* dans le sens de « monde » et traduit οἰκουμένη par *midjungards*, « la demeure sise à mi-chemin » entre les régions célestes et infernales. Nous retrouvons la même idée en scandinave.

servateur qui a trouvé *son* monde dans les générations passées des hommes, de même que le Grec richement doué, avec son sens aiguisé de la beauté et de la proportion, a trouvé le sien dans l'ordre invariable qui se cache sous toute la nature.

3. Ce désir instinctif de trouver l'unité a eu son effet sur la science du langage. Ici, comme ailleurs, le but de la science est de généraliser et de montrer qu'il y a un ordre, et non pas des caprices dans les phénomènes, qu'il y a une classification possible, et non pas des faits sans lien. Mais dans cette recherche il est interdit d'aller au-delà des faits et des inductions exactes que l'on en peut tirer. Quelque séduisante que soit une assertion, il faut l'écarter immédiatement si nos données ne lui prêtent pas de vraisemblance, et surtout si elles la contredisent formellement.

Il en est ainsi, je crois, d'une hypothèse philologique très répandue : *toutes les langues sont venues d'un centre originel ou tout au plus de deux ou trois centres.* Cette affirmation se retrouve dans la plupart des raisonnements glottologiques contemporains. Elle est impliquée dans les classifications ordinaires des langues où l'on accepte comme fondé que, par toute la terre, nous devons trouver des familles de langues analogues à la famille aryenne. On fait entrer tout idiome, ancien ou moderne, qu'il le veuille ou non, dans une famille; jamais on n'a même songé qu'un idiome pût être *sui generis.* Nous avons même eu une famille *touranienne*, où l'on avait réuni tout ce qui n'était pas sémitique ou aryen, depuis le turc et le tamoul jusqu'au chinois et à l'indien des Peaux-Rouges. Maintenant, toutefois, ce terme de *touranien* est plus justement appliqué à la chaîne de dialectes qui s'étend depuis le cap Nord jusqu'au pays des Tongouses; elle embrasse le finnois, le tartare, le mongol auxquels on doit probablement ajouter le basque [1]. Ces langues ont entre elles dans une certaine

1. Voir sur le basque et ses dialectes auxquels fait souvent allusion M. Sayce, les ouvrages suivants : d'Abbadie et Chaho, *Etudes grammaticales sur la langue euskarienne*, 1836 ; prince Lucien Bonaparte : *Remarques sur plusieurs assertions de M. Abel Hovelacque*, Londres, 1876 ; *Observations sur le basque de Fontarabie et d'Irun*, 1877 ; *Remarques sur certaines notes et certaines observations de M. Vinson sur la grammaire de Ribary*, Londres, 1877 ; comte de Charencey : *Mélanges sur la langue basque*, 1879 ; Van Eys : *Le verbe*

mesure les mêmes marques de ressemblance que les membres du groupe aryen. Mais on a créé une autre famille que l'on appelle *agglutinante* ou *allophylienne*, ou encore Dieu sait comment. Des savants de la plus haute réputation se sont efforcés de dériver l'aryen et le sémitique de la même source; comme leurs tentatives échouaient, ils ont eu recours à l'expédient désespéré de placer séparément Aryens et Sémites au bas des versants opposés d'une même chaîne de montagnes, peu après l'invention d'une langue commune. Bien plus, on a tâché de démontrer au moins la possibilité d'une langue primitive ou d'un langage embryonnaire; c'est la thèse qui fait aller le langage d'une période isolante à une période infléchie, en passant par une période intermédiaire d'agglutination; on l'a fait dans un esprit scientifique, d'une manière scientifique, et non d'après la méthode de M. Foster qui a découvert le langage de l'Eden dans la combinaison du lexique arabe moderne et des éléments de la grammaire chinoise.

Nous subissons encore trop l'influence des vieux préjugés; nous nous rappelons qu'il n'y avait qu'une langue avant la confusion de Babel, et qu'aux vieux jours de l'étymologie rien n'était plus aisé que de tirer une langue d'une autre selon sa fantaisie. Quelques mots semblables comme *sanguis* et le mongol *sengui*, sang, ou *sex* et l'hébreu *shésh*, six, suffisaient jadis pour trancher la question. Ainsi donc, il y a une analogie incontestable entre les différentes langues aryennes qui toutes émanent de la même source et, comme nous l'avons fait remarquer dans le chapitre précédent, le procédé ordinaire de la Glottologie a été jusqu'à présent d'affirmer du langage en général ce qui était vrai de l'aryen en particulier. Les autres sciences ont

auxiliaire basque, 1874; *Dictionnaire basque-français*, 1874; Inchauspe (l'abbé) : *Le verbe basque*, 1858; Louis Gèze : *Eléments de grammaire basque, dialecte souletin*, Bayonne, 1873; Bladdé : *Etudes sur l'origine des Basques*, 1869; Ribary, *Essai sur la langue basque, traduit du hongrois par* Vinson, 1877 (Vieweg); Humboldt (Guillaume de) : *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne au moyen de la langue basque*, 1821, et *Dictionnaire basque* (tome IV du *Mithridate*); Duvoisin : *Études sur la langue basque* (*Actes de la société philologique*, tom. IV, fasc. 2); Sallaberry : *Vocabulaire des mots basques bas-navarrais*, Bayonne, 1857. — Trad.

contribué à cette erreur, car elles tendent toutes aujourd'hui vers un point commun de rencontre. Elles retournent à l'œuf cosmique de la philosophie égyptienne d'où tout a été engendré par une suite continuelle de changements. Il n'y a pas d'affirmation scientifique plus claire que celle-ci : tout ce qui existe maintenant est le produit d'une évolution, d'un développement. Que nous regardions n'importe où, jusqu'aux horizons les plus éloignés de l'espace ou jusqu'à l'antiquité la plus lointaine, il n'y a point de lacune, il n'y a point de vide, il n'y a qu'une continuité invariable et immuable de progrès. Le darwinisme est l'hypothèse la plus en faveur de notre temps et le darwinisme suppose un type commun et un seul couple d'ancêtres. Mais quelques-uns des défenseurs les plus avancés du darwinisme ont été eux-mêmes obligés de renoncer à l'homogénéité de la race humaine, quant à l'origine. Le seul fait de la variation des espèces le réclame, puisque différentes variétés auraient eu le plus de chances pour réussir dans la lutte pour l'existence en différentes parties de la terre; et la sélection sexuelle seule ne saurait expliquer la peau noire du nègre, dont le cerveau contient aussi la matière colorante, ou la petite stature des habitants des îles Andaman, ou ce fait curieux que la population d'un continent correspond aux caractères typiques des animaux de ce continent.

4. Nous avons tous été jetés dans le même moule, ou, comme le dit saint Paul, nous sommes tous du même sang; mais il ne s'ensuit pas que nous descendions tous d'un même ancêtre, et, bien moins encore, que toutes les langues aient rayonné d'un même centre. Devons-nous croire que le langage articulé a commencé avec la période des racines ? Si éloignée que soit cette période dans l'histoire de la race aryenne, elle ne l'est pas encore assez pour laisser une place aux vastes changements qui ont eu lieu dans la distribution de la terre et des eaux, dans la faune et dans la flore terrestres et dans l'homme lui-même, avec toutes ses variétés de formes et de couleurs. Les restes humains trouvés sur les plateaux du nord de la Somme, près d'Abbeville, ou les altérations géologiques qui ont dû survenir depuis l'arrivée des Papous au lieu de leur habitation actuelle, en supposant qu'ils aient émigré de quelque

berceau commun de l'humanité, semblent inconciliables avec l'antiquité relative de la période des racines dans les langues aryennes. Quand ces dernières firent leur première apparition, ce fut dans les montagnes de l'Asie centrale, entre les sources de l'Oxus et de l'Iaxarte. Est-il vraisemblable que les races dravidiennes, les « Dasyus », que les Aryas rencontrèrent dans l'Inde, ou les tribus qu'ils trouvèrent en Asie Mineure et en Europe, puissent avoir appartenu à la même race qu'eux? Tout sans doute est possible dans la science, et nous devons souvent croire ce qui est beaucoup plus étrange que la plus étrange fiction; mais lorsqu'il n'y a point de faits pour supporter les hypothèses, force nous est de nous en tenir aux analogies ordinaires et aux conclusions de l'expérience.

5. La classe de langues la plus rapprochée en apparence des langues aryennes est la sémitique. Ici, plus que partout ailleurs, nous devrions nous attendre à trouver les preuves les plus convaincantes de relations étroites. Bien au contraire, tout contredit cette présomption : la structure du langage[1], la phonologie[2], la conception grammaticale, le caractère du lexique, tout écarte également la supposition d'une origine commune, à moins que nous n'imaginions un miracle psychologique par lequel le même esprit fut capable de donner naissance à deux choses aussi contraires que la conception du verbe chez les Aryens et chez les Sémites[3]. Ajoutez à cela

1. Qu'y a-t-il de plus différent que la racine sémitique trilittère qui ne contient que des consonnes et ne connaît pas les voyelles, et le radical monosyllabique aryen où domine la voyelle, qui peut se développer à l'infini et entrer dans un nombre illimité de composés?

2. Ainsi *qu* est essentiellement un son aryen inconnu aux Sémites dont la race ne s'est pas altérée. L'éthiopien semble avoir emprunté ce son à ses voisins d'Afrique, car l'alphabet himyaritique, modèle du syllabaire éthiopien, ne l'a point; la demi-voyelle qui s'attache exclusivement aux gutturales en éthiopien, se trouve en amariñña ou amharique après d'autres consonnes : *lua*, *mua*, *rua*, *sua*, *shua*, *bua*, *tua*, *nua*, *zua*, *yua*, *dhua*, *fua*, qui, d'après M. d'Abbadie (*Catalogue des manuscrits éthiopiens*, pag 7), se prononcent comme le français *loi*, *moi*, *roi*. D'autre part, en quelle langue aryenne trouverait-on l'*ayin* des idiomes sémitiques?

3. Je ne puis mieux faire que de citer les paroles de Schleicher sur la matière : « L'opposition entre le mécanisme interne des deux groupes de langues est si profonde, qu'il ne faudra jamais croire

que, tandis que nous rencontrons pour la première fois l'Aryen dans l'Hindou-Kousch, les manifestations les plus anciennes des langues sémitiques se produisirent incontestablement dans les déserts de l'Arabie du Nord. La théorie des centres communs primitifs succombe dès les premiers pas.

6-7. J'ai plus d'une fois dit qu'en étudiant la Glottologie, nous ne devions pas aller au delà des faits; on ne saurait répéter trop souvent ce conseil, si simple qu'il paraisse.

Nos faits, considérés au point de vue scientifique, sont d'abord la ressemblance dans la structure générale du langage; puis, les similitudes de grammaire dans la forme et dans le sens et enfin l'échange uniforme et régulier des sons entre les langues que nous comparons. Quand une fois un nombre suffisant d'exemples a montré que telle lettre dans un dialecte est remplacée par telle lettre dans un autre dialecte, nous ne devons jamais admettre aucune violation de cette règle, à moins qu'elle ne puisse être expliquée par l'action de lois subordonnées. L'explication des échanges et de la parenté mutuelle de ces sons est un des principaux devoirs de la philologie. A ces faits, qui pour la plus grande partie sont du domaine de la phonologie, il faut ajouter la similitude de signification. Deux mots peuvent se trouver conformes à tout ce que demande la loi de Grimm et cependant n'avoir aucun rapport l'un avec l'autre. Ὁδὸς et ἕδος, *solea* et *sella*, par exemple, indiquent tous deux une racine *sad*, mais il n'y a pas d'idée commune qui nous permette de les relier ou d'où nous puissions les dériver. Essayer de le faire n'est pas moins futile que de réduire les diverses significations incompatibles d'un radical sémitique à une seule, ou de trouver quelque conception qui serve de fondement aux innombrables significations attachées au même son dans des langues telles que le chinois ou le vieil égyptien. En chinois, *yu* signifie à la fois moi, s'accorder, se réjouir, mesurer, stupide, bœuf noir; en égyptien, *ta* veut dire toi, présent, direction, blé, goutte, type, larme, tas, bâton, santé, tête, trône, homme, assemblée, méchant, naviguer, voler, brûler, porter et rendre compte. Tels sont les faits avec lesquels

à une parenté des deux familles. » (*La langue allemande*, 2e édit., 1869, p. 21 [all.]).

prend naissance la Glottologie ; les généralisations empiriques inférieures qui en sont tirées nous fournissent les moyens d'arriver à ces lois plus hautes et plus vastes qui sont l'objet dernier de la science. Nous ne devons jamais aller au-delà des faits, si nous voulons arriver à des conclusions valides.

8. Là donc où le glottologiste trouve une similitude qui ne peut être scientifiquement prouvée, il doit abandonner son opinion, si plausible qu'elle paraisse. C'est ce qu'il doit faire dans la matière qui nous occupe actuellement. Le degré de ressemblance de son, de signification, suffisant pour établir l'origine commune de divers dialectes est, dans le langage, l'exception et non la règle. Une ressemblance générale doit à coup sûr exister entre tous : autrement la Glottologie serait une science impossible, puisque la matière de toute science doit être, pour ainsi dire, homogène ; mais cette ressemblance générale résulte de l'identité fondamentale de l'esprit humain, de l'expérience humaine, et des organes physiques qui fixent les limites du langage articulé [1].

9. Examinons attentivement les faits, et nous trouverons que bien loin d'appuyer l'hypothèse d'un petit nombre de centres primitifs du langage, les faits, si loin que nous remontions, y sont tous opposés. Nous avons déjà, dans le chapitre précédent, examiné la prétendue commune origine des Aryens et des Sémites. Nous ajouterons seulement ce fait significatif

1. Je suis heureux de voir le professeur Max Müller, dans ses *Leçons sur la Science de la Religion* récemment publiées, s'accorder parfaitement avec les idées contenues dans ce chapitre. Voici ses paroles (p. 154) : « Si nous nous bornons au continent asiatique et à l'Europe, son importante péninsule, nous ne trouvons dans le vaste désert de la parole humaine abandonnée à elle-même, que trois oasis où, avant toute histoire, le langage soit devenu permanent et traditionnel, où il ait pris un nouveau caractère, un caractère totalement différent du caractère originel du parler constamment variable des premiers êtres humains. » Et ailleurs : « Les familles de langues sont de formation toute particulière ; elles sont, elles doivent être l'exception, et non la règle, dans le développement linguistique. Le langage humain eut toujours la possibilité, mais ne se trouva jamais, autant que j'en puis juger, dans la nécessité d'abandonner son état primitif de développement et d'altération sauvage (page 161) ».

qu'une analyse plus exacte, au lieu de confirmer la croyance en l'identité originelle des noms de nombre aryens et sémitiques, — l'un des principaux arguments en faveur de l'erreur que nous combattons, — montre qu'ils sont d'une origine toute différente. La coïncidence de sons entre l'hébreu *shésh*, six, et *shebá*, sept, et le sanscrit *shash* et *saptan*, a conduit à les identifier et provoqué à une tentative ultérieure pour comparer l'hébreu *ékhad*, un, avec le sanscrit *ékas* et *kamesh* avec le sanscrit *pan-chan* (quin-que). Mais l'arabe *sittuñ* et l'éthiopien *sedestu* prouvent que la forme primitive de *shésh* contenait une dentale dérivée probablement de *sad-sad*, forme secondaire de *sal-sal* qui se retrouve dans *shalos*, trois; au contraire, le zend *kshwas* indique clairement une gutturale initiale à l'origine, justifiant la pensée du professeur Goldstücker, d'après qui ce mot serait pour *kakatwar*, deux et quatre. *Saptan* semble une forme de participe dérivée de la même racine qui nous donne ἕπω en grec et *sequor* en latin; il aurait donc signifié *suivant*. Mais aucun effort de raisonnement n'expliquera la finale gutturale du nom de nombre sémitique qu'il vaut mieux faire remonter à *arbá*, quatre. *Ekhad*, je crois, est d'origine étrangère, peut-être accadienne; dans tous les cas, la voyelle initiale de ce mot est prosthétique et ne peut être comparée avec la voyelle initiale de *e-ka* qui, lorsqu'on rapproche ce mot de *u-nus* [1], du gothique *ái-n-s* et du pronom sanscrit *é-na*, ce, paraît être la partie principale du mot aryen. Il est ridicule de comparer *kamesh* et *panchan*. Toute l'argumentation repose sur des comparaisons non scientifiques de mots superficiellement semblables; c'était là le pivot de l'étymologie au dernier siècle et les conclusions auxquelles on est parvenu de cette façon sont toutes d'aussi peu de valeur. A ce compte nous pourrions comparer le basque six, *sei*, avec *sex* ou *bi*, deux, avec *bini* [2].

Si nous passons du groupe sémitique aux autres familles de

1. On trouve dans les anciennes inscriptions romaines, au lieu de *unum*, « oino » (avec la chute, fréquente alors, de l'*m* final, que d'ailleurs on prononçait très faiblement, comme le prouve l'élision régulière de cette lettre dans la poésie latine). — TRAD.

2. Voir ma *Grammaire assyrienne*, pages 132-138.

langues, il devient plus difficile de les rattacher à l'aryen. Tout d'abord on les met en un seul bloc ou bien on les divise en langues agglutinantes et isolantes, et alors on affirme que la langue-mère des idiomes aryens a passé par ces deux états, avant d'arriver à la période de flexion. C'est durant la première de ces deux périodes, en d'autres termes, pendant la période des racines, qu'elle n'aurait formé qu'une seule langue avec les autres. Mais, en admettant ce développement graduel que nous examinerons dans un prochain chapitre, nous pouvons nous demander comment un tel fait, si fait il y a, peut être bien connu de nous. Rien n'est plus trompeur et n'est plus dangereux que la comparaison des mots seuls, à moins que nous ne nous laissions guider par des règles telles que la loi de Grimm, surtout quand la signification des mots est vague et obscure. Pour que nos conclusions soient sûres, nous devons commencer par la comparaison des grammaires ; dans le cas présent une telle comparaison est impossible. En fait, cette tentative est une tentative en l'air ; elle n'a d'autre base que le préjugé héréditaire en faveur d'une langue primitive commune.

10. On ne peut alléguer que les changements rapides qui caractérisent les dialectes sauvages, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, donnent quelque appui au maintien de cette théorie. D'abord, l'étendue et la nature de ces changements sont inconnues et la science ne nous permet pas de tirer des théories de ce qui *pourrait être ;* en second lieu, quels que grands que soient les changements dans le vocabulaire, la façon dont l'esprit voit les objets et leurs rapports, c'est-à-dire la structure et la grammaire du langage, n'est point altérée ; en troisième lieu, la guerre et les épidémies, principales causes de ces changements, n'introduisent pas un nouveau langage : elles causent seulement l'extension d'un idiome et la destruction ou la diminution d'un autre. Enfin, le langage particulier aux femmes et aux enfants est à la fois conservateur et borné au lexique. Si deux villages manipourans sont inintelligibles l'un pour l'autre, le fait provient de changements dans la prononciation, dans les idiotismes, dans le vocabulaire, mais non dans les formes grammaticales. On peut en outre révoquer en doute que nous soyons à jamais incapables de recon-

naître au moins quelques-uns des termes ordinaires de la vie journalière dans deux dialectes autrefois intimement unis, si différents qu'ils soient devenus. En dépit des vastes intervalles qui les séparent dans le temps, l'espace et les relations sociales, nous pouvons encore découvrir dans l'accadien et le basque plusieurs mots de ce genre qui leur sont communs. Ainsi *aria*, eau, et le basque *ura*; *eri*, cité, et le basque *hiria*, semblent pouvoir être à juste titre regardés comme parents. C'est encore plus vrai de l'accadien et des idiomes demi-barbares de la Russie septentrionale ou de la Tartarie : *pi*, l'oreille, par exemple, se retrouve dans le votiak *pel*; *kats*, deux, est l'esthonien *kats*; *dingir*, dieu, est le turc *tengri*, ciel.

Jusqu'à quel point les influences extérieures peuvent-elles modifier et affecter la grammaire? C'est une question que nous examinerons plus tard. Pour le moment nous pouvons accepter la doctrine reçue : les formes de la grammaire ne sont jamais empruntées, même quand le dictionnaire est presque entièrement composé de termes étrangers.

11. Pourtant ce n'est pas assez de détruire les arguments mis en avant par les *homogénistes;* nous voulons des exemples positifs du contraire; et ces exemples, je pense que nous les avons. Comment pouvons-nous expliquer autrement, sans faire violence aux faits, des phénomènes tels que les anciennes langues de l'Étrurie et de la Lycie? Notre impuissance à déchiffrer les inscriptions étrusques est, dit-on, un insuccès pour la science philologique. Ce serait vrai si ces inscriptions étaient du domaine de la philologie comparée, si surtout il y avait quelque autre langue connue avec laquelle on pût les comparer. Puisqu'il n'en existe pas, ces reproches sont injustes. Il me semble que telle est la conclusion à laquelle doit arriver tout penseur sans préjugés, après les vaines tentatives qu'on a faites pour trouver la clef de ces inscriptions dans toutes les langues possibles et impossibles.

L'opinion la plus récente formulée à ce sujet, c'est que l'étrusque appartient à la famille indo-européenne, parce que c'est une langue à inflexions. A coup sûr, cette opinion se réfute d'elle-même. Si l'étrusque était aryen, il y a longtemps qu'on aurait expliqué ses inscriptions. Si quelque chose distin-

gue une langue aryenne, c'est sa persistance dans un même type, c'est la fixité générale de ses formes grammaticales, c'est son résidu de racines communes à toutes les autres langues de la famille qui nous permettent de déterminer d'un coup d'œil son caractère, que ce soit dans les vallées du Caucase ou sur les bords de l'Atlantique. Aussitôt qu'on a pu lire les inscriptions cunéiformes de la Perse, personne ne douta que leur langue ne fut aryenne; le dialecte ombrien des Tables Eugubines et les idiomes cachés sous les *runes* de l'Europe septentrionale ne permirent pas non plus d'hésitation. Les caractères de la portion européenne de la famille sont encore plus marqués, et nous pouvons bien nous demander d'où viendrait à l'étrusque sa physionomie particulière.

Les Étrusques, nous le savons, pénétrèrent en Italie par le Nord; si donc elle était aryenne, la langue étrusque ne pourrait qu'être proche du celtique, du teuton, du slave ou du thrace; or, chacun sait qu'elle n'a rien de commun avec ces trois langues, en dépit de sir W. Betham et du docteur Donaldson. Bien que nous connaissions peu la dernière, nous la connaissons assez pour nier sa parenté avec l'étrusque. Les Alpes rhétiques sont maintenant habitées par une population qui parle le roumanche et le *ladin*; mais ce sont des dialectes romans. En dépit de quelques noms locaux qui ressemblent étrangement à des noms étrusques, — *Velthins*, par exemple, — le docteur Freund et M. Ellis n'ont pu, malgré toutes leurs recherches, découvrir un seul mot étrusque dans ces idiomes modernes. Peut-être les Étrusques ont-ils été les hommes de l'âge de bronze qui habitaient au milieu des lacs de la Suisse ou leurs prédécesseurs de la période néolithique dont les demeures sur pilotis dans le nord de l'Autriche ont donné des fragments de corail, preuves de leurs courses dans l'Orient; partout, excepté en Italie où ils ont eu la bonne fortune d'être en contact avec la civilisation grecque, ils ont passé sans laisser de traces derrière eux. Tout différents des Aryens, ils manquaient d'originalité, ils n'étaient pas créateurs; non seulement ils recevaient dans leur vocabulaire des mots grecs comme βροντὴ (le *phrunt-ac* de l'inscription de Pisaurum) ou αἰών (*aiv-il*, âge), mais même les inflexions latines d'un nom

propre : *Velthina*, *Velthinas* (dans l'inscription récemment découverte, de Pérouse). Leurs inflexions propres étaient pourtant tout autres ; le patronymique *al*, la terminaison *isa* pour exprimer « la femme de », les suffixes verbaux *e* et *ke*, les suffixes nominaux *l*, *ls*, *n*, *k* sont tous non-aryens dans leur forme et leur emploi [1].

Contrairement à ce qui arrive pour les inscriptions étrusques, on peut lire quelques courtes inscriptions lyciennes, grâce aux légendes grecques qui y sont attachées. Là encore, nous avons une langue à flexions ; on l'a par conséquent amenée à la famille aryenne en s'appuyant sur des formes telles que *prinafatu*, il fit, à côté de *prinafutu*, ils firent. On a prétendu que la langue qui s'en rapprochait le plus était le zend ; mais on y a trouvé aussi un certain mélange d'éléments sémitiques [2] ! Le

1. On ne peut regarder la tentative de M. Isaac Taylor (*Recherches étrusques*, [angl.] 1874) pour rattacher l'étrusque aux langues ougro-altaïques ou touraniennes, comme plus heureuse que les solutions proposées par ses prédécesseurs. Les preuves qu'il emprunte à la physiologie, à l'ethnologie, à la mythologie, renversent, il est vrai, tous les efforts faits pour rapporter les Étrusques à une origine aryenne ; elles s'accordent avec l'opinion des craniologistes qui, depuis longtemps, affirmaient que les crânes des classes inférieures trouvés dans les tombeaux étrusques appartiennent au type italique, tandis que ceux des classes élevées et gouvernantes sont d'un caractère tout différent ; mais la partie philologique du livre ne convaincra personne.

Mommsen, dans son *Histoire romaine* (traduction anglaise, pages 189, 249, 495, etc.), a bien montré combien la religion, l'art, les coutumes étrusques contrastent avec tout ce qui caractérise un peuple aryen.

2. Voir l'appendice de Daniel Sharpe aux *Découvertes en Lycie* (p. 480 [angl.]) de Fellows. Depuis le grand travail de Moriz Schmidt : *Etudes préliminaires au déchiffrement du lycien* [all.], qu'accompagnait un *Corpus d'inscriptions lyciennes*, Savelsberg a publié la première partie de ses *Essais sur le déchiffrement des inscriptions lyciennes* [all.] où il essaie d'expliquer ces inscriptions au moyen du zend. Mais sans parler de cette question : Comment des tribus dont les caractères sont si peu aryens ont-elles pu parler à une date aussi ancienne et si loin à l'ouest un dialecte iranien ? — nous rappellerons que Fick a prouvé que les langues incontestablement aryennes de l'Asie Mineure appartiennent à la branche européenne, et non à la branche iranienne de la famille, et que le torrent de l'émigration européenne n'alla vers l'ouest, le long des rivages sud de la Caspienne, qu'à une

caractère général du lycien, considéré aussi bien dans sa grammaire que dans son vocabulaire, est, autant que j'en puis juger, très éloigné de la famille aryenne, à tel point que M. Ellis s'est efforcé, bien qu'avec peu de succès, de le rattacher à certains idiomes du Caucase. La langue est infléchie, il est vrai, mais les inflexions ne sont pas celles du groupe indo-européen. On pourrait hasarder cette supposition qu'il s'est

période très récente (Voyez l'Appendice). Après avoir lu des ouvrages comme ceux de Corssen et de Savelsberg, nous sentons que la difficulté pour la philologie moderne n'est pas de montrer qu'une langue est aryenne, mais de montrer qu'elle ne l'est pas. Si nos lunettes sont colorées, tout ce que nous verrons prendra la même teinte qu'elles. Si les langues aryennes deviennent le seul type de l'investigation philologique, il sera aussi aisé de trouver leurs caractères dans l'étrusque et le lycien, qu'il est commode de trouver une opinion moderne dans les écrits de quelque auteur ancien. A coup sûr le philologue rendra ses études plus certaines et plus acceptables si, au lieu de forcer tout nouveau dialecte à entrer dans le moule aryen, il avoue franchement qu'il se trouve devant une langue que la stricte application des lois de la science ne lui permet pas de comparer à quelque autre, ni de plier à un système antérieurement élaboré. Rien ne prouve d'une façon plus convaincante la sûreté de sa méthode que la facilité avec laquelle les inscriptions runiques ou perses une fois déchiffrées ont révélé leur caractère aryen, tandis qu'une légende étrusque ou lycienne, lue sans la moindre difficulté, se présente comme quelque chose d'étrange et d'anormal.

Si nous devions tenir notre connaissance du basque de quelques rares inscriptions, je suis persuadé que nos savants *aryanomanes* rattacheraient cet idiome à la famille de nos langues. Le basque étant entouré par des dialectes aryens, ils supposeraient *a priori* qu'il faut le comparer au celtique ou au latin. Supposons qu'une inscription bilingue nous ait donné le sens de la phrase suivante : *etchea suakartu da* (la maison prend feu), et que nous apprenions plus tard lesquels de ces mots sont des substantifs et lesquels sont des verbes. Quelque Corssen du basque nous démontrerait qu'*etchea* a la même racine qu'οἶκος, mais qu'il a perdu (comme en grec) le digamma initial et l'*s* final du nominatif; *sua* serait pour *sura* de *swar* (σείριος, σέλας, etc.), et *kartu* est évidemment le participe passé (toujours avec l'*s* perdu) de *kri* (creo, etc.) : les deux mots forment ensemble un composé aryen; *da*, enfin, est pour *dat;* et ainsi toute la phrase s'explique aisément. Évidemment le basque a suivi l'exemple de l'étrusque en perdant les consonnes terminales de ses inflexions !

séparé de ce groupe ou plutôt de quelque ancêtre éloigné de ce groupe, longtemps avant l'existence de cette langue-mère dont Fick a fait le dictionnaire et Schleicher la grammaire; nous répondrions simplement qu'il n'y a pas un fait pour appuyer cette hypothèse. Au delà de cette période nous ne connaissons que la période dite des racines et une époque intermédiaire durant laquelle se fixèrent les inflexions de la langue-mère; mais on ne peut retrouver dans le lycien ni ces racines, ni ces inflexions. La période des racines doit avoir en tous cas précédé la séparation du lycien ou de son ancêtre présumé : comment donc n'a-t-il pas les mêmes radicaux que les langues aryennes? En outre, nous pouvons nous demander, comme pour l'étrusque : d'où est venu le lycien? par quels liens généalogiques établira-t-on son affiliation aux langues aryennes?

12-13. Une autre langue infléchie qu'on ne comprend pas dans la famille indo-européenne est le géorgien. Il est encore parlé; par conséquent nous n'en sommes pas réduits à quelques formes et quelques mots extraits à grand'peine d'inscriptions mutilées. Cette langue aurait une assez jolie antiquité si l'on parvenait à démontrer qu'elle est apparentée, comme le croit M. Lenormant, au dialecte des inscriptions cunéiformes de Van. Quoi qu'il en puisse être, le géorgien diffère notablement de l'aryen par diverses particularités de ses inflexions. Ainsi le signe du pluriel, *bi* ou *ni*, est inséré entre la racine et les désinences casuelles : *thavi*, tête, génitif *thavisa*, pluriel *thavebi*, *thavebisa;* ce qui assimile cette langue à la famille touranienne. Les pronoms ont un cas démonstratif et un cas copulatif. Les nombres ordinaux sont formés des cardinaux avec le préfixe *me*. Les verbes incorporent les pronoms-compléments et peuvent s'allonger à l'aide de lettres sans signification. Comme la grammaire, les racines de la langue ne témoignent d'aucune affinité avec les langues aryennes. Le géorgien, avec les idiomes ses alliés, est *sui generis*. Si nous nous en tenons aux faits, au lieu de nous fier à des analogies trompeuses et aux préjugés, nous reconnaîtrons là aussi une classe indépendante de langues. On doit en dire autant des dialectes caucasiens. Des groupes anormaux de langues aussi distinctes que l'abaze et le mingrélien existent côte à côte

avec un dialecte aryen aussi intimement allié au persan que l'ossète de l'Iron. En dépit des efforts faits pour le comparer aux dialectes du Tibet, le groupe caucasien demeure un mélange de langues qui ne se ressemblent pas entre elles et ne ressemblent pas non plus aux autres idiomes connus du monde. Selon le mot des *homogénistes*, elles ne sont pas encore classées. La seule inférence que l'on puisse tirer légitimement des faits sans les dépasser, c'est que les montagnes du Caucase, — les pics aux blanches neiges, comme Isidore de Séville explique ce mot, — servirent de refuge à de nombreuses vieilles langues qui avaient disparu de partout ailleurs, de même que le Basque s'est conservé dans la Biscaye et le Gaélique dans les montagnes de l'Écosse.

14. Les révolutions sociales auxquelles sont exposées les tribus barbares et demi-barbares, surtout à cause de leur population restreinte et des revers de la guerre, expliquent facilement la disparition complète de certaines langues. Si nous considérons la grande antiquité de l'homme, telle qu'elle nous est révélée par la géologie, l'ethnologie, la glottologie elle-même, en même temps que l'aire immense sur laquelle il s'est déployé à une époque reculée en bandes isolées et éparpillées, sans autre défense contre les bêtes féroces que de misérables silex taillés, sans autre protection contre le froid que les peaux d'animaux sauvages et l'abri de quelque caverne, nous devons nous étonner non pas de la diversité des langues, mais du petit nombre de débris d'anciennes langues qui, maintenant encore, sont répandues sur la surface de la terre. Les races modernes ne sont que le résidu choisi (*selected*) d'une variété infinie d'espèces qui ont disparu. On peut assurément en dire autant du langage. Nous devons, non pas nous étonner plus longtemps du nombre surprenant des dialectes que nous rencontrons dans le Nord et dans le Sud de l'Amérique, dans l'Australie, dans les îles de l'Océanie, dans les continents de l'Ancien Monde, mais croire que toutes ces langues ne représentent qu'une bien minime partie des essais disparus, des types éteints qui ont précédé les langues d'aujourd'hui : c'est ainsi que la nature a prodigué sur le globe, depuis la première apparition de la vie, des types innombrables dont un petit

nombre a survécu. Les premiers essais pour former un langage articulé, pour faire servir la langue à l'expression des besoins journaliers, ont dû être infiniment divers. L'homme est un animal social; la jurisprudence et l'ethnologie comparées nous le représentent menant tout d'abord la vie communiste des abeilles; de là sortit peu à peu, avec les progrès de la civilisation, l'idée de l'individualisme. Les relations au moyen des signes et des gestes ne suffirent pas longtemps aux besoins de la communauté; on avait besoin des mains pour d'autres usages, bien qu'Helvétius prétende que c'est par elles que l'homme est devenu homme : aussi aura-t-on bientôt employé la faculté naturelle de produire des sons pour obtenir ce qu'on désirait d'autrui. Que le langage ait été, en principe, commun à tous, ainsi que tout le reste, ou bien individuel, c'est là une question que nous n'avons aucun moyen d'éclaircir.

15. Il est du moins parfaitement clair qu'à une certaine période de la vie sociale la tendance à s'exprimer en un langage articulé dut être irrésistible. L'homme se sera réjoui, non moins que le sauvage ou l'enfant d'aujourd'hui, — les meilleurs représentants que nous ayons actuellement de l'homme primitif, — de déployer cette nouvelle puissance qu'il venait de découvrir en lui. L'enfant ne se lasse jamais de répéter les mots qu'il a appris; le sauvage et l'écolier, d'en inventer de nouveaux. En vérité, l'argot de l'école est comme la réaction des sentiments encore imparfaitement éteints de la barbarie primitive contre les étreintes de la civilisation. La langue étrange et pleine d'interjections de l'enthousiasme religieux manifeste, sous la pression des fortes émotions, le retour à l'état originel de l'énergie productrice. La limite entre l'émission des interjections et la langue articulée est après tout bien peu apparente; elle doit l'avoir été bien moins encore, alors que toutes deux étaient l'écho de sentiments naturels et l'expression de besoins qui différaient en degré, non en nature. Peut-on dire que l'émotion qui pousse le sauvage à crier diffère du sentiment de la puissance vitale qui lui fait changer un cri en un mot significatif ? Dans les deux cas le but est le même; dans les deux cas, les moyens employés pour atteindre ce but à l'aide des poumons sont identiques. Assurément le

langage a pris naissance dans le désir de parler, dans le plaisir ressenti à la découverte de chaque son nouveau. Limiter une telle invention, l'existence de tels désirs à une seule réunion d hommes, est aussi déraisonnable que de soutenir que les divers chants des différentes espèces d'oiseaux sont tous sortis d'un seul chant originel ou de deux ou trois tout au plus.

16. Il y a un fait que la vie des sauvages modernes prouve avec une extrême évidence : c'est que, dans ce qu'on appelle la condition naturelle, la séparation et l'hostilité sont la règle. Les hommes vivent à part dans d'innombrables petits groupes qui n'ont entre eux d'autres rapports que des rapports d'hostilité. Ces groupes, à moins de circonstances spéciales, tendent continuellement à devenir plus restreints. Nous les voyons aussi dans un état constant d'émigration, exposés à tous les dangers de la famine, de la maladie et du manque de femmes. Le langage, à la fois produit et miroir de la société, reflète fidèlement ces transformations sociales. Il y avait en Colchide, nous dit Pline (VI, v), plus de 300 dialectes; Sagard en 1631 constatait que parmi les Hurons de l'Amérique du Nord, on trouvait difficilement la même langue non seulement dans deux villages, mais même dans deux familles du même village; encore ces dialectes sans nombre changeaient-ils chaque jour[1]. Un dictionnaire compilé par des missionnaires jésuites dans l'Amérique centrale devint, selon Waldeck, inutile au bout de dix ans. Quelques-uns des dialectes manipourans, nous apprend le capitaine Gordon, ne sont pas parlés par plus de 30 ou 40 familles; ils sont cependant si différents des autres dialectes que ces familles ne peuvent se faire comprendre de leurs plus proches voisins. Spix et Martius témoignent du même fait à propos des langues de l'Amérique du Sud, et Humboldt[2]

1. M. Trumbull remarque pourtant (*De la meilleure méthode pour étudier les langues américaines*, pages 11 [angl.]) que l'instabilité du langage, d'après Sagard, était aussi grande parmi les Français que parmi les Hurons; d'autre part, le dictionnaire très imparfait de la langue huronne, composé par Sagard, permit à Duponceau, 200 ans ou plus après qu'il eût été compilé, de se faire comprendre sans trop de difficulté des Wyandots, reste de la nation disparue des Hurons.

2. *Voyages dans l'Amérique du Sud* (trad. angl., I, page 298).

écrit que, malgré une grande ressemblance dans la constitution physique, on observait une surprenante variété de langage chez des nations de même origine que les voyageurs européens avaient grand'peine à distinguer les unes des autres [1]. Nous pouvons bien regarder la vie sauvage moderne comme représentant la condition de l'homme quand il tombe pour la première fois sous le coup de l'observation philologique ; nous devons pourtant nous souvenir que tous les traits auxquels nous avons fait allusion devaient être bien plus marqués encore à cette antique période où la race humaine, fort peu nombreuse, était plus sauvage que les barbares les plus sauvages d'aujourd'hui. Mais nous n'avons même pas besoin, pour montrer quelle est la condition normale du langage parlé, de prendre des exemples dans la vie sauvage. Tous les dialectes que nous rencontrons prouvent contre la réalité des centres imaginaires d'où l'on voudrait faire sortir les diverses langues. Les dialectes et la diversité sont l'ordre naturel des choses.

17. Dès que l'autorité répressive d'une société littéraire ne dirige plus les destinées d'une langue, elle s'épanouit en une

1. Washington Matthews dans son livre : *Grammaire et dictionnaire de la langue de l'Hidatsa* [angl., 1874], nous rapporte le très curieux fait suivant : Quatre tribus d'Indiens agriculteurs, nombreuses et prospères, furent rencontrées en 1804 par Lewis et Clarke, lorsqu'ils remontèrent le Missouri. Ces quatre tribus habitaient alors huit villes dans la vallée supérieure du Missouri, à l'ouest de la nation des Dakotas. Tout ce qui reste de ces villes est un petit village de 2,500 âmes, au Fort-Berthold, Dakota. Les quatre tribus ont été réduites à trois : l'une d'elles a été tellement décimée par la petite vérole en 1838 que les derniers survivants se joignirent à l'Hidatsa et adoptèrent son chef, ses traditions et ses coutumes. Quoique ces trois tribus habitent un seul village et soient depuis cent ans au moins proches voisines, vivant en paix et dans des rapports intimes, chacune a un langage distinct. Ces langues ne tendent pas à se réunir ; on ne peut signaler qu'une ressemblance éloignée chez deux d'entre elles ; la troisième n'a absolument rien de commun avec les autres. Ce qui rend la persistance de ces trois langues encore plus surprenante, c'est que presque tous les membres de chaque tribu comprennent la langue des autres tribus, si bien qu'il n'est pas rare d'entendre un dialogue en deux langues ; une personne par exemple questionne en *madan* et l'autre répond en *grosventre* et *vice versâ*. En outre, bon nombre d'entre eux connaissent la langue dakota et tous comprennent la langue des signes.

multitude de dialectes. C'est ainsi que la Grèce moderne, il y a quelques années, ne comptait pas moins de soixante-dix dialectes. Beaucoup d'entre eux, sans aucun doute, étaient de création récente; ils avaient pris naissance dans quelques communautés isolées de la Grèce depuis le dixième siècle, témoignant ainsi du pouvoir perpétuellement créateur du langage, lorsqu'il est abandonné à lui-même. D'autres dialectes remontent à une époque antérieure à la naissance du langage littéraire, qui n'est que l'un de ces dialectes choisi comme modèle par suite de circonstances favorables. Les dialectes sont les matériaux avec lesquels l'homme de cour et l'écrivain ont fabriqué leur langue ; ils remontent dans le passé aussi loin que la Philologie comparée nous permet de porter nos investigations. Nous pouvons, il est vrai, nous imaginer une époque où, dans la famille aryenne par exemple, les dialectes n'existaient point encore et nous figurer quelque langue-mère qui les portait en elle ; mais n'oublions pas qu'une telle langue-mère est purement idéale. Aussi loin que vont nos données, elles présupposent l'existence de dialectes; la tentative pour expliquer les lois de la substitution des consonnes (*Lautverschiebung*) par des sons originaux indéterminés d'où seraient dérivées les différentes lettres qui correspondent les unes aux autres dans les différentes branches de notre race, bien qu'elle soit possible, n'est ni démontrable, ni satisfaisante.

18. En réalité, du moment où une langue sort des limites d'une maison, d'une famille, elle se brise en variétés. Chaque famille a sa prononciation particulière, ses mots favoris. La période où le langage devient un objet d'étude pour la Glottologie est celle des communautés dispersées et isolées. Comment ces premières communautés acquirent-elles le langage articulé? C'est un problème qui n'est pas du ressort du glottologiste. Pour lui, l'origine du langage veut dire l'analyse des mots que nous possédons à présent et l'étude des monuments linguistiques parvenus jusqu'à nous. Pourtant, il semble qu'on puisse admettre les conclusions suivantes : les origines du langage articulé, le seul dont s'occupe la Glottologie, ne sont pas contemporaines des débuts physiologiques de l'homme ; il est un produit de la société, et comme les sociétés à cette

000019

époque lointaine étaient infiniment nombreuses, il y eut d'abord autant de langues que de sociétés.

Faire dériver une langue d'une autre, c'est faire dériver une société d'une autre; quand nous trouvons des sociétés vivant toutes simultanément et séparément, sans aucun indice de priorité ni de dérivation, un tel procédé ne peut être approuvé par la science. Nous pouvons créer par la pensée des centres comme nous créons des types d'histoire naturelle auxquels nous rapportons les différents membres de ce que nous appelons des *familles;* mais ces centres resteront toujours imaginaires : pour le philologue, les dialectes existent dès l'origine. Nous ne pouvons pas non plus exclure la possibilité que quelques-uns au moins de ces dialectes n'aient jamais eu de connexion philologique entre eux, mais qu'un climat commun, une nourriture commune, des conditions communes d'existence aient pu engendrer les mêmes phénomènes linguistiques dans les communautés isolées de régions données : la similitude dans le germe a dû produire la similitude dans le développement.

La descendance physique de certaines tribus issues d'une seule famille, doit être soigneusement distinguée de la descendance philologique; car, pour la Glottologie, le langage est postérieur aux commencements de l'existence physique de l'homme. Quand nous considérons l'immense multitude des idiomes sauvages et les changements que ces idiomes subissent sans cesse, nous pouvons nous former quelque idée du nombre infini de langues qui ont été parlées depuis la naissance du langage et n'ont point laissé de traces après elles. Çà et là quelques-unes ont été stéréotypées et sauvées par une sélection heureuse; çà et là, on découvre les restes de quelques autres; mais la plus grande partie a péri plus complètement que les animaux de l'antiquité géologique. Quand pour la première fois l'humanité eut conscience du langage, chaque communauté isolée eut ses moyens propres de communiquer, son propre dialecte, si vous aimez mieux. De la combinaison de quelques-uns de ces dialectes qui existaient l'un près de l'autre ou se mêlèrent par la guerre ou l'émigration, naquirent les dialectes qui forment une famille. Au lieu de dériver les langues les plus récentes d'un ancêtre

commun, d'un centre commun, il serait plus juste de dire qu'elles sont lentement sorties d'un amalgame de dialectes préexistants. La période même des racines qu'on a imaginée dans les langues aryennes n'y contredit pas. Il n'est pas besoin d'aller plus loin que le grec pour découvrir des racines qui n'existent dans aucun autre idiome parent ou qui, comme ῥάχις, σιγή, θεάομαι, τρέμω, νεφρός, τέμνω, ne se trouvent que dans un ou deux. Comment concilier ce fait avec l'hypothèse que tout le matériel des langues européennes est sorti d'un fonds commun de radicaux?

19. Si l'histoire du langage montre clairement un fait, c'est assurément le contraire de la théorie que l'on soutient maintenant à ce sujet. La tendance du temps, c'est d'unifier ce qui était originellement séparé, et non de diviser ce qui était originellement un. Toutes les guerres entre sauvages, qui finissent par l'asservissement d'une tribu et l'extinction de sa langue, justifient cette assertion. Mais on n'en aperçoit pas toute la vérité tant qu'on n'a pas examiné les annales du monde civilisé, c'est-à-dire tant qu'on n'est pas sorti de la période barbare où se forme le langage. Si l'hypothèse ordinaire était la vraie, la barbarie nous montrerait l'union, et la civilisation la désunion. Mais c'est le contraire que l'on constate. Toutes les conditions sociales de la vie civilisée tendent à faire disparaître les dialectes, à assimiler les langues, à créer un moyen commun de relations. L'Empire macédonien propagea dans tout l'Orient une langue commune; l'Empire romain marqua plus fortement encore de son empreinte les divers idiomes de l'Occident; le retour de la barbarie, l'invasion des peuples germaniques amena une seconde période de désunion linguistique. L'Église seule, l'unique représentant de la civilisation, continua d'avoir une langue commune.

Plus la civilisation est étendue et développée, plus il est impossible de conserver la diversité des langues. L'une unit, l'autre désunit. Un gouvernement commun, une littérature commune, une histoire commune, une législation commune réclament une langue commune. Les triomphes matériels du siècle présent — le chemin de fer, le bateau à vapeur, le télégraphe, la facilité immensément accrue des voyages et des

communications internationales — tendent fortement vers le même résultat. Par-dessus tout, le commerce, le grand étai de notre civilisation moderne, qui, graduellement, absorbe le monde entier, porte avec lui, partout où il va, les langues des principales nations commerçantes. « Une seule monnaie, une seule langue ! » Voilà le cri que nous entendons pousser assez souvent. De petites nations, telles que la Hollande, trouvent absolument nécessaire de savoir deux langues, sinon trois. Les enfants dans les écoles apprennent d'une manière régulière à parler quelque autre langue que la leur ; pour des raisons commerciales on y étudie surtout l'anglais. La politique prend aussi le même chemin. Le désir de l'unification qu'on a satisfait en Italie et en Allemagne, avec l'aide de l'instruction obligatoire, détruit rapidement les dialectes locaux en Europe, et déjà l'avant-garde du socialisme démocratique et du cosmopolitisme a désavoué les distinctions de langues, comme il a désavoué les distinctions de races. Voilà où aboutit ce cri des nationalités qui ébranlait l'Europe il n'y a pas longtemps. Au milieu des succès de leurs compatriotes, les Allemands qui émigrent en Amérique déclament en pratique les paroles du patriote Arndt : « Aussi loin que résonne la langue allemande ». La population teutonique de l'Alsace a mieux aimé s'exiler qu'être réunie à l'Allemagne. Malgré les efforts des philologues le gallois disparaît rapidement du pays de Galles et le gaélique de l'Écosse. On n'entend plus que l'allemand dans les écoles de l'Engadine et le français dans celles de la Bretagne. La renaissance du flamand a été l'œuvre des classes lettrées : ce fait seul montre son caractère artificiel ; il prouve que cette tentative est tout à fait contraire à l'esprit de l'époque, puisque c'est une langue conservée, non pour son utilité, ce qui est la seule raison de la continuité d'être d'une langue, — mais parce qu'on la regarde comme une curiosité littéraire, un jouet philologique. Le principe des nationalités fut en réalité un pas en arrière ; c'était une réaction contre la Révolution française, une révolte contre la vieille diplomatie qui avait à nouveau fragmenté l'empire de Napoléon.

20. Résumons. Au lieu de maintenir l'existence de quelques centres originaux du langage, il serait plus vrai de dire que les

langues furent tout d'abord infiniment nombreuses et diverses; elles étaient le produit naturel et spontané des facultés, des sentiments, des besoins de l'homme primitif tout comme la fabrication des instruments en silex ou l'ornementation des poteries cuites au soleil; elles ont disparu graduellement dans le cours des âges, par un long procédé de sélection naturelle. Enfin, la civilisation menace de les éteindre et tend à en réduire le nombre au chiffre le plus petit possible, sinon, en dernière analyse, à quelque moyen unique et universel de communication entre les hommes.

CHAPITRE IV

LA THÉORIE DES TROIS PÉRIODES DE DÉVELOPPEMENT DANS L'HISTOIRE DU LANGAGE

SOMMAIRE : 1. Théorie des trois phases de développement dans l'histoire du langage. — 2. Définition du *mot*. — 3. Le langage est fondé sur la *phrase* et non sur le mot isolé. — 4. Par suite, l'inflexion appartient en réalité à une phase de développement plus ancienne que l'agglutination. — 5. Les langues diffèrent dans la conception de la phrase. — 6. Les langues agglutinantes, bien que présentant parfois le phénomène de l'inflexion, restent agglutinantes; les langues à flexion, bien qu'admettant l'agglutination, restent infléchies. — 7. L'idée que l'existence des phénomènes de flexion doit impliquer le caractère infléchi des langues est due à ce que nous parlons des langues infléchies. — 8. Des races différentes ont, à cet égard, des aptitudes différentes. — 9. La *théorie du développement* est condamnée par l'histoire. — 10. Les civilisations chinoise et accadienne prouvent que le développement intellectuel n'implique pas le développement du langage et son passage par les trois phases; mais puisque le langage est fondé sur la phrase et réfléchit la société, il *faudrait* qu'il impliquât ce développement si la théorie en question était exacte. — 11. Cette théorie laisse de côté les langues polysynthétiques et incorporantes. — 12. Elle a été suggérée par une analyse (grammaticale) de la flexion aryenne. — 13. La flexion verbale est née de l'agglutination. — 14. La flexion casuelle n'a pas été analysée avec succès. — 15. Réponse aux arguments de M. Curtius. — 16. Les cas ne se sont pas formés de *racines pronominales*. — 17. Il n'en est pas ainsi dans les langues agglutinantes. — 18. Des suffixes *insignifiants* ont été adaptés à l'expression d'une nouvelle relation casuelle. — 19. Les cas sémitiques ne se distinguent que par une différence vocalique. — 20. Le verbe est postérieur au nom. — 21. La signification des mots a été déterminée d'abord par leur place dans la phrase, puis attachée à leurs suffixes jusque-là insignifiants. — 22. Par suite, le même suffixe indique des cas différents dans des langues aryennes ou dans la même langue. — 23. Ces suffixes *insignifiants* ont existé en aryen et en sémitique. — 24. Les désinences casuelles sont semblables à ces suffixes. — 25. Des mots indépendants, employés symboliquement, sont conformés d'après le caractère infléchi de la

langue. — 26. L'instinct d'inflexion est moins fort aujourd'hui. — 27. Il n'y a pas de preuves que certaines désinences casuelles aient été des mots indépendants. — 28. S'il en avait été ainsi, cela impliquerait un mouvement rétrograde du langage. — 29. Les *racines pronominales* sont une fiction. — 30. Preuves historiques que de nouvelles inflexions naissent par l'adaptation d'anciens suffixes pour marquer une relation nouvelle. — 31. Le *synthétique* et le *complexe* sont antérieurs à l'*analytique* et au *simple;* ce qui est *logiquement* antérieur ne l'est pas *historiquement*. — 32. Les langues aryennes sont infléchies aussi loin que nous pouvons remonter dans leur histoire. — 33. Les arguments contre une première phase d'isolation sont plus forts que ceux qui contredisent l'hypothèse d'une phase d'agglutination. — 34. On n'a jamais pu parler à l'aide de racines. — 35. Les mots chinois ne sont pas des racines. — 36. Les racines ne contiennent pas de *phrases*, et par suite n'ont jamais pu constituer une langue. — 37. Les racines, découvertes par l'analyse grammaticale, ne sont pas un langage véritable. — 38. Le langage n'est un organisme que métaphoriquement. — 39. Les différentes phases du développement de langage sont représentées par des races différentes.

1. Un des principaux résultats de la science du langage, à ce qu'on a répété souvent, a été de montrer un développement continu et régulier dans l'histoire du langage. Ce fut d'abord la période isolante ou la période des racines où la position seule du mot en marquait le sens sans l'aide d'aucun signe auxiliaire pour indiquer les relations grammaticales. Vint ensuite une période agglutinante pendant laquelle on ajouta ces signes auxiliaires qui étaient pourtant des mots gardant leur signification indépendante. Puis commença la période des inflexions où ces marques auxiliaires ont perdu toute signification indépendante et sont devenues autant de signes inséparables. La période finale a une tendance plus prononcée à l'analyse; les inflexions sont perdues; on use de ces composés que le temps a mutilés, comme en anglais, pour exprimer séparément et indépendamment, au moyen de la position, les divers rapports dans lesquels peut se résoudre une phrase. La période analytique diffère de la période isolante en ce que dans la dernière chaque racine est une sorte de germe qui contient en lui-même toute espèce de mode et de relation, tandis que dans la première les germes se sont séparés en leurs divers éléments : ces éléments sont représentés par des mots dont chacun est un reste de l'ère précédente d'inflexion[1]. Ces trois époques, dit-on, répondent

1. Schleicher dans ses Langues de l'Europe (p. 51 [all.]), a bien montré les différences qui séparent les formes analytiques et les

à la vie solitaire et individuelle que doivent avoir menée les premiers hommes (ce qui est contraire aux débuts communistes qu'attribuent à l'humanité naissante les recherches comparatives) — à la famille et à la vie de tribu des nomades, — à la vie sociale des peuples civilisés. On cite le chinois comme exemple de la première période, le turc comme exemple de la seconde et le sanscrit, de la troisième.

2. Le point de départ de la Glottologie, le fait ultime dont elle s'occupe, je l'ai dit dans un chapitre précédent, c'est la pensée exprimée dans le langage. Cette idée est plus exacte que la théorie ordinaire qui fait commencer la philologie avec le mot. Nous pouvons nous demander : Qu'est-ce qu'un mot? La seule réponse, s'appliquant à tous les mots, sera celle-ci : le mot est un sens combiné avec une forme. C'est presque la même chose que de dire que c'est la pensée exprimée dans le langage ; mais alors que deviennent des mots tels que les auxiliaires et les conjonctions? Il est certainement difficile de découvrir beaucoup de sens dans des particules telles que *et*, *ou*, et la logique nous dit que la copule « est » représente simplement l'acte de la comparaison mentale. Doit-on encore considérer les interjections comme des mots? En ce cas il serait bien difficile de déterminer la signification de *oh!* ou de *hélas!* Par conséquent le mot doit exprimer une conception définie, et une conception doit être soumise aux rapports de temps et d'espace. Toute conception est issue d'un jugement qui affirme que telle et telle idée sont compatibles l'une avec l'autre ; quand elle est exprimée dans le langage, c'est la forme abrégée d'une phrase ou d'une proposition. Une difficulté cependant s'élève au sujet du verbe. Le verbe, comme son nom l'indique, est le sujet capital de la Glottologie ; il est le *mot* par

formes isolantes du langage. Une phrase telle que celle-ci : « Le roi dit : O sage, puisque tu n'as pas regardé à venir d'une distance d'un millier de milles, n'aurais-tu pas aussi apporté quelque chose pour la prospérité de mon royaume? » prend, quand elle est exprimée en chinois, la forme inintelligible suivante : « Roi dire : Sage! pas pour un millier de milles et venir ; aussi devoir avoir gagner profit moi royaume, hé? » L'anglais-pigeon est un bon exemple de l'effort d'un Chinois pour pénétrer dans les mystères de la pensée européenne.

excellence, et cependant nous ne pouvons pas dire que nous ayons de sa signification une conception aussi nette que de celle du nom. L'idée que nous nous formons d'un verbe est une idée d'*action*, restreinte à une action simple et bien déterminée ou étendue à une succession indéfinie d'actes. Mais, dans les deux cas, la conception de l'action implique aussi celle d'un sujet et d'un complément; les verbes neutres qui rejettent le complément à l'arrière-plan ou même semblent en obscurcir tout à fait l'idée, sont aussi rares aux périodes reculées du langage que les verbes d'une signification purement abstraite. Aussi voyons-nous la voix moyenne, où le sujet est en même temps complément, précéder la voix passive. Des langues d'un type plus primitif que l'aryen, telles que l'accadien, le basque ou le mordwine, insèrent le pronom-complément entre le pronom-sujet et le verbe, même dans des cas où cela nous semblerait superflu; l'algonquin n'a pas de verbes pour exprimer *être* ou *avoir*[1]; les langues sémitiques ont préféré rendre l'idée d'existence par la paraphrase : *quelque chose est un objet pour lui*. L'analyse nous conduit encore à cette conclusion que les prépositions sont pour la plupart d'anciens substantifs; et même les conjonctions, telles que *et* (grec ἔτι), sanscrit *ati*[2] ou *que* (grec τε, καί, sanscrit *cha*) étaient à l'origine des démonstratifs.

3-4. La pensée doit avoir un commencement et une fin aussi bien qu'un milieu : et prendre soit le commencement, soit le milieu, soit la fin comme point de départ de la Glottologie, sans faire attention au reste, serait manifestement absurde. Ce serait comme si le géologue, examinant les cailloux d'une plage, les considérait un à un et s'efforçait d'en tirer des conclusions, au lieu de les comparer les uns aux autres et à la structure des roches voisines. Le langage est fondé sur la phrase et non sur le mot isolé; ce dernier ne peut signifier autre chose qu'une vague interjection; c'est simplement un assemblage de syllabes et de lettres ou plutôt de sons ani-

1. Voir Trumbull : *De quelques notions erronées de grammaire algonquine*, page 9 [angl.]. »

2. Selon Weber, de la racine *at*, aller; de là le sens premier : l'action d'aller plus loin.

maux — la création du grammairien et du lexicographe. Pour exister, le langage doit être le vêtement de la pensée et de l'émotion ; *il doit exprimer un jugement* [1].

5. C'est donc par la conception de la phrase que les langues se ressembleront ou différeront. En chinois la phrase se résume en un seul mot ; l'esprit n'a pas encore clairement démêlé les différentes parties et analysé ce que nous pouvons appeler le communisme primitif du langage. Cette analyse s'est faite en touranien. Mais là la phrase a le caractère le plus simple, chaque partie est douée de la même force. Ce n'est que lorsque nous arrivons à la période des inflexions que les diverses parties

1. Waitz est arrivé à la même conclusion dès 1858 dans son *Anthropologie des peuples sauvages* [all.], vol. I. Voici comment il s'exprime (traduction anglaise, p. 241) : « Nous ne pensons pas au moyen de mots, mais au moyen de phrases ; aussi pouvons-nous affirmer qu'une langue vivante consiste en phrases et non en mots. Mais une phrase n'est pas formée de simples mots indépendants. Elle consiste en mots qui se rapportent les uns aux autres d'une façon particulière, de même que la pensée qui leur correspond ne consiste pas en idées indépendantes, mais en idées si bien liées qu'elles forment un tout et se déterminent mutuellement l'une l'autre. » Il remarque en outre qu'une phrase est conçue comme un tout, comme une peinture complète par l'esprit ; l'image sensible d'une action se reproduit immédiatement dans la pensée et, par conséquent, les mots par lesquels elle est exprimée, n'auraient, s'ils n'étaient pas reliés les uns aux autres, que peu de sens. Les mots ne sont ainsi séparés les uns des autres que par les procédés de l'analyse consciente. Ne pouvons-nous pas dire alors que les langues incorporantes de l'Amérique, dans lesquelles une action particulière est représentée par une simple phrase dont les différentes parties n'ont pas été isolées et n'ont pas reçu un sens abstrait, supposent un degré inférieur de conscience aux langues agglutinantes, plus analytiques ? A ce point de vue, la flexion appartiendrait à une période du développement linguistique plus ancienne que l'agglutination ; et le passage de la conception agglutinante à la conception inflexionnelle de la phrase serait un mouvement rétrograde tout à fait inconcevable chez les races qui parlaient les langues infléchies. Nous pouvons ainsi expliquer comment d'un côté les dialectes agglutinants, quoique adoptant souvent des formes infléchies, ne deviennent jamais infléchis (c'est-à-dire n'expriment jamais une idée par une phrase infléchie), et comment, de l'autre côté, les dialectes infléchis, bien que présentant des exemples sans nombre d'agglutination, finissent cependant par les adapter au caractère infléchi qui est celui de la langue.

de la phrase sont convenablement subordonnées ; la coordination et la *fonction* font place à une exacte corrélation : ce qui rend possibles les longs composés du sanscrit ou les périodes exquises des écrivains grecs. Selon les termes de la philosophie hégélienne, la pensée existe tout d'abord implicite, indéterminée, confuse, comme une sorte de bloc informe ; puis elle se définit par une opposition qui établit une égalité entre les éléments contradictoires ; à la fin cette opposition disparaît, chaque terme devient le complément de l'autre selon les lois d'une subordination relative. Mais la conception qui se trouve au-dessous de chaque forme de phrase, de chaque période du développement linguistique, est aussi différente que l'idée ou le principe agissant au sein de la vie nationale de ces races qui, suivant Hégel, ont successivement élaboré le problème de l'histoire. En les considérant au point de vue de la science ou de la philosophie, nous pouvons voir comment ces différentes phases sont reliées les unes aux autres dans l'ordre de la pensée, mais nous ne voyons pas comment dans la pratique l'abîme qui existe entre elles a pu être franchi, ni comment il est psychologiquement possible que la même race, qui concevait sa phrase comme composée d'éléments coordonnés, ait pu être *virtuellement* capable de la concevoir aussi comme formée d'éléments subordonnés.

6. Il n'est pas ici question de développement ou d'évolution. Les langues aryennes peuvent avoir été ou n'avoir pas été à l'origine dans un état peu différent de celui de l'agglutination ; le groupe finnois peut offrir ou n'offrir point beaucoup de phénomènes d'inflexion ; mais les idiomes agglutinants sont encore agglutinants et la famille aryenne, aussi loin que la Glottologie en a connaissance, a toujours été infléchie. Nous pouvons décomposer le verbe aryen en racine ou thème et en pronom, mais nous ne pourrons jamais fixer une époque où ces deux éléments étaient d'une force égale et indépendante. Nous pouvons montrer que le suffixe *tar*, d'où nous tirons *father*, *mother* et d'autres noms d'agents fort nombreux, est la racine *tar*, qui signifie *traverser* comme dans *trans* et *through* ; mais nous ne prouvons pas davantage par là qu'en montrant que la dernière syllabe de *kingdom* est le même mot que nous

trouvons dans notre *doom* et le grec θέμα, ou que *know-ledge* et *wed-lock* sont composés avec le vieux mot anglais *lâc*, jeu, présent (gothique *láiks*). Les langues teutoniques étaient infléchies avant l'addition de ces suffixes; elles restèrent telles, même alors que ces suffixes gardaient encore leur sens originel et indépendant. En réalité, si elles n'avaient pas été déjà infléchies, les suffixes ne les auraient pas rendues telles; elles auraient continué d'être agglutinantes ou isolantes, car un changement phonétique purement extérieur ne saurait produire de changement dans le génie d'une langue, altérer la manière dont l'esprit conçoit la phrase et ses diverses parties. De même, bien que quelques-uns des dialectes touraniens puissent toucher de bien près à la perfection des langues infléchies, l'agglutination reste toujours le caractère fondamental de ces langues. L'usure et le temps peuvent avoir altéré les terminaisons personnelles du verbe votiak *adzo*, je vois, *adzi*, j'ai vu; ils peuvent même avoir agi sur l'accadien dans sa forme la plus anciennement connue, à tel point que l'affixe du participe *á* est d'une origine obscure, et la terminaison de la troisième personne pluriel du temps passé en *-es* et *-us* ne laisse apercevoir que de faibles traces du primitif *mes* = beaucoup, dont elle est sortie; mais ces exemples tout accidentels n'ont pas été suivis et la plus « européanisée » des langues touraniennes reste fidèle à sa conception originelle de l'objet et de l'action [1].

7. Le temps peut faire bien des choses; mais il n'amènera jamais un changement complet dans la façon de penser, dans la constitution tout entière de l'esprit, au moyen des accidents purement extérieurs de l'altération phonétique. Parce que notre conception du langage, notre manière de voir les choses par la pensée, appartiennent entièrement à la période d'inflexion, nous nous imaginons naturellement qu'il en sera pour les autres races comme il en est de la nôtre, et qu'étant donnés certains antécédents, les phénomènes de l'inflexion en découleront nécessairement. Mais comment un homme, habitué à donner aux objets, aux actions, aux rapports une importance égale,

1. Voir Renan : *De l'origine du langage*, 1863, page 193; on y retrouvera les vues de M. Sayce. — Trad.

peut-il être amené à les considérer d'une autre façon, du moins sans le secours de l'éducation? Pouvons-nous attendre de quelque nègre un livre tel que les *Principes* de Newton ou de quelque Arabe un *Organon?* L'Éthiopien peut-il changer sa peau, le léopard, son pelage [1] ?

8-9. Les avocats de cette théorie du développement voudraient jeter tous les hommes dans un moule exactement semblable. Au lieu d'admettre que les différentes races sont entrées dans l'histoire avec différentes tendances et des facultés opposées, ils sont obligés de supposer que chaque période successive dans l'évolution du langage marque un progrès dans la civilisation et qu'à mesure que les hommes deviennent plus civilisés, ils se rapprochent de plus en plus de l'inflexion. Mais c'est là ignorer les faits.

10. La civilisation chinoise est la plus vieille qui existe maintenant dans le monde; son origine se perd dans le mythe; elle n'a jamais subi d'interruption. Et cependant ses fondateurs parlaient une langue isolante alors que leurs barbares voisins de l'Occident étaient dans la période de l'agglutination qui marque, à ce qu'on prétend, une civilisation plus avancée. Ce n'est pas tout : cette longue civilisation ininterrompue, toutes les méditations de Confucius ou Mencius, tous les artifices désespérés de l'écriture, tous les rapports avec une population aryenne que provoqua le bouddhisme, n'ont pas fait faire à la langue chinoise un seul pas au delà de sa première période isolante. Le dépérissement phonétique a agi sur le vocabulaire; des dialectes sont nés dans l'empire; des mots nouveaux ont été employés pour marquer les rapports grammaticaux, surtout dans la langue écrite : partout cependant la phrase se borne encore à des mots isolés; la position et l'intonation doivent

1. Böhtlingk (*De la langue des Yakoutes*, page XVII, note) dit : « Je ne puis pas comprendre comment avec de telles idées sur l'origine de la flexion, quelqu'un peut hésiter à affirmer si, oui ou non, le chinois monosyllabique et le sanscrit pourraient avoir une seule et même origine. Je dis « pourraient avoir » et non pas « eurent »; car on doit dès le principe regarder tous les efforts faits pour rendre probable une telle communauté d'origine, comme vains et inutiles, et par conséquent dénués de toute valeur scientifique. »

indiquer la pensée de celui qui parle [1]. Il en est de même pour les autres langues taïques dans le sud, dans une contrée où le feu roi de Siam passe pour avoir été le monarque le plus savant du monde. Il en sera de même aussi si nous jetons nos regards sur l'Asie occidentale. La civilisation y commença dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate. Les monuments cunéiformes nous ont appris que les premiers habitants connus de ce pays furent les inventeurs de l'écriture et de l'arithmétique, les fondateurs d'immenses cités et de temples magnifiques, les premiers observateurs des phénomènes célestes; ce sont eux, semblerait-il aussi, qui ont donné aux Sémites, dont les langues sont infléchies, les premiers rudiments de la civilisation. Pourtant, ces peuples parlaient une langue agglutinante au plus haut degré. N'est-il pas étonnant que pendant leur longue histoire, en dépit de l'exemple qui leur était donné par leurs voisins, les Sémites, les Accadiens n'aient pas le moins du monde perfectionné le caractère originel de leur langue, quoique leurs parents, les Élamites, d'une culture moins avancée que la leur, eussent justement fait subir à leurs verbes cette semi-inflexion qui nous frappe dans les dialectes finnois?

Il est également remarquable que les dialectes finnois,

1. Le professeur Whitney (*Le langage et l'étude du langage*, 3e édition, page 336) écrit ce qui suit sur le chinois : « Le pouvoir qu'a l'esprit humain sur ses instruments, si imparfaits qu'ils soient, est évidemment démontré par l'histoire de cette langue qui a répondu avec succès à tous les besoins d'un peuple cultivé, réfléchi, studieux et ingénieux, pendant une carrière d'une durée sans pareille; elle a été employée à des usages bien plus élevés et plus variés que nombre de dialectes mieux organisés; ces dialectes étaient riches par leur flexibilité, leur développement, mais ils étaient pauvres par la pauvreté même et la faiblesse de l'intelligence de ceux qui les maniaient. Dans le domaine du langage, comme dans quelques départements de l'art et de l'industrie, il n'y a pas de race qu'on puisse comparer aux Chinois pour sa capacité à accomplir des merveilles avec des instruments grossiers et mal polis. » Avant de bâtir l'immense pyramide de la théorie du développement, sur quelques inférences incomplètes et quelques conclusions hâtives tirées des phénomènes de la flexion aryenne, les avocats de cette théorie auraient bien fait de considérer ce simple fait de la « fossilisation » du chinois coexistant avec une société et une civilisation progressives.

fort semblables à cet idiome élamite, n'aient pas fait plus de progrès vers l'inflexion, malgré leur longue existence et leur contact avec les Aryens. Tout s'unit pour démontrer que l'état isolant ou agglutinant d'une langue n'implique ni la civilisation, ni la barbarie. Ni le degré de culture, ni les années, ni les nombreuses relations internationales ne peuvent changer le caractère premier d'une langue. A coup sûr, si ces trois périodes étaient synonymes de progrès intellectuel, ceux qui ont été capables de donner naissance à la civilisation l'auraient réalisé plus ou moins. Si la vie civilisée pouvait changer la conception du monde et son expression par le langage, le chinois et l'accadien nous en auraient fourni des exemples frappants. Dire que le chinois est une langue artificiellement fossilisée, ce n'est pas seulement supposer ce qui est en question ; c'est prétendre encore que la civilisation immobilise une ancienne expression de la pensée. C'est une assertion contraire aux faits aussi bien qu'à la théorie même du développement continu : que dire alors d'une langue barbare et isolante comme celle des Ainos de Yéso ?

Les Aryens n'étaient pas très civilisés quand ils vivaient en groupes sur les plateaux de l'Hindou-Kousch ; encore, d'après l'hypothèse commune, avaient-ils déjà passé par la période isolante et agglutinante dont leurs contemporains plus civilisés de la Chine et de la Babylonie ne purent jamais sortir. Rien ne peut montrer plus clairement le peu de fondement d'une théorie qui affirme que toute langue, avec une durée et une civilisation suffisantes, doit passer par les trois phases de développement. Ce qui fut suffisant pour l'Aryen et le Sémite, aurait été assurément suffisant pour le Chinois et l'Accadien. La civilisation de ces derniers peut avoir été défectueuse et inférieure, mais elle a le mérite de l'originalité. La supériorité de la nôtre ne provient que de la supériorité des capacités intellectuelles de la race : l'esprit de l'Aryen primitif était *virtuellement* supérieur à celui du Chinois ; par conséquent il se fit une notion plus nette des choses et de leurs rapports et exprima ses idées d'une façon supérieure.

Il est aisé de se rendre compte exactement de l'étendue du changement psychologique impliqué par le passage de l'un

de ces modes d'exprimer la pensée à l'autre. Ce n'est rien de moins qu'une métamorphose radicale de l'esprit. Il fut impossible aux Juifs d'Alexandrie et ensuite aux Arabes d'Espagne de comprendre les vérités premières de la philosophie grecque, en dépit de leur éducation et de leur culture, en dépit des idiomes à flexions dont ils se servaient : nous pouvons de la sorte nous faire quelque idée des insurmontables difficultés qu'aurait rencontrées le sauvage primitif à changer la manière dont il voyait les choses de la vie usuelle. Ce que Philon et Averroës n'ont pu faire en petit, les anciens Aryens, les anciens Sémites l'auraient-ils pu faire en grand?

11. En outre, cette théorie ne tient pas compte des formes du langage qui ne rentrent pas rigoureusement dans ces trois catégories. Les langues de l'Amérique du Nord, par exemple, appelées *polysynthétiques*, sont extrêmement importantes; elles caractérisent un continent tout entier. Chez elles les diverses parties de la phrase sont confondues en une sorte de long composé, et les divers mots qui le forment sont réduits à des thèmes ou racines nues, par le même genre d'accent instinctif qui fait glisser le Français sur la prononciation des lettres finales, bien que chaque fragment de phrase reste un mot indépendant qui a une force égale au reste. Ainsi en mexicain on s'adresse à un prêtre en lui disant : *notlazomahuizteopixcatâtzin*, mot composé de *no*, mon, *tlazontli*, estimé, *mahuiztic*, révéré, *teopixqui*, bon gardien, et *tatli*, père[1]. En delaware, *kuligatchis* signifie « donnez-moi votre jolie petite patte, » de *k*, particule pronominale inséparable de la seconde personne, *wulit*, joli, *wichgat*, patte, et *shiss*, petitesse. Les mots composés sont naturellement formés de la même manière : ainsi en delaware *pilàpe*, jeune homme, littéralement « homme nouveau » ou « qui n'a pas encore été mis à l'épreuve », de *âpe*, homme, et *pil*, agir. Devons-nous classer ces langues parmi les isolantes, puisque la phrase y est réduite à un long mot prononcé d'une seule haleine, ou parmi les agglutinantes, puisque les divers éléments continuent d'être égaux et indépendants, ou parmi les langues à flexion, puisqu'elles ont été soumises à une sorte

1. Humboldt : *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, pag. 81.

d'altération phonétique? Si nous considérons d'autre part les langues *incorporantes*, celles surtout qui insèrent le pronom-complément dans la forme verbale, nous devrons admettre deux ramifications possibles du groupe agglutinant. L'incorporation apparaît dans sa forme la plus simple en accadien : ainsi *in-bat*, il ouvrit, *in-nin-bat*, il l'ouvrit; et nous pouvons même avoir une racine substantive placée entre le pronom-complément et la racine verbale; ex : *in-sub-sube*, il bâtit un bâtiment. Les mêmes phénomènes se présentent en basque où les formes sans désinences des deux verbes auxiliaires sont dues à l'usure du temps qui a amalgamé les pronoms incorporés et quelquefois même, comme en accadien, un nom incorporé. *Didac*, « vous l'avez pour moi », par exemple, se décompose en l'accusatif *d*, le datif *id*, la racine *a* ou *au*[1] et le nominatif *c; dizut*, « je l'ai pour vous », est formé de l'accusatif *d*, du datif *id*, de la racine *a* ou *au* et du nominatif *t;* le signe distinctif du pluriel, *it*, est inséré dans la racine, la coupant ainsi en deux. Certaines formes verbales en magyar renferment aussi le pronom-complément; et le mordvinien, dialecte finnois de la Russie du Nord, où *m* + *ak* = moi (complément) + toi, ou *m* + *am* = moi (compl.) + il, nous montre ce procédé aussi pleinement que l'accadien ou le basque.

Quand donc on nous dit que le langage doit passer par une période d'agglutination, nous devons demander si l'on veut dire par là l'incorporation et s'il est nécessaire que toute langue agglutinante ait été autrefois incorporante. Évidemment, les idiomes polysynthétiques et incorporants doivent être soigneusement distingués; dans les uns, les mots d'une phrase tout entière sont réduits à leurs racines non modifiées et sont confondus en une sorte de long mot; chez les autres, quelques mots sont attachés d'une manière assez lâche à la

1. M. Van Eys (*Le verbe auxiliaire basque*, 1874) a montré que cet *au* qui par la suite a été affaibli en *ei* et *i* dans le dialecte souletin, est une forme usée d'*eroa* (*n*), faire aller. *R* entre deux voyelles tombe en basque, et le dialecte biscayen conserve encore la forme complète *eroa*. *Eroan* est lui-même une contraction pour *erazo-joan* ou *erazo-yoan*, le causatif de *erazo*, aller. Un verbe qui signifie *aller* peut aisément devenir un simple auxiliaire; ainsi en italien *se va dicendo* représente le français *on dit*.

racine verbale; ils ne s'altèrent point et restent indépendants. Il y a une bien plus grande différence entre l'incorporation et le polysynthétisme qu'entre l'incorporation et l'inflexion. En effet, à certains égards, on pourrait considérer le basque comme étant entré dans la voie de l'inflexion.

12. Nous voici arrivés aux faits d'où est sortie la théorie que nous discutons, et qui en ont toujours été le principal argument. L'analyse des inflexions aryennes semble nous faire remonter à une période où le langage primitif était purement agglutinant et à une période encore plus ancienne où il se composait de racines isolées.

13. On peut attribuer les inflexions du verbe, dans les langues aryennes aussi bien que dans les langues sémitiques, à l'addition des cas-compléments des pronoms personnels à la racine ou thème; en outre, beaucoup d'autres formes verbales semblent être le résultat d'une combinaison de la racine avec d'autres verbes, *ya*, aller, *dha*, placer, ou avec les verbes substantifs *as* et *bhu* [1]. D'autres formes, pourtant, telles que le

1. Westphal et Merguet le nient; les idées de Westphal, telles qu'elles sont présentées dans sa « Grammaire comparée des langues indo-germaniques », vol. I, pages XXIII et suiv., sont à première vue très plausibles. Suivant lui, de même que la science a montré que la terre tourne autour du soleil et non le soleil autour de la terre, de même les désinences personnelles du verbe sont les formes primitives d'où l'on a ensuite tiré, par un procédé d'analyse et de différentiation, les pronoms personnels. Les arguments contre la théorie ordinaire qui trouve dans l'agglutination l'origine des flexions verbales sont : 1° Aucune des formes existantes de la troisième personne du singulier, par exemple, bien que très nombreuses, ne présente ce que la théorie de l'agglutination prétend être la terminaison pronominale primitive, — *ti* au présent, *t* au premier prétérit et *tu* à l'impératif au lieu de l'hypothétique *ta*, — et nous ne sommes pas fondés à affirmer l'existence d'une forme que l'on ne trouve dans aucun des nombreux dialectes aryens; 2° Le changement de la forme hypothétique *tata* devenue *tai*, *ta* et *tau* du présent atmane-pada, du prétérit premier et de l'impératif, n'aurait point d'analogue et ne peut se prouver; 3° On ne peut découvrir dans l'*n* de la troisième personne du pluriel aucun signe de la troisième personne (*nti*, *nt*); 4° Expliquer la voyelle de liaison (p. ex. dans *bhav-a-ti*) comme étant un démonstratif est absurde, puisqu'un démonstratif n'aurait aucun sens dans une telle position; 5° Si les pronoms avaient été antérieurs aux terminaisons verbales, ces der-

parfait redoublé ou l'optatif (sanscrit *bhavey-am* = φύοιμι), ont une origine différente, pareille à celle de l'*ablaut* allemand qui correspond aux changements de voyelles causés par l'accent en sanscrit ou à l'usage des voyelles en sémitique pour distinguer les différentes parties du verbe. Les langues modernes de l'Europe sont revenues à la simplicité du verbe aryen primitif, bien que le pronom soit devenu sujet, au lieu d'être demi-complément. Tout ceci tendrait en apparence à montrer qu'en principe la flexion n'appartenait pas au verbe et qu'il fut une période où les divers rapports de temps, de modes et de personnes étaient chacun exprimés par des mots indépendants.

14-15-16. Cette analyse réussit pour le verbe; appliquée au nom, elle a des résultats moins décisifs. On a identifié une ou deux désinences casuelles avec des prépositions devenues dans ce cas des postpositions, le locatif (primitivement *in*, comme en sanscrit *tasmin*, en cela) avec *in*, et l'instrumental avec *bhi*, par; on a tenté de comparer la sifflante du génitif, du duel et du pluriel avec le *sa* (*sam*, *sahà*) adverbial qu'on a rapproché lui-même du pronom démonstratif.

On ramène les autres cas à des racines pronominales; mais s'il est vrai qu'un démonstratif peut convenir au nominatif, il est difficile de voir comment il pourrait exprimer les autres cas ou comment les autres cas auraient pu en sortir. Comment, par exemple, le pronom réfléchi de la troisième personne *swa*, *se*, aurait-il pu produire le locatif pluriel? Comment aurait-on pu tirer l'idée de l'accusatif de *mâm*, *mâ* = moi ou *ama* = cela,

nières auraient été formées au moyen du nominatif et non du cas-complément des pronoms, tandis qu'il est certain que le nominatif des pronoms (*aham*, *ego*, par exemple) est plus récent que les cas-compléments et postérieur à la flexion verbale. La réponse du professeur Curtius à cette dernière objection n'est pas complètement satisfaisante (*Le verbe grec*, pages 21, 22), et il est assez difficile de rétorquer le troisième et le quatrième arguments de Westphal; mais l'analyse de la flexion verbale sémitique (si différente sous ce rapport de la flexion nominale) convainc de la vérité de la théorie de l'agglutination quant aux verbes, et je confesse que je me sens aussi incapable que le professeur Curtius de comprendre les « catégories logiques de l'organisme de la flexion » de Westphal, ou d'admettre ses « lettres pléonastiques ». (Voir la préface écrite par M. Sayce pour la présente traduction.)

employés pour désigner un « objet passif? » En outre le pronominal *ta* qui joue un rôle si important dans l'analyse ordinaire de la flexion, n'existe pas véritablement, comme le remarque Ludwig[1], puisque *t* est toujours suivi de la voyelle *i*. En réalité toute la théorie pronominale repose sur une base très étroite, comme nous le verrons plus loin : l'Aryen primitif doit avoir été à la fois surnaturellement habile et surnaturellement stupide pour former les divers cas du nom avec des suffixes démonstratifs[2]. Contre toutes ces affirmations s'élève ce fait qu'au-

1. *Agglutination ou Adaptation*, page 18.

2. Le professeur Curtius (*La Chronologie dans la formation des langues indo-européennes*) s'efforce d'écarter cette objection que deux cas aussi différents que le nominatif et le génitif ont difficilement pu être formés par le même suffixe démonstratif, en affirmant qu'ils appartiennent à deux périodes différentes du développement linguistique. On ne peut mettre en doute, je pense, que l'idée du génitif ne soit plus récente que celle du nominatif ou de l'accusatif; mais la difficulté dans le cas présent est celle-ci : ou le suffixe d'où est sorti le génitif fut affixé au nominatif (*swana-sa-sa*), ce qui est contraire aux faits, ou le suffixe du génitif fut attaché à la même époque à ce qui par la suite se distingua en nominatif et en génitif, ce qui est contraire à l'hypothèse. L'éminent philologue allemand soutient plus loin les deux arguments suivants en faveur du caractère originellement isolant du langage aryen. D'abord il prend pour exemples des temps composés comme *a-dik-sa-t* (ἔδειξε) où d'accord avec lui je reconnais le verbe substantif. Mais l'affirmation que, si les cas avaient déjà existé, la racine *dik* aurait eu l'affixe du nominatif au pluriel et l'affixe de l'accusatif au singulier comme le latin « *amatum iri* » — cette affirmation est en partie détruite par Scherer (*Hist. de la langue allem.*, p. 343) qui répond que *dik* est un nom d'action comme la forme sanscrite récente *chôrâyâm âsa*, et par conséquent ne réclame pas le signe du pluriel; elle est aussi détruite en partie par cette considération que de même que *sa* a perdu son *a* initial, de même *dik* peut avoir perdu sa finale *m*. Nous trouvons des temps composés plus récents comme l'imparfait latin et le prétérit teutonique qui certainement n'existèrent qu'après la formation de la flexion nominale, et qui se servent également, sinon de la racine pure, au moins d'une forme thématique. Des verbes tels que *cale-fio* témoignent du même fait. Le second argument, et le plus fort, du professeur Curtius, est tiré de l'existence de certains composés qu'on pourrait considérer comme des restes d'un état non infléchi du langage. Un mot comme ῥοδοδάκτυλος, par exemple, semblerait témoigner d'une époque où les suffixes spéciaux du pluriel et le génitif étaient tout à fait inconnus. Mais on peut donner,

cune généralité aussi vague, aucune confusion aussi maladroite n'apparaît dans la façon dont les pronoms ont été attachés aux verbes. Pouvons-nous supposer que le même peuple qui marqua si clairement la signification de *mi* dans le verbe, puisse l'avoir employé aussi pour exprimer l'accusatif? On répliquera peut-être que les pronoms étaient tous de signification indéfinie, qu'ils pouvaient être, au hasard, attachés aux racines, pour exprimer les divers rapports de la phrase d'où sont graduellement sortis, d'une manière inexpliquée, les différents cas, en s'adaptant les diverses racines pronominales. Nous répondrons d'abord, que toute cette hypothèse est démentie par les faits et se trouve par conséquent en dehors de la Glottologie; en second lieu, que les habitants communistes d'une ruche trouveraient bien difficile de se comprendre mutuellement avec un tel instrument de conversation; troisièmement, que le développement de l'idée de plusieurs cas sortant d'un tel chaos,

je pense, une autre explication de ce phénomène, si l'on se rappelle que la philologie ne part pas du mot écrit isolé, mais de la phrase. M. Sweet (*Academy*, 17 janvier 1874) dit avec beaucoup de vérité : « Le philologue *antiquaire*, ayant constamment des symboles écrits devant lui, en vint graduellement à les abstraire complètement des sons qu'ils représentent et à les considérer comme le langage par excellence. Si on l'interroge sur une phrase de quelque langue africaine et qu'on le prie d'indiquer la division des mots, il demande à voir la phrase écrite; on lui répond alors que cette langue n'a pas d'alphabet et n'a jamais été écrite; et il confesse qu'il ignore tout à fait la nature réelle du mot. » Un mot est en réalité une conception complète; un mot composé n'est par conséquent qu'un tout, un seul mot dont les parties constitutives n'existent que pour l'analyste. Δύσπαρις et *tyrannicide* sont tout aussi bien des mots simples que Πάρις et *tyrannus;* ce ne fut que l'instinct vivant du langage qui sépara l'idée-racine du suffixe-relation; quand il subordonna étroitement les idées les unes aux autres au point de les souder en un nouveau tout, il ne laissa à la première idée que la racine nue ou le thème. Je ne peux concevoir une époque où les hommes ne conversaient qu'au moyen de racines; les racines ont dû traîner à leur suite des suffixes de peu de signification — c'est ce qu'admettent même les *anti-inflexionnistes* — mais derrière tous ces suffixes existait la racine-type solidement quoique obscurément fixée dans la conscience du sauvage. L'instinct qui, aujourd'hui encore, dépouille le mot subordonné de sa flexion dans un composé, est le reste de ce sentiment primitif du langage, non l'imitation d'un modèle antérieur à l'âge de l'inflexion. »

et encore plus leur sélection, sont choses inexplicables, car les terminaisons accidentelles auraient mis la confusion dans l'esprit et ne l'auraient point conduit à l'analyse; quatrièmement, qu'il n'y avait pas de différence entre le nominatif, le génitif, le duel et le pluriel quant aux suffixes, bien que pourtant il y ait entre eux la différence la plus marquée; enfin et surtout, même en supposant que nous admettions ce que l'on nous dit, nous n'en serions pas plus près de l'état agglutinant de l'aryen primitif, puisque les langues agglutinantes ne forment pas leurs cas obliques à l'aide de pronoms, mais de postpositions ou plutôt de racines verbales et nominales [1].

17. Le rapport des cas, comme tous les autres rapports, y est exprimé par un mot indépendant; depuis l'accadien jusqu'au dialecte le plus récent et le plus barbare, nous trouvons des mots comme *lal*, remplir, *ge*, profond, *ra*, inonder, employés pour exprimer les divers cas. En réalité, représenter ces divers cas par des pronoms indéfinis est le fait d'une langue infléchie dès son origine, où le suffixe est altéré et subordonné au radical. Ce fait indique un instinct primitif vers l'inflexion qui façonna la phrase en conséquence, aussitôt que fut arrivée la période du langage conscient.

18. Quand la conception du locatif, par exemple, naquit dans l'esprit de l'Aryen, il choisit quelques suffixes dont les formes existaient déjà, mais qui jusque-là n'avaient point eu de sens; il exprima par eux le rapport nouveau, il transforma ainsi un pur complément phonétique, un simple son formel, en une inflexion grammaticale.

Il en est de même dans les langues sémitiques. Ici l'on forma le mécanisme originel des cas par l'adaptation des trois voyelles primitives *u*, *i* et *a*; *a* peut avoir été le son le plus ancien; il s'est peut-être changé en *u*, le signe du nominatif, en fermant lentement les lèvres, et en *i*, le signe du génitif, en élevant la langue vers le palais. Ce n'est qu'à des époques plus récentes que les désinences casuelles furent confondues et

1. L'accadien, le plus ancien exemple que nous possédions d'une langue agglutinante, distingue le nominatif et l'accusatif par la position seulement, formant tous ses « cas » au moyen de verbes (participes) et de substantifs.

remplacées, comme en anglais ou en persan, par des prépositions.

19. Il est évident qu'avant l'emploi des trois voyelles primitives les Sémites n'avaient point de cas ; dès qu'ils en sentirent le besoin, les cas vinrent à exister au moyen de simples inflexions ; il n'y eut aucune sorte d'agglutination avec des pronoms ou d'autres mots. En aryen, de même, nous devons croire que les cas et la flexion, — quelle que soit l'origine de cette dernière, — sont coexistants. Dès que l'Aryen eut quelque idée des rapports grammaticaux, il les exprima au moyen de suffixes subordonnés, et non au moyen d'agglutinations indépendantes. Les relations plus complexes des noms purent être représentées, comme dans le latin *gratiâ*, le grec χάριν ou l'allemand *wegen*, par une espèce de postposition ; mais, toutes les fois que cette dernière cessa d'être un mot séparé qui pouvait recevoir ses propres inflexions et devint simplement le signe d'un cas, elle fut immédiatement assimilée aux autres cas purement flexionnels et perdit son individualité.

20. Le développement évidemment flexionnel du verbe montre qu'il eut lieu pendant la période historique, quand la structure et les tendances de la langue étaient déjà flexionnelles, et que ce développement est d'une origine plus récente que les flexions nominales.

21. Le développement même des flexions verbales ne se rapporte qu'au verbe tel que nous le trouvons dans nos grammaires avec tous ses modes, ses temps et ses personnes bien au complet. Il y eut un temps où le verbe exprimait simplement l'*action* en général ; les suffixes qu'il possédait alors suffisaient pour marquer cette idée générale. Ce fut seulement lorsqu'apparut la conception des relations personnelles que fut jugé nécessaire l'emploi de pronoms personnels. Ludwig ne peut avoir raison quand il rapporte le *sti* de la deuxième personne du parfait latin à une ancienne terminaison d'infinitif σθαι, alors utilisée pour un nouvel usage, comme *mini* à la seconde personne plurielle du passif. La flexion, on doit se le rappeler, est constituée par la combinaison d'un sens et d'une forme ; c'est le sens qui lui donne l'existence et tant qu'il ne lui a pas été ajouté, ce n'est qu'un simple son. On ne peut séparer la signification de

la phrase complexe d'où chaque nuance grammaticale a été tirée ; ces nuances ne sont pas nées des sons sans vie qui, d'après la théorie glottologique en faveur, auraient été les ancêtres immédiats de ce qu'il y a d'intime et de spirituel dans le langage. On a dû, par exemple, obtenir l'idée de l'instrumental par une analyse plus approfondie de la phrase qui la contenait implicitement : alors l'on choisit quelque terminaison ou quelque suffixe déjà existant pour l'exprimer.

Ainsi nous pouvons expliquer comment il se fait que le même son ne soit pas approprié au même cas, au même rapport grammatical dans chacune des langues aryennes, et que *i* et *bhis* s'emploient pour le locatif singulier et l'instrumental pluriel en sanscrit et pour les datifs singulier et pluriel en latin.

Le changement de sens d'une forme dans la même langue est encore plus significatif : tel est le cas pour *tar* qui est la marque distinctive du présent dans la langue védique et du futur dans les poèmes épiques plus récents. Que de telles terminaisons sans signification arrêtée aient existé pendant la période qui précède immédiatement celle où commence à proprement parler la philologie comparée, c'est une question que le professeur de Prague dont j'ai déjà parlé a suffisamment éclaircie [1].

Pour le lexicographe analyste du XIXe siècle, le premier germe d'un groupe de mots est une racine monosyllabique ; pourtant, examinons ces germes au moment où ils commencent à être doués de vie et de sens, où, par l'addition de suffixes, ils deviennent aptes à être employés dans une langue vivante et réelle, et nous trouvons qu'ils ne sont plus en majeure partie des monosyllabes, mais deviennent ce que le jargon de la grammaire appelle des *thèmes*. Ainsi l'on doit regarder le san-

1. Un enfant que je connais, bien qu'ayant appris à parler à un âge plus avancé que ses frères et sœurs, ajoute généralement un ŏ à ses mots : *dogo*, *comeo*. Ne pouvons-nous pas voir là un retour à cette tendance primitive des hommes, qui consiste à arrondir les mots à l'aide de suffixes purement euphoniques ? Cette tendance apparaît d'une façon évidente dans les désinences casuelles des langues sémitiques.

scrit *vodhavai*, le latin *vectu* (= *vectui*), le slavon *vésti* comme des formes indépendantes, à moins qu'on ne leur suppose une racine commune *vaghi-tavai*.

Le même fait apparaît avec plus d'évidence encore dans des formes diverses ayant une signification identique, telles que *rat* et *râjan*, *bhûs* et *bhûmi*, *ús* et *úsás*, *sthât* et *sthâtar*, *tris* et *trisâ*, où la différence phonétique n'est pas accompagnée d'une différence dans la fonction, c'est-à-dire où les éléments matériels et extérieurs de la flexion existent, mais où la flexion n'existe pas encore, car la signification interne qui fait la flexion est encore implicite et *non réalisée* dans la phrase. On retrouve ce phénomène dans des racines semblables par le sens comme par le son, mais qui diffèrent par la consonne finale ou initiale. *Sthâ*, *stabh*, *stav* (σταυρός), *star* (στερεός) en sanscrit, στεγ et τεγ en grec, par exemple, de même que les racines sémitiques *loûha*, *lâha*, *lahat*, *lht*, *lhm*, remontent tous, en dernière analyse, à la même origine; mais personne ne prétendrait découvrir quelque diversité de signification entre ces diverses formes. Chacune d'elles était une forme d'un même type inconsciemment senti qui se trouve au cœur du mot consciemment employé. Mais le mot, en tant qu'il est le véhicule de la pensée et du sens et qu'il est plein de vie, ne pouvait pas exister en dehors de la phrase; il en formait une partie; le rapport qu'il exprimait dans cette phrase était déterminé par les autres mots auxquels il était joint.

Ce fut justement cette détermination, et rien autre chose, qui créa la flexion. Les terminaisons insignifiantes par elles-mêmes des différents mots furent employées comme les signes externes et les instruments de cette détermination; par là la flexion, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, devint parfaite.

Qu'étaient les flexions primitives? quelques-unes ont-elles survécu aux époques postérieures? nous ne saurions le dire. Il se peut que toutes les inflexions de la langue mère de Schleicher[1] puissent être ramenées à des mots indépendants; mais ce fait, qui d'ailleurs est improbable au suprême

1. Voyez Bréal, *La langue indo-européenne*, *Journal des Savants*, octobre 1876. — Trad.

degré, prouverait seulement que les nouveaux suffixes, dès qu'ils devinrent des signes grammaticaux, se conformèrent à un modèle préexistant ; ce qui implique que la langue était déjà infléchie et tendait à assimiler tout ce qui modifiait la signification d'une phrase au type inflexionnel prévalant. Dans les dialectes agglutinants, ces suffixes seraient restés des mots indépendants ou à demi indépendants.

On a peu à gagner, dans la thèse contraire, à produire des exemples où, pendant la période historique, un mot indépendant est graduellement devenu un suffixe flexionnel. Ainsi *ama-fui* est devenu *amavi* et la racine de *fero* a produit *candela-bru-m*. Mais là même pourtant le suffixe de flexion proprement dit est distinct du mot agglutiné ; on a dû l'ajouter pour exprimer le rapport de tout le composé avec le reste de la phrase. Tout d'abord, la seule possibilité de transformer un affixe agglutiné en une inflexion montre que l'inflexion était déjà le caractère et la règle de la langue. Puis nous devons nous mettre dans l'esprit que la Glottologie est une science historique et que les sciences historiques impliquent le changement et le progrès avec le changement et le progrès des temps. Par conséquent, ce qui est vrai d'une période récente dans l'histoire d'une langue n'est pas nécessairement vrai d'une période ancienne. Le Copte, qui autrefois formait ses mots au moyen d'affixes, emploie maintenant des préfixes à leur place ; ces riches facultés créatrices, cette mobilité, cette variété, qui distinguent les vieilles langues aryennes, disparaissent de plus en plus, à mesure que nous nous rapprochons de notre temps et de notre propre langue maternelle presque stéréotypée. De même que la civilisation émousse la finesse de nos sens et affaiblit la perception rapide des influences naturelles, elle tend à tarir les sources du langage, à nous renfermer dans un cercle conventionnel de mots déjà existants. Nous ne pouvons pas conclure de l'analogie des langues aryennes modernes à leur ancienne condition, non plus que nous ne pouvons conclure des phénomènes linguistiques de la famille aryenne à ceux des autres familles. Procéder ainsi, c'est renouveler sous une autre forme l'erreur qui considère comme universellement valables les lois tirées de l'examen de cette famille seule.

La dernière objection que l'on pourrait adresser à ces prétendus exemples historiques d'agglutinations se transformant en flexions, c'est que la signification récente des désinences casuelles proprement dites ne pourrait pas leur appartenir si elles étaient des mots indépendants; dès lors, comment pouvons-nous dire si elles ont jamais été des mots indépendants? Comme je l'ai déjà répété si souvent, nous ne devons pas aller en Glottologie au delà de nos données premières; ces données nous présentent les suffixes casuels comme existant déjà à titre d'inflexions ou d'affixes modificateurs. Quand la philologie comparée prend connaissance pour la première fois d'un langage aryen, ces suffixes sont simplement des formes grammaticales; il n'y a pas de trace, dans la signification de ces formes, qu'elles aient jamais été des particules séparées ou agglutinées. Maintenant, leur signification exprime les relations des différentes parties de la phrase les unes par rapport aux autres; de là cette conclusion surprenante que, lorsque l'Aryen primitif s'éveilla pour la première fois à la conscience de ces rapports et commença à les distinguer, il les marqua par des mots indépendants, et qu'ensuite cependant, lorsque sa conscience devint plus distincte encore, toutes les traces de leur nature originelle se perdirent et qu'un pas en arrière fut accompli dans l'analyse de la phrase.

Ceci, bien entendu, suppose que l'on ait découvert l'origine indépendante des suffixes casuels, ce qui est loin d'être vrai, et que, comme mots indépendants, ils aient été des mots réels, avec une signification nette et une expression déterminée, et non pas les éléments pronominaux indéterminés et vagues auxquels l'école moderne de philologie voudrait les ramener. En vérité, dès que l'on introduit cette « racine pronominale » utile assurément, mais impalpable, la question est virtuellement décidée. Tout atome de preuve, tout argument tiré de l'analogie est par là même abandonné. Les langues agglutinantes n'expriment pas les rapports grammaticaux par des suffixes pronominaux, — il est vraiment difficile de voir comment elles le pourraient faire, — mais à l'aide de substantifs *post-fixés*, de verbes ou de participes, chacun avec une signification définie qui lui est propre. Ainsi la post-position

kyda en ostiak est *kyt*, « le milieu »; le locatif *pir* en samoyède *jurakish* signifie « *hauteur* »; le possessif *lal* en accadien veut dire « *remplir* ». De même le bornou[1] d'Afrique dit *côté* pour *avec*, *tête* pour *sur*, *endroit* pour *vers* et le vei[2] rend : « *c'est dans l'intérieur de la maison* » par *á be kencburo* = *dans le ventre de la maison*. Il en est de même dans les langues isolantes. Les « *mots vides* » ou particules déterminatives du chinois signifient « *intérieur* » (*thung*, *nei*, *li*, signes du locatif), « *se servir* » (Y qui marque l'instrumental) et ainsi de suite[3]. Il n'en est pas autrement dans la famille aryenne elle-même,

1. Le bornou se parle au sud-ouest du lac Tchad; S.-W. Kœlle et Norris en ont fait la grammaire. — TRAD.

2. Le vei est un dialecte africain parlé au nord de la république nègre de Libéria; il possède un alphabet particulier, et a été étudié pour la première fois par Fabs et Norris en 1849. W. Kœlle en a esquissé la grammaire (Londres, 1854). — TRAD.

3. M. Edkins m'écrit : « Mes recherches m'ont amené à conclure que les suffixes casuels touraniens sont toujours des pronoms quand il s'agit du possessif et du complément. Dans ces cas, les particules casuelles ne diffèrent jamais par leur forme des racines démonstratives ordinaires. Par exemple, les particules du locatif, de l'instrumental et du datif en thibétain et en mongol ne peuvent être que des substantifs et des verbes, tandis que les particules des possessifs et des régimes ne peuvent être que des démonstratifs. En chinois nous avons un exemple clair et instructif de l'identité du démonstratif, du complément et du possessif dans CHE, vieille forme TI, qui s'emploie dans ces trois sens. — Böhtlingk, dans l'introduction à son grand ouvrage *sur la langue des Yakoutes*, soutient les mêmes vues contre Schott en ce qui touche les langues turco-tatares; et Castrén identifie la terminaison de l'accusatif zyrianien avec le pronom de la première personne affixé, tandis qu'il fait remonter la terminaison *et* ou *t*, qui s'attache parfois à l'accusatif ostiak, au pronom de la 3e personne affixe (*Versuch einer ostjakischen Sprachlehre*, p. 28). En accadien pourtant, l'accusatif n'a pas de marque distinctive et aucune des terminaisons casuelles n'a une origine pronominale. Il est plus sûr de s'en tenir au témoignage de ce plus ancien spécimen des langues agglutinantes que de soutenir l'origine pronominale des désinences casuelles dans des dialectes modernes dont nous ignorons la dérivation. Les cas de l'ancien nom sémitique sont formés par un simple changement de la voyelle finale, et le mécanisme par lequel ont été marqués les rapports grammaticaux dans une langue peut tout aussi bien avoir été employé dans une autre. »

partout où nous pouvons constater le passage historique d'un mot indépendant à une demi-flexion. Tantôt c'est un pronom personnel, comme dans les désinences personnelles du verbe, tantôt c'est un substantif comme *-dom* et *-head;* jamais ce n'est une *racine pronominale* imaginaire. Mais ces demi-flexions appartiennent toutes aux époques récentes du langage indo-européen, lorsque la période de jeunesse était passée et avec elle le pouvoir créateur. Le haut allemand *Taubheit* est composé de *heit*, anglo-saxon *hâd* = caractère ou rang : soutenir, pour cette raison, que la plus ancienne forme de ce mot, *daubitha*, doit être pareillement formée à l'aide d'un élément pronominal, c'est violer toutes les règles d'une étude vraiment scientifique.

La racine pronominale est un *mythe philologique* qui doit son origine à la prétendue nécessité de faire sortir une langue infléchie d'une langue agglutinante. Des formes telles que *daubitha* ont été dès l'abord infléchies. L'élément *formel* existait avant que l'élément *significatif* ne lui eût été ajouté pour en faire une flexion; et cette genèse de l'inflexion que nous indiquons, cette naissance de flexions nouvelles, peut être attestée et confirmée par des exemples historiques. Ainsi, les idiomes teutoniques ont fait servir l'*ablaut* (ou changement dans la voyelle de la racine) à l'expression de distinctions entre les temps du verbe; ils ont ainsi rendu le verbe flexionnel. Au contraire, en sanscrit, ce phénomène demeure un simple changement phonétique insignifiant de la voyelle, le résultat quasi mécanique de l'accent. De même encore, la terminaison verbale sanscrite *-ayâmi* s'est scindée dans la langue grecque en trois terminaisons : — αω, οω et εω, qui ont été employées, en beaucoup d'exemples, pour marquer des nuances différentes de signification : οω fut approprié à une signification transitive, εω a une signification intransitive, αω flotte entre les deux. Ainsi πολεμέω, signifie « faire la guerre », πολεμόω, « faire des ennemis ».

De tels exemples sont plus instructifs que des pages de discours vagues sur les pronoms *ta* ou *ya;* ils montrent l'instinct inextinguible d'inflexion qui travaille les langues aryennes dans la période historique. Si nous devons écouter le témoignage des faits, la période agglutinante n'est qu'un rêve sans fonde-

ment, quelque convenable qu'elle puisse être pour établir une classification provisoire.

Les langues aryennes ont toujours été infléchies aussi loin que la Glottologie en a quelque connaissance. Au delà, l'étude de l'aryen appartient aux sciences physiques. Quoi que ces dernières puissent démontrer, établiraient-elles même que l'Aryen fut le premier-né d'un gorille — nous sommes bien certain que son cerveau ne pouvait produire qu'une langue infléchie, c'est-à-dire ne pouvait envisager les choses et leurs rapports que sous un aspect particulier, dès qu'il viendrait à parler avec conscience, à être un sujet d'études pour la philologie comparée. Quels sons semblables à ceux des animaux a-t-il pu émettre avant l'époque historique, c'est ce que nous ne savons pas; il nous suffit de savoir que ses premiers efforts pour former une langue prirent, si l'on peut dire, la direction de l'inflexion.

Ce qui a été dit de la période agglutinante (hypothétique) de la langue aryenne s'applique avec plus de force encore à ce qu'on appelle la période isolante. Il est vrai que nous pouvons ramener le lexique à un certain nombre de racines; et l'on admet que ces racines où le substantif, l'adjectif et le verbe gisent dans un état également vague et chaotique formaient autrefois une langue. Malheureusement nous ne connaissons qu'imparfaitement la nature exacte de ces racines; nous ne les connaissons qu'en tant qu'éléments ultimes des mots plus récents; mais affirmer qu'il y eut un temps où les hommes ne conversaient qu'au moyen de ces racines nues, c'est avancer une proposition sans preuves et indémontrable [1]. Les racines

1. Le professeur Whitney, dans ses intéressantes *Études orientales et linguistiques*, lance la tirade suivante contre une théorie qu'il comprend mal : « Il y a par-ci par-là quelque esprit ultra-conservateur qui ne croira qu'autant qu'il y sera forcé par des témoignages absolument palpables. Il confesse que les récents éléments formateurs du langage sont nés de mots indépendants, mais il refuse d'en inférer que les éléments plus anciens ont le même caractère; il préfère établir une mystérieuse et inscrutable différence entre les langues anciennes et les modernes, quant à leur principe de développement. Nous rencontrons même parfois un homme qui a rendu des services et s'est fait une réputation dans quelque province de la philologie, et qui commet encore l'anachronisme de croire que

pouvaient avoir reçu des flexions depuis longtemps usées; et même Pott et son école se sont efforcés (avec peu de succès, il est vrai) de démontrer qu'un grand nombre de nos racines sont en réalité des composés.

Nous ne savons pas non plus si les racines ont jamais existé autrement que comme des types inconscients d'après lesquels on formait des mots à flexion; ces types auront été pour la première fois extraits de ces mots par les grammairiens, tout comme aujourd'hui nous pourrions prendre quelque mot étranger et lui adapter d'innombrables suffixes, sans jamais nous servir du mot lui-même. Il est clair que nous devons expliquer de cette manière les nombreuses racines ou plutôt les nom-

les terminaisons et les suffixes sont sortis des racines en vertu d'une force interne. Mais ce sont là des hommes avec lesquels il est inutile de raisonner; on doit les laisser à leurs systèmes et ne pas les compter parmi ceux qui contribuent aux progrès de la science linguistique moderne. Il y en a sans doute aussi beaucoup dont les études linguistiques n'ont pas été assez approfondies pour leur montrer la nécessité logique des idées précédemment énoncées (c'est-à-dire de la théorie du développement); ceux-là aussi sont à l'arrière-garde du mouvement scientifique. » Des paroles blessantes ne sont cependant pas des arguments. Pour moi, je considère la théorie du développement comme fausse autant que séduisante; elle part de là que toute science doit reposer sur la loi de l'uniformité de la nature, par suite que le principe formateur en œuvre dans les temps modernes doit être le même que celui qui agissait aux périodes plus anciennes. Conclure de ce que les éléments formateurs récents sont d'une certaine nature, que les éléments formateurs plus anciens doivent être les mêmes, c'est une inférence illogique au suprême degré. Bien plus, cette conclusion contredit formellement l'hypothèse même que soutient le professeur Whitney, puisque les éléments formateurs d'une langue agglutinante sont tout à fait différents de ceux d'une langue à flexions. Dire qu'un suffixe agglutinant est identique à une flexion, c'est confondre deux choses très différentes et très dissemblables. Le principe qui, dans une langue infléchie, transforme des mots tels que *lic*, *ly*, en flexions, doit avoir été en œuvre dès l'origine; de tels mots ne deviennent des flexions que par l'analogie et la structure du reste du langage et de l'instinct qui se trouve en lui. Ils ne seraient jamais devenus des flexions dans une langue qui n'aurait pas été antérieurement infléchie. Imaginer qu'un simple changement phonétique puisse produire un changement dans l'esprit et dans la formation d'une langue, c'est confondre la *matière* et la *forme*, c'est ignorer que les

breux verbes sémitiques de significations semblables et formés de lettres apparentées, qui ne peuvent être dérivés ni l'un de l'autre, ni de quelque racine commune. En tout cas nous ne devons pas supposer que la période isolante imaginaire des langues aryennes ait ressemblé réellement aux langues actuellement existantes. Dans celles-ci le mot est une phrase et le sens de la phrase est déterminé par son rapport avec les autres mots-phrases. Ainsi le chinois *fú tzé* « fils du père » ou *ngó tá ni* « je te bats » sont tout aussi analytiques et définis que leurs équivalents anglais ou latins.

La *langue des racines*[1] des Aryens, telle qu'elle a été décou-

rapports grammaticaux sont purement intellectuels. Nous voyons des exemples fort nombreux du synthétique se transformant en l'analytique; nous n'en trouvons jamais du procédé contraire. Des cas comme *aimerai* et *amari* sont étrangers à la question. Le synthétique vient d'abord, l'analytique ensuite : telle est la conclusion générale de la science moderne, et M. Herbert Spencer a retrouvé ce principe de différenciation dans le monde organique et moral. Les grammaires les plus primitives, telles que celle de l'esquimau, montrent la plus grande complexité synthétique. En réalité, la théorie du développement commet la vieille erreur qui consiste à affirmer que ce qui est logiquement le premier et le plus simple, l'est aussi historiquement, tandis que c'est le contraire qui est le vrai. Je n'ai guère besoin de réfuter l'erreur grossière qui attribue à notre thèse l'idée « de terminaisons et de suffixes jaillissant des racines en vertu d'une force interne. » La *matière* et la *forme* sont coordonnées et coexistantes; nous ne pouvons avoir l'une sans l'autre; l'idée que la *forme* est postérieure à la *matière* est l'erreur fondamentale de la théorie du développement; c'est elle qui cause l'impuissance de ses défenseurs à comprendre les arguments qu'on leur oppose.

1. On trouvera la théorie du développement poussée jusqu'à ses dernières limites dans Whitney, *le Langage et l'Étude du Langage*, page 256. Il y dit entre autres que les langues indo-européennes, avec toute leur abondance et leur souplesse inflexionnelle, descendent d'une langue primitive monosyllabique; que nos ancêtres parlaient au moyen de simples syllabes qui indiquaient les idées de première importance, mais qui ne marquaient pas les rapports de ces idées.... De ces monosyllabes, et par des procédés qui ne diffèrent pas essentiellement de ceux qui sont encore en vigueur dans notre propre langue, naquit la structure merveilleusement variée de tous les dialectes indo-européens. Telle est en vérité la conviction à laquelle sont arrivés les savants qui étudient le langage, et qu'ils

verte par l'analyse grammaticale, ne contiendrait pas du tout de phrases. Une phrase implique un jugement mental, la limitation d'une idée par une autre ; la nature vague et indéfinie de la racine exclut tout jugement de l'esprit. Dès qu'un jugement fut conçu, il fut exprimé au moyen de flexions ou, comme le diraient les avocats de la théorie du développement, au moyen d'agglutinations pronominales. Ainsi, en chinois, de même qu'en anglais, le même mot peut être ou un verbe ou un substantif ou un adverbe, mais non pas en même temps ni à la même place : c'est exactement ce qu'était la racine aryenne, une sorte de germe phonétique qui contenait en lui-même le pouvoir de devenir l'une ou l'autre des différentes parties du discours. Mais jusqu'à ce que ceci eût été réalisé, il n'y avait pas de langage, puisque la glottologie ne commence qu'avec la phrase; il n'y avait que le chaos embryonnaire de la pensée inconsciente. Quand nous trouvons pour la première fois la pensée devenant consciente et s'incorporant dans le langage, nous trouvons aussi les phénomènes de l'inflexion.

On a oublié que le langage est l'expression extérieure de la pensée consciente : voilà pourquoi l'on a supposé que le résidu de l'analyse des sons phonétiques est identique aux premiers commencements du langage. Cette analyse ne nous

soutiennent avec toute confiance. — Nous pouvons dire seulement que cette confiance est facilement accordée et témoigne d'un étrange défaut de logique. Comment des hommes pouvaient-ils se parler à l'aide de simples syllabes isolées qui n'indiquaient pas les rapports des idées entre elles? Un tel jargon pourrait convenir dans une réunion surexcitée d'enthousiastes religieux, qui exprimeraient leurs sentiments par des cris inintelligibles; mais une série aussi peu liée d'exclamations ne pourrait pas servir au commerce habituel de la conversation. Les gestes seuls ne sauraient remplacer toute espèce de désignation de rapports.

Il faut à la vérité une foi bien robuste pour s'imaginer que le langage ait pu naître de ce qu'il y a de plus opposé à ce qu'on entend par le langage, bien plus que c'était là un langage, fondement et origine du groupe des langues infléchies. Le langage ne peut contenir à sa base son contraire, le *non-langage*, ni révéler au savant qui l'étudie une pareille contradiction à son origine. Quand le professeur Whitney compare le chinois avec cet état de choses hypothétique il abandonne virtuellement sa propre thèse. En effet, *le chinois marque les rapports, et les mots chinois ne sont pas des racines.*

donne en réalité que les débuts de la partie mécanique du langage, elle ne nous fait connaître que ses instruments. C'est comme l'analyse des couleurs en peinture.

Toute l'erreur provient de cette idée fausse qui fait du mot le point de départ de la linguistique et de cette croyance que l'histoire des langues aryennes est l'histoire du langage en général. Le langage est un art aussi bien qu'une science; il est historique, et non physique; par suite, en l'étudiant, nous ne devons pas perdre de vue l'effort conscient exercé sur son développement par l'esprit humain. Ce n'est pas simplement un produit organique, non plus que la société elle-même; et puisque le langage est le reflet de la société, tout ce qui a influencé et déterminé le développement de la société aura pareillement affecté le développement du langage. C'est par là que Pott a surtout attaqué l'hypothèse de la triple évolution.

Nous pouvons par métaphore appeler le langage un organisme, mais il ne faut pas presser de trop près cette métaphore. Il n'y a pas dans le langage, non plus que dans la pensée et la société, une fatalité interne qui le pousse à se développer, comme la graine se développe en arbre, et la chenille en chrysalide et en papillon. Un dialecte isolant ne devient pas nécessairement agglutinant ni un dialecte agglutinant, infléchi; inversement, un dialecte infléchi ne doit pas avoir passé nécessairement par les états isolant et agglutinant. La société de l'Europe moderne ne descend pas de la société de l'ancienne Babylonie ou de la Chine; nous pouvons la faire remonter à travers les âges intermédiaires jusqu'à la Rome chrétienne et à la Grèce de Périclès et, bien au delà, jusqu'aux pasteurs de l'Hindou-Kousch; mais sa complexion générale, ses principes essentiels, ses tendances innées ont toujours été et seront toujours les mêmes. Des circonstances externes les modifieront, les altéreront, mais si grande que soit leur influence, il restera toujours un résidu insoluble, immuable, que nous appelons le caractère ou les instincts de la race.

Le développement intellectuel du nègre s'arrête à quatorze ans, et bien qu'il ait été en contact fréquent avec la civilisation du monde ancien et moderne, avec la vieille Égypte et Carthage, avec la Grèce, Alexandrie et Rome, avec l'Arabe, le Latin et le

Teuton, il est encore pour la forme, la couleur, le caractère ce qu'il était quand il apparaît pour la première fois dans les chambres sépulcrales des Pharaons. Pour les changements de race il faut une période de temps bien autrement longue que les misérables six mille ans de l'histoire et de la civilisation; nous devons reculer jusqu'à ces siècles incalculablement éloignés où nos premiers pères tremblaient devant le mammouth et l'ours des cavernes et où leur condition animale permettait le jeu complet de la sélection naturelle. Mais à cette époque demi-humaine de l'humanité, la Glottologie n'a rien à voir.

Avec le langage commence la conscience, et les diverses familles de l'humanité ont leurs caractères déjà formés, leurs modes de penser déjà déterminés dans une période plus ancienne. Sans doute les trois phases de langage marquent des niveaux successifs de civilisation : le renversement d'une civilisation par une autre le prouve; mais chaque phase fut le plus haut effort, la plus haute expression de la race qui la créa, la forme qu'en vertu de sa constitution mentale chaque race dut adopter. L'humanité progresse dans son ensemble; mais les différents progrès qu'elle accomplit sont dus à l'apparition de différentes races sur la scène du monde, chacune avec sa mission, sa méthode prédéterminée de la remplir. Les infusoires qui aujourd'hui couvrent le fond de l'Atlantique n'ont pas changé depuis l'ère de la craie; mais, cependant, le monde de la vie sur le globe s'est constamment amélioré et accru, quoique le lion ait toujours été un lion et le chien un chien.

CHAPITRE V

LA POSSIBILITÉ DES MÉLANGES DANS LA GRAMMAIRE ET LE VOCABULAIRE D'UNE LANGUE

SOMMAIRE : 1. Le langage témoigne d'un contact social; il n'est pas l'indice de la race. — 2. Exemples. — 3. Une langue n'est pas nécessairement empruntée tout entière. — 4. Possibilité d'une grammaire mélangée. — 5. Expressions empruntées. — 6. Relation du sujet et de l'attribut. — 7. Les inscriptions pehlvies. — 8. Les dialectes du nord de l'Inde et de l'Afrique. — 9. Des mots marquant les relations du nom peuvent être empruntés quand une langue devient analytique. — 10. Influence des langues voisines sur la prononciation.

— 11. Les mots empruntés révèlent les relations des nations et des civilisations entre elles. — 12. La réciproque n'est pas vraie. — 13. Des objets connus par le même nom dans différentes langues doivent avoir été connus de ceux qui les parlaient. — 14. La réciproque n'est pas vraie. — 15. Un mot emprunté peut être soumis aux lois de l'apophonie. — 16. Les mots empruntés ne doivent pas être confondus avec des mots accidentellement semblables. — 17. Il faut savoir de quel côté il y a emprunt. — 18. Exemples.

1. L'erreur qui consiste à croire que le langage est l'indice sûr de la race se retrouve encore parfois, surtout chez les écrivains de seconde et de troisième main qui ont entrepris d'initier le grand public aux résultats de la Philologie comparée. Nous entendons dire assez souvent que nous sommes les parents des Hindous noirs de l'Inde méridionale, non pas à cause de la communauté du langage, mais de la descendance. Pour dissiper cette illusion, il suffit d'un très court examen.

2. Les tribus aryennes du Rig-Véda qui envahirent l'Inde ne peuvent avoir été bien nombreuses et il fallut bien du temps avant qu'elles s'étendissent au delà de la partie nord-ouest de la péninsule. Par conséquent il est très probable qu'un Hindou moderne sera tout à fait ou en grande partie de sang aborigène, à moins qu'il ne soit un brahmane ; et même, d'après le docteur Hunter, l'on trouve des brahmanes parmi les classes inférieures, ce qui prouve qu'on ne veillait pas toujours à la pureté de la descendance pendant la période révolutionnaire de la démocratie bouddhiste. Qui pourrait dire combien a été mélangé le sang de nos propres ancêtres durant leurs longues migrations, avant qu'ils n'entrassent dans notre pays! Nous n'avons qu'à regarder les Celtes du pays de Cornouailles qui parlent anglais ou les Juifs de l'Autriche méridionale qui considèrent l'espagnol comme leur langue sacrée, pour voir combien peu nous pouvons conclure du langage à la race. Comme les Lapons et les Finnois en Europe, les Mélanésiens et les Papous ont la même langue; mais, physiologiquement, ils sont essentiellement différents. La seule question que nous puissions nous poser à cet égard est celle-ci : A qui la langue a-t-elle appartenu en premier lieu? laquelle des deux races l'a empruntée à l'autre? Le langage est le miroir de la société; par conséquent il reflétera tout changement social. Partout où la pression sociale est assez forte, soit à cause de la conquête,

soit à cause d'intérêts personnels ou d'autres motifs, le peuple inférieur adoptera l'idiome du peuple supérieur. Ainsi le celtique disparut en Gaule et en Espagne devant le latin et l'infériorité sociale a refoulé les Gallois dans les montagnes et les chaumières. Le slavon s'éteignit en Prusse en 1683, bien que cinq siècles auparavant l'allemand fût inconnu dans la contrée [1].

Là où les conquérants eux-mêmes sont peu nombreux, là où ils sont moins civilisés que la nation conquise, les nécessités de la vie journalière et l'influence de la littérature les amèneront à adopter la langue de cette dernière. C'est ce qui arriva pour les Normands en France et en Angleterre, pour les Warègues en Russie et les Francs en Gaule. De fait, nous pouvons poser en règle générale que, partout où deux nations également avancées en civilisation sont mises en contact intime, la langue de la plus nombreuse prévaudra. Là, d'autre part, où un petit corps d'envahisseurs apportent avec eux une civilisation plus haute, le contraire arrivera selon toute probabilité [2]. Le visigothique fut bientôt extirpé de l'Espagne, mais l'anglais fleurit dans l'Inde et le hollandais au Cap.

1. Dans l'île de Rügen, la femme Gülzin, qui mourut en 1404, fut la dernière personne qui parla le wende, selon Andree dans ses *Wendische Wanderstudien* [1874]. Pott (*Diversité des races humaines* [all.], p. 169) dit (d'après Châteaubriand) qu'un poète prussien qui chantait les exploits des anciens héros de son pays, vers 1400, n'était pas compris et qu'on lui donnait comme récompense une centaine de coquilles de noix.

2. Pas toujours, pourtant. Les désavantages physiques, tels que le climat ou le manque de communications, peuvent faire que la race inférieure ne soit pas du tout affectée par l'arrivée d'un petit corps de colons plus civilisés. Ainsi des colonies scandinaves existèrent au Groënland pendant plus de cinq cents ans; elles ont laissé de nombreuses traces, des maisons ruinées et d'autres vestiges matériels. Mais quand le Groënland fut de nouveau colonisé par les Danois au XVIIIe siècle, le seul mot incontestablement norvégien qui eût pénétré dans la langue des Esquimaux était *kona*, femme; ce qui nous fait penser que quelques femmes seulement furent épargnées quand les colons furent exterminés. Les habitudes de migration des Esquimaux et les longs et sombres hivers du nord expliquent suffisamment le peu d'influence qu'exerça le langage de la race supérieure sur celui de la race inférieure.

La conquête n'est pourtant pas le seul agent producteur de révolutions sociales assez profondes pour causer un changement total de langage. Avant l'ère chrétienne, l'hébreu, l'assyrien et le babylonien avaient été supplantés par l'araméen qui tendit rapidement à devenir la langue commune du monde sémitique, comme l'Arabe à une époque plus rapprochée de nous. Ce fut la langue du commerce et de la diplomatie, assez forte pour l'emporter sur l'influence conservatrice d'une littérature sacrée[1].

Dans tous les exemples donnés jusqu'à présent, à part une ou deux exceptions, on remarquera qu'un échange parfait de langues n'a eu lieu qu'entre les membres de la famille infléchie. Il y a à peine un exemple d'un dialecte infléchi changé pour un dialecte isolant ou agglutinant, ou *vice versâ*. Un tel changement est-il possible? telle est la question qui se pose maintenant. Un individu, une nation dont l'esprit s'est accoutumé à regarder la nature des choses sous un point de vue particulier pourraient-ils adopter, pour s'exprimer, des formes de pensées toutes différentes? Ici nous ne nous occupons plus de savoir s'il est possible qu'une langue isolante se développe par elle-même en une langue agglutinante ou infléchie. Il ne s'agit pas non plus d'une éducation artificielle par laquelle les facultés mentales d'un peuple sont pour ainsi dire *domestiquées* et rendues semblables aux façons de penser d'un autre peuple, pour revenir, comme l'animal domestique quand il est abandonné à lui-même, à son ancienne nature, à l'expression

1. On trouve dans Waitz (*Anthropologie des peuples sauvages*, vol. I, *trad. angl.*, p. 249-252) quelques exemples de l'adoption d'une langue étrangère. Ainsi les soldats bosniaques envoyés par le sultan Selim, en 1420, dans la basse Nubie, ont perdu leur langue maternelle; les nègres de Haïti ont adopté le français, diverses tribus américaines ont abandonné leurs idiomes propres pour l'espagnol et le portugais; les indigènes de San Salvador, Nicaragua, Costa-Rica, Sainte-Marguerite, Baradèro, Quilmos, Calchaguy et Chiloé ont adopté l'espagnol, et les Indiens de Rio-Janeiro, le portugais (Latham, *Jrl. Royal Geogr. Soc.*, XX, p. 189; Humboldt et Bonpland, I, p. 467; Azara, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, II, 217; King et Fitzroy, I, p. 278; Von Eschwege, *Jrl. von Brazil*, II, p. 11). Selon Humboldt et Bonpland (p. 774) un million d'aborigènes américains ont échangé leur idiome pour une langue européenne.

originelle de ses habitudes psychologiques. Un enfant peut apprendre aussi bien l'idiome de Canton que celui de Londres. Les Japonais montrent une aptitude singulière à imiter le côté extérieur de la civilisation européenne ; ils pourront même produire une copie satisfaisante de la philosophie d'Aristote et de Hegel, mais je doute fort qu'ils puissent jamais produire autre chose en ce genre que des imitations et des copies ; en tous les cas l'expérience le dément. Sans parler des reproductions arabes et juives de Platon et d'Aristote auxquelles je faisais allusion dans le dernier chapitre, nous avons l'*anglais-pigeon* de Canton où le Chinois s'est efforcé de s'assimiler l'anglais, le jargon *chinook* de l'Orégon[1], l'anglais sans grammaire des nègres ; dans tous ces exemples, une race a lu, pour ainsi parler, ses modes de penser dans la grammaire d'une autre, quand elle n'a pas été capable de résister à ses empiètements et d'empêcher sa victoire. Cependant l'anglais est de toutes les langues infléchies, sans en excepter même le persan, la plus facile à apprendre ; le degré auquel il a poussé l'analyse, la manière dont il a secoué les entraves des inflexions inutiles, lui font mériter d'être, comme l'a prophétisé Grimm, la langue du monde civilisé. D'un autre côté, la conservation du basque n'est pas moins frappante : bien que repoussé par une invasion celtique à l'extrémité de l'Espagne, il a cependant survécu à toutes les vicissitudes de la domination romaine, gothique et mauresque, au lieu de céder, comme son voisin le celtique, à l'influence de la langue latine. C'est une tentative forcée et contre nature de vouloir faire penser une race d'hommes à la manière d'une autre. Il peut nous sembler pendant quelque temps que nous avons réussi, mais quand la pression de notre supériorité a disparu, nos élèves reviennent aux conceptions de leurs ancêtres, comme le chien dans les prairies à ses hurlements.

Là où la race n'a pas atteint un degré assez haut de culture pour s'approprier la langue de son dominateur, c'est un signe certain que cette race a fini son rôle et doit dis-

1. Gibbes (Smithson, *Collect.*, n° 161) a publié un dictionnaire de cette curieuse *lingua Franca*.

paraître devant l'homme civilisé. Le Tasmanien et sa langue, en dépit de tous les efforts du gouvernement pour les conserver, se sont éteints l'un et l'autre. Le climat peut sauver une tribu et un dialecte en rendant impossible à l'Européen tout établissement dans le pays; mais alors le dialecte n'est préservé que parce que les conditions sociales dont il est l'expression sont conservées également par le maintien de l'état de nature primitif. Il est inévitable que la civilisation tue l'état de nature à moins que ce dernier ne soit favorisé par des circonstances extérieures. La compatibilité d'existence de deux races dépend du plus ou moins d'égalité de leur civilisation. Plus la distance qui les sépare sera grande, plus grande sera l'influence sociale et linguistique de la race supérieure, jusqu'à ce qu'on arrive au point où il sera impossible à la race inférieure de vivre en présence de son voisin plus civilisé.

3. Au point de vue linguistique, l'influence se manifestera sous la forme d'emprunts. Nous avons déjà dit quelques mots des cas où ces emprunts s'étendent à la langue tout entière, et nous avons insinué qu'il est extrêmement improbable que d'aussi larges emprunts puissent avoir lieu lorsque les principes fondamentaux des langues sont essentiellement différents, c'est-à-dire lorsque deux civilisations, avec des passés très divers, se trouvent en face l'une de l'autre dans des conditions égales, ou lorsque l'intervalle entre deux races est mentalement et moralement trop grand pour être comblé. Les emprunts ne s'étendent pourtant pas nécessairement à tout le langage. Le plus souvent ils ne s'exercent que sur le vocabulaire; tous les dialectes présentent des mots d'emprunt. Aucun peuple ne peut avoir de proches voisins sans recevoir d'eux des inventions, des produits, des institutions sociales qui, presque inévitablement, sont adoptés avec leurs noms étrangers. Les Français nous ont pris *meeting* et *turf*, en même temps que les idées marquées par ces mots; nous avons eu en retour *naïve* et *verve*. Quand la condition générale de deux nations est très inégale, les mots d'emprunt seront extrêmement nombreux; en basque, par exemple, plus de la moitié du dictionnaire est de source étrangère. Selon Campbell [1], la

1. *Grammaire telougoue*, p. 19.

moitié des mots en telugu, tel qu'il est parlé dans les hautes régions, viennent du dehors. Ballantine[1] affirme la même chose du maratha[2] et quelques écrivains nous disent que les neuf dixièmes du langage hindi sont du sanscrit. Il est cependant évident que le dialecte inférieur ne sera pas seul à emprunter; tout ce que ce dernier peut donner au dialecte supérieur, que ce soit une invention humaine ou un produit naturel, gardera généralement son ancienne dénomination. Ainsi le latin *petorritum*, le char à *quatre roues*, est d'origine gauloise; on a supposé que ce mot était de quelque importance pour déterminer les affinités kymriques des Gaulois[3]; *glæsum*, ambre jaune, vient de la Germanie du Nord; les Peaux-Rouges et les sauvages de l'Australie nous ont donné nos mots *tomahawk* et *boomerang*. *Maïs*, *mangle*, *hamac*, *canot*, *tabac* sont tous dérivés par l'intermédiaire de l'espagnol du haïtien *mahiz*, *mangle*, *hamaca*, *canoa* et *tabaco*[4]. L'étude de ces mots empruntés est de la plus grande utilité pour retracer l'histoire des langues en révélant les relations géographiques et sociales des peuples dans le passé.

4. On s'est souvent demandé s'il est possible à un peuple de mélanger sa grammaire de la même manière qu'il peut mélanger son lexique, et d'adopter quelques-unes des inflexions, quelques-uns des artifices grammaticaux d'une autre langue.

Avant la naissance de la Philologie comparée, les différences grammaticales comptaient pour très peu de chose et nous en-

1. *Journal de la Société orientale d'Amérique* [angl.], III.

2. Sur les langues de l'Inde, consulter Beames, *Outlines of Indian philology*, et Caldwell, *Grammaire comparée des langues dravidiennes ou du sud de l'Inde* [angl.], 2e éd., 1875. — Trad.

3. Cependant des inscriptions gaéliques indiquent plutôt des affinités avec l'irlandais; mon ami M. J. Rhys pense qu'un examen soigneux des inscriptions galloises du IIIe au IXe siècle, montre clairement que *qu* (*c*) existait originellement en kymrique aussi bien qu'en gaélique, partout où nous trouvons maintenant le *p*. Il est donc curieux qu'à côté de *petorritum*, nous ayons *pempedula* qui signifie le cinq-feuilles [plante appelée *potentille*]; donc ce mot *pempe* répondait au welsh moderne *pump*, cinq, et non au gaélique *cing*.

4. *Voyages de Humboldt* (traduction anglaise, I, 329).

tendons encore des philologues de l'ancienne école parler de formes grammaticales empruntées. La Glottologie, où les formes grammaticales sont le principal *fundamentum divisionis* des langues, nie formellement une pareille croyance. L'un des premier articles de foi admis par celui qui étudie scientifiquement le langage au temps présent, est celui-ci : si des inflexions grammaticales sont empruntées, elles doivent être empruntées toutes, — nous ne pouvons pas avoir une grammaire mêlée. On peut emprunter tout le vocabulaire à une langue étrangère; et cependant, si l'on n'apprend pas à la même époque la grammaire de cette langue étrangère *in extenso*, on n'en adoptera aucune partie, et l'on jettera les mots nouveaux dans les anciens moules de la pensée et de l'expression.

C'est à peu près ce qui est arrivé pour les nègres. Sans doute, ils ont essayé d'apprendre artificiellement la grammaire anglaise; mais, avec quel succès, le jargon nègre des États-Unis le montre assez. Il est tout d'abord difficile de voir quels motifs il y aurait eu pour un dialecte de s'incorporer des fragments de la grammaire d'un autre dialecte; les causes qui ont motivé les emprunts de mots, telles que les inventions, les produits, les avantages sociaux ne peuvent plus être invoquées ici. L'impossibilité psychologique que nous considérions dans le dernier chapitre, de forcer une race à regarder le monde avec les yeux et l'esprit de sa voisine, préviendrait cette tentative si elle était faite spontanément et n'était pas le résultat d'une éducation artificielle.

5. Néanmoins, la proximité de deux langues implique qu'une certaine partie de la population est *bilingue;* et là où ce fait se produit avec une certaine extension, les deux dialectes échangeront souvent leurs idiotismes, et en même temps une porte sera ouverte à l'introduction de nouvelles formes grammaticales. Des mots comme *avenir* et *contrée* en français sont le résultat d'un effort pour rendre des idiotismes germaniques (*Zukunft*, *Gegend*) dans le roman des provinciaux vaincus. Il ne semble pas très difficile d'étendre ce procédé un peu plus loin et d'adapter des conceptions grammaticales étrangères au contenu de la grammaire indigène. Ainsi l'on a pu prétendre que

la grande extension de la formation du pluriel en *s* en anglais était due à l'influence franco-normande, bien qu'indubitablement cette tendance eût été déjà ressentie auparavant; et certainement l'usage du génitif et du datif des pronoms personnels en anglais *of me, to me*, à la place de l'anglo-saxon *min* et *me*, paraît avoir été imité du français [1]. De même, le Bulgare a imité le Valaque qui attache l'article à la fin du mot (ex. : *domnul* = *dominus ille*) comme en danois et en suédois où *dag-en* = le jour, *guld-et* = l'or, ou en araméen où l'*aleph* emphatique n'est probablement que l'article suffixé. Phénomène encore plus frappant, le persan a adopté l'ordre sémitique des mots qui répugne tant à la structure générale du groupe aryen ; il dit par exemple *dil-i-mán*, le *cœur de moi*, au lieu de *mon cœur*, *dàst-i-'Umár* = *la main d'Omar*. Inversement, le hararite peut renverser l'ordre sémitique et adopter la tournure de ses voisines non sémitiques, en écrivant *ámir askar* au lieu de *askar ámir*, l'armée de l'émir.

Les dialectes de l'Afrique appelés *sous-sémitiques* nous offrent le phénomène d'une grammaire franchement sémitique dans ses lignes principales, et qui cependant fait usage de postpositions. Les indigènes de Harar, par exemple, les emploient régulièrement excepté avec les pronoms personnels [2], et se servent d'un *n* suffixe qui semble un reste d'une ancienne désinence de l'accusatif [3].

1. Le professeur Max Müller renvoie à la *Philosophie de l'Histoire universelle* de Bunsen, vol. I, p. 265, où se trouvent des phrases comme celles-ci : *Zour honourable lettres contenand*, et *brekand the trewis* (*Lettre de Gawin Douglas à Richard II*, 1385); la terminaison du participe français était sans aucun doute conservée à cause de sa ressemblance avec la terminaison en *ende* des gérondifs anglo-saxons. Il rappelle aussi les terminaisons casuelles du grec (*Aenean, heroa*) introduites dans la déclinaison latine (cf. *velthina, velthinas, velthinam* du cippe étrusque de Pérouse) ainsi que les langues du nord de l'Inde, aryennes d'origine, comme l'assamais, qui déclinent cependant leurs noms à l'aide de post-positions et insèrent des mots indiquant la pluralité, comme *bilak, hont* ou *bur* entre la racine et les affixes.

2. Voir Prätorius, *Sur la langue de Harar*, dans la *Zeitschrift d. deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1869.

3. Selon Charencey (*Revue de linguistique*, 1873, vol. I, 1re part.

Ici, l'un des principes fondamentaux de la pensée sémitique semble être violé : l'attention est attirée sur la dérivation, sur les derniers éléments de l'objet et non plus sur la présence immédiate de l'objet lui-même. De même, des relations intimes avec une race étrangère semblent avoir suggéré aux Assyriens, à une extrémité du monde sémitique, et aux Ethiopiens, à l'autre extrémité, l'idée d'utiliser des matériaux existants pour marquer plus exactement les relations temporelles du verbe. Le Persan qui, depuis Firdousi et son *Shanameh*, ou « livre des rois », écrit dans une langue purement aryenne, a rempli son dictionnaire d'arabe, a été jusqu'à former l'un de ses pluriels au moyen du féminin pluriel arabe en *àt*, *jàt*, comme dans *niwàzishàt*, faveurs, de *niwàzish; kàla'jat*, châteaux, de *kàl'àh*. Dans la pratique, pourtant, ce pluriel n'est employé que pour des mots arabes; par conséquent ce ne serait pas plus une importation grammaticale étrangère que ne l'est, en anglais, l'emploi de terminaisons latines plurielles dans des mots tels que *termini*. Un meilleur exemple serait le suffixe fréquentatif latin et anglais en *-isso* (*izo*) et *-ise*, du grec -ιζω. Mais, après tout, ce n'est là qu'un suffixe et non une inflexion; il appartient donc plutôt au dictionnaire qu'à la grammaire; les finesses de la grammaire exigent que les vraies inflexions du latin et de l'anglais soient affixées ou préfixées à cet *-ise* exotique : *patrissi-t*, *civilise-s*, то *civilise* et ainsi de suite.

6. Ainsi, dans l'ensemble, nous trouvons confirmé partout le démenti absolu donné par la Glottologie à cette vieille idée du mélange des formes grammaticales. On peut imiter un idiotisme, même la conception du rapport du sujet et de l'attribut, car, comme la logique l'enseigne, on peut considérer ce rapport de deux manières à la fois; mais le langage ne peut pas aller plus loin. Il n'y a pas de relations, si intimes et si fréquentes qu'elles soient, qui puissent changer les inflexions d'un dialecte en inflexions étrangères, pas plus que l'alchimiste n'était capable de transformer en or le fer ou le plomb. Il pouvait les dorer, mais c'était toujours du fer et du plomb. Les formes de la

p. 57) la règle invariable dans l'ancien *maya* de placer l'adjectif après son substantif est quelquefois violée dans la langue moderne sous l'influence du castillan.

grammaire sont l'expression de la vie intellectuelle et de l'histoire d'un peuple, elles renferment, par conséquent, le résumé de toute cette histoire; et par suite, bien que deux nations aient pu partir d'un même point avec un fonds commun d'idées et une tendance psychologique commune, du moment où leurs existences ont été différentes, les éléments formatifs de leurs langages seront différents et ne pourront permuter entre eux. Combien ce sera plus vrai encore quand les deux nations ne seront point parties du même point! La grammaire de l'anglais-pigeon n'est pas anglaise, mais chinoise; la grammaire persane reste aryenne. La partie formative du langage doit toujours être la plus sûre *differentia* du degré de parenté linguistique [1].

1. Spiegel, dans ses « Études aryennes » (*Arische Studien*, 1re partie, nº II, p. 45-61), s'est efforcé de montrer que le zend de l'Avesta a subi l'influence des idiomes sémitiques, ses voisins, dans sa grammaire et dans son lexique. Il retrouve cette influence dans l'emploi du féminin en zend pour marquer le neutre (ou une idée abstraite), du duel pour marquer les couples, dans l'emploi du verbe au singulier ou au pluriel après un duel, et des collectifs pluriels (bien que le grec ait aussi τὰ θήρια τρέχει), dans l'accusatif qui exprime la condition, dans les noms verbaux qui gouvernent le cas de leurs verbes, dans l'emploi de l'imparfait et de l'infinitif et de mots tels que *zaçta*, main, pour signifier « pouvoir » (à la façon des Sémites) aussi bien que dans l'existence de termes purement sémitiques tels que *tanùra* (hébreu, *tannur*) ou *naçka* (araméen *noskha*). M. J. Rhys, en 1874, dans son adresse présidentielle à la *Liverpool Gordovic Eisteddfod*, a exposé les résultats de son examen des particularités idiomatiques des langues celtiques qui jettent une lumière nouvelle sur les anciennes vicissitudes de cette branche de la famille aryenne et donnent un nouvel exemple de la manière dont une langue peut emprunter des idiotismes à une autre. On pouvait trouver, pensait-il, des traces d'une influence basque dans l'incorporation entre le verbe irlandais et ses préfixes, phénomène qui apparaît par exception en gallois (comme dans *rhy'-m-dorai*, cela me concernerait; *Dofydd rhy'-n-digones*, le Seigneur nous fit), ainsi que dans le verbe breton qui signifie *avoir*. La différenciation du verbe et du nom, qui s'était effectuée chez les Aryens à une période très ancienne, s'est en partie effacée dans le gallois, comme si cette dernière langue avait été en contact avec un dialecte où l'on ne distinguait pas le verbe et le nom; ainsi l'infinitif est toujours un nom et la construction ordinaire *myfi a'ch gwelais*, « je vous vis », signifie littéralement : « Je votre vis ». L'inflexion des prépositions

7. Dans ces dernières années, cependant, l'attention des savants européens a été attirée sur un cas bien difficile qui contredit en apparence nos conclusions. On a découvert en Perse des inscriptions de l'ère des Sassanides écrites, semble-t-il, en deux dialectes, qu'on appelle généralement le *chaldéo-pehlvi* et le *sassanien-pehlvi*. Des transcriptions grecques y sont parfois ajoutées : grâce à elles, on a pu découvrir que ces dialectes inconnus ressemblent fort à la langue des livres encore conservés chez les Parsis de Bombay, auxquels on donne d'ordinaire le nom de *Huzwaresh* ou *Pehlvi*. Il est extrêmement difficile, à cause de l'altération des caractères, de déchiffrer ces inscriptions; si on les compare d'un côté aux inscriptions et aux légendes monétaires, de l'autre aux vieux dictionnaires *pazend*, on voit que l'interprétation traditionnelle est souvent très loin de la vraie. Ce sassanien-pehlvi est un mélange tout à fait hétérogène d'aryen et de sémitique, et le mélange ne se borne pas au lexique; il domine également dans la grammaire. Ainsi, la grande inscription de Shâhpur I (240-273 de J.-C.), à Nakish-i-Rajab, à laquelle est jointe une traduction grecque, rend à la première ligne les mots grecs βασιλεὺς βασιλέων par *mlbin mlba* et *mlba mlban*, tandis qu'on y trouve employée comme désinence verbale à toutes les personnes et à tous les nombres la terminaison de la troisième personne pluriel de l'imparfait du verbe sémitique en *-un*. Ici nous avons non seulement une fusion des constructions, mais encore des inflexions sémitiques et aryennes. Si cette langue avait jamais été parlée par le peuple, il faudrait modifier le verdict de la Glottologie; nous serions forcés d'admettre que, certaines circonstances favorables étant données, le mélange de grammaires différentes est possible. Mais tout concorde à indiquer que ce dialecte ne fut jamais parlé que par une coterie littéraire de courtisans. S'il n'en était pas ainsi, comment aurait-il pu disparaître si complètement sans laisser de traces, au point qu'au xe siècle la langue

galloises [*erof*, pour moi, *erot*, pour toi, *erddo*, pour lui] et du substantif *yr eiddof*, ma propriété (le mien), trouve son analogue en magyar. Ces faits nous font croire que les Celtes ont eu autrefois des rapports avec une race intermédiaire entre les Basques et les Finnois.

de Firdousi est de l'aryen le plus pur? En effet, l'influence sémitique, malgré la conquête mahométane, est aussi peu visible que possible dans la forme comme dans le fond du *Shahnameh*. Ce n'est qu'après cette date que le sémitique commença à pénétrer dans la Perse, et même alors cette influence se fit uniquement sentir dans le vocabulaire. En outre, le pehlvi emploie bien des formes grammaticales qu'il a empruntées aux langues sémitiques sans leur conserver en rien ni leur force ni leur signification propres : c'est ainsi que la forme verbale citée plus haut ne peut avoir été prise à un dialecte sémitique vivant, non plus que des mots hybrides aussi singuliers que les prépositions en *man*, comme *levatman* = avec, que le docteur Haug rattache à *lvt* (*lvh*).

En somme, nous pouvons considérer ce sassanien anormal comme une langue de cour artificielle, inventée dans un dessein littéraire pour des raisons qui nous sont maintenant inconnues; mais il ne fut jamais et ne put jamais être employé dans la conversation. Nous ne pouvons alléguer à l'appui le persan moderne, puisque la construction sémitique qu'il semble avoir imitée en plaçant le nom qui régit avant le régime (comme dans *rah-i-bâghân*, le chemin du jardinier, *rah-i-dânâ*, le chemin du sage), peut s'expliquer en la considérant comme une analyse de la conception du génitif, comme cela se voit en anglais. Ceci est justifié par le fait qu'on peut supprimer le mot qualificatif et qu'on emploie rarement la voyelle de liaison *i* dans la conversation familière.

Si toutefois Schott a raison de considérer *ra*, l'affixe du datif et de l'accusatif, comme emprunté à la postposition altaïque que nous rencontrons dans le mongol *dotora*, à l'intérieur, *abu-ra*, prendre, et dans le turc, *szong-ra*, à la fin, il s'élève une difficulté plus sérieuse. Mais la supposition de Schott n'est pas du tout prouvée et nous avons à lui opposer l'expérience uniformément contraire de la Glottologie. La formation d'un cas en persan au moyen d'un suffixe a pour parallèle le vocatif poétique, qui affixe *a*, au lieu de se servir de la préposition *yâ* ou *ai*, de même que *râ* au datif prend la place de la préposition *ba*. Donc, jusqu'à ce qu'on puisse produire quelque exemple plus convaincant, nous devons rester fidèles à la croyance que

la grammaire d'une nation restera toujours pure et sans mélange, à moins d'être complètement supplantée par quelque autre en vertu d'une sorte de sélection naturelle, bien qu'en certaines circonstances des influences étrangères puissent amener l'adaptation à de nouveaux usages d'un mécanisme formatif déjà existant.

8. C'est probablement à ce principe d'adaptation que nous devons attribuer les phénomènes mentionnés plus haut que l'on rencontre dans les langues de l'Inde septentrionale, — le bengali, l'assamais, l'hindi, le khasiya, et d'autres. Dans ces idiomes le verbe et les pronoms sont assurément aryens, tandis que les noms semblent se rattacher aux langues agglutinantes. De même que le docteur Caldwell a fait remonter l'affixe pluriel tamoul *gal* ou *kar*, le télougou *lu*, au dravidien *tala* ou *dala* = une foule, de même les suffixes pluriels de ces langues, *jâti*, *gana*, *dig*, *varga*, *bilak*, *dala*, sont des mots séparés et indépendants qui prennent la place de la flexion plurielle ordinaire des langues indo-européennes.

9. Le professeur Max Müller suppose même que *dala* n'est rien de plus que le dravidien *dala* qui aurait ainsi fourni exactement le même mécanisme grammatical pour le bengali que pour le tamoul et le télougou. Mais le caractère anaryen de la flexion nominale dans ces langues du nord de l'Inde ne s'arrête pas là. L'affixe pluriel est intercalé entre le nom et la désinence casuelle qui devient ainsi une véritable postposition, séparable du thème, et conserve encore les traces de son rapport primitif de coordination avec le nom. A cet égard, il ressemble au géorgien, où le suffixe pluriel *bi* est inséré entre la racine et la terminaison casuelle. En assamais, par exemple, *manu* signifie l'homme, *manuh-bilak*, les hommes; de là nous tirons le génitif *manuh-bilak-or*, le datif *manuh-bilak-oloi*, l'accusatif *manuh-bilak-ok*, le locatif *manuh-bilak-ot* et l'ablatif *manuh-bilak-e*. Ce qui n'est pas moins frappant, c'est qu'aucun de ces suffixes n'est aryen. C'est ce qui constitue la principale difficulté de cet exemple. Autrement nous pourrions en rapprocher des pluriels tels que notre *man-kind*, qui, joints à des mots comme *-wards*, dans *man-kind-wards*, par exemple, sont précisément analogues aux formes indiennes dont nous parlons,

et témoignent du caractère analytique récent du langage qui a perdu son pouvoir de créer des inflexions.

C'est cette manière d'envisager la chose qui fait écrire au professeur Max Müller : « Nous pouvons aisément nous imaginer comment des hommes parlant les dialectes modernes du sanscrit dans lesquels les vieilles terminaisons qui distinguaient le pluriel du singulier s'étaient presque entièrement usées, ont dû, quand ils ressentirent de nouveau le besoin d'exprimer plus distinctement l'idée de la pluralité, s'arrêter à un expédient grammatical qui, par suite de leurs relations journalières avec leurs voisins aborigènes, était depuis longtemps familier à leurs oreilles et à leurs esprits. Les mots qu'ils employèrent comme exposants de la pluralité furent, bien entendu, tirés de leur propre langue ; mais l'idée de se servir de tels mots pour un tel but semble avoir été suggérée par un exemple étranger. »

Or, ce passage même admet une influence non aryenne sur la grammaire ; et si nous considérons le fait remarquable que les désinences casuelles ne sont pas indo-européennes, il est difficile de ne pas admettre qu'il se soit produit quelque chose de plus qu'un simple phénomène d'influence. En vérité, s'il se trouvait que les idiomes que nous discutons maintenant fussent au fond non pas aryens, mais dravidiens, cette conclusion par rapport aux verbes et aux pronoms serait absolument nécessaire. Malheureusement la question n'est pas du tout résolue jusqu'ici ; pour la résoudre, il faudrait savoir si la partie fondamentale du dictionnaire, celle qui comprend les mots de la vie quotidienne, appartient au sanscrit ou à une langue aborigène. Or, on ne peut acquérir de certitude à cet égard, tant qu'on ne connaîtra pas mieux les vocabulaires de ces dialectes.

En attendant, nous pouvons comparer à ce dernier cas l'exemple quelque peu parallèle des langues appelées *sous-sémitiques*. Si nous prenons le *berbère*, dont les affinités sémitiques sont incontestables, nous trouvons encore la conjugaison verbale admettant des distinctions temporelles non pas formées comme dans l'assyrien et l'éthiopien par une modification de la voyelle, mais par des affixes et des préfixes. Ainsi *edh* préfixé à l'aoriste forme le présent et le futur, *ere* le futur et le

potentiel, tandis que l'affixe *-ed* forme un parfait et *-an* le participe. Le pronom suffixé est inséré entre le verbe et ces préfixes et affixes, par conséquent il précède le verbe en nombre de cas. Telle est toujours sa position dans les participes, comme dans *ey-izran*, me voyant, *eth-izran*, le voyant. La détermination temporelle définie de ces préfixes les assimile plutôt au vieil égyptien avec ses innombrables formes verbales composées, qu'à l'emploi arabe des formes *cána* et *kad;* mais leur emploi n'est pas contraire à l'esprit et à l'usage des langues sémitiques ; les affixes *ed* et *an* sont tout à fait étrangers au génie de ces langues. Préfixer les pronoms suffixés ne l'est pas moins, et nous pouvons difficilement nous empêcher d'y voir l'influence non seulement du copte (idiome parent du berbère, avec son système développé de préfixes, tels que *nen* pour le pluriel, *mad* pour les idées abstraites, ou *ref* pour les agents), mais aussi des tribus cafres autrefois voisines des Berbères qui préfixent toujours et n'affixent jamais.

Nous avons donc ici un autre exemple de la manière dont la grammaire d'un peuple peut être affectée et modifiée par des influences extérieures. Nous n'y trouvons cependant rien qui ressemble au phénomène que nous avons rencontré dans les dialectes du nord de l'Inde, où les désinences casuelles paraissent avoir été importées, aussi bien que la manière dont on les emploie ; c'est seulement dans les postpositions du hararite que nous découvrons quelque analogie avec ces langues. Mais la langue de Harar, comme celle d'Assam, est encore trop peu connue pour nous permettre d'arriver à une conclusion certaine dans une question si difficile. Il est remarquable, cependant, que dans les deux cas ce soit la déclinaison nominale qui présente cette anomalie grammaticale ; et si nous considérons que nous avons en anglais des mots tels que *fungi*, *prospectus* et *termini*, tandis que l'allemand peut décliner *Christus*, *Christi*, *Christo*, nous pouvons peut-être conclure que le nom n'offre pas toujours un critérium sûr du caractère et de la position d'une langue, — critérium que fournissent les verbes et les pronoms, — et qu'à certaines phases du développement linguistique, quand une langue est devenue plus ou moins analytique, elle est capable d'emprunter à ses voisins non seulement la forme de

la déclinaison, mais même les mots qui composent cette forme. La période analytique signifie la résolution de la phrase et de ses relations grammaticales en mots séparés, et ces mots peuvent être empruntés librement par un idiome à un autre.

10. La phonologie d'une langue est intimement liée à sa grammaire. C'est une question de quelque intérêt de savoir jusqu'à quel point la prononciation d'un dialecte peut être affectée dans le cours du temps par la contiguïté d'un autre dialecte. Qu'une pareille influence puisse s'exercer, le fait est certain. Un exemple familier, qui se présente à l'esprit de tous, c'est l'adoption des *clicks* hottentots[1] par les Cafres. C'est un phénomène très remarquable, car les sons en question ne sont pas aisés à produire et la supériorité de la race qui les a empruntés est très marquée. De même les lettres sanscrites appelées *cérébrales*, que l'on ne rencontre dans aucun autre dialecte aryen, ont été, comme on le croit communément, empruntées au dravidien ; et la conquête normande paraît avoir beaucoup contribué à adoucir les gutturales dans la partie méridionale de l'Angleterre, les envahisseurs francisés trouvant leur prononciation difficile et donnant l'exemple de leur suppression. Si l'espagnol a conservé ses gutturales, on peut en attribuer la cause au long séjour des Maures dans ce pays [2].

Je me rappelle qu'une jeune fille basque, qui avait fait du français sa langue habituelle, disait, en me donnant ma première leçon d'euskuara, *egoi* au lieu d'*egoitz* (une maison). Le changement de *i* en *g*, en anglo-saxon, est de même nature, con-

1. L'idiome hottentot est caractérisé par un claquement de la langue qui se fait souvent entendre. — TRAD.

2. Selon Bleek (*Grammaire comparée des langues de l'Afrique australe*, I, p. 13), on rencontre moins de claquements dans les dialectes cafres à mesure que l'on s'éloigne de la frontière hottentote. Les claquements les plus aisés, et non les plus difficiles, ont été seuls empruntés par les Cafres. Tandis qu'on ne trouve les *clicks* cafres qu'à la place d'autres consonnes et qu'on les emploie comme consonnes au commencement des syllabes, les lettres *k*, *kh*, *g*, *h* ou *n* en hottentot peuvent être immédiatement précédées d'un *click* et former avec lui l'élément initial d'une syllabe. Dans la langue des Boschimans, les labiales (et probablement aussi les dentales) sont accompagnées de *clicks*.

trairement à l'adoucissement usuel des consonnes en voyelles, au sujet duquel le professeur March[1] remarque que « la tendance des consonnes à devenir des voyelles est quelquefois inversée, par exemple, lorsqu'une nation se meut vers le nord ou quand des peuples septentrionaux se mêlent à une race qui affectionne les voyelles. » On doit se rappeler cependant que le climat, la nourriture et la coutume ont beaucoup d'influence sur la phonologie et que là où ces conditions sont identiques nous pouvons nous attendre à trouver une similitude générale dans la prononciation de deux langues. Nous connaissons bien le son rauque et la rudesse que donne à la voix un long séjour à l'air; l'exercice et la force que donne aux poumons une contrée montagneuse produisent un effet corrélatif sur la vigueur avec laquelle on émet les sons[2].

La nourriture exerce une influence semblable. Les organes vocaux sont soumis aux muscles et aux nerfs et ceux-ci dépendent de la santé générale et de la vigueur du corps. Une race mêlée héritera des capacités phonétiques de ses parents et la prépondérance se trouvera du côté du parent le plus fort. Les coutumes particulières ne sont pas sans influence; ainsi la perte et la confusion des labiales, la nasalisation excessive des langues sauvages de la côte américaine du Pacifique, doivent être attribuées aux anneaux que ces peuples ont coutume de passer à travers leurs narines et leurs lèvres[3]. De même, Bleek nous apprend que l'on prononce en bégayant le *O-Tyi-héréro*[4] du sud de l'Afrique : ce phénomène est dû à la coutume indigène d'arracher les quatre dents

1. *Grammaire comparée de la langue anglo-saxonne*, p. 28.

2. Il est remarquable que, de même que l'*h* latin répond au χ grec (comme dans *hortus* et χόρτος), le grec-italien moderne parlé dans les huit petites villes qui avoisinent Otrante et Lecce, change χ en *h* (exemple : *homa* ou *huma*, pour χῶμα), d'après Morosi (*Études sur les dialectes grecs de la terre d'Otrante* [ital.], 1870).

3. Daa, *Les langues septentrionales de l'ancien et du nouveau continent*, dans les *Transactions de la Société philologique* [angl.], 1856, p. 256.

4. Le *héréro* ou *o-tyi-héréro* est un dialecte africain parlé dans le Benguéla. Il appartient à la famille des langues *Ba-ntu* (Cf. C. Hugo Hahn, *Grammaire du héréro* [all.], 1857, Berlin). — Trad.

inférieures et de limer en partie les dents supérieures[1]. L'imitation entre aussi en jeu; nous acquérons notre prononciation dans la période imitative de l'enfance lorsque les organes vocaux sont encore souples; ici encore, on donnera la préférence à la prononciation qui, pour une raison quelconque, est la plus propre au succès. La supériorité sociale influe beaucoup sur ces transformations; nous essayons à l'école et hors de l'école de reproduire la prononciation de la haute société. De même que le dialecte de cour de Chaucer devint le modèle universel en Angleterre et que le français parisien fait disparaître le patois languedocien, de même une prononciation différente de celle du *grand monde* devient la marque de la vulgarité ou du provincialisme. Dès qu'une prononciation particulière est devenue prédominante, elle réagit sur les mots qui font encore exception : ainsi en anglais *balcony*, *retinue* et *contemplate* ont, après une longue lutte, suivi la règle qui rejette l'accent aussi loin que possible.

Si nous passons en Amérique nous y trouvons un phénomène semblable. Il est rare que nous ne puissions reconnaître les Américains de naissance à leur prononciation. L'anglais, dans leur bouche, se prononce avec une nasalisation aiguë et rapide, qui peut difficilement avoir pris naissance dans le nasillement des puritains de la Nouvelle-Angleterre ou dans le mélange des races européennes, mais qui semble due aux influences d'un climat très chaud, extrême, comme le visage en lame de couteau des aborigènes qui se reproduit chez les blancs, leurs successeurs. Peut-être cependant est-ce surtout en Allemagne qu'il faut étudier cette question des emprunts phonologiques, à cause de ses nombreux dialectes et des diverses phases de sa prononciation gutturale. Ici, la population a été en contact avec les Slaves, les Finnois, les Magyars et les Latins; et M. Howorth s'est efforcé d'attribuer les sifflantes de l'Allemagne du Sud à une influence slave [2]. Quoi qu'il en soit, l'imitation est au fond de toute prononciation ; et ce sera

1. *Sir George Grey's Library*, I, 167.

2. M. Murray, dans son précieux ouvrage sur le dialecte des comtés sud de l'Écosse, remarque que la confusion d'*ai* et d'*a*, d'*oi* et d'*o*, etc., dans les mêmes mots, le changement de *wh* en *f* dans

l'une des tâches futures de la Glottologie de déterminer jusqu'à quel point la phonologie d'une langue a été modifiée par ses rapports avec une autre, jusqu'à quel point la similitude de chacune n'est que le résultat d'une similitude dans les conditions extérieures. Aucune difficulté psychologique ne se présente dans cette étude ; nous n'avons affaire qu'au mécanisme extérieur du langage, et des sons empruntés sont aussi naturels, aussi *possibles* que des mots d'emprunt.

11-16. Les mots d'emprunt sont d'une extrême importance pour retracer le développement et le progrès de l'esprit humain. Si la Glottologie est la science qui détermine les lois et l'histoire successive de ce développement incorporé dans les fossiles du langage, ce ne sera pas la moindre partie de son œuvre que de découvrir les dettes contractées par une race et une civilisation envers une autre[1]. Ce travail n'est pas aussi aisé

les dialectes du nord-est et la suppression du *th* initial dans *that*, sont dus à l'influence celtique.

1. (12-15) Nous devons nous garder de tirer des conclusions trop larges de pareils emprunts. Ils prouvent deux choses, et deux choses seulement : le contact social d'une langue avec une autre et la civilisation supérieure de la langue à laquelle des mots ont été empruntés, là où les mots d'emprunt sont nombreux et désignent des choses ordinaires. Mais ils n'impliquent pas que les objets désignés par ces mots d'emprunt fussent antérieurement inconnus et n'eussent pas de nom dans la langue indigène. Par exemple, les mots basques qui signifient *couteau, ganibeta* (fr. canif), et *nabala* (espagnol, *nabaja*, latin, *novacula*) sont des importations étrangères; cependant il serait absurde de supposer que les Basques n'eussent pas connu un tel instrutrument jusqu'à ce qu'il fût introduit chez eux par leurs voisins plus civilisés; les tailleurs de silex d'Abbeville, à ce compte, auraient été dans un état de civilisation plus avancée. Mais, en réalité, le prince Lucien Bonaparte a trouvé le mot basque primitif et indigène qui signifiait *couteau* dans un seul village obscur. C'est *haistoa*, dont le sens est *couper*, et qui a donné naissance à de nombreux dérivés.

Tirer une conclusion négative à cause de l'absence d'un terme indigène pour marquer un objet quelconque dans une langue, c'est une erreur parallèle à la méprise qu'on commet en refusant la connaissance de certaines choses aux Aryens primitifs, parce que les mots qui peuvent les avoir désignées n'ont pas laissé de traces dans les dialectes dérivés. De même que le géologue moderne insiste sur l'imperfection des annales géologiques, le glottologiste doit se rap-

qu'il peut sembler à première vue. Nous devons découvrir les lois générales qui nous permettent d'établir si tels mots sont réellement empruntés ou présentent seulement cette ressemblance accidentelle que le nombre limité des sons articulés amène parfois, comme dans l'américain du nord *potomac*, rivière, et le grec ποταμός; ou encore s'ils sont l'un et l'autre dérivés d'une source commune ou dérivés l'un de l'autre. Nous devons ensuite avoir des règles pour savoir si un mot est d'origine étrangère ou réellement de création indigène : et, par-dessus tout, quand nous avons établi que de deux mots l'un est prêté, l'autre emprunté, nous devons découvrir de quel côté est la dette.

17-18. Dans le cas du sémitique *keren* et du grec κέρας, latin *cornu*, par exemple, nous pouvons nous demander : ces mots sont-ils d'origine indépendante? sont-ce des mots empruntés? et, dans ce dernier cas, par quelle langue ont-ils été

peler que les débris seulement et les fragments de l'ancien langage nous ont été conservés par des hasards heureux. Des mots et des formes innombrables ont complètement péri. Pictet peut bien montrer qu'un objet désigné par le même nom chez les Aryens orientaux et occidentaux doit avoir été connu de nos ancêtres éloignés de a période préhistorique, — que le bouleau, par exemple (anglais *birch*, sanscrit *bhurjà* et vieil allemand *birca*) croissait sur les collines de leur patrie primitive, — qu'ils se nourrissaient d'épeautre (sanscr. *yavas*, grec, ζεία). Mais la réciproque n'est pas vraie. L'ancien aryen peut bien avoir connu l'huître, bien que le mot par lequel nous la désignons ne se rencontre maintenant que dans les dialectes de l'Europe (grec ὄστρεον, latin *ostreum*, all. *Auster*, angl. *oyster*) et ne se trouve pas dans ceux de la Perse et de l'Hindoustan. On doit regretter que Fick, dans son livre qui a fait époque, *Die ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas*, n'ait pas évité ce paralogisme, et se soit aventuré à décrire les progrès de la civilisation des Aryens d'Europe après qu'ils se furent séparés de leurs frères d'Orient, sans considérer que l'absence d'un nom commun pour le même objet en aryen oriental et occidental peut s'expliquer aussi bien par la perte du mot que par l'ignorance de l'objet lui-même.

On peut signaler ici une autre erreur commise par le même savant; elle atteste l'une des difficultés que nous rencontrons pour déterminer si un nom a été emprunté ou non. Dans l'ouvrage cité plus haut (p. 290), Fick dit que bien que le latin *cannabis* et le vieux slave *konop-l-ya* (Russe, *konapli*, *konopel;* polonais, *konepo*),

prêtés? Ou bien encore, le grec χρυσός est-il dérivé du sémitique *khârûts* = or? Si nous parvenions à découvrir que ces noms sont réellement des mots empruntés, cela jetterait une grande lumière sur l'histoire de la civilisation primitive et sur les anciennes relations des Sémites et des Aryens. Or, les lois comparatives du langage nous apprennent, d'une part, que la nasale finale du sémitique *keren* est une partie de la racine, d'autre part que la finale *nu* du latin est un simple suffixe et que le même mot apparaît dans le sanscrit *sringam*, corne, de *siras*, tête, d'où nous avons le grec κάρα, le latin *cervus* et l'anglais *hart*. Les Aryens orientaux de l'Inde n'avaient pas de rapports assez intimes avec les Sémites pour que ces derniers leur aient emprunté un nom aussi commun et aussi peu technique que *keren;* chez les Aryens d'Occident, on ne trouve la nasale qu'en latin, d'où les Assyriens et les Hébreux n'ont pu l'emprunter. De même, le rapport de χρυσός avec le sanscrit *hiranyam*

soient, sans aucun doute, empruntés au grec κάνναβις, le teutonique *hanpa*, *hanf* semble montrer que la culture du *chanvre* (angl. *hemp*) était connue des Aryens d'Europe avant leur séparation, puisque ce mot germanique a subi l'action de la loi de Grimm. Mais ceci suppose que l'action de cette loi cessa à une époque déterminée et qu'elle n'était pas observée au moment où les Germains furent mis en contact avec les Romains. Il est pourtant certain que nous sommes tout à fait incapables de déterminer l'époque où l'influence de l'analogie cessa d'être ressentie en teutonique et où les mots empruntés ne furent plus ramenés à la forme que l'analogie du langage et les réclamations instinctives de l'oreille et de la voix exigaient pour eux. En réalité, nous inclinons à penser que cette époque fut bien postérieure à l'introduction d'une littérature nationale, et cette opinion est confirmée par ce que nous observons en d'autres langues. Ainsi, en gaélique, *pascha* et *purpura* ont dû devenir *caisg* et *corcur*, d'accord avec la loi phonétique générale qui substitue *c* à *p* dans cette branche des langues celtiques, et ces mots doivent avoir été empruntés après l'établissement du christianisme en Bretagne. On montrera au chapitre IX que l'action de l'analogie sur la phonologie est encore puissante même dans les langues les plus civilisées et les plus *stéréotypées;* et il n'est pas sans exemple qu'un mot étranger soit *anglicisé*, même à notre époque de railways et de voyages. Il est évident, néanmoins, que si nous admettons une fois la possibilité d'une naturalisation des mots empruntés et leur obéissance à l'action de l'apophonie régulière, nous perdons l'un de nos critériums pour décider péremptoirement si un mot est indigène ou emprunté.

(zend *zaranya*, slav. *zlato*, phryg. γλοῦρος), et sa connexion phonologique avec la racine qui signifie *d'une pâle couleur jaune verdâtre* (d'où dérivent le sanscrit *haris*, le grec χλόη et χολή, le latin *viridis*, *bilis*, *luteus* et l'anglais *green*, *gall* et *gold*), écarte définitivement l'étymologie *khârùts;* ce mot vient d'ailleurs d'une racine sémitique qui signifie *graver* ou *creuser*.

Prenons un autre exemple dans le basque. Une grande partie du dictionnaire de cette dernière langue a été empruntée à l'espagnol ou au latin; au contingent latin, M. Bladé voudrait ajouter les noms de nombre basques *bi*, deux, et *sei*, six. Mais les lois de la phonologie s'y opposent. La labiale que nous voyons dans *bini* n'est rien autre chose que le *v* de *duo* qui a perdu sa dentale, comme dans *viginti;* d'un nombre distributif les Basques n'auraient jamais pu tirer un nombre cardinal. La seule forme latine de ce nom de nombre qu'auraient pu rencontrer les habitants de la Biscaye est *duo*, par l'intermédiaire de l'espagnol *dos*, comme le montrent les lois glottologiques. Et, en fait, il n'est pas besoin de rattacher *bi* à aucun mot latin. L'étude comparative des noms de nombre basques les a rattachés à la famille finnoise où *bi* et *sei* sont des formes possibles pour *deux* et *six* [1].

Ainsi les lois que nous avons obtenues par la comparaison des sons phonétiques dans différents groupes de langues, en nous rendant capables de remonter aux formes les plus anciennes d'un mot dans chaque groupe, ou à des dialectes éloignés de la ligne de contact, nous permettent de déterminer si nous avons affaire à des mots empruntés. De la même manière, d'autres lois peuvent entrer en jeu quand nous doutons de la priorité d'un emprunt. Ainsi, en accadien, *'uri* signifie *une cité*, ce qui tout d'abord nous rappelle le sémitique *tsir* (assyrien, *'uru*), et nous nous demandons : en supposant que ce soient des mots empruntés, de quel côté

1. En accadien, *bi* signifie *deux*, aussi bien que le mot ordinaire *kats* (esthonien *kats*); *sei* semble une modification du vieux nom de nombre qui signifie *trois* (comparez le japonais *mitsu*, trois, et *mutsu*, six). On peut retrouver *sei* dans l'esthonien *sei-tze*, sept (3-10), aussi bien que dans l'accadien *sussu* (soixante).

est l'emprunt? Or, je crois avoir montré [1] qu'un grand nombre de mots sémitiques qui désignent les premiers éléments d'une civilisation plus élevée sont tirés de l'accadien, et ceci donne lieu dès l'abord à la présomption que *tsir* est emprunté, et emprunté aux Touraniens, voisins des Sémites nomades. Cependant, quand nous découvrons que non seulement d'autres mots qui signifient des habitations fixes comme *hécâl* (accadien *é-gal*, grande maison) ou l'assyrien *muccu*, construction, sont venus de la Babylonie, mais aussi que *'uri* en accadien entre dans la composition d'autres mots indigènes, comme *murub*, cité, le *mu* initial ayant permuté avec l'*u* simple et *b* étant un suffixe de formation — nous sommes amenés à conclure que ce fut de la vieille civilisation touranienne en Babylonie que nous ont révélée les découvertes de ces dernières années, que l'ancien Sémite reçut ses premières leçons de culture. C'est là un renseignement de la plus haute importance pour l'histoire intellectuelle de l'humanité. Dès l'origine, le Sémite semble s'être tenu entre l'ancien et le nouveau, entre l'Asie et l'Europe ; — il ne fut pas seulement un négociant en denrées matérielles, mais un courtier en marchandises bien autrement précieuses, la pensée et l'invention. Je ne puis mieux terminer ce chapitre que par deux exemples frappants à l'appui de cette assertion.

Les Grecs tirèrent leurs poids et leurs mesures, aussi bien que leur alphabet, de l'Orient sémitique. Le type de ces poids et mesures fut la μνᾶ, qui passa aux Romains et de là au monde occidental sous le nom de *mina*. La μνᾶ est la *maneh* hébraïque et la finale *a* prouve que ce mot fut immédiatement emprunté, comme les lettres de l'alphabet, non pas aux Phéniciens de Tyr et de Sidon, mais aux populations araméennes qui se trouvaient plus au nord. Bœckh a montré que Pheidon, le grand roi d'Argos, établit son échelle de mesures d'après un modèle babylonien. Le musée britannique possède des tablettes d'argile qui portent des contrats écrits en cunéiformes assyriens, avec des étiquettes en caractères araméens ; elles indiquent qu'à partir du règne de Tiglath-Pileser (745 av. J.-C)

1. Origine de la civilisation sémitique, dans les *Transactions de la Société d'archéologie biblique* (angl.), I, 1872.

l'araméen fut la langue du commerce dans tout le monde assyrien. Ce n'est pas tout : la *mana* fut le poids-type avec lequel on pesa l'or et l'argent et qui régla toutes transactions commerciales. Il y eut la *mana* de Carchémish[1] qui, par sa position près des gués de l'Euphrate et sur la grande route de la Méditerranée, avait hérité de l'importance commerciale de Tyr

1. Cf. Maspero, *De Carchemis oppidi situ et historia antiquissima*, 1872, Paris (chez Vieweg); A. H. Sayce, *The monuments of the Hittites and the bilingual Hittite and cuneiform inscriptions of Tarkondémos*, Londres, 1882, et divers travaux du même savant dans les *Transactions de la Société d'archéologie biblique*. Nous empruntons à un mémoire de M. Sayce quelques renseignements sur Carchémish. Cette ville était la capitale des Hittites, peuple que les Égyptiens appellent Khétas ou Schétas (voir Emmanuel de Rougé, *le Poème de Pen-ta-Our*, Paris, 1856) et l'Ecriture *Hittim* (voir *Josué*, IX, 1). Nous ne connaissons jusqu'à présent l'histoire de ce peuple que par les monuments égyptiens et assyriens. Ils nous apprennent que du XVIIe au XIIe siècle avant J.-C. les Hittites furent le peuple dominant de l'Asie occidentale; ils étaient souvent en guerre soit avec l'Égypte, soit avec l'Assyrie. Les deux centres principaux de leur puissance étaient Kadesh, sur l'Oronte, et Carchémish, actuellement Jerabis, sur l'Euphrate, à seize milles sud de Birejik. Cette dernière capitale, située dans une île, soutint plus d'un siège de la part des Égyptiens; mais elle disparaît de l'histoire après le XIIIe siècle avant J.-C. A l'époque de l'empire assyrien, Carchémish fut la capitale de la nation qui était cependant divisée en divers royaumes secondaires jusqu'à la défaite de son dernier roi Piziris (717 av. J.-C.) par Sargon, qui s'empara de Carchémish et de ses richesses et en fit la résidence d'un satrape assyrien. La possession de Carchémish donna à l'Assyrie le commandement de la grande route de l'Occident. Cette cité devint le centre d'un commerce actif et l'un des poids-étalons de l'empire fut la *maneh* de Carchémish. Les Hittites, comme le montrent leurs noms propres conservés dans les monuments égyptiens et assyriens, ne parlaient pas une langue sémitique, et leurs sculptures attestent qu'ils n'appartenaient pas à la race de Sem. On peut croire que leur idiome fait partie du groupe dit *alarodien*, dont le géorgien, selon toute probabilité, est, de nos jours, le principal représentant. Les statues, célèbres dès l'antiquité, de la prétendue Niobé du Sipyle et du prétendu *Sésostris* de Nymphio (cf. Weber, *Le Sipylos*, Smyrne, 1880) portent des cartouches en caractères hittites, comme l'ont reconnu MM. Sayce et Dennis il y a peu d'années. Les plus longues inscriptions hittites, trouvées à Hamath, sont gravées *en relief* sur basalte; elles sont conservées actuellement au musée de Tchinly-Kiosk à Constantinople. V. d'ailleurs l'appendice de M. Sayce. — TRAD.

après la destruction de cette ville par les Assyriens ; il y avait aussi la *mana* « de la contrée » (d'Assyrie) ou « du roi ». Ainsi nous voyons Nergal-sarra-nacir (667 avant J.-C.) prêter quatre *manehs* d'argent selon la *maneh* de Carchémish à cinq *shekels* d'argent d'intérêt mensuel ; et sous l'éponymie de Zazai (692 av. J.-C.) une maison « avec ses arbres et ses portes » se vendait à Ninive une *maneh* d'argent « selon l'étalon royal. »

La *mana* pourrait sembler à première vue d'origine sémitique. Nous avons la racine sémitique *mnh*, compter, d'où vient l'hébreu *mânâh*, une portion, et à laquelle se rattache l'araméen *mene* que lut Daniel sur les murs du palais de Balthazar ; elle semblerait présenter une signification satisfaisante pour la *mana*. Mais cette dérivation est rendue impossible par le fait que *mana* en assyrien est indéclinable quand il est employé au sens strict, sans même admettre un pluriel, tandis que si c'était un mot sémitique, la forme ordinaire du nominatif serait *manu*. Ce doit donc être un mot emprunté, et la ressemblance de la racine aryenne *ma*, mesurer, qui nous a donné *moon* (lune) et *month* (mois), pourrait nous porter à chercher son origine de ce côté. Le grec μνᾶ, toutefois, dérive du sémitique et les Sémites n'auraient pas pu emprunter une *racine* étrangère, distinguée artificiellement d'un dérivé, pour en former un mot technique. Par conséquent, nous devons chercher ailleurs la patrie de la *mana*. On a généralement supposé que c'était l'Egypte, où l'on trouve aussi la *mna* à une date ancienne ; on ne la trouve cependant pas avant l'époque où les Égyptiens empruntèrent librement à la Palestine non seulement des mots tels que *sus*, cheval, et *sar*, prince, mais même *marcabutha*, chariot, et *sepet*, lèvre.

Une lumière nouvelle et inattendue a été récemment jetée sur cette question. Une vieille tablette de lois accadiennes, à laquelle est attachée une traduction assyrienne, ordonne que le mari qui divorce paie une demi-*maneh* d'argent ; faible pénalité, soit dit en passant, si on la compare à celle de la femme condamnée à être jetée dans la rivière pour avoir répudié son mari. Or, le mot *mana* se trouve dans la colonne accadienne et l'harmonie des voyelles s'accorde parfaitement avec la structure de cette langue. Il semble donc que nous ayons découvert

ici l'origine de ce mot qui, dans ce cas, serait venu de Babylonie dans un sens plus exact que ne l'avait jamais cru Bœckh, en même temps que beaucoup d'autres noms sémitiques de poids et de mesures sans en excepter même quelques noms de nombre. Il est intéressant de retracer ainsi l'origine et le développement de cette idée de mesure qui est à l'origine de la science aussi bien que du commerce ; — d'apprendre que la Babylonie fut le berceau des Touraniens, les premiers inventeurs ; que les Sémites ont été initiateurs et médiateurs dans ce grand travail de la civilisation, et que les nations occidentales ont hérité par eux des semences de civilisation que seules elles ont su amener à leur complet épanouissement.

Le second exemple auquel je faisais allusion rentre dans le même ordre d'idées. En sémitique la racine *hlp*, signifie changer ou échanger ; son dérivé *khâleph*, échange ou *agio*. Les Grecs ont tiré de ce dernier mot leur κόλλυβος [1] qui, comme ἀῤῥαβών (lat. *arrhabo* et *arrha*, de l'hébreu *érâbôn*), témoigne de l'ancienne activité commerciale du Sémite, à qui le Grec emprunta et l'idée et le nom des relations de commerce. Ce fut pourtant un commerce d'une espèce particulière ; le fait seul que les termes de banque et de finances sont d'origine étrangère, suffit à montrer, indépendamment du témoignage d'Aristote, que les affaires de ce genre convenaient tout d'abord fort peu à l'esprit grec. Il en fut de même à Rome. Les prêteurs d'argent n'y eurent jamais une bonne réputation, et le *collybus* de Cicéron est encore emprunté au mot grec κόλλυβος, emprunté lui-même. La race sémitique paraît encore ici comme le pionnier du commerce dans l'Occident, le médiateur entre l'Europe et l'Asie.

Mais ce ne sont pas les seuls souvenirs qui se rattachent à la racine *hlp*. C'est d'elle que les khalifes du mahométisme tirèrent leur nom. Ils furent les *représentants* et les *successeurs* du Prophète, — ceux qui, dans un ordre régulier de *changement*, ont été les Commandeurs des Croyants dans leurs luttes contre les infidèles de ce monde. Au milieu des incertitudes de la suc-

1. Κόλλυβος, *monnaie divisionnaire*, *très petite pièce de monnaie ;* par extension, *change ;* — les Latins ont formé de ce mot *collybus* qui signifie aussi *change*. — Trad.

cession, de la scission du khalifat en Espagne et à Bagdad, des vicissitudes sans nombre de la fortune, le nom de khalife cessa graduellement d'avoir le sens défini qu'il avait à l'origine. Il était réservé aux Européens et aux infidèles de l'emprunter et de s'en servir mal à propos comme du titre propre à tout souverain mahométan, puis de l'étendre à tout souverain quel qu'il fût, turc ou chrétien, oriental ou occidental. Combien ce terme s'est éloigné de sa signification originelle lorsque nous voyons une des rares compositions que nous a laissées la vie désenchantée du prince Charles-Edouard transformer le roi hanovrien d'Angleterre en un successeur de l'arabe Mahomet : « Je hais tous les rois et les trônes sur lesquels ils s'asseoient, depuis le roi de France jusqu'au *khalife* de la Grande-Bretagne ! »

CHAPITRE VI

LA THÉORIE DES RACINES

SOMMAIRE : 1. Le langage, reflet de la société, n'est pas à l'origine individuel, mais la propriété d'une communauté. — 2. Les mots ont été tirés par analyse des phrases complexes. — 3. Les mots composés sont d'origine postérieure. — 4. Par la comparaison on peut découvrir les types originels du langage. — 5. Nature de ces racines. — 6. Les racines diffèrent dans les langues différentes. — 7. Si elles avaient formé une langue parlée, elles n'auraient pu avoir une signification abstraite. — 8. Les objets étaient nommés d'après leurs qualités sensibles. — 9. Le nom de l'objet particulier ne pouvait être exprimé que comme faisant partie de la phrase. — 10. La période épithétique du langage. — 11. Elle implique la fixité. — 12. Les langues *cérémoniales*. — 13. Période de la création des pronoms personnels. — 14. Période de l'analyse. — 15. Changements des phrases selon les impressions momentanées des sens ; aussi les mots-phrases sont-ils innombrables. — 16. Les racines du lexique sont le résidu d'innombrables mots-phrases. — 17. Racines dissyllabiques. — 18. Tentatives pour expliquer l'origine du langage. — 19. La question n'est ni insoluble, ni oiseuse ; mais elle est en dehors du domaine de la Glottologie. — 20. Décomposition des racines aryennes. — 21. Vues de Pott et de Curtius. — 22. Il ne faut pas pousser trop loin l'analyse. — 23. Certains cris naturels sont polysyllabiques. — 24. Claquements des Hottentots. — 25. Dépérissement phonétique (ou permutation régulière des lettres). — 26. Les sons primitifs étaient indistincts. — 27. Les plus vieilles racines sont purement sensibles. — 28. Examen de la théorie des racines pronominales. — 29. Racines particulières à différents dialectes de la famille aryenne. — 30. Ce que sont en réalité les racines du lexique.

1. Toutes les sciences qui traitent de l'origine et de l'histoire primitive de l'homme établissent de plus en plus clairement

que l'homme est un animal *politique* (ζῶον πολιτικόν) dans un sens beaucoup plus large que l'a jamais imaginé Aristote. Au lieu de prendre pour point de départ des individus isolés (*atomistic individuals*), nous devons commencer par le contraire, la communauté. L'individu est le dernier produit et le dernier résultat du temps; la société actuelle, en tant que composée d'individus, est sortie d'une existence semblable à celle de la ruche, par un procédé de différenciation qui se retrouve, comme l'a montré M. Herbert Spencer, par tout le monde organique.

Le sauvage primitif n'était qu'une partie d'une tribu, sans idées en dehors de celles que la tribu possédait en commun. Les femmes et les enfants mêmes étaient une propriété collective; ainsi se réalisait d'une manière pratique la République de Platon. La propriété individuelle d'une femme semble avoir pris naissance par l'acquisition des femmes d'une autre tribu à la suite de guerres. La captive était à la merci de son maître; il pouvait la tuer ou en faire son esclave, — en d'autres termes, *sa femme à lui*, — comme il lui plaisait. Il en fut de même pour les autres espèces de propriété : la possession en commun précéda partout la possession individuelle, ce qui fait descendre la période où l'humanité vivait par troupeaux jusqu'à une époque récente de son développement.

Tout ceci jette beaucoup de lumière sur la période la plus ancienne du langage. En jugeant par analogie, nous devrions conclure que le langage, lien artificiel entre les diverses unités d'une tribu ou d'une communauté, a dû avoir aussi une origine *communiste*. Nous devons remonter jusqu'à l'ère de la ruche pour en découvrir les débuts. En d'autres termes, le langage a dû être d'abord une propriété commune, plein d'une signification vague, instinctivement sentie, mais ne distinguant pas encore des mots particuliers avec des sons et des sens spéciaux. En vérité, notre point de départ ne doit pas être le mot, mais un tout plus large et plus indéfini d'où est sorti le mot, c'est-à-dire *la phrase*. Ce tout a dû représenter le même sens général et indéterminé aux différentes unités de la communauté dont les besoins et les moyens d'exprimer leurs besoins étaient identiques.

2. Or, nous avons déjà vu que telle est en effet la vérité. Si

nous voulons remonter aux faits ultimes de la Glottologie, nous devons commencer avec la phrase, et non avec le mot isolé. On ne saurait répéter trop souvent que les mots sont sortis de la phrase; bien que chaque race ait appliqué ce procédé différemment, suivant ses tendances originelles, partout cependant le caractère général de ce *processus* a été identique. Partout les sons, les formes et les significations ont été différenciés. Le son indistinct, par exemple, qui représentait *l* et *r* dans la langue-mère aryenne, s'est scindé en donnant ces deux consonnes [1], de même que le son obscur qui sert pour *c* et *t* dans les îles Sandwich pourrait encore se résoudre en ces deux lettres et que les changements des voyelles verbales, insignifiants en sanscrit, sont devenus l'*ablaut* teutonique qui sert à distinguer les relations de temps.

3. Le mot composé [2], en particulier, est un exemple de cette différenciation; il faut que deux mots soient d'une signification bien nette et bien définie pour qu'on puisse en former un troisième d'une forme et d'un sens déterminés. La différenciation s'est encore accentuée quand l'idée contenue dans le composé s'est si bien fixée et définie qu'elle n'a conservé aucun rapport avec ses facteurs premiers, au point que l'un de ces facteurs ou tous les deux à la fois sont privés de toute signification indépendante et n'ont plus de sens que lorsqu'ils

1. Sur l'*l* et l'*r* indo-européens on peut consulter les travaux allemands suivants : Sievers, *Principes de physiologie phonétique*, pp. 50-56 (Leipzig, 1876); Lottner, *La place des Italiens dans la famille indo-européenne* (*Zeitschr. f. vgl. Sprachforschung*, VII, 18-49, 161-93); Fick, *L'unité linguistique des Indo-Germains d'Europe* (Gœttingue, 1873); Heymann, *L'l des langues indo-germaniques appartient à la langue primitive indo-européenne* (Gœttingue, 1873). — Fick et Lottner prétendent que l'aryen primitif ne connaissait pas l'*l* qui, d'après eux, ne s'était pas encore distingué de l'*r* aux dernières périodes de l'unité aryenne; Heymann soutient le contraire. — Trad.

2. Sur les mots composés dans les langues aryennes, voir Justi, *De la composition des noms dans les langues indo-germaniques*, Gœttingue, 1861 [all.]; Tobler, *Des mots composés*, Berlin, 1868; Meunier, *Les composés syntactiques en grec, en latin, en français et subsidiairement en zend et en indien*, Paris, 1872; Schröder, *La distinction des parties du discours en grec et en latin, avec des considérations sur les noms composés*, Leipzig [all.], 1874; Clemm, *Les récentes recherches sur les composés en grec* (7e vol. des Études de G. Curtius) [all.]. — Trad.

sont réunis. Aussi l'existence de composés dans une langue peut-elle être considérée comme la marque d'une période avancée ; avant de les acquérir, le langage aura dû sortir depuis longtemps de sa période d'enfance où se mêlent dans une inextricable confusion le sujet et l'objet. Les jugements contenus implicitement dans ces premières expressions à demi-conscientes que j'ai appelées des *phrases*, seront devenus explicites et précis, parce qu'ils auront été résumés dans un nombre toujours croissant de ces abstractions que j'ai appelées des mots. En fait, le nombre de mots ayant une signification distincte et précise est la mesure du progrès d'une langue et de la culture de ceux qui la parlent. Si donc il est évident que le langage tend continuellement à s'enrichir par là de mots et de sons différents, il s'ensuit que, pour parvenir à ses origines, nous devons renverser le *processus* de différenciation et découvrir ces rudes et confuses combinaisons de sons et de sens d'où sont sorties les ressources multiples du langage articulé.

4. Nous devons procéder à la manière du chimiste qui obtient ses corps premiers en analysant les divers produits de la nature ; ces produits, bien qu'infiniment variés, ont tous été obtenus par la combinaison d'environ soixante éléments simples qui, en s'unissant les uns aux autres dans des proportions différentes, ont ainsi *différencié* les nombreuses propriétés possédées par chaque combinaison particulière. De même, en Glottologie, nous devons jeter nos mots dans le creuset de la méthode comparative, briser les composés, analyser la grammaire, simplifier les significations et retracer le développement des distinctions phonétiques. C'est de cette façon que nous arriverons à nos éléments simples au delà desquels ne saurait s'avancer la Glottologie, du moins sans l'aide d'autres sciences, de même qu'il est impossible à la chimie pure d'aller au delà de ses substances premières.

C'est donc par la comparaison qu'on doit parvenir jusqu'aux racines du langage. Cette vérité est ancienne, mais l'explication scientifique en est toute récente. Les grammairiens de l'Inde, bien longtemps avant l'ère chrétienne, avaient ramené le lexique sanscrit à un certain nombre de racines primitives, en rapportant à un même monosyllabe tous les mots dont les

éléments non formatifs étaient semblables par le son ; les docteurs juifs du xe siècle avaient réduit la langue de l'Ancien Testament à des radicaux trilittères par la comparaison de l'hébreu avec l'arabe. Chacun pouvait voir que telle ou telle série de mots présupposait la même combinaison de lettres; c'était la racine d'où toute la série semblait être sortie, comme l'arbre du sol. Mais cette découverte resta stérile. Les Grecs se contentèrent de disputer pour savoir si le langage devait sa naissance à la convention ou à la nature. Les écrivains chrétiens considérèrent comme établi que les radicaux sémitiques composaient la langue du Paradis. Ce n'est que depuis les progrès de la Glottologie que l'on s'est demandé ce que sont ces racines et quel est leur rapport avec les mots qui en sont dérivés.

5-6. Il est nécessaire ici de prendre garde à deux choses qui ont été trop souvent négligées dans les discussions sur la matière. En premier lieu, la Glottologie ne peut aller au delà de ses faits; comme ces faits sont les mots-phrases et l'analyse ultime de ces mots-phrases, elle ne peut dépasser la période des racines ni spéculer sur l'origine des racines elles-mêmes. La théorie *bau-vau*, la théorie *pah-pah* ou la théorie *ding-dong*, sont toutes également en dehors de la province propre de la Glottologie. Si nous voulons prendre un parti à cet égard, nous devons réclamer l'aide des autres sciences.

En second lieu, il faut se rappeler que l'expression : « *racines du langage* » est employée d'une manière un peu vague. Il n'y eut pas une seule et unique langue primitive, d'après nos données du moins, comme je me suis efforcé de le démontrer; au contraire, les langues furent d'abord infiniment nombreuses, aussi nombreuses que les communautés qui les parlaient; il n'est nullement nécessaire que les racines de toutes ces langues fussent de même nature ou que les mots en aient été dérivés de la même manière. Bien au contraire, les principales races modernes, comme j'ai essayé de le montrer, ont suivi chacune une direction séparée, indépendante, en réfléchissant leurs pensées dans le langage. Par conséquent, parler de découvrir les racines du *langage* ou de rechercher l'origine du *langage*, c'est faire usage d'expressions décevantes qui peuvent induire

en erreur. Nous n'avons à nous occuper que des racines des *langues* et non du langage.

Les résultats obtenus par l'étude du groupe aryen ne sont pas universellement applicables ; ils ne peuvent être posés en règle ni pour le sémitique, ni pour le touranien. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de rechercher les racines des diverses familles de langues autant que cela est possible, puis de comparer les conclusions tirées de ces recherches.

7. Parmi les nombreuses théories étroites et fausses produites par l'étude exclusive de la famille aryenne, il n'en est point d'aussi répandue que celle qui attribue aux racines une signification générale et abstraite, comme si nos ancêtres de la période des racines n'avaient employé que des termes abstraits en conversant les uns avec les autres. Il suffit, cependant, d'énoncer cette proposition pour en voir toute l'absurdité. Comment des sauvages, dont le vocabulaire entier se composerait de mots tels que *apporter, briller, défendre*, se seraient-ils compris les uns les autres? Le langage doit partir de la désignation des objets sensibles, si nous voulons communiquer notre pensée aux autres, et de là s'élever, à l'aide de la métaphore, jusqu'aux conceptions abstraites et supra-sensibles. En outre, ces idées abstraites seront le dernier résultat de la réflexion, les *universaux* obtenus par l'esprit à la suite d'une longue éducation ; sinon, elles seront du caractère le plus vague et le plus insignifiant. Dans le premier cas, nous prêtons au barbare primitif l'esprit de l'homme civilisé ; dans le second, nous supprimons toute espèce de langage. Deux personnes ne peuvent converser au moyen de vagues généralités, surtout quand leur conversation doit en grande partie se borner aux seules nécessités de la vie. Même dans l'état actuel de la société, un terme général n'a pas le même sens pour deux personnes différentes. C'est ce que Locke appelait un *mode mixte;* avec toute notre culture et nos définitions scientifiques, il nous est impossible de faire en sorte que des épithètes telles que « *bon* » et « *noble* » présentent exactement le même sens et éveillent les mêmes associations d'idées chez deux esprits.

8-9. En fait, cette théorie est absolument contredite par ce que nous observons chez les sauvages modernes. Les objets sen-

sibles et individuels y portent beaucoup de noms, les termes généraux y sont très rares. Ainsi, les Mohicans ont des mots pour signifier : *couper tel ou tel objet;* ils n'en ont aucun pour exprimer simplement « *couper.* » Les habitants des îles de la Société peuvent parler de la queue d'un chien, de la queue d'un mouton, mais non d'une queue en général. Le dialecte des Zoulous [1] est riche en noms indiquant différents objets du même genre, suivant certaines diversités de la couleur, la surabondance ou l'absence de certains membres ou quelque autre particularité : ainsi, il y a des mots spéciaux pour désigner la *vache rouge*, la *vache blanche*, la *vache brune* [2]. Le sechuana n'a pas moins de dix mots pour exprimer : le *bétail à cornes.* Les Tasmaniens étaient si peu capables de former des idées abstraites qu'ils étaient obligés de dire « *semblable à la lune* » ou à quelque autre objet rond, lorsqu'ils avaient besoin d'exprimer l'idée de rondeur.

La théorie que nous combattons doit son origine à une attention trop exclusive prêtée aux phénomènes du lexique aryen. Là toutes les racines semblent n'avoir qu'une signification générale, d'où ont été tirés les noms des objets particuliers au moyen de suffixes. Ainsi *daughter* (*duhitâ*) est simplement « *celle qui trait,* » de la racine qui a la signification générale de « *traire ;* » *father* (*pater, pitâ*) signifie *le défenseur*, de *pâ; brother* (*bhrâtâ, frater*) signifie *le porteur*, de *bhar*. De la même manière, un grand nombre des mots dont nous nous servons se trouvent être, après analyse, de simples épithètes générales qui ont été affectées graduellement à la désignation d'objets particuliers. De là la conclusion précipitée des sanscritistes, que le général précède le particulier ; de là leur triomphante réfutation de l'hypothèse qui voit dans l'onomatopée l'origine du langage. Mais ils ont oublié que leur induction ne repose que sur un seul exemple et que cet exemple est tout à fait exceptionnel dans l'histoire du langage. La langue aryenne primitive, si toutefois elle a jamais existé, fut la langue d'hommes relativement civilisés. Des exemples tels que *duhitâ* le prouveraient suffisamment ; ils témoignent d'une existence

1. *Journal de la Société orientale d'Amérique*, vol. I, n° 4, p. 402.
2. Casalis, *Grammaire*, p. 7.

pastorale, et la persistance avec laquelle les divers membres de la famille aryenne sont restés fidèles au langage primitif ne peut s'expliquer qu'en supposant chez nos ancêtres une civilisation bien supérieure à celle que possèdent à présent les tribus ostiakes ou burmaises.

Celui qui étudie les langues aryennes s'occupe d'un langage où nous pouvons bien nous attendre à trouver des termes épithétiques généraux, mais il ne peut en conclure qu'il n'y avait pas à l'origine des mots particuliers pour désigner les objets particuliers [1]. Au delà de l'aryen primitif s'étend une vaste période inconnue sur laquelle la Glottologie ne jette que peu de lumières; le fait que dans tant de langues non apparentées les noms du *père* et de la *mère* sont formés au moyen de labiales, semblerait impliquer que *pitar* et *mâtar* furent choisis non sans intention; bien que le lexicographe doive dériver ces mots eux-mêmes de *pâ* et de *mâ*, « façonner [2], » ces termes indiquent cependant une période où les noms donnés aux parents étaient simplement les cris de l'enfance. Le *père* et la *mère* devaient avoir des noms avant que la racine *tar* ne fut combinée avec les racines *pâ* et *mâ* pour les désigner [3].

Mais l'erreur des sanscritistes va encore plus loin. Ils font du résidu de sons qui se trouve au fond du dictionnaire une sorte d'*anglais-pigeon* (français-nègre). De ce qu'un certain

1. Buschmann, après avoir comparé les mots employés par différents peuples pour exprimer *père* et *mère*, dans son travail sur les *Sons naturels*, ajoute ceci : « Je suis heureux que le développement que j'ai exposé fournisse une preuve simple de la formation indépendante des substantifs; car une certaine philologie systématique a, dans ces dernières années, proclamé cette théorie exclusive *que les racines de toutes les langues doivent avoir été des verbes.* »

2. *Mâtâ* dans le Rig-Véda est masculin, tout comme dans le géorgien et le *Tlatskanai* [*Athapascan*] *mama* signifie « père. » Nous pouvons difficilement identifier cette racine *mâ* avec *mâ*, mesurer; elle a produit le grec μαία et probablement le latin *manus* et *manes*.

3. Il y a cependant une vérité au fond de cette étrange théorie du caractère abstrait des racines. Les objets doivent avoir été nommés d'après leurs qualités. Ce fut par elles seulement qu'ils purent être connus; et bien que ces qualités fussent nécessairement externes et superficielles comme le bêlement du mouton ou le mugissement du taureau, elles doivent être nées des impressions causées par les phénomènes extérieurs sur les sens et l'esprit.

nombre de mots présupposent un monosyllabe commun avec une signification vague qui leur est commune, il ne s'ensuit pas du tout que ce monosyllabe ait jamais fait partie d'un langage parlé. Ce pouvait être simplement un archétype phonétique, impliqué par les dérivés, mais n'ayant jamais été exprimé consciemment dans le langage.

Nous pouvons encore moins affirmer que la vague signification générale attribuée à la racine fut originellement exprimée par elle. La racine peut avoir dans le principe désigné une action ou un objet particuliers; ce sens se sera perdu dans la suite, quand le progrès de la composition et l'altération phonétique eurent pourvu le vocabulaire d'autres termes.

Il y a cependant une part de vérité dans la théorie actuellement prévalente, mais elle est exposée d'une manière fautive. La phrase précède le mot, l'indéfini précède le défini; la période des racines, comme nous l'avons vu, est caractérisée par le manque de différenciation. Par conséquent, la racine aryenne, en marquant primitivement un objet particulier, l'aurait fait d'une manière toute différente de celle dont nous le désignerions aujourd'hui. Le particulier ne peut être compris qu'en relation avec le général; lors donc que l'idée du général n'existe pas encore, l'idée du particulier est à la fois vague et sensible. Le mot qui rend cette idée n'est qu'un signe, rien de plus, il est pareil à un nom propre et n'a pas plus de rapports subjectifs que n'en a le nom propre. Tant que l'objet peut être indiqué aux sens, on ne peut se méprendre sur le sens et le rapport du mot. Nous savons exactement, par exemple, ce que sont Jean et Henri quand on nous les montre du doigt; mais quand l'objet n'est pas présent, la signification du mot est entièrement vague et incertaine. Le jugement qui y est résumé n'est pas déterminé par un rapport immédiat avec telle ou telle chose; nous ne pouvons pas penser : « ceci est un arbre ; » par conséquent chaque personne forme son propre jugement et attache au mot une interprétation différente. Le terme n'est pas défini par son objet extérieur et le langage n'est pas encore arrivé à l'explication de ses mots par d'autres moyens. De cette manière les racines aryennes auraient pu facilement parvenir à ces significations vagues et générales que nous leur prêtons,

bien que représentant à proprement parler des actions et des objets individuels.

D'ailleurs, nous ne devons pas oublier que ce qu'on appelle la période des racines du langage aryen, telle qu'on nous la présente d'ordinaire, est une hypothèse très contestable. Aussi loin que vont nos données, il n'y a aucune raison de croire que l'aryen ait jamais été autre chose qu'un langage à inflexions, si différentes qu'aient pu être les inflexions primitives de celles qui nous sont familières. Nous ne pouvons être bien certains que de ceci : qu'il y eut un temps où l'Aryen primitif parlait une langue beaucoup plus simple que celles que nous connaissons, langue où les mots étaient pour la plupart courts, peu nombreux et de signification indéfinie ; à cette période primitive et barbare succéda ce que j'appellerai la *période épithétique*.

10. Identifier cette période des épithètes avec l'avénement de l'inflexion, voilà qui est tout à fait injustifiable et, comme j'espère l'avoir montré, contraire aux faits. L'hypothèse d'une période des racines n'est pas incompatible avec une inflexion rudimentaire et la période épithétique implique une longue série d'âges écoulés, une civilisation avancée et le développement de facultés poétiques supérieures. Lorsque la lune put être appelée « la *mesureuse* », la tribu qui parlait ainsi devait avoir laissé la barbarie loin derrière elle. C'était cependant encore une tribu, et peut-être pouvons-nous attribuer à ce communisme persistant l'adoption générale d'épithètes spéciales pour des objets particuliers et la ténacité avec laquelle elles ont été conservées et transmises. En tout cas, l'individu n'avait pas émergé de la communauté ; mais cela devenait inévitable lorsque la faculté imaginative eût fait son apparition, et l'ère des Rishis ne pouvait plus longtemps tarder.

11. Ce que j'ai appelé la période épithétique est d'une grande importance dans l'histoire de notre groupe de langues, en nous permettant de répondre à la question qui se posait à nous dans un précédent chapitre : Pourquoi la famille aryenne, avec la fixité de sa grammaire et de son lexique, nous présente-t-elle une si singulière exception à la règle des changements rapides dans le langage ?

Avant que la tribu-mère se fût dispersée, elle était déjà entrée dans la phase plus récente du développement linguistique où la coutume et la convention impriment leur cachet à la langue parlée et en consacrent la forme et l'expression. Le langage perd son ancienne énergie créatrice; le seul fait que l'on doit forger des mots nouveaux avec les anciens mots employés métaphoriquement montre que des habitudes régulières et la sphère élargie de l'imagination ont presque mis fin à l'invention de racines nouvelles; l'adoption générale de l'une de ces métaphores pour marquer un objet sensible atteste l'extinction de la faculté créatrice et le *conservatisme stéréotypé* de ceux qui parlent. Les hommes sont devenus à la fois trop hautement imaginatifs et trop étroitement conventionnels pour dépenser leur énergie dans ce passe-temps du sauvage, l'invention de mots nouveaux.

12. En fait, la langue est entrée dans sa période *cérémoniale* quand les sons que nous émettons sont devenus le sujet d'un exercice conscient de la pensée, et que l'esprit a été appelé à comparer quelque nouvel objet avec l'un de ceux dont l'ancien langage a déjà fourni le nom. Le son et le sens ne sont plus mélangés dans une confusion chaotique; le sens devient clair et distinct, et le son se subordonne au sens. Une langue dite *cérémoniale*, telle que le *bhasa krama* de Java, qui applique d'une manière déterminée des épithètes aux personnes et non pas aux choses, n'est que le développement ultérieur de la phase épithétique. On trouve dans le monde entier des langues *cérémoniales*, comme dans les grandes îles de la Polynésie, ou dans la conjugaison cérémoniale du basque, ou dans la langue des femmes de l'Amérique du Sud; elles témoignent partout d'une fixité naissante du langage, elles attestent les commencements d'une société constituée.

On peut rapprocher de ces langues cérémoniales un phénomène qui se rencontre dans plusieurs dialectes de l'Amérique du sud, où les mots qui désignent la *tête*, le *corps*, l'*œil* ou d'autres parties de la personne, ne peuvent être prononcés sans qu'une relation personnelle soit indiquée par un pronom possessif préfixé, ou niée par un préfixe négatif ou privatif. Ainsi « *tête* » se dit en mbaya *na-guilo*, en abiponien *na-maiat*,

en moxa *nu-ciuti;* « *œil* » se dit en mbaya *ni-gecoge*, en abiponien *na-toele*, en moxa *nu-chi* et en mokobi *ni-cote;* dans ces divers mots *na*, *ni* et *nu* signifient *mon*, ce qui nous rappelle le *milord* employé sur le continent.

13. La période cérémoniale ou épithétique du langage est celle où je placerais l'origine des pronoms personnels. Bleek a montré que ces pronoms étaient originairement des substantifs signifiant *domestique*, *seigneur*, *révérence*, etc., du moins en ce qui regarde les idiomes *Ba-ntu* de l'Afrique australe. Le même fait apparaît dans les langues de l'Asie telles que le chinois, le malais, le japonais, où le caractère transparent du langage nous permet de pénétrer jusqu'aux significations premières des pronoms. Ainsi le malais *ulun*, = je, veut encore dire en lampong, « un homme, » et le kawi *ngwang*, = je, ne peut être séparé de *nwang* = homme. Affirmer qu'une transmutation d'expressions telles que *votre révérence* ou ὅδε ὁ ἀνήρ en pronoms personnels appartient à une période avancée du développement linguistique, c'est énoncer ma propre proposition en d'autres termes; par contre, la tentative de résoudre le nominatif du pronom de la première personne aryenne (*aham*, *ego*) en deux *éléments pronominaux* *ma* + *ga* ne résiste pas au premier examen. L'*m* initial ne se perd jamais dans les langues aryennes en général, bien qu'il puisse disparaître en grec à cause du digamma, comme dans μάλευρον, à côté de ἄλευρον pour Ϝαλευρον, de Ϝαλέω ou dans μίτος, à côté de ἰτέα (latin *viere*, *vimen*). Quant à *ga* (grec γε) il se trouve encore dans le Rig-Véda sous la forme de l'aspiré *gha*. Métamorphoser ce singulier *ma* en un pluriel *nas*, comme l'ont essayé quelques adeptes trop impatients de la théorie pronominale, c'est faire violence à toutes les lois phonologiques des langues indo-européennes. Dans ma « *Grammaire assyrienne* » j'ai émis cette opinion que la comparaison des dialectes apparentés nous amènerait à inférer que la forme originelle des deux premiers pronoms personnels en sémitique était la même, *ecet*, forme qui nous rappelle l'éthiopien *acata* « honorer » ou « remercier ». On pourrait prouver aussi que le pronom de la troisième personne dut être à l'origine *su'u* qui est peut-être parent de *schvh*, signifiant *semblable*, et par suite *compagnon*.

14. La période épithétique, par conséquent, aurait été soit la

phase finale de la période des racines, soit le commencement de la période secondaire d'analyse (*non pas* de flexion), selon le point de vue auquel nous préférons nous placer. Sa détermination ne peut pas plus établir la nature des racines ou l'existence de la flexion durant la période des racines que ne le peuvent ces fausses flexions, telles que *dom* et *head*, dont j'ai traité dans un précédent chapitre. La racine reste ce qu'elle était auparavant, — le résidu d'un groupe de mots où le lexicographe a découvert une combinaison de sons commune et une signification commune, mais qui n'a jamais pu faire partie d'une langue parlée, et qui, dès l'abord, tout en désignant le particulier et le concret, avait encore une signification vague et une prononciation indéterminée; elle pouvait alors être employée pour toutes les parties du discours. Ce fait était dû à ce que le langage commence avec la phrase et non avec le mot isolé, lequel est le dernier développement du temps, le dernier résultat de la simplification et de la réflexion. Par lui-même le radical était aussi bien la marque d'un simple objet sensible qu'aucun des mots qui désignent les diverses sortes de queues dans les idiomes des îles Sandwich; mais cette signification fut étendue par l'usage qu'on en fit en qualité de mot-phrase ou de jugement.

15. A proprement parler, l'Aryen primitif n'avait aucune conception d'un objet particulier à part de l'universel; une telle distinction réclame une comparaison et jusqu'alors le général et le particulier se confondaient, le général étant le particulier étendu, le particulier, le général spécialisé. Nommer chaque objet selon l'impression momentanée qu'il causait sur les sens devait nécessairement donner naissance à une multitude infinie de noms, non seulement pour des objets qui semblaient différer par quelque petite particularité, mais encore pour le même objet selon le temps ou les circonstances où il frappait les sens. Ceci, joint au pouvoir créateur du langage primitif, dont nous trouvons encore des vestiges dans les races inférieures de l'humanité, devait produire un nombre infini de mots. Les mots qui, à différentes époques ou dans le même temps, servaient à désigner le même objet, ont dû être aussi nombreux que les dialectes qui, comme je me suis efforcé de

le montrer dans un chapitre précédent, ont été les véritables centres primitifs du langage. C'est par là seulement que nous pouvons nous rendre compte de l'existence de racines synonymes, qui deviennent d'autant plus abondantes que la langue que nous étudions est moins développée. Ainsi, selon Adelung[1], les Caraïbes expriment la même idée par des racines très différentes et le professeur Key, dans ses *Doutes d'un non-sanscritiste*, n'est pas la seule personne qui ait été étonnée du nombre immense de radicaux sanscrits qui signifient tous « *aller* ».

16. Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer dans une page précédente la fécondité des tribus sauvages pour inventer des mots nouveaux et les changements rapides dans le vocabulaire qui se produisent chez elles. Peut-être l'un des exemples les plus frappants de ce fait est-il le suivant. Dans l'île de Tasmanie une population d'environ cinquante personnes n'avait pas moins de quatre dialectes. Chacun de ces dialectes avait un terme différent pour « l'oreille, l'œil, la tête » et autres mots également fréquents. Notre langue elle-même, bien qu'à demi-fossilisée, n'a pas tout à fait perdu la faculté de créer de nouvelles racines, comme on peut le voir en se reportant à un dictionnaire d'argot ou à une encyclopédie scientifique, et ceci peut nous donner quelque idée des inventions infinies du langage, avant qu'il eût été cristallisé par la convention et par l'établissement d'une société régulière. De même que les idiomes que nous connaissons sont nés des débris d'innombrables essais oubliés de langage, de même les racines présupposées par le lexique sont les restes obtenus par sélection d'une multitude infinie de mots-phrases primitifs. Là, comme ailleurs, en effet, la sélection naturelle a joué son rôle, et les progrès de la civilisation ont consisté à unifier et à réduire au minimum la prodigalité inépuisable de la nature. De même, l'infinie variété des significations qu'on pouvait dériver de chaque mot-phrase fut graduellement réduite, jusqu'à ce que chaque idée eût un son spécial et approprié et que la phrase se séparât en mots particuliers, comme le mot en lettres.

17. Mais cette individualisation du mot isolé est le dernier ré-

1. *Mithridate*, III, 2, 686. Cf. Rochefort, 364.

sultat du temps et de la réflexion ; d'après les inductions qu'autorisent nos données, il n'y a jamais eu une période où la racine existât dans sa simplicité nue, non plus qu'il n'y eut un temps où la lettre ou la syllabe existèrent isolément de la racine. Ce sont là des fictions du grammairien et du lexicographe, des analyses commodes pour l'étudiant moderne. La flexion dans les langues aryennes implique une flexion antérieure d'après laquelle elle s'est modelée ; un grand nombre de radicaux, comme nous l'avons vu, ne peuvent être employés pour la comparaison qu'en étant traités comme des thèmes. Ceci en fait tout d'abord des dissyllabes ; ils cessent ainsi d'être des racines monosyllabiques. C'est la même conclusion à laquelle nous sommes amenés par la considération des mots tels que *bhûs*, *bhûm*, *sthât*, *sthâtar*, mots de signification identique. Si nous nous rappelons que *k* était constamment suivi de *u*, nous voyons qu'il y a toute une classe de racines comme *loqu-or* qui n'ont jamais pu exister sous une forme monosyllabique dans une langue parlée [1]. On expliquerait mieux des formes telles que *ad-mi* qui se présentent à nous avec le simple radical immédiatement attaché à l'inflexion de la période épithétique, en les considérant, ainsi que nos propres monosyllabes anglais, comme les produits de l'altération phonétique, et non en les regardant comme les vestiges d'une *période des racines* imaginaire, puisque la tendance du langage est l'usure et la contraction plutôt que l'extension et l'accroissement.

18. Une autre idée exclusive et fausse qui a, pendant quelque temps, fait partie de la théorie des racines, c'est que nous devons rechercher en elles l'origine du langage. Aussi a-t-on essayé

1. Fick (dans son *Unité linguistique des Indo-Germains d'Europe*), suivant les traces d'Ascoli, a prouvé d'une manière évidente l'existence de deux *k* dans l'aryen primitif; l'un d'eux s'est transformé en *kw* (*qu*) dans certains dialectes européens. Havet (*Mémoires de la Société de linguistique*, II, 4, 1874) dans un article intitulé : *l'Unité européenne*, montre que les deux *k* se sont ainsi transformés :

K primitif = Ital. *k* (*c*) ; Grec κ ; Allemand *h;* Aryen oriental, *s';* Slav. *s;* Lithuanien *sh.*

Kw primitif = Aryen oriental *k; t', p, kw* (*ku*) ; Gaélique *k;* Kymrique *p* ; Latin *kw* (*qu*)*;* Osque-Ombrien *p;* Grec π, κυ ; Ionien, κ*;* Allemand *hv, f* (*p*), *h* ; Lettoslave, *k, p, kw* (*ku*).

de les dériver soit de l'imitation des sons naturels, soit d'interjections, soit encore d'une sorte d'inspiration intuitive. Geiger croit qu'elles ont pris naissance par suite de l'effort fait pour imiter les gestes et l'expression musculaire de l'émotion; Bleek voudrait les faire venir des cris des animaux ou plutôt des sons inarticulés émis par les singes anthropoïdes. L'insuccès de ces tentatives, l'impossibilité d'appuyer ces hypothèses sur les faits du langage seul ont amené une réaction contre les recherches de tout genre sur l'origine du langage. La *Société de linguistique* de Paris a refusé de recevoir aucun mémoire qui porterait sur ce sujet.

19. Mais de ce que la solution de ce problème est en dehors de la Glottologie proprement dite, il ne s'ensuit nullement qu'il soit oiseux ou insoluble. Au contraire, la Glottologie étant une science historique, nous ne pourrons jamais bien comprendre les problèmes du langage tant que nous n'aurons pas résolu l'énigme de son origine. Mais ceci ne peut se faire qu'à l'aide des autres sciences; la Glottologie ne peut pas aller au-delà des limites du langage, et la physiologie et la psychologie doivent expliquer le reste. En tant que glottologistes, nous devons commencer par l'étude des racines; ce sont les faits les plus anciens auxquels nous puissions remonter. La décomposition des racines elles-mêmes, les germes d'où elles sont sorties, cela appartient à d'autres branches de la science.

Tout ce que nous pouvons faire, c'est de marquer clairement la nature de ces racines et d'en fixer les limites, de déterminer, en un mot, où commence le langage, où il cesse d'être l'expression inarticulée et inconsciente des désirs instinctifs. La difficulté que nous rencontrons ici est celle qui se présente partout à celui qui étudie la création. Il n'y a pas d'interruption, de lacune soudaine dans la nature; tout se suit dans un ordre régulier et invariable. Toutes les lignes de démarcation absolues sont nécessairement artificielles; nos genres et nos espèces, nos époques et nos périodes, enfin nos classifications en général n'existent que pour la commodité de la science. Il y a certainement des types idéaux, autour desquels se groupent les phénomènes; mais ces groupes passent insensiblement les uns dans les autres et nous ne pouvons en général

établir des divisions précises qu'au prix d'un peu d'arbitraire. Il en est ainsi pour le langage : nous pouvons déterminer de quel côté de la ligne est le langage, de quel côté se trouvent les simples cris inarticulés; mais la ligne de démarcation elle-même est incertaine et ne peut être tracée qu'approximativement. Par conséquent, croire que les racines sont de simples interjections ou des imitations de sons, c'est confondre les deux côtés de la ligne de division et ignorer la différence qui sépare le langage et les cris inarticulés.

Les racines ne sont pas des cris produits par l'imitation ou l'émotion, bien qu'elles puissent être nées de ces cris; mais l'investigation de ce *processus* n'a rien de commun avec la science du langage. On peut réduire le dictionnaire aryen à un certain nombre de radicaux; mais nous ne trouvons par là que l'origine du dictionnaire, et non celle du langage. C'est donc excéder les limites de notre science que de citer des exemples de mots dérivés d'interjections ou de sons naturels, comme le chinois *ngô* = s'arrêter, et *miau* = chat, pour défendre les théories *pah-pah* et *bau-vau* sur l'origine du langage, ou d'essayer de réfuter ces théories en montrant que des exemples supposés d'imitation, comme *thunder* et *raven* (*corvus*), doivent leur origine à des racines de sons très différents. Le plus que puisse faire la Glottologie, c'est de montrer que des mots ont été effectivement tirés de ces deux sources pendant la période historique; dans ce cas l'analogie peut nous permettre de conclure que l'homme primitif *a pu* créer ses racines d'une manière semblable. Mais il n'existe pas de preuve, du moins philologique, de ce fait; et quoique l'esprit, quand il est devenu conscient, puisse passer des vagues cris naturels aux formes les plus hautes du langage, il est difficile de voir comment ce passage pouvait s'accomplir quand l'esprit était encore inconscient, — comment, en d'autres termes, l'esprit a pu passer de l'inconscience à la conscience et à l'expression consciente.

Dire que cela s'est produit par l'inspiration intuitive, c'est simplement énoncer la question sous une forme différente. Il nous faut savoir d'où cette inspiration est venue et comment l'esprit devint pour la première fois conscient. Mais c'est là évidemment une question de psychologie et non de Glottologie.

Nous n'apercevons nettement que ceci : comme le langage est l'expression extérieure et le revêtement de la pensée consciente, il a dû dépendre dans une large mesure du développement de la conscience qui devient possible quand la pensée peut s'objectiver elle-même et ainsi faire un retour sur elle-même. Le langage est l'expression de la société; il commence et finit avec elle. Avant la société il n'y a pas de langage proprement dit, parce qu'il n'y a ni pensée consciente, ni relations entre les hommes. Par conséquent, nos recherches linguistiques seront bornées par les limites de la science et de l'archéologie sociales. En Sociologie nous ne pouvons aller au delà de la famille; de même, en Glottologie, nous ne pouvons remonter plus loin que les monuments existants du langage.

Il est donc clair que la Glottologie doit se confiner dans les limites de la période des racines, et porter son attention non sur la question de leur origine, mais sur celle de leur nature.

20. Dans un chapitre précédent j'ai tâché de montrer que les racines n'étaient pas nécessairement monosyllabiques, et que la théorie qui le prétend est l'une de ces *idoles* produites par le trop d'importance accordée à la famille aryenne. Cette théorie est unie à la croyance au bilittéralisme originel des radicaux sémitiques. Le caractère analytique de l'aryen a beaucoup encouragé cette dernière opinion ; on n'a pas fait attention aux différences essentielles entre ces deux familles de langues. Mais, bien que la tentative pour résoudre les racines sémitiques en leurs éléments ultimes n'ait point réussi, il n'en résulte pas qu'il en soit de même pour le groupe aryen. Dans tout ce groupe règne l'esprit d'analyse; aussi est-il possible que les racines aryennes soient susceptibles d'une nouvelle décomposition. La composition et l'inflexion sont les traits distinctifs de cette famille, et ce qu'on appelle la période des racines pourrait n'être que l'ère qui aurait fermé une période de racines antérieure. Cette probabilité est fortement confirmée par un fait qu'il est difficile d'expliquer autrement, à savoir l'existence de racines de signification semblable qui ne diffèrent que par leurs consonnes finales. Ainsi nous trouvons à côté de *bhâ* (φημί), *bhan* (φαίνω), *bhas* et *bhav* (φαῦος, *favilla*); à côté de *sta* (stare), *stap* (stipare)

stambh (*stamp*), *star* (στερεός), *stal* (*stellen*) et *stav* (σταυρός).

21. Partant de ce fait, le professeur Pott a cherché à analyser ce qu'on est convenu d'appeler les racines et à montrer que toutes celles qui renferment deux consonnes sont des composés; en sorte que la plus ancienne forme de l'aryen aurait ressemblé aux dialectes de la Polynésie où toute syllabe doit se terminer par une voyelle. Une grande partie de ces composés, selon Pott, contient une préposition; ainsi *pinj*, « peindre », vient de *api* (ἐπί) et de *anj*, « oindre ». G. Curtius[1] combat cette théorie par quelques objections d'une grande force. D'abord ces racines composées sont traitées dans la composition des mots tout comme les autres racines primitives, et tandis que l'*api* initial peut en sanscrit devenir *pi*, cela n'est jamais le cas en grec. La perte de la voyelle est donc particulière au sanscrit et n'a pu se présenter dans l'aryen primitif. En second lieu, il n'y avait pas dans les premiers temps du langage un amalgame aussi étroit et aussi intime de la préposition et de la racine que l'impliquerait l'analyse de Pott. Même en grec et en sanscrit l'origine nominale et indépendante des prépositions est si clairement sentie que l'augment et le redoublement sont insérés entre la préposition et la forme verbale. Le latin et le grec eux-mêmes ne possèdent que peu de racines composées qui leur soient communes.

Bien que la thèse de Pott doive être abandonnée, il est certain que bien des racines sont en réalité des composés. Le radical *yu* ne peut être séparé de *yug* et *yudh*, ni le radical *tar* de *tras* et *tram*, *trak* (*torqu-eo*) et *trap* (*trepidus*), *trib* (τρίβω) et *trup* (τρύπ-ανον). Curtius[2] émet l'idée que les formes plus longues sont réellement composées de deux autres racines : *yudh*, par exemple, étant amalgamé avec *dha* (faire), et le *k* dans *trak* étant identique à la gutturale qui distingue λιθαχ de λιθο. Dans ce cas, les racines composées auraient été primitivement dissyllabiques, *yu-dha* et *tar-ka*. Cette idée est indubitablement vraie; nous pouvons difficilement expliquer d'une autre façon des racines telles que *vridh* et *ridh*, « croître », *dâ* et *dam*

1. Curtius, *Principes d'étym. gr.* [all.], p. 34-41.

2. *La chronologie de la formation des langues indo-européennes* [all.], p. 28-30.

« lier » ; et cette théorie serait tout à fait d'accord avec l'idée que la *période des racines*, en tant qu'on peut l'admettre, fut une période d'inflexion rudimentaire qui précéda la période plus avancée des épithètes.

Cette théorie est aussi appuyée par l'analogie des langues touraniennes. Ce groupe de langues n'a encore attiré que fort peu l'attention des glottologistes ; jusqu'à ces derniers temps nous ne pouvions l'étudier que dans des idiomes modernes. Mais l'accadien nous a enfin fourni pour la comparaison une base plus ancienne que la langue du Rig-Véda, et la transparence, la clarté du groupe touranien nous met à même d'obtenir des résultats plus certains que là où nous avons à lutter contre toutes les obscurités de l'altération phonétique. Or, les racines accadiennes, simples comme elles nous apparaissent, contiennent néanmoins des composés où les éléments sont aussi intimement amalgamés qu'ils le seraient dans les racines aryennes, si l'opinion de Curtius était exacte. Ainsi *is*, « un tas, » est combiné avec *é*, « maison » pour former *es* « une construction » et avec *me* « multitude « pour former *mes*, » beaucoup ». Ce dernier mot serait d'une haute antiquité, si, comme je le crois, l'*s* final, qui marque la troisième personne pluriel du temps passé, en est un reste. Nous avons donc en touranien, et à une époque très reculée, des mots composés où les deux éléments sont si bien soudés qu'ils sont devenus dans l'usage un mot unique, et cependant le génie des langues touraniennes est tout à fait contraire à la composition.

22. Mais nous devons toujours nous tenir en garde contre les excès de l'analyse. Nous ne pouvons pas juger le sauvage primitif d'après nos règles de simplicité. Au contraire, la simplicité est le résultat du progrès et de la culture ; plus nous remontons la suite des âges, plus nous nous rapprochons de l'état naturel, plus nous rencontrons la nature et son inextricable multiplicité. Rien ne peut être plus compliqué, plus embrouillé que la grammaire des Peaux-Rouges ou des Esquimaux. La simplicité de notre propre grammaire est le résultat de longues séries de généralisations étendues et d'analyses de la pensée. De la variété sort l'unité ; de la multiplicité procède la simplicité. Tous les progrès dans la philosophie et dans les sciences consistent à ré-

duire le multiple à l'un. Il en est de même pour le lexique que pour la grammaire. La signification des mots commence par une vague confusion d'où sortent peu à peu par évolution des formes définies avec des sens définis. Le langage est l'expression de la pensée ; et les premières idées furent des embryons confus non moins que la vie primitive de l'homme lorsque la société était pareille à une ruche. Elles n'avaient aucune unité ; on n'avait pas encore subordonné une idée à une autre ; mais chacune était simplement l'impression particulière du moment, avec tout le vague et toute la complexité d'une sensation. Par conséquent, nous ne devons pas nous attendre à trouver la simplicité de la forme non plus que la simplicité du fond ou du sens à la période des racines, et la négation de ces faits est le plus sérieux argument contre l'hypothèse de Pott.

23. Comme le remarque Bleek, un grand nombre de nos sons involontaires, tels que l'éternuement, par exemple, ne sont pas du tout simples et monosyllabiques ; et, quelle que puisse être l'origine du langage, il est certain que, sous le rapport phonétique, c'est-à-dire matériel et physiologique, nous ne pouvons établir aucune distinction entre les cris que provoquent les émotions et le langage articulé.

24. On ne peut appeler ni simples ni faciles les claquements du Hottentot ; et pourtant il est impossible de les expliquer comme une addition postérieure du langage. Ils remontent à la source même du langage, et sont peut-être un reste de ce qui a caractérisé autrefois la plupart des autres langues du monde, mais s'est perdu depuis sous l'influence du dépérissement phonétique[1].

25. L'altération phonétique n'est qu'un autre mot pour la *paresse* ; on désigne ainsi l'effort, — car il y a effort, — pour

1. Les *clicks* et les diphthongues ont disparu « dans les éléments grammaticaux de la langue hottentote », « bien que les trois quarts de cette langue contiennent, on peut le dire, des clicks », selon la *Grammaire comparée des langues de l'Afrique australe* de Bleek, I, p. 47. Le même écrivain affirme d'après Klaproth que l'on rencontre des *clicks* dans la langue circassienne ; « on remarque deux *clicks* dans la langue *T'iche* parlée au Guatémala, dont il existe une vieille grammaire espagnole en manuscrit dans la bibliothèque de sir G. Grey. »

s'épargner toute peine en parlant, et c'est là la grande cause des changements dans toutes les langues.

L'expression de « permutation des lettres » est à vrai dire impropre. Les sons ne peuvent se transformer en d'autres que suivant des lois physiologiques strictes ; et l'action de ces lois est déterminée par l'effort pour faciliter la prononciation. *K*, le son plus dur, peut devenir *h*, mais le contraire ne peut pas se produire, à moins que n'interviennent d'autres lois. Lors donc que nous trouvons qu'un *t* anglais répond à un *d* grec et à un *z* allemand, nous ne pouvons pas supposer que le *t* plus difficile ait été adopté à la place du *d* plus aisé ; et cependant, supposer que le *t* gothique est resté fidèle au son originel, tandis que le *d* du sanscrit, du grec et du latin témoigne de l'influence de l'altération phonétique, laisserait le *z* haut-allemand tout à fait inexpliqué.

26. La seule interprétation de ces faits qui nous soit permise, c'est que tous ces sons ont été les différenciations indépendantes d'un son originel et obscur qui contenait en lui les autres consonnes plus claires ; de même que la signification du mot-racine a été graduellement élaborée jusqu'à ce que les conceptions implicites qui y étaient contenues se fussent distinguées les unes des autres[1].

1. Ce caractère primitivement indistinct des sons émis ne suffira pas sans doute à expliquer les phénomènes de la loi de Grimm. La famille aryenne était arrivée à un degré comparativement élevé de culture avant la séparation de ses diverses branches ; ce seul fait montre que les Aryens avaient laissé la période des racines et ses phénomènes accessoires loin derrière eux. Néanmoins ce manque de netteté exerça une certaine influence sur la curieuse permutation de sons remarquée pour la première fois par Grimm, comme dans le cas de l'*l* et de l'*r* ; le reste est dû aux caractères particuliers de chaque tribu déterminés par le climat et la nourriture, causes auxquelles s'adjoignait la puissance de l'analogie. Quant à l'alphabet originel que l'on attribue à nos ancêtres éloignés et qui comprenait les lettres : *a*, *i*, *u*, *l* ou *r*, *n*, *m*, *h* (avec *gh*, *dh*, et *bh*), *s*, *g*, *d*, *b*, *k* (*kw*), *t*, et *p*, c'est un point de départ logique, et non historique, comme la langue des racines elle-même. C'est le résultat de l'analyse et de la comparaison des formes plus récentes du langage ; il n'a pas plus de réalité historique que le *jus gentium* que croyaient avoir trouvé les Romains en réunissant tout ce qui était semblable dans les lois et les coutumes des nations à eux connues et en éliminant le reste, — ou que la *religion naturelle* des théologiens du dernier siècle.

Mon ami M. Sweet en est venu à cette conclusion que l'homme primitif était aussi peu apte à distinguer nettement les sons qu'à distinguer les idées et les rapports grammaticaux. Cette croyance est confirmée par tous les faits dont nous disposons. L'oreille musicale est aussi bien la création d'une civilisation avancée que l'œil du peintre ; le sauvage moderne ne compose sa musique que des notes les plus élevées, les plus grossières et les plus rudes. Il en est naturellement de même pour les sons du langage. L'appréciation des nuances délicates de sons, qui a produit la poésie et la musique d'une part et de l'autre des langues telles que le grec, est inconnue aux barbares. L'habitant des îles Sandwich ne peut découvrir aucune différence entre *c* et *t;* et si nous montons plus haut dans l'échelle de la civilisation, nous voyons les Chinois transformer *Christ* en *Ki-li-sse-tu* [1]. Plus nous poussons dans le passé nos recherches phonologiques, plus s'accroît le nombre des sons neutres. L'ancien égyptien ne faisait aucune différence entre *r* et *l;* la comparaison des racines montrerait qu'il en était de même dans l'aryen primitif. Nous fondant sur l'alphabet, nous pourrions conclure que le sanscrit était autrefois incapable de distinguer le *b* et le *v*, et l'assyrien écrit *m* et *v* avec le même caractère. Le finnois n'a que onze consonnes ; il n'est pas une seule langue polynésienne qui en ait plus de dix : quelques dialectes australiens n'en contiennent que huit, avec trois variantes [2]. Tous ces faits démontrent que le nombre des sons possédés par le langage primitif était extrêmement restreint ; ces sons étaient pour la plupart d'un caractère neutre et tellement indistinct, que nous trouverions difficile de les prononcer. Nous aurions ainsi une explication jusqu'à un certain point

1. L'impuissance des Chinois à prononcer beaucoup de consonnes qui nous sont familières, est attestée d'une manière bien curieuse par les étranges transformations qu'ont subies les noms et les mots hindous dans la littérature du bouddhisme chinois et qui rendaient si difficile l'interprétation de ces écrits jusqu'à ce que Stanislas Julien eût montré comment *Bouddha* était devenu *Fo*, *Bénarès*, *Po-lo-nai* et *Brahma*, *Fan*. Tandis que les Chinois transforment *r* en *l*, les Japonais changent *l* en *r*. Selon Fabricius, les femmes au Groënland prononcent *k* à la fin des mots comme *ng*, et *t* comme *n*.

2. Max Müller, *Science du langage*, II, 167.

satisfaisante d'un phénomène dont nous avons parlé plus haut, à savoir de l'existence, dans la famille aryenne, de racines qui diffèrent par la consonne ou les consonnes finales, mais ne peuvent être séparées les unes des autres, à cause de la similitude de leur sens et de l'identité de leur son initial ou caractéristique. Il en est de même, et d'une manière plus remarquable encore, dans le groupe sémitique, où se rencontrent plusieurs fois des racines qui concordent en signification, mais ont des lettres différentes, bien que de même classe. Ainsi l'on peut comparer, par exemple, les vingt racines sémitiques qui semblent toutes contenir l'idée de « couper » et il n'y a que peu de différence à établir entre *nvd*, *ndd* et *ndh* [1].

27. La période des racines fut donc caractérisée par la complexité, la confusion et le vague dans le son, la signification et la grammaire. Ce n'était qu'un reflet de la communauté toute pareille à une ruche dont les parties étaient encore indistinctes et où les divers facteurs de la société ne s'étaient point développés et existaient dans un germe embryonnaire unique. C'était la vie des sens bien plus que la vie de l'esprit; le passé et l'avenir étaient également ignorés; et le langage était mis au service des besoins corporels et surtout de la faim. Aussi ne devons-nous pas nous attendre à trouver quelques traces de conceptions spirituelles et intellectuelles à cette antique période du langage articulé. Les plus anciennes racines sont purement sensibles et les mots qui marquent les idées plus hautes de la religion et de l'esprit en sont dérivés à l'aide de la métaphore, la métaphore elle-même ayant son fondement dans les objets sensibles. Ainsi, dans la famille aryenne *deus*, Ζεύς, c'était le ciel *resplendissant*; *anima* et *spiritus* ce sont le *vent*; *soul*, « âme, » en anglais vient de l'agitation de la mer. Le sémitique *ruakh* « le *souffle* de vie » signifie simplement la « *brise* », et *el*, Dieu, veut dire le « *fort*. » De la même manière sont formés les noms de nombre : *trois* était à l'origine *ce qui va au delà* (racine *tar*, *trans*); *quatre* signifiait *un* + *trois* (*cha-twar*); *neuf* était le nombre *nouveau* (*navam*) [2]. Les pronoms pourraient avoir eux-mêmes une origine également sensible.

1. Renan, *Histoire des langues sémitiques*, p. 96-99.
2. Le fait que la formation de ces noms de nombre appartient à la

28. Me voici amené à parler de la dernière *idole* qui se rattache à la théorie des racines. Elle est généralement connue sous le nom de théorie des *racines pronominales*.

Le langage, dit-on, possédait à l'origine un grand nombre e mots qui n'avaient qu'une signification démonstrative, lesquels formèrent en grande partie le matériel de l'inflexion. Cette théorie est un autre résultat de la tentative d'analyser la flexion dans son ensemble en comparant les langues aryennes seulement. Nous trouvons certaines racines telles que *ta*, *sa*, *ya* auxquelles nous ne pouvons assigner d'autre signification que celle de pronoms démonstratifs. Mais de ce que les données nous font défaut, nous ne pouvons légitimement avancer que la signification démonstrative fût le sens premier de ces racines. Notre ignorance nous permet d'affirmer seulement que ces racines avaient une signification démonstrative, aussi loin que nous pouvons remonter. Mais supposer que telle fut leur force première et originelle crée de très grandes difficultés.

Nous pouvons laisser de côté l'objection que les inventeurs du langage n'auraient pu se comprendre à l'aide de tels mots, car cela pourrait s'expliquer à la rigueur par l'uniformité instinctive de compréhension qui régnait dans la communauté naissante; mais comment le sauvage aurait-il pu les produire sans aucune idée de contraste et d'opposition? *Ici* implique *là*, *ceci* renferme *cela*; mais, à la période des racines, tout était *ici*, tout était *ceci*. Telle est la nature essentielle des mots avec le vague chaotique de leur signification qui, nous l'avons vu, caractérisait ce qu'on appelle les *racines*, aussi bien que de la vie des sens où l'homme n'est conscient que du moment qui passe. En outre, comment pouvait-on avoir eu besoin de tels mots quand la racine contenait en elle-même toute la signification qui pouvait être exprimée dans le langage, désignant d'abord *un* objet particulier, puis, — comme l'idée du contraste n'existait point et qu'on ne distinguait pas le particulier du général, — tous les objets particuliers? Une spécification plus

période des épithètes, *trois* étant ainsi nommé parce qu'il *surpasse* et *sept* parce qu'il *suit* les nombres précédents (*saptan*, ἑπτά, de ἕπω, *sequor*), — ce fait montre l'origine relativement récente des noms de nombre aryens.

parfaite était-elle réclamée, elle ne pouvait pas être indiquée dans le langage; il fallait pour cela le secours du doigt et des yeux. Si le langage commence avec des phrases, il ne peut commencer avec le démonstratif qui n'est point une phrase. D'ailleurs, les faits observés dans les autres familles de langues ne permettent point d'admettre la théorie pronominale. En japonais, le même mot peut servir aux trois personnes; ce n'est cependant pas parce qu'il était primitivement un démonstratif, mais parce que c'était un substantif tel que *serviteur*, *adorateur*[1], etc. Le chinois

1. Voyez aussi Pott, *La diversité des races humaines*, p. 5-6 [all.]. Pott remarque que même en allemand on fait tout ce qui est possible pour ne pas employer la seconde personne, et que lorsque *Er* ou un *Sie* féminin font défaut, on a recours à la méthode grossière d'indiquer le pronom personnel au moyen d'un substantif. L'usage du pronom simple appartient à l'époque plus récente de la civilisation, de l'abstraction et de la simplification; des expressions comme « *Allerhöchstselbst* » sont un reste de barbarie. Le lettré chinois dira *ts'ie* (le voleur) au lieu de « je », *tsian* (mauvais) et *ling* (noble) signifient « le mien » et « le tien » (Endlicher, *Grammaire chinoise*, p. 258-89). Les habitants de Ceylan, selon Adelung (*Mithr.* I, 233), ont sept ou huit mots pour marquer le pronom de la seconde personne (cf. les langues cérémoniales mentionnées plus haut). — Partout où l'on a pu analyser avec succès le pronom, même dans les langues à flexion, on a vu que c'était un ancien substantif qui graduellement perdait son sens premier pour devenir un pur symbole ou ce que les Chinois appellent un *mot vide*. Pour les exemples anglais, voir Earle, *Philologie de la langue anglaise*, 2e édit. p. 227 sq. L'introduction de la théorie des racines pronominales dans la grammaire sémitique a fait beaucoup de mal et les magnifiques travaux philologiques d'Ewald et de Dillmann en sont en grande partie responsables. Une analyse plus approfondie nous révèle cependant la vraie nature de ces mots sémitiques dont l'origine et l'étymologie ont été résolues par l'hypothèse commode des *racines pronominales*. Ainsi Prœtorius (dans la *Zeitschr. der deutschen morg. Gesellsch.*, XVII, 4, 1873) a montré que les mots éthiopiens *lâlî* et *clyâ* qui, combinés avec des suffixes, expriment le nominatif ou l'accusatif du pronom personnel, et qui ont été rapportés par Dillmann à des racines démonstratives primitives, signifiaient à l'origine « *séparation* » et « *entrailles* ». J'ai moi-même été coupable à cet égard en m'efforçant dans ma *Grammaire assyrienne*, d'expliquer l'assyrien *mala* « autant que » par deux racines pronominales. Schrader a démontré que ce mot dérivait de *malâ*, « remplir », et prouvé ainsi son origine substantive. Tous les pronoms que l'on a pu analyser avec succès n'étant rien de plus que des substantifs usés, nous

ki, « place », est devenu le relatif et le relatif sémitique, quelle que soit son origine, était proprement le démonstratif. Il en est de même pour le malais et le siamois qui possèdent un nombre extraordinaire de pronoms de la première et de la seconde personnes, employés selon le rang ou l'âge de celui qui parle ; ce sont en réalité autant de substantifs. On a remarqué dans beaucoup de langues une étroite similitude entre le démonstratif et le verbe substantif et l'on a pu faire remonter dans plusieurs cas ce dernier à une origine sensible. La formation des démonstratifs par un changement de voyelles est une indication dans le même sens ; M. Tylor en a réuni une foule d'exemples et l'on pourrait encore en ajouter d'autres. Ainsi, en javanais, *iki* signifie « ceci », *ika* « cela », *iku* « cela » (emphatique); en japonais *ko* signifie « ici » et *ka* « là »; en zomba, *na* « ceci », et *ni* « cela » ; en caraïbe, *ne* veut dire « tu » et *ni* « il »; en botocudo (langue du Brésil), *ati* veut dire « je », *oti* « tu »[1]; en *tumali* (Afrique), *ngi* signifie « je », *ngo*, « tu » et *ngu* « il ». De telles distinctions par des moyens phonétiques impliquent seuls une période avancée de développement linguistique ; l'une de ces formes a dû précéder l'autre; et dans ce cas il n'y aurait pas eu opposition, il n'y aurait eu ni *ceci* ni *cela*, et par conséquent aucune possibilité d'exprimer le démonstratif. Il est évident que des substantifs, et non des pronoms, auront tout d'abord été différenciés de cette manière ; aussi trouvons-nous le caraïbe *baba*, « père », mis en opposition avec *bibi*, « mère » ; le mandchou *chacha*, « homme », et *ama*, « père », contrastant avec *cheche*, « femme », et *eme*, « mère » ; le finnois *ukko*, vieillard et *akka*, vieille femme ; en Eboe (Afrique), *nna* « père » et *nne*, « mère ». De même la distinction entre les premiers noms de nombre est marquée de la même façon dans beaucoup de langues ; ainsi en lushu *tizi* signifie « un », *tazi*, « deux » ; « trois » et « quatre » se disent *ngroka* et *ngraka* en koriak,

sommes autorisés à conclure que les racines pronominales ne sont qu'un mot qui sert à cacher notre ignorance. « Un terme comme le français *car*, dit M. Van Eys (dans son *Dictionnaire basque-français*, p. 5), passerait certainement pour une racine, si nous n'en connaissions pas l'étymologie. »

1. Tylor, *Civilisation primitive*, vol. I, p. 199-201.

niyokh et *niyakh* en kolyma, *gnasog* et *gnasag* en karaga, *tsúk* et *tsaak* en kamtchatdale. Mais l'expression d'un rapport grammatical par des changements phonétiques internes ne peut évidemment appartenir à une période où les sons les plus différents étaient mêlés, où l'utilisation des délicates distinctions vocaliques pour marquer des nuances de signification était absolument inconnue; aussi ne voyons-nous pas seulement les langues aryennes n'employer que graduellement et assez tard les changements de voyelles pour représenter les différences de signification dans le verbe, mais les langues sémitiques elles-mêmes, où les changements vocaliques internes jouent un si grand rôle, ont tiré les trois terminaisons casuelles *-u, -i, -a* d'un *a* originel, et le Bédouin actuel prononce ses voyelles si indistinctement qu'il est souvent mpossible de dire au juste quelle voyelle il prononce.

En réalité, la théorie des racines pronominales est le produit de la croyance que la période infléchie de l'aryen fut précédée par une période agglutinante. Sans l'hypothèse de ces racines pronominales, que pouvaient signifier les désinences casuelles? Rien ou peu de chose. Mais la difficulté ne semble guère aplanie si nous admettons que le nominatif et le génitif singuliers aussi bien que le pluriel sont tous formés au moyen du même suffixe pronominal qui a partout le sens de « cela[1]. »

1. Le professeur Curtius s'efforce de répondre à cette difficulté en admettant que le nominatif et le génitif furent tirés à différentes périodes d'un même *moule incolore*. J'ai déjà discuté sa théorie. Je n'ai qu'à ajouter ici qu'elle n'explique en rien ni la façon dont le même suffixe fut attaché à la même racine avec des résultats si entièrement différents, ni comment le pronom qui avait formé les principaux cas du singulier put repasser par le même procédé d'agglutination et d'oubli pour se transformer ensuite en un pluriel! J. Grimm (*De l'étymologie et de la comparaison des langues*, *Kleine Schrift.*, I, 312) — tout en acceptant la doctrine d'après laquelle les racines pronominales existaient pendant la période supposée de la « création des flexions », — affirmait cependant leur identité fondamentale avec des racines verbales. Il a été suivi dans cette voie par Schleicher (*Compendium*, p. 642, 2e édit.) et par Benfey, qui voudraient dériver les pronoms de radicaux verbaux. Mais une telle théorie ne nous délivre qu'à demi de la difficulté, — l'impossibilité de concevoir comment naquit une racine pronominale, et le fait que des dialectes

29. Il est un point se rattachant à la question des racines que nous devons effleurer avant de clore le présent chapitre. Les divers membres de la famille aryenne ont la plupart de leurs racines communes ; cependant ils en ont quelques autres qui semblent particulières à chacun. Le grec, le latin, le teutonique paraissent posséder chacun un certain nombre de radicaux que l'on ne peut rattacher aux racines trouvées dans les langues parentes sans faire violence à toutes les lois de la phonétique et de la sémasiologie. Il y a beaucoup de mots dont la Glottologie ne peut établir l'étymologie, ou, pour parler plus exactement, qu'on ne peut comparer à des mots alliés dans d'autres dialectes. Essayer de découvrir l'origine de chaque mot du lexique grec ne mènerait qu'à des erreurs et à des déceptions. Nous sommes forcés, semble-t-il, d'en conclure que les différents membres de notre race, outre leur *stock* commun de racines, en ont d'autres d'origine indigène et particulière. Le résidu de ces racines qui ne se rattachent à rien et dont la philologie scientifique doit constater l'existence dans chaque langue indo-européenne, est une preuve que le langage est encore l'expression extérieure d'une société active et progressive. La littérature et la civilisation feront beaucoup pour réprimer cette liberté illimitée de forger des mots nouveaux qui distingue les idiomes des tribus sauvages ; mais notre temps même et notre propre pays produisent encore des néologismes tels que *absquatulate* et *swoggle*, que l'on ne peut ramener à aucun radical aryen commun. Ils sont venus au monde tout formés, bien qu'ils puissent contenir des sons semblables à ceux qui se trouvent dans des mots de signification analogue. Ce seul fait est un commentaire frappant de la croyance que nos ancêtres parlaient autrefois une langue de racines.

30. La racine est pour ainsi dire, le *bloc mental inconsciemment conçu* d'où sont formés nos mots ; mais imaginer qu'il ait été consciemment réalisé dans le langage par une race qui devait ensuite créer l'inflexion par quelques moyens inexpli-

modernes, qui nous initient à quelques-uns des secrets de la création du langage, tirent leurs pronoms d'anciens substantifs. Comment ces ombres vides de substantifs oubliés ont-elles pu créer des thèmes et des flexions? voilà ce qui reste encore inexpliqué.

qués, ce n'est pas seulement improbable, c'est contraire à toutes nos données. Comme l'a dit le professeur Pott [1], « il n'y a pas de nécessité interne pour que les racines soient entrées dans une langue réelle, à l'état nu et informe; il suffisait que, sans être prononcées, elles flottassent devant l'esprit comme de petites images, continuellement revêtues dans la bouche des hommes tantôt de telle forme, tantôt de telle autre et livrées aux courants de l'atmosphère pour être employées dans mille cas, dans mille combinaisons diverses. »

CHAPITRE VII

LA MÉTAPHYSIQUE DU LANGAGE

SOMMAIRE : 1. Sens de l'expression : métaphysique du langage. — 2. La première grammaire grecque composée par Denys de Thrace. — 3. Croyance à l'origine conventionnelle de la grammaire. — 4. Comment les conceptions grammaticales doivent-elles être analysées? — 5. La forme extérieure est symbolique. — 6. Exemples : Le genre tire son origine de la différence des suffixes pronominaux. — 7. Le duel est antérieur au pluriel. — 8. Le cas-régime est la forme la plus primitive du mot. — 9. Origine du génitif. — 10. Origine des personnes verbales. — 11. Conclusion.

1. Le terme *métaphysique du langage* n'a pas été très heureusement choisi. On ne peut le défendre qu'en faisant observer que l'être pur et la pensée pure sont identiques et que les généralisations successives qui résument les divers phénomènes y introduisent un élément mental étranger aux phénomènes eux-mêmes; on peut donc les considérer comme ayant un caractère métaphysique. A ce point de vue toutes les lois scientifiques seront plus ou moins métaphysiques, et nous pouvons difficilement refuser cette qualification à des conceptions aussi transcendantes que celle de la *force*. Une conception pareille n'a rien qui lui réponde dans la nature matérielle. Nous voyons certains phénomènes concomitants ou successifs, et nous imaginons une puissance dont ils sont le résultat et

1. Cité par Max Müller, *Leçons sur la science du langage*, 2e série, p. 85 [angl.].

la manifestation, puissance à laquelle nous donnons le nom de FORCE. Cependant cette puissance n'est après tout qu'une conception de notre intelligence que nous projetons dans le monde des sens. De même les postulats fondamentaux des mathématiques dépassent la sphère de l'expérience directe. Nous savons fort bien, par expérience, qu'en plaçant deux objets à côté de deux objets, nous avons quatre objets devant nous; mais qu'est en elle-même cette idée de *quatre?* nos sens seuls ne sauraient nous l'apprendre. Il y a certaines tribus qui ne peuvent compter au delà de trois ou plutôt qui sont incapables d'étendre leurs généralisations jusqu'à quatre. Que sont les nombres en eux-mêmes? que signifient-ils? quelle est leur origine? sont-ils universellement *vrais?* ce sont là des questions métaphysiques. Bien que leur vérification puisse appartenir à l'observation et à l'expérience, les idées qui sont à la racine du nombre en général et des nombres en particulier sont du domaine de la métaphysique. La métaphysique du langage comprendra par conséquent ces conceptions intellectuelles générales qui se trouvent à la base des phénomènes du langage articulé et auxquelles nous serons conduits par une induction fondée sur ce dernier. Sous ce titre nous placerons donc toutes les recherches sur l'origine et la nature du genre ou de la déclinaison, la connaissance de leur nature impliquant nécessairement dans une science historique la connaissance de leur origine.

2. Les recherches de ce genre ne sont pas nouvelles. Depuis l'époque où parut le Cratyle de Platon, on a souvent essayé de résoudre les questions que soulève dès l'abord l'examen du langage. Le Grec disputait pour savoir si le langage avait dû sa naissance à une convention (νόμῳ) ou à la nature (φύσει); selon le système de philosophie qu'il adoptait, il se rangeait à l'une ou l'autre opinion. L'expression moderne du sujet de cette controverse serait celle-ci: les rapports grammaticaux, en même temps que les mots qui les expriment, sont-ils nés spontanément et par instinct, ou bien ont-ils été établis en vertu d'un contrat arbitraire entre les premiers hommes? en d'autres termes, la grammaire est-elle un art inventé ou le développement nécessaire de l'esprit? Je dis la grammaire et

non le vocabulaire; car, bien que ce soit le mot simple qui semble, à première vue, avoir attiré la spéculation grecque, ce fut en réalité le rapport du mot à l'esprit et la signification grammaticale qui y était contenue. On considérait le mot sous le rapport de sa signification et non de sa forme extérieure; c'était peut-être inévitable lorsque la langue nationale était seule connue et que l'éducation était plutôt orale que littéraire. L'attention ne se porte pas aisément sur le son extérieur des mots tant qu'ils n'ont point été écrits et analysés en syllabes et en lettres. Aussi n'est-il point surprenant que les vieilles spéculations sur le caractère du langage articulé n'aient point eu pour résultat une grammaire formelle, tant que le grec n'eut pas été mis en contact avec le latin et que l'ère critique d'Alexandrie n'eut pas succédé à l'ancienne vie politique de la Grèce. La grammaire régulière commence avec Denys de Thrace, qui utilisa les travaux philologiques d'Aristote et des critiques alexandrins afin d'enseigner à Rome la langue grecque aux fils des aristocratiques contemporains de Pompée. Avant cette époque, les sophistes, et principalement Prodicus, avaient grossièrement classé, en vue des études oratoires, les principales parties du discours; mais sans le contraste offert par une autre langue, ces classifications ne pouvaient que rester confondues avec la rhétorique et dénuées de toute méthode, de tout arrangement systématique. En vérité il est difficile de comprendre comment on peut faire une analyse sérieuse d'une langue si l'idée n'en a pas été suggérée par la comparaison de cette langue avec une autre. Les travaux grammaticaux des scribes assyriens au temps de Sardanapale, de Chayyug et de ses contemporains au dixième siècle furent dus à la connaissance nécessaire de l'accadien, d'une part, de l'arabe de l'autre. Il est fort possible que les grammairiens sanscrits aient été poussés à leurs travaux par le réveil des dialectes indigènes auxquels la propagation du bouddhisme donnait une grande importance.

3. L'élaboration d'une grammaire méthodique modifia dans un sens déterminé les spéculations sur la nature du langage qui avaient eu cours auparavant. Avec un système de règles auxquelles tous devaient se conformer, la croyance à l'origine conventionnelle de la grammaire prévalut de plus en plus.

Ainsi dans le nom, le nominatif fut regardé comme le cas typique, fondamental, dont les cas obliques étaient comme autant de « chutes », *casus*, πτώσεις, de sorte que tout le rapport interne du nom infléchi devint une *déclinaison*. Le nom avait *décliné*, était déchu de sa forme et de sa signification primitive et régulière. Par là même une théorie systématique sur l'origine et la nature des cas était tacitement admise; et cette théorie s'accordait fort bien avec les croyances philosophiques du siècle dernier, alors que las ociété était expliquée par un contrat social et la religion par des artifices intéressés. Il était aisé de fournir une réponse à toutes les questions que l'on pouvait poser touchant la signification première des rapports grammaticaux; on attribuait aux premiers hommes les pensées et les sentiments du XVIIIe siècle et l'on donnait des explications commodes en harmonie avec la philosophie arbitraire de tel ou tel savant « illuminé ».

4. Mais cette méthode *à priori* de procéder est plus aisée que satisfaisante. Nous n'avons pas de motifs pour accepter l'opinion d'un penseur fondée sur un examen hâtif de quelques phénomènes choisis, plutôt que celle d'un autre. Ce que nous réclamons, c'est la généralisation obtenue par une consciencieuse induction *à posteriori*, d'accord avec la méthode lente et critique de la science comparative. Nos généralisations, si transcendantes qu'elles puissent être doivent être le résultat final d'un examen attentif de tous les phénomènes qui sont à notre disposition. Si nous voulons résoudre les diverses questions soulevées par la grammaire, telles que la nature du genre ou de la déclinaison, nous devons nous mettre au travail avec les matériaux dont nous disposons, ramener les différentes parties de la grammaire à leur forme originelle, autant qu'il est possible, et déterminer ensuite à l'aide de la comparaison quelle était la signification contenue dans ces formes originelles.

5. Il est pourtant un point que nous ne devons pas négliger. L'analyse de ce qui est matériel n'est pas la même que l'analyse de l'intellectuel. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de pénétrer jusqu'aux plus anciens signes de la pensée, jusqu'aux manifestations les plus primitives de la société et inférer de

ces symboles extérieurs la conception du monde et la condition de l'esprit qui se manifestaient par eux. Ce n'est pas le symbole qu'il nous faut découvrir, c'est ce que représente le symbole. Prendre le symbole pour la chose symbolisée, c'est l'erreur de ceux qui voudraient faire sortir l'*interne* du *mécanique* et trouver une facile explication des divers rapports grammaticaux dans les accidents du dépérissement phonétique. Mais entre les deux il y a un abîme que l'on ne peut franchir. La conception du datif, par exemple, était à l'origine intellectuelle et non *formative*. Elle naquit du développement de la pensée, et non d'une différence accidentelle de sons. Tout ce que peut faire le symbole extérieur, c'est d'*aider* le développement de la pensée par les procédés de l'association. Le symbole rappelle à l'esprit une certaine idée et la similitude entre deux symboles suggérera une similitude entre les deux idées qu'ils représentent respectivement. Le latin *sestertium* était originellement le génitif pluriel contracté de *sestertius*; mais la terminaison *-um* suggéra l'idée d'un nominatif neutre de la seconde déclinaison, et de là sortit un nouveau substantif, *sestertium*, *sestertii*. Mais aucune idée antérieurement inconnue ne put naître de cette manière; la conception qui répondait à la terminaison « *um* » existait déjà et, par la nature même du cas, existait nécessairement. Une investigation bien conduite de la métaphysique du langage ne peut que nous ramener jusqu'aux plus anciens symboles de la pensée; l'idée qui se trouve au delà sera atteinte par l'application du principe général de l'uniformité de l'action intellectuelle dans tous les temps et dans tous les lieux.

6. Nous pouvons, en manière d'exemple, prendre la question du genre. Quelles furent, pouvons-nous demander, l'origine et la signification première du rapport sexuel dans les noms? Ce ne peut avoir été une nécessité première du langage, puisqu'il y a beaucoup de langues qui n'ont point de genre et quelques-unes de ces dernières, comme le chinois ou l'accadien, appartenaient à des races qui ont tenu le premier rang dans l'histoire de la civilisation. Par suite, une théorie qui voudrait rendre compte du genre en admettant que nos premiers ancêtres confondaient à tel point le sujet et l'objet qu'ils imposaient à

ce dernier les conditions du premier, ne parviendrait pas à rendre compte des faits. En outre, cette confusion n'était pas tant du côté du sujet que de celui de l'objet; le sauvage primitif était comme accablé par la nature extérieure et plongé, pour ainsi dire, en elle; ce n'est pas le contraire qui avait lieu. Le cas-régime du pronom personnel est plus ancien que le cas-sujet; en vérité, l'élément subjectif dans la conscience humaine et dans le langage ne s'est développé que lentement et graduellement. Dans le fétichisme même l'objet garde tous ses caractères; le sujet lui accorde simplement la possession d'une vague puissance; et le culte des ancêtres est loin d'être un pas en avant à cet égard. Selon cette théorie, le genre n'aurait pu prendre naissance que par le transfert des qualités du sujet à l'objet, et cette opération implique à la fois une conscience éveillée et une vive imagination. S'il en était ainsi, cependant, nous devrions nous attendre à constater l'existence des genres plutôt parmi les pionniers de la civilisation asiatique que parmi les rudes ancêtres des tribus slaves. Cette théorie subit le sort commun des essais d'explication *à priori*, et l'idée émise par Grimm, que le genre fut une sorte d'intuition délicate de la différence entre les êtres, n'a pas eu meilleure fortune. En réalité, nous ne rencontrons pas d'intuitions délicates de la nature chez les barbares modernes; essayer d'expliquer les phénomènes du langage comme les résultats d'un développement spontané et d'une aperception instinctive n'est qu'énoncer le problème en d'autres termes. Toutes ces hypothèses gratuites font naufrage dès que nous considérons les faits : tandis qu'il y a trois genres dans le groupe aryen et huit dans le dialecte hottentot *nama*, le sémitique et le vieil égyptien n'en ont que deux, les idiomes que Bleek appelle les langues à préfixes pronominaux du sud de l'Afrique en ont un grand nombre; l'une d'elles en possède jusqu'à dix-huit[1].

1. Sur la question des genres on peut consulter le mémoire de Bleek intitulé : *Concord, the origin of the pronouns and the formation of classes or genders of nouns*, dans le *Journal of the Anthropological Institute*, I, 1872; la thèse du même auteur : *De nominum generibus linguarum Africæ australis*, etc; L. Adam, *Du genre dans les diverses langues*, Paris, 1883 (Maisonneuve). Un philologue bien connu par

Cette curieuse circonstance nous donne la clef du problème des genres, et Bleek a pu émettre une théorie fondée sur une comparaison inductive des phénomènes qui rend parfaitement compte de tous les faits connus[1]. Suivant cette théorie, les noms, combinés avec des suffixes pronominaux qui n'étaient à l'origine que des substantifs explicatifs, pouvaient être remplacés par leurs pronoms correspondants; ceux-ci déterminèrent ce que nous appelons le genre. Ainsi le masculin, le féminin et le neutre n'étaient à l'origine qu'autant de pronoms différents; chacun d'eux était approprié à une classe de substantifs que l'usage avait amalgamés avec les mêmes suffixes pronominaux ou des suffixes alliés. Les langues à pronoms-préfixes de l'Afrique admettaient un plus grand nombre de pronoms combinés ou séparés que le groupe aryen : aussi le nombre de genres possédés par elles est-il plus grand que dans nos dialectes européens. Le cafre n'a pas moins de treize classes de noms et un de ses dialectes en a dix-huit. Dans les verbes sémitiques une différence de genre est clairement exprimée par une différence dans les pronoms constitutifs : on peut le prouver par des exemples tels que l'éthiopien *gabar-ca*, *gabar-ci*, « tu es fort », « tu es forte », ou l'hébreu *k'dhal-tem*, *k'dhal-ten*, « vous êtes en train de tuer (masc. et fém.) ». L'absence du

ses travaux sur le maya, le basque et la mythologie américaine, M. de Charencey, nous écrit à ce sujet : « Le hottentot ne possède que trois genres, un *masculin*, un *féminin*, un *neutre* ou *inanimé*. Max Müller aura, je crois, fait une confusion avec certains dialectes cafres, lesquels possèdent effectivement un nombre considérable de classes de substantifs... Je crois que la notion sexuelle n'est pas celle qui a existé à l'origine, ou du moins l'idée de féminin était unie à celle de petitesse, de diminution, d'infériorité. La finale *t* qui marque ce genre en *nama* s'emploie également pour désigner les objets petits ou lointains. Peut-être bien à l'origine avait-elle la valeur de notre démonstratif « celui-là », par opposition à la finale *b* ou *p* qui aurait répondu à l'idée de « celui-ci ». Dans les langues de la famille *maya-quiché*, *ex* ou *x*, préfixe du féminin, est aussi préfixe d'infériorité. Ainsi le quiché dira *mun*, « esclave » en général, et spécialement « esclave mâle », et *xmun* ou *exmun*, « esclave femelle » ou « petite esclave », *gag*, « feu », et *xgag*, « griffes, » litt. « petit feu ». J'ai ouï dire qu'en siamois la même particule s'employait à la fois dans le sens de « jeune », « petit », et dans celui de « femelle ». — TRAD.

genre dans les langues agglutinantes et isolantes, qui ne font pas usage de suffixes pronominaux dans la formation des mots peut s'expliquer par le manque de ces éléments de dérivation. Les exceptions à ceci qui ont été découvertes dans quelques-unes de ces langues par Castrén et Schott confirment cette vue d'une manière indubitable. Une terminaison féminine en *-a* se rencontre chez les Kottes ; une autre en *-m*, chez les Ostiaks de l'Iénisséi (chez lesquels aussi *fun*, « fille », se rencontre à côté de *fup*, « fils »). Or, cet *a* ou cet *m* est simplement *am*, « mère, » de même qu'en accadien la « fille » était désignée par *sal-tur*, littéralement la *femme-fils*. En tibétain, la terminaison masculine, *-pa*, *-po*, *-pho*, *-bo* est le mot qui signifie *père*, et le suffixe féminin *-ma* ou *-mo* signifie *mère*[1]. Dans ces cas les substantifs primitifs ne sont pas encore devenus de purs suffixes pronominaux. Telle doit avoir été pourtant l'origine de tous ces suffixes, car même dans la famille aryenne la théorie des racines pronominales est bâtie sur le sable.

Cependant, d'après cette hypothèse, telle que la formule Bleek, deux cas formés d'éléments pronominaux différents comme le nominatif et l'accusatif devraient être attribués à deux genres différents. En outre nous devrions nous attendre à ce que les verbes aryens aussi bien que les verbes sémitiques distinguassent les genres et les langues touraniennes devraient, dans une certaine mesure, distinguer les pronoms personnels, bien que leurs substantifs n'aient point de genre. L'*homme* et la *femme*, par exemple, ou l'*animé* et l'*inanimé*, ne devraient pas être représentés par un seul et même pronom personnel non plus que le pronom de la première personne en sémitique par la même forme[2]. Cela est d'autant plus nécessaire que ces pronoms sont de vieux noms oubliés. La théorie de Bleek doit

1. Dans les dialectes *sonoriens* d'Amérique, on ne peut marquer le genre que par l'addition de mots qui signifient « homme » et « femme. » (Buschmann, *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1869, I, 103.)

2. Le Haussa a développé une distinction entre les genres de ce pronom. Outre *ka* et *ki* pour la deuxième personne et *shi*, *ya*, *sa*, pour *il*, *lui*; *ta*, *ita*, *tai*, pour *elle*, *la*, nous avons *ina* au masculin; *nia* et *ta* au féminin pour exprimer *je* et *moi* (Schœn, *Vocabulaire de la langue haussa*, p. 13).

donc être modifiée; elle est satisfaisante dans son ensemble, mais je préférerais l'énoncer de la manière suivante : Parmi la variété infinie des mots qui pouvaient être choisis pour désigner les pronoms personnels et démonstratifs, l'usage en distingua un certain nombre; chacun d'eux, par habitude, par euphonie ou par affinité de sens ou de son, fut associé à une certaine classe spécifiée de noms qui croissait sans cesse. Lorsque les pronoms continuaient à être différents, les classes de substantifs qui se rapportaient à eux continuaient aussi à différer. Ainsi, en zoulou, le pronominal *bu* n'a plus de signification particulière; mais on s'en sert pour former des noms abstraits tels que *u-bu-kosi*, « un royaume », et l'on peut l'employer seul comme pronom pour les représenter, comme si nous nous servions de *dom* pour représenter toute la classe des mots avec lesquels *dom* est combiné (exemple : *king-dom*), en disant par exemple, « *the dom of England.* » Les classes de noms ainsi créées tendaient perpétuellement à devenir plus définies et plus nombreuses. Les langues aryennes nous montrent rarement cette indécision entre deux genres, c'est-à-dire la substitution de deux pronoms différents, que nous rencontrons si souvent en sémitique; là où la majorité des mots de terminaison commune étaient d'un certain genre, tous les autres mots de même terminaison étaient rapportés au même genre. Nous voyons ce procédé arrêté à une période primitive de développement dans des idiomes tels que le moxa et l'abiponien, où un grand nombre de mots communs ont des pronoms-préfixes inséparables; ces préfixes pronominaux rappellent l'emploi hébraïque d'*adni* ou l'affixe numéral *ka* et le préfixe *pa* en kuki (taïque). On peut montrer à vrai dire que ces suffixes numéraux ont la même origine et le même but que les suffixes pronominaux du sud de l'Afrique, bien que le résultat final, la création de classes de noms distinguées par ce que nous appelons le genre, n'ait pas été atteint avec autant de perfection. Ainsi en birman la terminaison numérale change selon l'objet dénombré : « deux hommes » se dit *lunhit-yauk;* « deux oiseaux », *kyet nhit-gaung*; « deux pagodes », *tsadi nhit-chu;* en mikir, on préfixe *bang* quand on énumère des individus, *jon*, quand ce sont des animaux inférieurs, *hong* et *pap* quand ce sont des

objets inanimés; en malais *ékor*, « queue », s'ajoute au nom de nombre quand on parle d'animaux; ainsi *sa-ékor kerra*, au lieu de *sa kerra*, « un singe ». Un phénomène qu'on rencontre dans la langue tshetsh, au Caucase, se rapproche bien davantage du genre; là les adjectifs et le verbe substantif changent leur lettre initiale après certains substantifs : exemple : *hatxleen* WA signifie : « le prophète est »; *hatxleen* BA, « les prophètes sont »; *waso* WA, « le frère est », *wasar* BA, « les frères sont[1] ». On doit attribuer ces changements à l'essai de substituer au classement à l'aide de mots indépendants suffixés, un classement au moyen de simples distinctions phonétiques. Le son, plutôt que le sens, a été ici le principe mis en œuvre. Nous retrouvons le même procédé dans l'article wolof dont l'initiale doit être altérée de manière à correspondre à la première consonne quelle qu'elle soit du nom qu'il accompagne. Peut-être ce fait a-t-il été amené par l'emploi comme articles de divers substantifs distincts qui commençaient par des lettres différentes; une fois que l'oreille se fût accoutumée à une harmonie de consonnes entre l'article et la majorité des noms auxquels il était joint, et qu'on eût oublié la signification originelle et indépendante des mots employés à cet usage, rien n'aurait été plus aisé que d'étendre cette harmonie à tous les exemples et d'établir la règle générale que l'article et le nom devaient commencer par la même consonne. Le vieil égyptien présente, dans une mesure restreinte, un phénomène analogue. Dans cette langue le signe du féminin était l'affixe *t*, la terminaison féminine de toutes les langues sémitiques. Quand l'article défini au singulier était employé avec cette terminaison, il prenait la forme *ta* (évidemment la répétition de la finale féminine) au lieu de la forme masculine *pa*. Ce changement de forme est ce que nous appelons le genre; c'était en réalité une tentative pour désigner plus clairement le substantif en le protégeant, pour ainsi dire, par le même nom suffixé placé au commencement et à la fin. Le substantif était ainsi séparé du reste de la phrase et prouvait qu'on avait encore conscience de l'origine et de la force de la terminaison féminine. Le genre n'est donc pas un

1. Voyez Shiefner, *Versuch über die Thusch-Sprache*, 1856.

phénomène essentiel du langage. Ce n'en est qu'un accident secondaire, où l'on pourrait voir un ornement, en se plaçant à un point de vue esthétique, mais qui, dans la pratique, est éminemment incommode. Il est curieux que l'anglais moderne, en ceci comme en tant d'autres choses, soit revenu simplement aux origines de la notion sexuelle et ne distingue les genres que par les pronoms correspondants. Il est vrai que ce retour n'est qu'apparent; nous ne pouvons jamais nous débarrasser de notre histoire intermédiaire, et tandis qu'à l'origine on transporta, pour créer le genre, les différences entre les pronoms aux substantifs qui leur étaient associés, maintenant nous transportons les différences traditionnelles de signification entre les substantifs aux pronoms qui les représentent.

7. L'examen des données certaines de la Glottologie nous a menés par la route *à posteriori* à la conception originelle du genre. Cette conception est assez humble, elle ressemble fort peu à cette magnifique et poétique intuition que des théories *à priori* avaient attribuée à nos premiers ancêtres. Voyons maintenant si nous pouvons établir par une semblable méthode de quelle notion est sorti le nombre pluriel. Rien ne nous semble assurément plus naturel, plus nécessaire même que l'existence du pluriel. Nous supposerions volontiers qu'il a commencé avec le commencement même du langage. Il y a cependant deux faits qui militent de la façon la plus claire et la plus décisive contre une pareille opinion. Le premier fait est l'emploi étendu du duel. Par tout le globe, en aryen, en sémitique, en touranien, en hottentot, en australien, nous rencontrons un duel dans les substantifs et dans les verbes. Le duel tombe de plus en plus en désuétude avec les progrès de la culture et l'emploi plus fréquent du pluriel. Or, il est clair que ce duel, qui nous semble aujourd'hui si complètement superflu, devait avoir de très bonnes raisons pour exister. Il est clair aussi qu'il y eut un temps où l'idée de la pluralité ne comprenait pas l'idée de la dualité, et pourtant « deux » est la première conception plurielle à laquelle nous puissions atteindre. Le second fait auquel je faisais allusion est la formation relativement récente en tant de langues des nombres supérieurs à *deux*. Dans notre propre groupe aryen *three*, *tres*, *tri* ont la même racine que

trans, l'anglais *through* et le sanscrit *tar-âmi*[1] ; ils signifient simplement « allant au delà ». Nos plus anciens prédécesseurs ont dû par conséquent limiter à deux leurs facultés de numération définie et regarder tout ce qui était au delà comme une série vague, indéfinie, partant inintelligible. L'observation des races sauvages actuellement existantes nous fournit de nombreux documents à cet égard. Les aborigènes de Victoria, selon M. Stanbridge, n'ont pas de noms pour les nombres supérieurs à deux. Les Pouris de l'Amérique du Sud appellent « trois » *prica*, c'est-à-dire « beaucoup » ; les habitants de la Nouvelle-Hollande (tribus occidentales), selon M. Oldfield, n'ont pas de noms pour les nombres au-dessus de *deux*[2]. Quelques-uns de ces sauvages peuvent maintenant, il est vrai, compter sur leurs doigts jusqu'à *cinq*, et même plus loin. Mais l'acquisition de cette faculté est trop récente pour avoir encore marqué son empreinte dans le langage. Ces exemples tendent à montrer que l'idée de la pluralité ne faisait pas partie des idées premières de l'humanité et que le pluriel fut précédé du duel. D'autres faits tendent à la même conclusion. Ainsi, le groupe de langues africaines, appelées *chamitiques*[3] par M. d'Abbadie, ignore

1. *Transactions of Ethnological Society*, I, 304.

2. Cité dans l'instructif chapitre sur l'*Art de compter* dans la *Civilisation primitive* de M. Tylor, vol. I, pp. 218-46.

3. On a nommé langues *chamitiques* certains idiomes qui ont été ou sont parlés dans l'Afrique septentrionale et dont les principaux sont le *vieil égyptien*, le *copte* et le *berbère*. On les appelle encore *sous-sémitiques* à cause de leurs affinités avec les langues sémitiques et de leur développement inférieur à celui des dialectes de cette famille. Il semble en effet que les langues sémitiques ne soient que les langues chamitiques parvenues à leur épanouissement complet. La parenté des langues de Sem et de Cham a permis d'instituer entre elles de nombreux rapprochements. MM. d'Abbadie et Ancessi ont en particulier cultivé cette partie de la philologie comparative. Le maître actuel des études égyptologiques, M. Maspéro, admet l'identité d'origine (niée par M. Munk) des langues sémitiques et de l'égyptien qui, d'après lui, se seraient séparés, lorsque leur organisme grammatical s'élaborait encore. — D'autres linguistes voudraient attacher à la branche chamitique le *boschiman* et le *hottentot;* ils considèrent ces deux idiomes comme des dialectes chamitiques demeurés à l'état rudimentaire qui, s'il en était ainsi, nous représenteraient comme la période primaire du langage sémitique. Bleek,

le pluriel dans les substantifs ; l'*ämara* ne peut dire que *fürüsn ayühu*, « j'ai vu cheval », laissant à décider par une question ultérieure s'il y avait un ou plusieurs chevaux [1]. En accadien aussi le pronom *bi* signifie indifféremment « lui » et « eux, » et comme les affixes de formation sont ajoutés à toute la série des mots auxquels ils se rapportent, le signe du pluriel est attaché à l'adjectif seulement, quand un adjectif est joint à un substantif, comme dans *dimir galgal-ene*, « les grands dieux, » *dimirri-ene* signifiant « les dieux », quand il est employé seul [2]. Pour les idiomes chamitiques, il est difficile d'attribuer le manque d'un pluriel à l'altération phonétique, comme dans notre mot *sheep*, puisque cette absence de pluriel s'étend à tous les noms ; il est encore moins dû à l'influence des langues sémitiques voisines qui avaient substitué des collectifs ou des *pluriels brisés*, comme on les appelle communément, aux formes originelles du pluriel. Un léger progrès sur cette impuissance de la pensée d'aller au delà du singulier, c'est la formation du pluriel des pronoms personnels dans le *tumali* d'Afrique. Dans cet idiome, les pronoms *ngi* , « je », *ngo*, « tu », et *ngu*, « il », qui ne sont distingués les uns des autres que par une modification de la voyelle, sont changés en pluriel par l'addition

dans une thèse qu'il soutenait en 1851 à l'université de Bonn (*De nominum generibus linguarum Africæ australis, copticæ, semiticarum aliarumque sexualium*), faisait dériver d'une source unique toutes les langues africaines et sémitiques. Si ses conclusions étaient fondées, nous aurions une vaste famille *sémito-chamitique;* mais, dans l'état actuel de la science, il ne paraît pas possible de rien affirmer à cet égard. — TRAD.

1. Dans les langues « sonoriennes » de l'Amérique, selon Buschmann (*Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1869, I, 122), le mot simple du singulier sert aussi pour le pluriel. C'est l'usage le plus ordinaire du *cahita* où *mama* signifie « main » et « mains » ; *oou*, « homme » et « hommes ». De même en *tépéguana novi* signifie « main » et « mains » ; *yuyupa*, « étoile » et « étoiles ». Gallatin nous apprend que dans l'*othomi* monosyllabique (*Trans. of the Americ. Ethnol. Soc.*, I, p. 287) les substantifs sont complètement indéclinables. Le pluriel est généralement distingué du singulier par l'article préfixé, *na* au singulier et *ya* au pluriel ; tous deux correspondent à notre article *le, les*. *Ye* signifie « main » ; *na ye*, « la main » et *ya ye*, « les mains ». On exprime aussi quelquefois le pluriel en substituant la particule *e* à *ya*.

de la postposition *da*, « avec ». De là nous tirons *ngi-n-de*, « nous », *ngo-n-da*, « vous », et *nge-n-da*, « ils ». On remarquera que des phénomènes qui se rapprochent de l'inflexion, se rencontrent ici, dans l'insertion d'une nasale de liaison et la mutation des voyelles à la première et à la seconde personnes ; mais il n'y a encore de claire conscience que du nombre singulier ; le second facteur est insignifiant, et nous rappelle ces tribus sauvages qui ne peuvent marquer les rapports verbaux qu'en accompagnant les mots de gestes significatifs. Non seulement nous rencontrons des langues qui ne possèdent point de formes plurielles, mais nous en trouvons d'autres où l'expression formelle de la pluralité n'a jamais été au delà de celle de la dualité. Dans la langue des Boschimans, les pluriels sont partout formés au moyen du redoublement : c'est dire assez clairement que le redoublement d'un objet est le point le plus élevé de la multiplicité auquel puisse atteindre l'esprit de celui qui parle. Répéter un mot afin d'exprimer l'idée de « plus qu'un, » c'est identifier la pluralité avec la dualité, c'est indiquer la priorité de cette dernière. Presque tout s'accorde pour prouver que la formation du pluriel par ce moyen est l'un des plus anciens procédés du langage. L'accadien était encore capable de former des pluriels de cette façon, comme dans *khar-khar*, à côté de *kharrine* [1], cavernes ; il préférait cependant les former à l'aide des suffixes *mes* (beaucoup) et *ene*. Le canarais fait encore maintenant usage du redoublement pour créer des collectifs et la préposition basque *zaz* offre des traces du même procédé ; en malais *raja-raja* signifie « princes » et *orang-orang*, « des gens [2] ».

1. M. d'Abbadie m'a fait remarquer qu'à ces formes accadiennes correspondait exactement le basque *yaun handi-ek*, « les grands seigneurs », où l'adjectif est également postfixé et prend seul l'article pluriel (*ak*).

2. Le *tépéguana* se sert de diverses espèces de redoublement pour exprimer le pluriel. (1) Le mot simple est doublé, comme dans *du*, « mère », pl. *duddu ; qui*, « maison », pl. *quiqui*. (2) La première syllabe est seule répétée comme dans *naxa* « oreille », pl. *nanaxa ; tara*, « pied », pl. *tatara*. (3) Cette répétition est accompagnée par un changement de la consonne, comme dans *buy* ou *vui*, « œil, » pl. *vupui*, *voca*, « estomac », pl. *voppoca*. (4) On redouble la voyelle initiale comme dans *ali*, « enfant », p. *aali ; ogga*, « père », pl. *oogga ; ubi*, « femme », pl. *uubi*.

L'idée du superlatif, en tant que l'accroissement et l'élévation au degré le plus intense des qualités individuelles visibles, ne peut être séparée de l'idée de pluralité; les superlatifs sont formés par redoublement depuis le mandingue *ding-ding*, « un très petit enfant », jusqu'à l'accadien *galgal*, « très grand ».

Il ne paraît pas cependant que la conception spécifique de la dualité ait joué, à l'origine, le plus grand rôle dans cet expédient primitif du langage. Le redoublement est souvent employé pour donner plus de force à l'imitation des sons naturels ou pour marquer leur continuité comme dans le dayak *kakákaka*, « continuer à rire », ou le tamoul *muru-muru*, « murmurer », ou pour exprimer la longueur et la continuité d'une action comme dans le parfait aryen à redoublement. En considérant ces faits, nous sommes portés à croire que le langage adopta le redoublement avant d'être arrivé à une conception claire de la dualité et lorsqu'il luttait encore pour passer d'un objet particulier à une conception plus générale. Le moyen qui se présentait tout d'abord pour exprimer ce vague effort fut la répétition des sons. Quand une fois la pensée se fut objectivée ainsi dans le langage articulé, il fut relativement aisé d'acquérir une idée claire de la séparation et de la dualité. Auparavant tout ce qui dépassait *un* se présentait à l'esprit comme une répétition obscure et indéfinie de l'unité. Dans ce cas, les pluriels redoublés auraient autrefois représenté, non pas simplement une amplification indistincte d'un objet particulier, mais une idée définie de deux objets, et l'extension ultérieure de ce procédé pour marquer le pluriel ne montre que la pauvreté d'invention des races qui ont gardé le duel primitif pour exprimer le pluriel.

Dans quelques-unes des langues de l'Amérique du Nord[1],

(5) On redouble la seconde syllabe du mot comme dans *alguli*, « enfant », pl. *aliguguli; mavidi*, « lion », pl. *mavipidi*. (6) On répète une voyelle au milieu du mot comme dans *him*, « courge », pl. *hiim; gogosi*, « chien », pl. *googosi; alali*, « enfant », pl. *alaali*. (7) On change un *v* ou un *b* dans le milieu d'un mot en *p*, — c'est un « écho du redoublement », — comme dans *cavaio*, « cheval », pl. *capaio*. (Buschmann, *loc. cit.*)

1. Sur les langues de l'Amérique consulter : J. S. Vater, *Recherches sur les peuples américains*, 1810; Duponceau, *Mémoire sur le sys-*

nous pouvons assister actuellement au développement de ce procédé, par lequel la conception de la dualité, quand elle fut clairement définie, s'étendit à celle de la pluralité. En cherokee, le duel de la première personne se divise en deux formes : la première est employée quand l'une des deux personnes parle *à* l'autre, la seconde, quand l'une parle *de* l'autre à une troisième. Ainsi *inaluiha* signifie : « nous deux (c'est-à-dire *toi* et *moi*) nous le lions »; *awstaluiha*, « nous deux (c'est-à-dire *lui* et *moi*) le lions. » On a distinctement atteint ici l'idée des limites du duel et du pluriel. — Ce procédé s'observe plus clairement encore dans les dialectes papous, où les pronoms personnels ne possèdent pas seulement une triple forme, mais encore des formes *exclusives* et *inclusives*. En annatom, par exemple, *ainyak* veut dire « je »; *akaijan* « vous deux + moi »; *ajumrau*, « vous deux — moi »; *akataij*, « vous trois + moi »; *aijumtaij*, « vous trois — moi »; *akaija*, « vous + moi »; *aijama*, « vous — moi ». De même, en mallicollo, *indu* signifie « je »; *kaiim*, « vous », et *na-ū*, « il »; tandis que *na-mūhl* signifie « nous deux, à l'exclusion des autres »; *drivan*, « nous deux et d'autres »; *kha-mūhl*, « vous deux »; *na-tarsi*, « vous trois »; *dra-tin*, « nous trois »; la désignation du nombre s'élève jusqu'à quatre : *na-tavatz*, signifie « vous quatre » et *dra-tovatz*, « nous quatre ». Il est difficile de comprendre comment un peuple pouvait créer une forme spéciale pour marquer le nombre *quatre* sans accomplir un progrès qui semble si facile en atteignant la notion de la pluralité. La faculté d'abstraire et de généraliser faisait défaut; ces peuples étaient encore

tème grammatical des langues de quelques nations indiennes de l'Amérique du Nord, 1838; Ludewig, *La littérature des langues américaines aborigènes*, [angl.] 1858; Squier (E. G.), *Monograph of authors who have written on the languages of Central America and collected vocabularies or composed works in the native dialects of that country*, 1861; Luc. Adam, *Esquisse d'une grammaire comparée des dialectes Cree et Chippeway*, 1876; *Bibliothèque de linguistique et d'ethnographie américaines*, publiée par Alph. L. Pinart; *Archives de la société américaine de France;* Lacombe, *Dictionnaire et grammaire de la langue des Cris*, Montréal, 1874; Shea, *American linguistics*, Londres, 1863; Washington Matthews, *Grammar and dictionary of the language of the Hidatsa;* Brasseur de Bourbourg, *Grammaire de la langue quichée*, Paris, 1862. — TRAD.

incapables d'aller au delà des objets sensibles individuels. Il est évident que *tovatz* ou *tavatz* doit être simplement le nombre *quatre* lié à un pronom personnel singulier, de même que dans les langues taïques un pluriel numéral est attaché à un nom singulier ; le birman *lu-nhit yauk*, « deux hommes », par exemple, signifie littéralement « homme deux ». Peut-être pouvons-nous comparer à ces phénomènes linguistiques nos expressions *ten foot*, *ten stone*, ou l'emploi en hébreu des dizaines de vingt à quatre-vingt-dix avec le singulier, comme dans *'esrim'ir*, « vingt cités », ou l'usage des collectifs qui peuvent être regardés, à un certain point de vue, comme un reste de l'impuissance de l'homme primitif à concevoir le pluriel. Le collectif résume sous un chef unique l'idée de la pluralité ; il incorpore ainsi les derniers résultats de la généralisation et de la classification, tandis que le nom primitif, comme la phrase primitive, ne pouvait atteindre à la plus simple classification ; on était obligé d'énumérer chaque objet séparé, bien qu'à cause de cette incapacité même de généraliser, l'universel fût implicitement contenu dans le nom, attendant pour se développer le cours du temps. Nous ne pouvons pas, à proprement parler, appeler le nom primitif un singulier, puisque le pluriel n'existait pas ; tant que l'idée du duel ne se fut point formée, il n'y eut pas à vrai dire de singulier.

Nous pouvons même invoquer des arguments *à priori*, quelle que puisse être leur valeur, pour appuyer l'antériorité du duel au pluriel. Tant que les hommes vécurent de leur première vie communiste, il n'y eut pas besoin d'une expression bien claire de la multiplicité. Mais à mesure que l'individu sortit de cet ancien état, il voulut arriver à des idées de nombre mieux définies ; *un* implique nécessairement *deux* et les besoins immédiats de la vie sauvage réclamaient l'emploi fréquent du langage. Mais ces besoins étaient très restreints et les mots du barbare primitif, comme ceux du sauvage moderne, ont dû être extrêmement peu nombreux. Ses nécessités élémentaires devaient être aisément satisfaites par un seul de ses voisins ; bien du temps devait s'écouler avant que le nomade isolé dût être en relations suivies avec un grand nombre d'êtres humains. A l'origine, donc, ses demandes durent être adressées à une

seule autre personne et le duel, par conséquent, devait suffire à tous ses besoins. Aussi ne sommes-nous point étonnés d'apprendre par l'analyse des pronoms que le pluriel aryen *asma* est composé de *ma* + *sma*, « moi et lui », et non « moi et eux »; *tusma* (d'où le sanscrit *yushmâ* avec l'insertion de la demi-voyelle et la perte subséquente de la dentale) signifie de même « toi et lui ». De cette manière seule nous pouvons rendre compte de l'existence et de la persistance d'un duel, qui nous semble si superflu à côté du pluriel; en admettant la priorité de ce dernier, il serait impossible de comprendre l'élaboration et le maintien du premier.

La priorité du duel est contraire à l'opinion qui fait du duel en aryen et en sémitique une forme simplement allongée du pluriel. Le pluriel aryen est formé par un *s* postfixé que l'on a rapproché de la préposition *sam*, *sahâ* et de l'*s* du nominatif et du génitif singulier, comme s'il y avait quelque compatibilité entre eux, ou nulle différence entre une préposition et une postposition. Sans doute, il est tentant de considérer le duel comme une amplification des formes du pluriel; mais quelques mots suffiront pour montrer combien c'est en réalité improbable. Tout d'abord, l'hypothèse d'un pluriel uniforme en *s* dans la langue-mère ne peut se soutenir en présence de la seconde déclinaison latine et grecque et des thèmes neutres en *i* et *u* du sanscrit où les nominatifs ne laissent apercevoir aucun vestige d'une sifflante originelle. En second lieu quelque aisé qu'il puisse être de tirer le duel *sâs* du pluriel *sas*, il est absolument impossible de tirer à la fois *sâs* et *aus* de *ams*, le vieil accusatif pluriel, et *sams*, le génitif pluriel. En outre, quel droit avons-nous de supposer le changement de *m* en *v* et en *u* dans la langue-mère aryenne? Nous n'avons pas un seul exemple d'un pareil phénomène. Et si nous admettons la possibilité d'une transformation de *sâms* en *aus*, comment *swâs*, la forme modèle conjecturale du locatif pluriel, devient-elle aussi *aus?* On est obligé d'en venir à l'expédient désespéré d'une métathèse, hypothèse que dément la perte habituelle de la syllabe finale dans le sanscrit *-su*. La dernière difficulté est la plus grande de toutes. Le datif et l'ablatif pluriel en *-bhyams* peuvent facilement devenir *bhyâms* au duel; malheureusement, le duel instru-

mental a exactement la même forme, tandis que le pluriel instrumental, quoique dérivé de la même formative *bhi*, n'est pas *bhyams*, mais *bhis*. Le philologue le plus intrépide trouvera difficile de tirer le même résultat phonétique d'un allongement de *bhyams* et de *bhis*. Ce fait, cependant, nous suggère une autre explication. On ne peut nier que *bhyâms* et *bhyams*, d'où viennent le sanscrit *-bhyas*, le latin *-bus* le gothique *-m* et le vieux norrois *-um*, ne soient étroitement liés l'un à l'autre; mais tous les deux, comme on l'a dit dans un précédent chapitre, sont dérivés de la postpréposition *bhi*[1]; ils doivent avoir été appliqués à leur usage présent pendant la période qui rentre dans le domaine de la Glottologie; par conséquent ils n'appartiennent pas à la flexion originelle du nom aryen. *Bhis* est aussi tiré de la même racine indépendante. Il est très probable que *bhyams* et *bhis* existaient comme pluriels séparés, le premier à l'accusatif et le second au locatif (pour *bhins*), avant d'être attachés à d'autres mots[2]. Nous avons ici affaire à un exemple tout à fait différent de la flexion proprement dite, où les inflexions ne peuvent être séparées du nom auquel elles sont inhérentes et ne laissent pas voir qu'elles aient jamais été des racines indépendantes. Si *bhyâṃs* forme le datif, l'ablatif et l'instrumental du duel, et si *bhyams* ne remplit cet office que pour le datif et l'ablatif pluriels, l'instrumental étant marqué par *bhis*, la manière la plus simple d'expliquer le rapport de ces deux formes, c'est d'admettre l'antériorité de l'existence du duel, le pluriel n'étant devenu d'un usage général qu'après la différenciation ultérieure des cas. Quand le pluriel de ces cas se fixa pour la première fois, on avait déjà séparé l'instrumental du datif et de l'ablatif. Pourquoi la voyelle du duel est-elle plus longue que celle du pluriel? c'est ce que peuvent nous apprendre peut-être les langues sémitiques. En effet, tandis que le pluriel était *-īm* (de *-am*) en hébreu, *-īn* en araméen et *-ūna* en arabe, le duel était dans chacun de ces dialectes *-âim*, *-ain* et *âni* ou *-aini*. De même, en assyrien, le duel finissait

1. *Abhi* serait l'instrumental d'un ancien nom *a* ou *â*.

2. Ce fait est indiqué dans le Rig-Véda par la non-observation des lois de Sandhi, comme dans l'instrumental *marut-bhis* au lieu de *marudbhis*. (Voir le IIe Appendice.)

en *-ā*, le pluriel masculin usuel était en *-i*. Or, la comparaison des langues sémitiques nous conduit à cette conclusion que le pluriel se terminait à l'origine en *-āmū*, de sorte que le duel primitif était probablement *-a'amu*, qui exprimait le redoublement de l'objet par la répétition continue de la première voyelle. On peut trouver une étroite analogie avec ce dernier fait dans l'idiome des Aponégricans, où « six » se dit *itawuna* et « sept » *itawu-ú-una*. Les Botocudos du Brésil ont appliqué ce même procédé en formant *ouatou-ou-ou-ou*, « océan », par allongement de *ouatou*, « rivière »; de même encore, un dialecte de Madagascar allonge *ratchi*, « mauvais », en *ra-a-atchi* « très mauvais ». Si la répétition de la voyelle primaire en sémitique avait pour but de représenter le *caractère double* de l'objet, le duel fut formé du singulier et non du pluriel et ce dernier en serait plutôt une contraction, la voyelle étant contractée parce que l'idée exprimée par le pluriel était moins définie que celle du duel. La finale de cette désinence casuelle, *u*, aurait été empruntée au singulier.

8. Des nombres nous passons naturellement aux cas. Ceux-ci, comme leur nom l'indique, étaient regardés comme autant d'*affaiblissements* du cas direct (*casus rectus*) ou nominatif, que l'on considérait comme la forme typique du nom. Cette idée, qui est réellement fondée sur l'analyse logique d'une grammaire développée, n'est pas confirmée par l'investigation scientifique. Le nominatif, duquel on a pu même contester le titre de *cas*, semble après tout n'être qu'une addition postérieure à la déclinaison nominale. Tout semble indiquer que l'accusatif ou le cas complément est la forme la plus primitive du nom. Cela est évident en sémitique où la terminaison en *-a* a été conservée en éthiopien, en arabe, en assyrien et en hébreu pour marquer l'accusatif, les modifications ultérieures de ce son originel ayant été appropriées à la création du nominatif en *-u* et du génitif en *-i*. De même, en aryen, le complément *mâ*, « moi », se trouve encore comme accusatif en sanscrit; sa priorité est démontrée non seulement par la terminaison verbale en *-mi*, mais mieux encore par la forme composée du nominatif sanscrit *aham*, grec ἐγών, latin *ego*, gothique *ik*. Que ce nominatif soit ou non formé de *ma* qui serait devenu d'abord *va*,

(comme dans le duel et le pluriel du sanscrit et du teuton) et qui serait ensuite tombé tout à fait, — et de *ga*, enclitique d'emphase qui a donné naissance au védique *gha* et au grec γε, — en tous les cas, ἐγών est une forme moins simple et moins ancienne que με. On a remarqué avec justesse que ceci s'accorde parfaitement avec les faits ordinaires de la vie enfantine. L'enfant dit : *Charlot fait ceci ou cela*, avant d'apprendre à dire : *Je fais ceci ou cela*. L'existence des neutres dont le nominatif se termine en *-m* est un argument dans le même sens. Ici l'idée de la vie, par suite de la *subjectivité*, est perdue de vue, et par conséquent la conception de l'*objectivité* était si bien fixée dans ces noms que lorsqu'on eut l'idée d'autres êtres capables d'activité et lorsqu'on leur assigna une flexion particulière en tant que considérés sous cet aspect, les neutres furent relégués dans une classe spéciale et conservèrent la vieille terminaison commune à l'accusatif et au nominatif. La forme extérieure garda le souvenir de cet état primitif où l'homme se regardait lui-même et tout ce qui l'entourait comme des *objets ;* il n'avait pas encore reconnu qu'il était un *sujet*, une cause active, bien moins encore avait-il projeté ce pouvoir sur les objets qui l'environnaient. Les langues agglutinantes ne font aucune distinction entre le nominatif et l'accusatif, réfléchissant ainsi, comme en tant d'autres particularités, l'ancienne condition de l'intelligence et du langage.

9. Après ces deux cas, le chapitre le plus important de la déclinaison des noms est le génitif. Le rapport que nous exprimons par le génitif dut être en principe bien imparfaitement compris, si nous en jugeons par les phénomènes grammaticaux des langues agglutinantes. Ainsi, en accadien, le rapport du génitif et du nom qui le gouverne se marquait primitivement en plaçant le premier après le dernier, comme c'est encore le cas en taïque et en malais. Ce ne fut que graduellement qu'on remplaça cette simple méthode en suffixant au second nom des mots tels que *lal*, « remplir », et *ga*, « faire ». Ici la relation semblerait n'être rien de plus que ce que nous appelons une apposition : deux notions particulières sont placées côte à côte sans que l'esprit fasse aucun effort pour déterminer leurs rapports exacts en dehors de ce simple fait que l'une précède l'autre et

est par conséquent celle à laquelle on pense en premier lieu. Aussi pouvons-nous dire qu'il y eut un temps où le génitif proprement dit n'existait pas, et nous devons découvrir, autant qu'il est en nous, comment il est venu à exister. Nous sommes tous familiarisés avec la distinction entre le génitif *complément*, où le mot gouverné est le complément de l'autre (comme dans *amor Socratis*, l'amour ressenti pour Socrate) et le génitif du *sujet* où le contraire a lieu (comme dans *Socratis amor*, l'amour ressenti par Socrate). Cette distinction correspond à la différence faite dans la logique formelle entre la « *prédication* » et l' « *inhérence* » dans une proposition, l'attribut étant tantôt compris dans le sujet, et tantôt le comprenant lui-même. On peut considérer le rapport marqué par le génitif sous l'un ou l'autre de ces deux aspects; par conséquent, nous ne devons pas nous attendre à voir toutes les langues indiquer un seul et même procédé primitif. Telle race préféra concevoir ce rapport d'une manière, telle autre d'une autre. Le sens du rapport lui-même n'était pourtant pas, comme il l'est devenu depuis, celui de simple dépendance.

Le Sémite concentrait son attention sur le mot gouverné, d'accord avec cette tendance synthétique qui s'est manifestée dans sa langue, sa littérature et sa religion. Le nom qui gouvernait l'autre était placé le premier; son accent et son importance étaient transportés au génitif suivant, de sorte que le tout devenait une sorte de composé que l'on prononçait d'une haleine et où la dernière partie était la plus importante. La terminaison en *-i*, appelée terminaison du génitif, que prend le second substantif en assyrien, n'est qu'une modification de l'accusatif *-a*, et remonte par conséquent à un temps où le nominatif n'existait pas encore. Le génitif périphrastique, qui plaçait le pronom relatif (ou plutôt à l'origine le démonstratif) entre deux noms, analysant ainsi la relation du génitif : « l'amour qui (est) Socrate », et égalisant ainsi les deux idées, ce génitif doit être rapporté à une période plus récente. Le procédé des langues aryennes est exactement le contraire de celui des langues sémitiques; il suffirait à lui seul pour démontrer l'origine distincte de ces deux groupes de langues. Ici l'esprit fixait toute son attention sur le nom qui gouverne,

conformément au génie de la race qui était éminemment pratique et qui, par son exacte observation des choses, a été la créatrice de la science inductive. Ce fut le nom gouverné dont la dépendance fut marquée par des suffixes, qui naturellement fut prononcé le premier; on dirigeait ainsi l'attention sur le mot plus important qui le gouvernait et qu'on faisait entendre le dernier. L'esprit était tourné vers l'objet et non vers la source ou la fin de cet objet. Cette fin ou cette origine étaient au contraire conçues comme autant d'attributs qui adhéraient accidentellement à l'objet principal de la pensée. Il en est de même dans les idiomes à préfixes pronominaux du sud de l'Afrique. Le génitif *Bâ-ntu* s'accorde en genre avec le nom qui le gouverne, tout comme δη-μό-σιο-ς en grec, doit s'accorder avec son substantif[1]; ainsi en zoulou *i-si-tya-s-o-m-fazi*, signifie *le plat de la femme*. Ce dernier exemple, joint à ce qui a été dit ci-dessus sur l'origine du genre, jette une grande lumière sur la signification primitive du génitif. Le même mot pronominal qui a été attaché à un substantif est joint à un autre quand l'idée exprimée par le dernier est en rapport avec l'idée exprimée par le premier. Le sens premier de *si* était *masse;* les mots *i-si-tya-s-o-m-fazi* signifient à vrai dire : *masse-plat*, *masse-femme*. Ce n'est là qu'une nouvelle application de la vieille loi du syllogisme ou du principe qui, comme l'a démontré M. Herbert Spencer, est au fond de toutes les sciences : deux objets sont mis en rapport et en équivalence au moyen d'un troisième. Dans le cas présent, deux idées furent d'abord placées l'une près de l'autre; on les exprima dans le langage de telle manière qu'on associa toujours l'une d'elles à l'autre et aux idées parentes de cette seconde idée; enfin, ce mot fut réduit à un pur élément formatif constituant une classe, et alors, au moyen de ce formatif pronominal, d'autres idées qui n'étaient pas parentes de l'idée originellement représentée par ce préfixe altéré furent unies à elle par

1. De même, dans les langues du Tibet, les adjectifs sont formés de substantifs par l'addition du signe du génitif, comme *ser-gyi* « d'or », « *aureus* », de *ser*, « or »; en hindoustani le génitif prend la marque du genre selon les mots auxquels il se rapporte. (Max Müller, *Leçons*, 1re série, p. 106.)

la pensée. Ainsi le génitif serait né de l'apposition. On a pu placer côte à côte en apposition des conceptions équivalentes; l'une d'elles se cristallisa en une forme grammaticale et devint un moyen de combiner de nouvelles conceptions avec l'idée à laquelle elle était unie. Ceci toutefois ne put arriver que là où le génitif complément était le type de ce rapport. Des langues telles que les sémitiques, où le génitif du sujet fut le type, n'allèrent jamais au delà d'une apposition où le premier facteur était subordonné au second, et par conséquent ne possédèrent jamais un véritable génitif, non plus que le malais et les langues taïques en général. L'insertion du pronom relatif entre les deux facteurs, qui peut être faite en chinois par *tchi* (signifiant à l'origine *un endroit*), n'est qu'une analyse de l'apposition. Les langues agglutinantes affixent un mot de signification indépendante au nom gouverné; ce n'est pas là non plus un génitif, mais en réalité une terminaison verbale; et l'accadien *enu Huru-lal* peut aussi bien signifier *le seigneur remplit Ur* que *le seigneur d'Ur* (*Ur-remplissant*).

10. Avant de terminer ces éclaircissements sur ce qu'on appelle la métaphysique du langage, il serait bon de prendre un exemple dans les verbes. J'ai déjà essayé de montrer dans un chapitre précédent comment l'étude comparative des langues nous amène à conclure que l'aoriste est le temps le plus ancien. Voyons maintenant ce que nous pouvons apprendre au sujet des désinences personnelles. En chinois, la position seule décide si un mot est employé comme verbe, substantif, adjectif, adverbe ou préposition. Placez *ngó*, « je », devant une racine, et elle devient la première personne d'un verbe, tout comme « *I ride* » en anglais. La forme du langage s'est à peine avancée au delà de l'époque rudimentaire où les distinctions des différentes parties du discours étaient inconnues et restaient à l'état latent dans l'embryon d'un simple monosyllabe. Les langues agglutinantes montrent des progrès plus sensibles. Non seulement l'accadien peut dire *mu-ac*, « je fis », et *mu-nin-ac*, « je le fis », comme le chinois *ngó wéi* et *ngó wéi-tschi*, mais il a procédé à la création d'un présent en allongeant la dernière syllabe du radical, et en lui appropriant ainsi une forme verbale spéciale, de même qu'en tibétain nous trouvons *nga*

jyed-do, « je fais », de *jyed*, « faire ». Un pas immense a été fait depuis cette phase primitive jusqu'à des formes brisées telles que le basque *duzu*, « tu l'as » (composé de *d*, « lui », *au*, « toi », et *zu*, « avoir ») ou la conjugaison ostiake où les trois personnes du singulier des deux premiers temps de l'indicatif sont respectivement *madâdm*, *madân*, *madâ* et *madâu*, *madâr*, *madâda*. Dans tous les cas, nous voyons les formes se résoudre en une combinaison de la racine avec les pronoms personnels, ceux-ci étant tantôt affixés, tantôt préfixés. En accadien comme en basque, l'un ou l'autre pouvait avoir lieu; mais, en règle générale, les idiomes touraniens de l'Asie sont restés fidèles à leur habitude instinctive de postfixer les mots déterminatifs. Il en est de même dans le vieil égyptien et dans le verbe aryen, où nous rencontrons pourtant une difficulté. Chacun peut voir que *at-mi*, *at-si*, « je mange, tu manges », contiennent les deux premiers pronoms personnels, en dépit du changement de la dentale en une sifflante à la seconde personne; les formes du duel et du pluriel, *-vas*, *-thas* et *-mas*, *-tha*, rendent ceci indubitable. Mais il n'est pas aussi aisé d'expliquer la troisième personne, et Bleek s'est même hasardé à la dériver d'un verbe hypothétique *ti* = « faire », qui a formé le parfait des langues teutoniques. On pourrait découvrir le singulier *-ti* dans le démonstratif qui a servi à la déclinaison du pronom de la troisième personne en sanscrit; mais le pluriel *-nti*, qui n'en peut être séparé, reste encore inexpliqué. La nasale ne peut avoir été une pure insertion phonétique, et il n'est pas probable qu'elle soit dérivée d'un prétendu pronom démonstratif *an*. Cependant, quelles que puissent être les difficultés que soulève la troisième personne, la première et la seconde personne du verbe remontent indubitablement aux cas-régimes originels des pronoms personnels. Mais ceci implique un temps où une pareille combinaison n'existait point encore, un temps où les pronoms personnels n'avaient pas perdu, pour être employés à l'état de *fossiles*, leurs anciennes significations générales, où l'on devait employer un autre procédé pour donner la force verbale à la racine. Il est remarquable qu'en accadien *enu-mu* signifie à la fois « *mon seigneur* » et « *je suis seigneur* », et cette incertitude du sens implique une distinction très faible entre les

deux parties principales du discours. D'autre part, les pronoms personnels en japonais, fidèles à leur origine nominale, peuvent être employés pour désigner les trois personnes. Ici comme ailleurs, les dialectes des tribus sauvages nous font pénétrer dans les secrets de l'ancien langage, et nous trouvons que les Grebos de l'Afrique occidentale ne distinguent entre *je* et *toi*, *nous* et *vous*, que par les intonations de la voix ; *mâ di* signifie également « je mange » et « tu manges » ; *a di* « nous mangeons » et « vous mangez ». Il y a plus ; selon le Rév. J. L. Wilson, ces pronoms mêmes ne sont que rarement employés dans la conversation ; c'est au geste de déterminer à quelle personne est employé le verbe : *ni ne*, par exemple, signifie : « je le fais » ou « vous le faites, » selon le geste de celui qui parle ; de même en Pongué, *tŏnda* signifie « aimer » et *tōnda* « ne pas aimer [1]». Spix et Martius nous décrivent un semblable état du langage chez certaines tribus brésiliennes où le mouvement de la bouche dans la direction dont il s'agit, suffit à donner aux mots « bois-aller », le sens de « j'irai au bois ».

Il est en vérité difficile de s'imaginer un pareil état de choses, une langue sans pronoms et sans verbes ; cependant c'est de là qu'est sortie la première conception de l'action par rapport à la personne, puis par rapport au temps. Les hommes n'arrivèrent que lentement à se distinguer de leurs prochains ; les trois pronoms personnels n'ont pu exister qu'après la naissance d'un pluriel et l'idée d'un pronom sujet fut la dernière à se former. Le verbe semble avoir été tout d'abord peu différent du génitif. D'abord le mot mal dégrossi, avec sa puissance de signification non développée, était accompagné d'un geste qui lui donnait le sens d'une action ou d'une intention ; ensuite un substantif lui fut juxtaposé, le sens du composé étant fixé par l'action extérieure ou par les circonstances ; finalement, ces substantifs, transformés par l'usure en pronoms personnels, se différencièrent, et, joints en apposition aux racines, ils formèrent une espèce de composé où quelque action — manger, faire, etc., — était attribuée au pronom [2]. Comme dans l'exemple

1. Wilson, *Gram.* p. 32.

2. Dans les langues polynésiennes, le verbe n'a jamais pu parvenir à se former. Le Dayak, par exemple, dit : *il-avec-jaquette-avec-*

tiré plus haut de l'accadien, ou comme dans tant de langues touraniennes, le magyar par exemple (où ce n'est qu'en usant de différents mots pronominaux que *kés-em* « mon couteau », peut être distingué de *vár-ok*, « j'attends », l'aoriste *vár-t-am*, étant réellement identique), la forme verbale était simplement un génitif et doit être expliquée comme les autres génitifs. Si nous la représentons par un symbole, nous pouvons dire que « attendre — moi » fut la source de « mon attente » et de « j'attends ». La position du pronom en aryen doit être seule remarquée : il suit, au lieu de précéder, le nom qui le gouverne ; ce renversement de l'ordre usuel des mots implique non seulement que les pronoms personnels ont été fixés avant la cristallisation des formes verbales, mais aussi que le sentiment que ces pronoms étaient différents de tous les autres substantifs, et que le pouvoir de l'individu sur l'action était illimité, fut de tout temps présent à l'esprit aryen. Il fallait pourtant faire encore un pas en avant pour s'élever de ces relations purement personnelles à cette conception du temps qui se trouve au fond même du verbe. C'est une conception encore inconnue à beaucoup de races, et qui manque notamment aux langues polysynthétiques de l'Amérique septentrionale. Les habitants de la Nouvelle-Calédonie, à qui *hier* et *demain* sont des termes inconnus, ou les membres des sociétés communistes de l'ancien monde, n'avaient ni le besoin, ni l'occasion de marquer le cours du temps dans leur existence monotone et végétative. La catégorie de l'espace précède historiquement la catégorie du temps.

11. De plus longs éclaircissements sur la métaphysique du langage sont, je crois, inutiles. Nous en avons assez dit pour montrer ce que l'on entend par ce mot, et la manière dont on doit traiter cette partie de la Glottologie. L'analyse comparative des mots nous conduit aux plus anciennes inventions du langage pour exprimer les rapports grammaticaux. Nous pouvons ainsi pénétrer jusqu'au germe, au point du départ de ces conceptions qui sont résumées dans la grammaire ordinaire.

blanc au lieu de « *il a sur lui une jaquette blanche* », remplaçant ainsi la notion du verbe par l'adjectif. (Steinthal, *Charakteristik*, etc., p. 165.)

Nous remontons, pour ainsi dire, jusqu'à la pensée même dans sa forme la plus primitive qui se soit réfléchie dans le langage parlé. Nous entrons dans le monde des idées, et, comme le physicien traitant la théorie de la force, nous nous trouvons mis en présence de faits métaphysiques.

CHAPITRE VIII

LA MYTHOLOGIE COMPARÉE ET LA SCIENCE DE LA RELIGION

SOMMAIRE : 1. On ne peut séparer la pensée et le langage. — 2. Les mots peuvent influencer la pensée. — 3. Un sens nouveau est assigné à des mots dont on a oublié la signification originelle. — 4. Les noms, quand ils sont donnés pour la première fois, résument la science existante. — 5. A mesure que la société et la science progressent, ces noms deviennent trompeurs et produisent la mythologie. — 6. La mythologie doit donc être expliquée par l'histoire des mots, ces fossiles des couches primitives de la société et de la science. — 7. « Métaphores fanées ». — 8. Les mots n'expliquent que le côté extérieur de la mythologie; ils ne rendent pas compte de l'instinct religieux, caché en elle, qui la conserve. — 9. Nous connaissons par le langage le développement de cet instinct religieux. — 10. Différences entre une religion et la mythologie. — 11. La mythologie précède la religion et en général la colore. — 12. Les dogmes religieux sont explicables par l'histoire du langage. — 13. Aussi la mythologie comparée et la science des religions sont-elles des branches de la Glottologie. — 14. Les souvenirs des religions les plus anciennes sont renfermés dans des langues mortes. — 15. *La religion est l'expression de la société et l'histoire de la société nous est donnée par le langage.* — 16. *La comparaison des mythes doit s'appuyer sur des preuves étymologiques.* — 17. L'Iliade. — 18. Des mythes semblables naissent indépendamment les uns des autres chez des races non civilisées. — 19. *On ne peut extraire l'histoire des mythes où manque l'évidence historique.* — 20. Les « Nibelungen ». — 21. L'Evhémérisme. — 22. On peut distinguer dans la mythologie de chaque peuple ce qui est original et ce qui est emprunté. — 23. Histoire des cyclopes. — 24. L'allégorie et la fable mises en contraste avec le mythe. — 25. Origine du totemisme. — 26. Ancêtres éponymes. — 27. L'instinct religieux se manifeste d'abord dans *le culte des ancêtres.* — 28. De là l'origine du culte des serpents. — 29. Les besoins animaux poussent l'homme au culte. — 30. Fétichisme, seconde phase du développement. — 31. Germes d'une mythologie. — 32. Adoration de la Nature contemporaine de la période épithétique et d'une mythologie développée. — 33. Pourquoi y a-t-il si peu de mythes sur la lune? — 34. Objets de la nature anthropomorphisés. — 35. *Cet anthropomorphisme des objets naturels se perpétua dans le langage (c'est-à-dire, dans la mythologie).* — 36. Objections adressées à la mythologie comparée : on suppose chez l'homme primitif une (1) trop haute ou une (2) trop faible imagination. — 37. Origine solaire de quelques mythes *prouvée* par le Rig-Véda et les mythologies anaryennes. — 38. Autres objections. — 39. Dogmatologie : comment on peut comparer les religions.

1. Le langage, nous l'avons dit, est le miroir de la société parce qu'il est le vêtement de la pensée. Tout mot a son histoire et cette histoire est en réalité celle de l'esprit. Ces deux termes corrélatifs, la pensée et le langage, ne peuvent se séparer, la pensée n'est que l'élément interne, comme le langage est l'élément externe. La forme et le contenu, le créateur et la créature, ce sont là d'autres façons d'exprimer la même idée; la statue ne représente pas avec plus de vérité l'imagination de l'artiste que le mot celle de l'esprit qui le façonne.

2. Et de même que la statue réagira sur l'artiste, et produira, comme en Egypte, une conception conventionnelle de la beauté et de la proportion, de même, et à un degré plus élevé encore, le mot plastique réagira sur l'esprit de l'homme. Les deux faces du prisme, l'interne et l'externe, agissent et réagissent l'une sur l'autre; là où le sens de l'*objectivité* est puissant, où l'on oublie que le mot n'est par lui-même qu'un néant, les mots deviennent nos maîtres et nous dictent l'intelligence des choses. Si le Grec avec son individualisme autonome pouvait parler de l'ἀξίωσις λόγου, — c'est ainsi qu'il jugeait sa propre langue — le Romain amateur du droit, adorateur d'abstractions, ne connaissait que la *vis verbi*, véritable écho de son esprit militaire et dominateur. Le langage est un développement naturel aussi bien qu'une production artificielle. Il s'est développé à mesure que la conscience s'éveillait; bien des choses en lui ne sont tout au plus qu'à demi conscientes. Au commencement on ne distinguait pas nettement les parties du discours ou les objets qui étaient désignés par elles; tout était dans le chaos, confondu dans une complexité embryonnaire de sons, et ceux-ci évoquaient inévitablement des idées erronées et donnaient naissance à un fétichisme qui confondait ensemble l'*agent* et le *patient*.

3. Mais il y a plus : le langage, comme les roches, est parsemé des débris fossilisés des sociétés antérieures. Des mots qui étaient pleins de sens non développés peuvent avoir une signification nouvelle en conséquence des changements sociaux; un long usage et une longue habitude peuvent les avoir privés de leur sens, si bien que la seule signification qu'ils possèdent est leur simple son; on a pu encore oublier leur force originelle et ils peuvent ne survivre que comme des

noms propres ou en rapport avec des cérémonies tombées en désuétude ; enfin, on peut les avoir confondus avec d'autres mots mieux connus, d'où sera résultée une confusion d'idées. Qui attache maintenant à des termes tels que « démocratie » ou « église » les mêmes idées qu'ils représentaient pour nos ancêtres ? *Shall* et *will* sont devenus des auxiliaires lorsqu'ils n'ont plus rien signifié par eux-mêmes ; *Jove* et *Yule* ne nous rappellent plus la voûte resplendissante du ciel ou la roue brillante qui symbolisait le cercle de l'année (vieux norrois, *hjul*) ; *beefeater* et *Brasenose College* n'ont pas gardé de traces de celui qui servait à table (*buffetier*) ou de la brasserie (*Brasenhuis*) d'où ils sont sortis. Les mots par lesquels une période historique s'efforce d'exprimer ses connaissances et sa pensée peuvent devenir la mystification des générations suivantes ; l'explication de ces mots que réclame l'esprit ne sert qu'à faire durer et à perpétuer un monde tout imaginaire.

4. Le premier acte d'un esprit encore jeune est de demander la raison de ce qu'il voit autour de lui. La formation d'une langue elle-même implique le désir de connaître les objets en les nommant, et en les distinguant ainsi les uns des autres. Tout nom donné est le résumé de toutes les connaissances que l'on peut acquérir sur un objet, il contient en lui-même la réponse que l'homme essaie de faire à la question qui se présente sans cesse : Pourquoi ?

5. Mais la science et les réponses des premiers hommes ont dû être très différentes de celles d'une ère plus avancée de l'humanité. L'Athénien du siècle de Périclès voyait le monde tout autrement que l'Aryen primitif. Le vieux mot ne rendait plus la pensée nouvelle ; s'il ne s'était pas étendu avec la science croissante des hommes, il se rétrécissait nécessairement et confinait la signification dans les limites qu'on lui avait assignées à l'origine ; il cessait de réfléchir le savoir vivant du jour, il n'était plus qu'un symbole vieilli. Les mots vivent parce que la société qui les produit vit, et les mots vieillis, comme les vieilles formes sociales, meurent et deviennent des causes d'erreur. Comme ils ne répondent plus fidèlement aux objets, l'on doit créer des objets qui leur répondent ; ainsi toute une construction nuageuse et obscure s'élève sur ces restes

usés, cachant la réalité et la nature à l'intelligence et à la foi.

6-7. Or, c'est là même ce qu'on appelle la mythologie. Ses créations se meuvent, comme les ombres homériques, dans un pays imaginaire; elles n'ont d'autre fondement que les noms qui leur sont donnés, car ces noms sont les restes d'un passé traditionnel, l'héritage qu'ont légué les géants des vieux temps; c'est leur seul titre à l'existence et au respect. Il s'ensuit que les traditions du passé qui leur ont donné l'être doivent fournir la clef qui permettra de les pénétrer. Nous devons suivre les mots à la piste dans le passé jusqu'à ce que nous atteignions l'époque où ils vivaient encore et étaient pleins de sens. La mythologie est fondée sur les mots; l'histoire des mots doit l'expliquer [1].

8. Mais il ne faut pas oublier que les mots n'expliqueront après tout que le côté extérieur de la mythologie. Il est vrai que c'est là son aspect principal; mais sans un esprit intérieur pour la soutenir, la mythologie n'aurait pas duré si longtemps, avec autant de persistance, ni rendu les hommes aveugles à ses multiples absurdités. Il dut y avoir en elle un élément qui trouvait un écho dans le cœur humain, qui fit d'elle autre chose qu'un ensemble de contes à l'usage des enfants, comme les contes de fées qui pourtant ont la même origine que la splendide mythologie des poètes grecs. Cet élément fut l'instinct religieux. Derrière le voile extérieur du mythe était en-

1. M. Fiske, qui voit clairement qu'un mythe n'est pas le résultat de l'oubli d'un mot ou d'une phrase, mais de la pensée qu'ils recouvrent et interprètent, dit avec beaucoup de vérité (*Mythes et créateurs de mythes*, p. 214) : « Les mythes, les coutumes et les croyances qui, à une époque avancée de civilisation, semblent insignifiants excepté quand ils sont caractérisés par quelque procédé ingénieux d'explication symbolique, ne semblaient pas insignifiants aux peuples peu avancés qui leur ont donné naissance. Les mythes, comme les mots, survivent à leur signification primitive. Dans les périodes reculées, le mythe est une parcelle de la philosophie vulgaire et courante; l'explication qu'il donne est pour le moment l'explication naturelle, celle qui se présente le plus naturellement à celui qui réfléchit sur le thème auquel se rapporte le mythe. Mais avec le temps cette façon de philosopher a changé; des explications qui tout d'abord semblaient évidentes ne se présentent plus à l'idée de personne; mais le mythe a acquis une existence indépendante, il

châssée la croyance à Dieu et à l'âme, de plus en plus dissimulée peut-être avec le cours des générations, mais toujours présente cependant, toujours sentie, sauvant la vieille mythologie d'une mort prématurée.

9. Il est clair que nous sommes ici en présence d'un cas semblable à celui que nous décrivions dans notre dernier chapitre. Nous avons retrouvé les conceptions originelles qui sont au fond des différents rapports grammaticaux par la comparaison des formes qui les désignent; de même dans la mythologie, nous devons découvrir l'esprit qui lui a donné naissance par une comparaison inductive des diverses formes dont elle s'est revêtue. Ces formes sont des mots et des phrases; par conséquent *la mythologie comparée n'est qu'une branche de la science du langage.*

10. Mais l'idée religieuse peut s'exprimer autrement encore que par la mythologie. Ce que nous appelons une religion diffère de la mythologie comme une société civilisée diffère d'une tribu sauvage. L'une est organisée et artificielle, l'autre est spontanée et naturelle. Dans la religion, il n'y a plus une demi-conscience obscure de l'être spirituel; l'individu s'est éveillé à la conscience nette de lui-même et de ses rapports avec les autres. Dans une société communiste la moralité est impossible, encore moins le culte d'un seul Dieu. C'est seulement

continue à être transmis des pères aux enfants comme quelque chose de vrai, bien que personne ne puisse dire pourquoi il est vrai. Enfin, le mythe lui-même s'efface graduellement des souvenirs, laissant souvent derrière lui quelque coutume tout à fait inintelligible et des superstitions qui paraissent tout à fait absurdes. » Ailleurs le même auteur ajoute (p. 195) : « La théorie physique des mythes ne sera bien exposée et bien entendue que lorsqu'on comprendra ceci : nous acceptons l'origine physique d'histoires telles que le mythe de l'Iliade comme nous sommes forcés d'accepter les étymologies physiques de mots tels que *soul, consider, truth, convince, deliberater,* etc. Feu le Dr Gibbs, de Yale College, dans ses *Études philologiques*, regarde de telles étymologies comme des *métaphores fanées*. De même, tout en refusant de considérer l'*Iliade* ou la tragédie de *Hamlet,* — aussi bien que le *Juif-Errant* d'Eugène Sue ou la *Maison forestière* d'Erckmann-Chatrian — comme des mythes naturels, je suis disposé à considérer ces poèmes comme revêtant et incorporant des *mythes naturels fanés.* »

lorsque la conception de l'individu est née, que commence l'idée de la responsabilité et avec elle la moralité et l'effort en vue du salut personnel. Le sauvage ne sait rien de tout cela; le péché et l'impureté morale sont des mots qu'il ne comprendrait pas, sa seule idée du bonheur consiste dans l'abondance de la nourriture ; les seuls maux dont il désire être délivré sont les souffrances physiques. Une religion doit être organisée et individuelle et cela implique d'une part une tradition et une littérature, de l'autre une aristocratie hiérarchique, et cela en tant que l'individualisme présuppose la distinction et la supériorité. Appeler le fétichisme une religion, c'est donc abuser des termes. Là où tout homme est son propre prêtre, il n'y a pas de système où un seul homme connaisse la volonté des dieux mieux qu'un autre. Rome n'eut pas de religion jusqu'aux jours de l'empire, car son culte organisé était tout politique; la religion de la Grèce était confinée au temple de Delphes et aux hiérophantes orphiques. Le caractère individuel d'une religion est universellement reconnu; là où l'histoire ne peut nous présenter aucun fondateur comme Bouddha ou Confucius ou le Christ, des légendes postérieures se plaisent à faire remonter les cérémonies et l'organisation religieuse à quelque Numa Pompilius.

11. Mais les fondateurs de religions doivent trouver des matériaux préexistants. Il faut qu'une race ait l'esprit religieux sans lequel toute religion est impossible, un fonds consacré de croyances et de rites traditionnels; par-dessus tout, il faut que le peuple veuille bien accepter le système qu'on forme avec ses anciennes croyances. Le fondateur d'une croyance se présente généralement comme le réformateur d'un ancien culte non organisé; s'il réussit, c'est qu'il fait vibrer une corde en harmonie avec les besoins et les désirs de son époque. Bouddha prêche l'évangile de la liberté aux peuples tombés sous le joug intolérable des castes et le despotisme des brahmanes. Mahomet brise l'aristocratie des négociants arabes, et proclame l'égalité des fils du désert devant un seul Dieu et un seul prophète; Joseph Smith flatte les penchants sensuels d'Américains enthousiastes et les rêves millénaires de protestants grossiers. La mythologie précède nécessairement la religion. Elle peut

être déracinée par la religion; ou bien elle peut être acceptée et absorbée par elle ; elle peut enfin végéter près de la nouvelle croyance, tantôt comme son alliée, tantôt comme son ennemie. Mais elle ne lui succède jamais ; car les mythes qui s'amassent autour de la personne réelle ou imaginaire d'un législateur religieux sont empruntés à des légendes plus anciennes, et trouvent seulement un héros nouveau à qui s'attachent les histoires respectées et les vieilles traditions populaires. Les saints du christianisme ont pris la place des dieux et des demi-dieux de l'antiquité païenne, et les divinités du Véda sont devenues les esprits malfaisants du zoroastrisme. *Trità*, la puissance hindoue de la nuit, et *Ahi*, le serpent des ténèbres, se changent dans l'Avesta en *Thraêtaona*, le fils du premier homme, et *Azhi dahâka*, « le serpent qui mord », que détruit Thraêtaona. Cette transformation est complète quand la religion ne peut plus s'assimiler la vieille mythologie : Thraêtaona et le serpent deviennent le *Feridun* et le *Zohak* de Ferdousi, — le Cyrus et l'Astyage des Grecs. L'assimilation des croyances préexistantes est nécessairement l'œuvre d'une religion nouvelle: ces croyances seront modifiées, arrangées, mais si la religion doit faire son chemin, elle ne peut faire litière des superstitions courantes et des pratiques religieuses d'un pays. Ces superstitions déteindront, en quelque sorte, sur la religion à mesure qu'elle se développera et s'adressera davantage aux éléments peu cultivés de la société. Il n'est pas rare de voir une religion commencer par une protestation contre l'idolâtrie populaire et se mêler à elle d'une manière inextricable.

12. Quand même ce dernier fait ne se produirait pas, il est évident que, pour bien comprendre une religion, nous devons connaître le sens des éléments mythologiques qui y sont incorporés et sur lesquels elle repose, ainsi que le sens des termes dont elle se sert comme de mots de ralliement. Ces termes se transforment avec les changements de la science, des circonstances et des générations. On verra souvent une Église combattre sur la signification d'un mot qui, en principe, comportait une signification dont pas un des combattants ne se doute. Les interminables querelles qui agitèrent l'Europe sur la question de l'Eucharistie et de l'Ordination auraient été

inintelligibles pour les premiers chrétiens. C'est une bataille à propos de mots, mais l'insertion d'un iota n'a-t-il pas suffi un jour pour inonder Alexandrie de sang? La Glottologie, avec son calme, son impartialité scientifique, ses règles de saine comparaison, est nécessaire pour que nous puissions comprendre l'origine et le développement des idées religieuses et des dogmes qui s'efforcent de les traduire.

13. En tant que la science des religions consiste à comparer des mots et des dogmes entre eux, à retracer leur développement et leur filiation, elle est, comme la mythologie, une branche de la science du langage, et son interprète sera la Glottologie.

14. Mais il est une autre raison pour laquelle l'étude comparative des religions réclame un glottologiste. Les plus vieilles et les plus intéressantes sont pour ainsi dire enfermées sous clef dans les mystérieuses retraites de langues mortes. C'est la méthode scientifique seule qui peut expliquer d'une manière exacte ce qu'il y a de plus important dans la langue du Rig-Véda, et encore plus dans celle du Zend-Avesta. Les interprétations traditionnelles des *pandits* sanscrits sont souvent grotesques, souvent le résultat d'erreurs modernes. Quelques-unes des révélations les plus précieuses des vieux hymnes hindous, qui ont aidé à résoudre le problème de la mythologie, auraient été impossibles sans l'application des lois glottologiques. L'Ancien Testament lui-même ne peut se passer de l'assistance de la Glottologie : elle seule peut décider si Samson est le Melkarth de Tyr et l'Hêraklès de la Grèce.

15. Cela est encore vrai si nous examinons la science des religions à un autre point de vue. Tout système de religion consiste en un certain nombre de doctrines qui gravitent autour d'un doctrine centrale ; le sens de cette dernière est d'une haute importance pour l'intelligence du système entier. Mais les doctrines changent, tandis que les termes où elles sont formulées ne changent point ; découvrir leur valeur originelle, c'est découvrir le sens originel qui était attaché aux mots. Un bon exemple de ceci est le *Nirvana*, la conception à laquelle aboutit tout le système bouddhiste ; tant que nous n'aurons pas exactement établi la signification première de ce mot et les modifications historiques qu'elle a subies aux différentes épo-

ques et parmi des races diverses, nous ne saurons jamais exactement ce qu'est le bouddhisme. La religion est l'expression la plus intellectuelle, la plus profonde, et par conséquent la plus durable de la société; et si nous devons chercher dans le langage l'histoire de la société, à plus forte raison devons-nous y chercher l'histoire de la religion.

16-17. Avant de nous aventurer à comparer entre elles les religions, nous devons établir l'étude scientifique de la mythologie sur une base ferme et satisfaisante. En tant que faisant partie de la Glottologie, elle doit être examinée avec les mêmes principes et la même méthode. Nous ne devons jamais oublier qu'elle est une science dépendante, que par conséquent elle ne doit pas être traitée comme si la science dont elle relève n'existait pas. Il est absolument interdit de tirer des conclusions d'une comparaison entre différents mythes lorsqu'elles ne s'appuient pas sur des preuves étymologiques. Si la Philologie comparée peut montrer que Pâris représente les Panis des Védas, les ravisseurs des brillants nuages (vaches) de l'Aurore [1]; qu'Hélène est Saramâ, la déesse de l'Aurore; qu'Achille qui meurt à la porte occidentale de Troie est Aharyus, le soleil, du sanscrit *ahar*, « jour » : — alors le sujet de l'Iliade peut bien n'être que l'antique combat entre la nuit et le jour, la vieille histoire de la victoire et de la mort du héros solaire autour des murs et des remparts du ciel [2]. Mais faire

1. *Gau*, en sanscrit, signifie à la fois *vache* et *nuage*. — TRAD.

2. Les preuves de la Philologie comparée, ici comme ailleurs, trouvent leur contre-partie et leur vérification dans les preuves tirées de la comparaison des mythes eux-mêmes. Le siège homérique de Troie n'est qu'une répétition d'un siège plus ancien, lorsque Laomédon et les murs de sa cité qui « s'élevèrent en tours comme un nuage », aux sons de la voix d'Apollon, furent conquis et renversés par Hêraklès; une répétition aussi du siège de Thèbes, qui fut non moins fameux dans l'histoire grecque que celui de Troie. Chercher des lambeaux d'histoire dans l'un ou l'autre de ces récits c'est chercher de l'or dans les rayons du soleil. La légende, il est vrai, s'est localisée, dans un cas à Thèbes, dans l'autre dans la vieille ville mysienne d'Ilium; mais une pareille localisation est nécessaire à tous les mythes. Il est possible que les combats entre les compagnons sémitiques de l' « Oriental » (Cadmus) et les habitants de la Béotie aient amené le choix de Thèbes, de même que Troie peut

d'Oreste le soleil et de Sémiramis le matin, c'est aller au delà des limites qui nous sont assignées et affirmer ce qui ne saurait être prouvé. En comparant les mythes nous ne devons jamais perdre de vue la partie étymologique du sujet; c'est elle seule qui donne de la certitude à nos conclusions. A moins que les traits d'un mythe ne ressemblent indubitablement à ceux d'un autre, surtout dans les petits détails, nous devons être très circonspects à le placer à côté d'un autre, là où les noms propres ne sont point transparents. Il n'y a pas de doute sur la signification des noms de Phébus et d'Hypérion, et nous pouvons les classer sans hésitation aucune avec les autres mythes solaires, même en supposant que les récits à leur sujet fussent vagues et généraux; mais découvrir le soleil à l'horizon de la mer dans le prince Grenouille des contes de fées, c'est aller au delà des bornes de l'évidence scientifique.

18. Outre le soin que nous devons prendre ainsi de faire du langage la base de nos comparaisons, nous devons être en garde contre ce désir excessif de l'unité qui a été si fatal aux progrès de la Glottologie. Les lois générales de la mythologie comparée, comme les lois générales de la linguistique, doivent être obtenues par des inductions tirées d'exemples aussi nombreux que possible; nous devons recueillir les mythes dans tous les climats et chez toutes les races, et souvent quelque tribu dégradée et méprisée pourra nous mettre sur la trace des lois que nous cherchons. La mythologie, comme le langage, est un reflet de l'esprit humain; elle appartient plus spécialement à ce que

avoir été le centre de conflits sans histoire entre les colons ioniens et les indigènes asiatiques. Le Dr E. Curtius est sans doute dans le vrai quand il attribue l'origine des chants populaires d'où est sortie l'Iliade à la période de l'émigration grecque en Asie Mineure, alors que des fugitifs du Péloponnèse et d'Athènes fuyaient les envahisseurs doriens, emportant avec eux les traditions de l'ancienne gloire achéenne et de leur antique puissance sur les collines d'Argos. C'est ainsi que nous pouvons expliquer le mélange curieux d'autocratie royale et de démocratie ionienne, tel qu'il devait prévaloir parmi les colons pendant leurs luttes, que nous rencontrons dans les poèmes d'Homère, aussi bien que l'étrange confusion entre les adversaires des Grecs dans la Troie mysienne et sur les rives du Xanthe de Mysie, et ces Troyens de Lycie qui luttèrent avec eux plus au sud dans le voisinage du Xanthe lycien.

nous pouvons appeler l'ère *naturelle* de l'humanité [1]; et puisque la constitution de l'esprit humain et les circonstances de la vie du sauvage sont à peu près les mêmes partout, nous devons nous attendre à rencontrer dans les mythes de toutes les nations une certaine ressemblance, une même obéissance à des lois générales. Mais nous ne devons pas aller plus loin; il ne faut pas, au mépris des témoignages linguistiques, dériver d'une même source les traditions mythiques analogues des Aryens, des Finnois et des Cafres. Là où le langage démontre l'identité d'origine, il pourra y avoir identité d'origine pour les mythes, mais là seulement. La coïncidence entre les légendes de deux races non apparentées témoigne d'une activité intellectuelle uniforme à l'âge de la création des mythes; mais imaginer que cette coïncidence signifie autre chose, c'est renouveler l'erreur des écrivains d'autrefois qui voyaient dans l'histoire d'un débordement chez différents peuples une preuve du déluge biblique. On comprend l'erreur de ces écrivains, car on leur avait enseigné l'existence d'un seul langage primitif et la transformation des héros de la Genèse en personnages de la mythologie païenne. Maintenant qu'il n'y a plus prédisposition à reconnaître Noé dans Kronos et ses trois fils dans Zeus, Poséidôn et Hadès, il est impossible d'excuser cette confusion systématique de tous les mythes au mépris des exigences de la Glottologie [2].

1. Le mythe est la forme nécessaire dans laquelle s'exprime la pensée chez les peuples qui ne sont pas civilisés. Il est pour le sauvage et pour l'enfant ce qu'est pour nous l'histoire; et de même que la littérature contemporaine accompagne l'histoire, de même la tradition orale accompagne le mythe. Il y a une géographie et une philosophie mythiques aussi bien qu'une histoire mythique, si l'on peut risquer cette expression; la géographie doit commencer avec son Odyssée, la philosophie avec son Eris et son Erôs et l'histoire avec son âge héroïque. L'enfant et le sauvage confondent le sujet et l'objet, et ne peuvent établir entre eux aucune distinction; le *moi* complément (objectif) précéda le sujet *ego, aham,* tandis que d'autre part les créations de l'imagination furent regardées comme des réalités autant que les événements et les objets de la vie quotidienne.

2. M. Fiske dit fort bien (*Mythes et créateurs de mythes* [angl.], p. 160) : « Le seul fait que des héros solaires voyagent à travers le

19. Il est encore une autre erreur que nous devons éviter. La mythologie a une géographie et une histoire. Les mythes se meuvent dans un monde sans réalité qui leur est propre, reflet du monde véritable transformé par l'ignorance enfantine de l'homme primitif. Il y a donc une géographie mythique, une histoire mythique, une philosophie mythique. Quand on eut oublié le fond primitivement physique du mythe, il fut nécessaire au conteur de greffer son récit sur quelque personnage, sur quelque fait, sur quelque lieu. Ceux-ci une fois trouvés et la couleur locale nécessaire donnée au mythe, le récit continuait à circuler, à attirer de nouveaux éléments jusqu'à ce qu'un changement de condition transportât le cercle de mythes ainsi formés à un nouveau centre local. Rechercher ici des traces d'histoire est évidemment chimérique. Même en supposant que l'élément mythique a été enté sur une personne et un fait réels, ces derniers n'en ont été que le cadre qui a disparu complètement sous la masse vivifiante de la substance mythique. Ce qu'il fallait, ce n'était pas de l'histoire, mais des contes populaires. Il n'y a rien qui périsse plus rapidement que les noms propres insignifiants qui désignent simplement des hommes véritables et ne sont pas les reflets cristallisés d'une légende populaire. Le souvenir du passé ne subsiste que fort peu dans la mémoire des gens sans éducation ; la bataille de Minden, en 1759, il y a un peu plus de cent ans, est complètement oubliée dans les environs du lieu où se passa l'action ; selon Hahn, tout ce que les compatriotes de Skanderberg ont retenu de lui, c'est l'histoire d'une fuite merveilleuse qui n'a

monde et tuent les démons des ténèbres est d'une haute importance parce qu'il jette la lumière sur les habitudes primitives de la pensée; mais il ne prouve rien pour ou contre la communauté prétendue de civilisation entre les diverses races. Il en est de même du caractère sacré universellement attaché à certains nombres. Le Dr Brinton pense que la sainteté du nombre *quatre* dans presque toutes les mythologies est due au culte primitif des quatre points cardinaux ; cette opinion devient très probable quand nous nous rappelons que la prééminence analogue du nombre *sept* se rattachait certainement à l'adoration du soleil, de la lune et des cinq planètes visibles, culte qui a laissé des traces dans la structure et la nomenclature de la semaine chez les Aryens et les Sémites. »

jamais eu lieu[1], tandis que les généalogies albanaises les plus anciennes ne vont pas au delà de onze ancêtres.

20. Le poème des *Nibelungen* est un exemple fort instructif des rapports du mythe et de l'histoire. Le Sigurd de l'*Edda*[2] reparaît dans le vieux conte saxon de « Dietrich de Berne ». Dietrich ou Théodoric règne à Bonn, dont l'ancien nom était Berne; Etzel, l'Atli de la version scandinave, est le plus jeune fils d'Osid, le roi de Frise, qui prend la Saxe au roi Melias et vit à Susat, aujourd'hui Soest en Westphalie, tandis que les Nibelungen ou « les enfants des nuages » habitent à Worms. Mais l'histoire, telle que nous l'avons dans le grand poème épique allemand du XIIe siècle, a subi un nouveau changement. Berne est devenue Vérone, Dietrich, Théodoric, le fameux conquérant goth de l'Italie, et Etzel, Attila, roi des Huns. Le Jörmunrek du mythe islandais qui tue Swanhild, fils posthume de Sigurd, est maintenant Hermanric, le roi goth de Rome, et Sigurd ou Siegfried lui-même, avec Brynhild et Gunnar (Gunther) sont identifiés à Gondicar, le roi bourguignon victime d'Attila, et à l'austrasien Sigebert qui régna de 561 à 575, épousa Brunehaut, défit les Huns et fut assassiné par la maîtresse de son frère, Frédégonde. Mais en dépit de ces coïncidences et de la couleur historique que les dernières versions d'une époque lettrée ont donnée au vieux mythe teutonique de la croissance et du déclin de l'été, — nous savons que l'on ne doit chercher dans cette légende ni histoire, ni noms historiques. L'Attila de l'histoire mourut deux ans (453) avant la naissance du Théodoric de l'histoire, et Jornandès, qui écrivait au moins vingt ans avant la mort de l'Austrasien Sigebert, connaissait déjà Swanhild, l'enfant né après la mort de Sigurd. S'il était nécessaire, les versions islandaises et saxonnes de cette histoire prouve-

1. Von Hahn, *Sagwissenschaftliche Studien*, I, 62, 63.

2. Sigurd, dans l'*Edda*, s'empare du riche trésor des *Niflungs* ou nuages en tuant Fafnir, le serpent de l'hiver, et délivre Brynhild de son sommeil magique; puis Gunnar lui fait oublier sa fiancée et épouser sa fille Gudrun ou Grimhild; cette trahison est vengée par les frères de Gudrun qui tuent Sigurd; Brynhild se brûle sur le bûcher du héros comme Hercule sur le mont Œta; enfin Atli, frère de Brynhild, venge Brynhild et Sigurd.

raient l'antiquité mythique des noms de ces héros. Quelques ressemblances de noms peuvent faire qu'un mythe s'enlace autour d'un personnage ou de quelque événement de l'histoire réelle; mais ces derniers cessent par là même d'appartenir à l'histoire, et, à moins d'être confirmés par des preuves contemporaines, doivent être relégués dans le pays idéal de la poésie. La vie de Mahomet est pleine d'éléments mythiques; des fragments de vieux récits populaires arabes se sont attachés à elle, et si nous n'avions pas d'autres témoignages de l'existence du prophète, nous devrions le mettre dans la même catégorie que les Rishis du brahmanisme. — Le Charlemagne qui a pris la place d'Odin dans la tradition, comme dans le groupe d'étoiles que nous appelons le *Chariot de Charles*, appartient au mythe, non à l'histoire. Le mythe s'est accidentellement attaché à un personnage réel, mais ce n'est pas le mythe qui nous l'apprend.

21. Rechercher dans la mythologie grecque des faits ethnologiques et les migrations des tribus, c'est simplement renouveler Evhémère, qui retrouvait un roi de Crète en Zeus et un conquérant de la Panchaïe en Ouranos. Étayer de pareilles conclusions sur des noms de lieux, c'est tourner dans un cercle vicieux. Il n'y a rien en effet, nous le savons, qui se corrompe plus aisément que les noms de lieux ou de tribus, et la tentative d'expliquer leurs formes nouvelles donnera tantôt naissance au mythe [ainsi la flèche que Petit-Jean lança par-dessus (*shot over*) *Shotover* Hill (Château Vert)], ou encore cet essai d'explication permettra au vieux récit de se localiser parmi ces noms[1]. Les ruines des monuments

1. Quand j'étais à Carcassonne, on me disait que la ville avait tiré son nom d'une des cloches de la cathédrale qui fut, suivant les formes de l'Église catholique, baptisée sous le nom de *Carcas*. Lorsqu'on la fit sonner pour la première fois, le peuple s'écria : « Carcas sonne! » On trouve un pendant à ce mythe étymologique dans le nom du mont Pilate en Suisse. Le mot est en réalité *Pileatus*, la montagne *coiffée*, à cause des nuages qui en cachent le sommet. Mais la légende populaire fait venir Pilate de la Galilée; poursuivi par les remords, il se serait noyé de désespoir dans un petit lac que forment les neiges près du sommet de la montagne. Quand une fois le mythe se fut fixé en ce lieu, les indigènes et les visiteurs, en dépit

dans le Péloponnèse[1] témoignent d'une puissante dynastie telle que celle qui nous est représentée par les poèmes homériques dans les princes achéens; mais, à moins que l'on ne trouve des monuments contemporains pour corroborer cette peinture légendaire, nous ne devons pas chercher des faits historiques dans l'Iliade et l'Odyssée. Même dans ce cas, nous apprendrions ces faits non pas par les poèmes épiques, mais par des sources toutes différentes. Tout ce que peuvent faire ces poèmes, c'est de refléter les coutumes et les croyances de l'époque où ils sont nés, et, quelque modernisés qu'ils soient dans leur forme présente, ils placent devant nos yeux la société d'une période d'où devait sortir la glorieuse civilisation d'Athènes. Celui qui étudie scientifiquement la mythologie doit toujours se souvenir qu'il n'a devant lui que des éléments mythiques; des faits historiques *peuvent* y être cachés, — sur ce point il ne peut

du témoignage de leurs sens, s'obstinèrent à croire que le lac en question était bien digne par ses caractères physiques de la catastrophe dont il aurait été le théâtre. Mérian, en 1742, le décrit comme « situé dans un endroit écarté; profond et effrayant; entouré de bois sombres et comme cerclé d'un enclos pour empêcher l'approche de l'homme; sa couleur est noire, il est toujours calme, et sa surface n'est jamais agitée par le vent. » Il est remarquable qu'une chaîne de collines en France, près de Vienne, porte le même nom que la montagne suisse et pour le même motif. Or, Vienne est justement l'endroit où Pilate fut banni; cette coïncidence accidentelle est un exemple frappant de l'impossibilité de découvrir un fait historique dans un mythe, bien que nous puissions connaître d'après d'autres sources qu'il s'est accidentellement fixé à un événement réel. Près de Vienne est une ruine appelée la « Tour de Maucónseil », d'où Pilate se jeta dans la rivière, selon la légende locale, tout comme dans le lac sur le sommet du Pilate. On peut juger de la valeur de cette légende populaire par le fait que cette tour n'est qu'une tête de pont bâtie par Philippe de Valois.

1. Les récentes découvertes du docteur Schliemann dans la Troade montrent qu'Ilium fut une ville aussi réelle que Thèbes et que les bandes guerrières qui chantaient les exploits d'Achille et d'Agamemnon transportèrent les vieux récits du siège du ciel par les puissances lumineuses à leurs propres luttes contre les populations de la côte d'Asie Mineure. Le mythe se colore de teintes nouvelles à chaque génération qui le répète; il se revêt des passions, des intérêts, de la science des hommes dans la bouche desquels il vit et se développe.

rien affirmer; — mais, à moins que l'on ne découvre ces faits par des moyens historiques, il n'y a ni ingéniosité, ni conjectures qui puissent les extraire du mythe.

22-23. Dans le langage nous devons soigneusement distinguer ce qui est original de ce qui est d'emprunt : il en est de même en mythologie. Ce serait pire qu'une méprise que de regarder comme un mythe primitif la conception hybride qui résulta de l'amalgame d'*Herculus*, le vieux dieu italien des enclos (de *herceo*), avec le dieu solaire grec Hêraklès; ou la légende de Saturne, le protecteur des semailles et de l'agriculture, avec Kronos qui dut son existence à son fils Kroniôn, « l'ancien des jours » (χρόνος). Une comparaison faite ainsi ne mènerait qu'à la confusion. Nous devons en pareille matière nous en rapporter à l'histoire toutes les fois qu'il est possible, et, comme on le peut pour la récente mythologie romaine, découvrir quels éléments ont été importés du dehors; là où il est impossible de le faire, le langage est notre seul guide. La Glottologie seule nous permet d'attribuer aux mythes la même origine, et la Glottologie seule peut nous renseigner sur ceux qui viennent d'une source étrangère. Sans elle il aurait été impossible de reconnaître un récit sémitique dans l'histoire de Mélicerte, le Melkarth de Tyr; on n'aurait pas pu rapprocher Minôs de l'aryen *man* et *manu*, au lieu de le rattacher à Ménès, le *fondateur* du royaume d'Égypte. Il peut être souvent difficile de découvrir la présence d'un mythe étranger; comme les mots empruntés qui prennent les inflexions de la langue où ils pénètrent, les légendes empruntées se revêtent d'une forme familière au peuple qui les adopte. Mais tant qu'on n'a pas séparé les deux éléments, la mythologie comparée dispose de données premières mal assurées [1].

1. L'histoire des Cyclopes dans l'Odyssée est, à ce qu'il me semble, un exemple d'un mythe emprunté par les Aryens aux Touraniens, leurs voisins et leurs prédécesseurs. W. Grimm (*Abhandlungen d. Akademie d. Wiss. zu Berlin*, 1857), dans un article sur la « Légende de Polyphème », remarque que l'épisode des Cyclopes, bien que formant un tout par lui-même, s'ajuste mal à l'histoire d'Ulysse et diffère par le style et le fonds du reste de l'Odyssée. Ulysse n'est plus le héros prévoyant du poème épique, mais un fourbe téméraire et rusé. Grimm remarque encore que chez bien des peuples il existe de

24-25. Nous devons encore distinguer du mythe bien des choses qui sont souvent confondues avec lui. Le mythe est la production spontanée et nécessaire de l'esprit jeune encore qui prend ses imaginations pour des réponses certaines aux questions posées à sa curiosité par le monde qui l'environne. Toutes

semblables récits. Le géant à un seul œil qui vit de chair humaine et qu'aveugle enfin un héros qu'il attire par ruse dans sa caverne, mais qui s'échappe sous le ventre d'un mouton ou d'un bélier et se moque alors du monstre, ce géant reparaît chez les Oghuziens turcomans-tatars où il s'appelle *Depé Ghoz* (c'est-à-dire « œil au sommet de la tête »), tandis que le héros se nomme *Bissat*. (Voir Diez : *Le cyclope oghuzien nouvellement découvert compare avec celui d'Homère* [all.], 1815.) Dans le conte servien (recueilli par Wuk Stephanowitsch Karadchitsch, n° 38) l'élève d'un prêtre joue le rôle d'Ulysse; dans le conte finnois (tel qu'il nous est donné par Bertram), c'est Gylpho, un pauvre valet. Dans cette dernière version, le Kammo ou Cyclope a non seulement un œil, mais une corne sur le front; il n'est pas seulement aveuglé, mais mis à mort (comme dans la version oghuzienne), sans que pourtant aucune mention ne soit faite de la fuite du héros à l'aide d'un mouton. Dans la légende carélienne, rapportée par Castrén, le Cyclope est « humanisé » ; il a deux yeux dont l'un est frappé de cécité; et la version transylvanienne « rationalise » encore davantage ce mythe en attribuant au géant deux bons yeux qui sont tous deux crevés par le héros qui jette sur eux la graisse bouillante de ses deux frères aînés. Dans cette version, comme dans la servienne, le géant est finalement noyé. « Le Roman de Dolopathos », traduit d'un ouvrage latin de Jean le Moine en vers français (vers 1225) que Grimm croit avoir été tiré de l'Orient, donne aussi deux yeux au géant; un conte esthonien que je trouve dans Rosenpläntner raconte comment un batteur en grange creva les yeux du « diable » sous prétexte de lui guérir la vue et se donna, comme Ulysse dans l'Odyssée, le nom d'*Issi* ou « même ». Dans les versions oghuzienne, servienne et transylvanienne, aussi bien que dans la légende de Dolopathos, le récit homérique est amplifié par un anneau ou un bâton magique que le Cyclope présente au héros et qui s'attache au doigt de ce dernier et le force à crier : « Je suis ici. » Cette partie du mythe a été, paraît-il, rationalisée dans l'Odyssée. Grimm cite encore un récit semblable du Harz (qui a probablement subi l'influence du récit homérique) et la troisième aventure de Sindbad; il fait allusion aux histoires norvégiennes dans lesquelles une jeune fille échappe à une sorcière sous la toison d'un mouton et où deux enfants rencontrent trois monstres qui n'ont à eux trois qu'un œil énorme, comme les Graiai d'Eschyle. M. Antoine d'Abbadie me parle d'une histoire semblable à celle du Cyclope

différentes sont l'allégorie et la fable créées consciemment et volontairement; elles ont généralement une intention morale et appartiennent par suite à la période *religieuse*. Dans l'allégorie, le *matériel* est élevé au *spirituel;* c'est un effort pour exprimer les émotions les plus hautes de l'âme par les objets connus et visibles des sens; dans la fable, le *spirituel* s'abaisse jusqu'à se voiler sous le *matériel*. L'allégorie est le produit de l'invention individuelle; elle a pour but soit de cacher la science plus haute des initiés aux regards des profanes, soit d'initier les profanes à des idées élevées à l'aide de la métaphore. Elle diffère de la fable en ce qu'elle ne fait pas des animaux les interprètes de sa pensée. La fable dont les acteurs sont les bêtes semble l'une des plus anciennes créations de la conscience humaine qui s'éveillait. Elle était connue des Égyptiens au moins dès le règne de Ramsès III, et le *Roman du Renard* a son analogue parmi les Cafres. M. Mahaffy conjecture que l'Afrique, le pays de l'adoration des animaux, fut la patrie de la fable. A l'appui de son dire, il rappelle que les premiers essais des Nègres-Vei, après l'invention par Doalu

qu'il a rencontrée chez les tribus d'Abyssinie parlant l'amharique; il remarque que si l'on peut concevoir un monstre tel qu'un homme avec un seul œil au milieu du front, il est impossible de concevoir comment un homme peut s'échapper sous le ventre d'un animal aussi petit que le mouton. Il a eu aussi la bonté de m'envoyer l'histoire du Cyclope basque, *Tartarua,* « celui qui n'a qu'un œil. » Ce monstre est un mangeur d'hommes qui vit dans une caverne, il est provoqué par un héros qui a deux frères. Ce dernier coupe un bras au Cyclope et renouvelant le duel le jour suivant, il lui coupe la tête, puis il tue un ou deux autres Tartaruas, lutte contre un corps sans âme, le tue et délivre les trois filles d'un roi. Il tue aussi un aigle intelligent et un lièvre; à la fin ses deux frères et lui épousent les trois sœurs. Le corps sans âme nous rappelle l'histoire norroise du *Géant sans cœur dans son corps* (dans les *Contes norrois* du Dr Dasent, p. 64 *sq.*), qui reparaît dans l'Inde méridionale (selon Miss Frere, *Old Dekkan Days*), aussi bien que la légende finnoise (transcrite par Castrén) du géant qui gardait son âme dans un serpent et le portait à cheval dans une boîte. Il nous fait souvenir aussi du mythe samoyède des sept voleurs qui avaient suspendu leurs cœurs à un crochet et furent détruits par un héros (dont la mère était leur prisonnière) à l'aide d'une jeune fille-cygne dont il avait volé le plumage.

d'un syllabaire, furent des fables sur les bêtes [1]. En tout cas, les fables où les bêtes jouent le rôle principal étaient particulièrement appropriées à l'Égypte dont Juvénal a pu dire :

Oppida tota canem venerantur, nemo Dianam.

Les animaux vivent et se meuvent comme nous, et pourtant entre eux et nous il y a un grand abîme que nous ne pouvons pas franchir pour apprendre quels sont leurs pensées et leurs sentiments. Aussi les races primitives les regardaient-elles avec un étonnement mêlé de crainte : tantôt ils étaient les seuls compagnons du chasseur et du pasteur, tantôt on voyait en eux les esprits des morts ou des êtres divins; c'est là même l'origine du « totémisme » qui a fait considérer par les Malais l'*orang-outang* ou « homme des bois » comme possédant une sagesse surhumaine [2].

1. *Prolégomènes à l'Histoire ancienne*, p. 391. Cette idée ne semble pourtant pas soutenable. M. G. Smith a récemment trouvé des fragments d'une collection de fables qui appartenait à une cité assyrienne. L'une d'elles est un dialogue entre le bœuf et le cheval, une autre entre l'aigle et le soleil. Il est difficile de supposer que cette collection ait été empruntée à l'Égypte, et il est plus probable que la fable animale fut la création indépendante de plus d'un peuple. Elle a pu être la forme naturelle de la satire politique sous un gouvernement despotique. Les bohémiens modernes ont leurs fables animales particulières qu'on ne peut faire remonter à aucune source étrangère (Voyez Leland, *The English Gypsies and their language*).

2. Je ne puis croire que le *totémisme* ait été l'origine du culte des bêtes ou du culte des ancêtres, encore moins du fétichisme et de la mythologie, car une tribu doit avoir eu quelque raison à demi religieuse pour adopter un certain objet, un certain animal comme son emblème et son représentant. Ce n'était pas un pur symbole, comme les figures du blason moderne, mais le représentant mystérieux du *clan* dont il était le lien, comme le rituel commun dans les *gentes* romaines. L'animal était assez semblable à l'homme pour qu'il pût lui être substitué, mais il était aussi suffisamment divin pour représenter la communauté tout entière et non pas seulement l'individu. Le « *totémisme* », quoique sortant de la même racine que la mythologie, fut impuissant à causer le développement de celle-ci. On en trouve un exemple frappant dans les *Mythes du Nouveau-Monde* [angl.] du docteur Brinton (pp. 161 *sq.*); l'auteur y parle de Michabo, le « Grand Lièvre » que les diverses branches de la famille algonquine, depuis la Virginie et le Delaware jusqu'aux Ottawas du Nord,

26. En dehors de l'allégorie et de la fable, il y a une autre espèce de fiction qu'on doit distinguer du mythe. Il n'est pas nécessaire de faire mention des chroniques mensongères des moines du moyen âge chez qui la vie séquestrée, à l'écart du monde et de ses travaux, jointe à une réflexion morbide sur eux-mêmes, causaient l'impuissance de distinguer le vrai du faux, — ou les inventions intéressées des patriotes ou des *ciceroni*. Mais des écrivains, surtout chez les Grecs, ont en toute bonne foi attribué des ancêtres éponymes aux tribus et aux races, dans la conviction que des noms de races ne pouvaient avoir une autre origine, et que, par suite, l'existence de peuples appelés Assyriens ou Hellènes prouvait suffisamment qu'il y avait eu un Hellen ou un Asshur. Cette idée a le même fondement que le mythe né d'une tentative pour expliquer un mot oublié; quand une fois elle est devenue populaire et s'est incrustée pour ainsi dire dans la mythologie flottante du peuple, elle devient un mythe véritable.

27. Tels sont donc la méthode et aussi les dangers de notre science nouvelle. Déjà l'on a pu tirer quelques conclusions qui éclairent cette obscure province de l'histoire et nous per-

regardaient comme leur ancêtre. Le « totem » ou clan qui portait son nom était entouré d'un respect particulier. Mais Michabo, comme les autres législateurs et fondateurs des sociétés américaines, fut réellement un héros solaire, le frère de la neige; il avait sa demeure du côté de l'est; de là il envoyait à leur voyage quotidien les corps lumineux. Son identification avec le lièvre provient d'une confusion étymologique; son nom dérive de *michi*, grand, et *wabos*, qui, bien que signifiant « lièvre », signifie à proprement parler « blanc »; de là viennent de nombreux mots pour signifier le « matin », l' « orient », le « jour » et la « lumière ». C'était du « Grand Être Blanc » et non pas du « Grand Lièvre » que l'Algonquin tirait son origine. Le choix du lièvre comme symbole de ralliement par une tribu particulière était dû au sentiment qui vit le « mystère de la divinité » dans la création animale, et donna naissance au culte africain des animaux, à la métempsycose de la philosophie indienne; mais un pareil sentiment ne pouvait produire une mythologie; il fallait pour cela une croyance plus riche et plus large. (Voir toutefois H. Spencer, *Essais*, III, 4, bien que ses spéculations soient fondées sur les théories peu scientifiques de M. M' Lennan dans ses articles sur « Le Culte des Plantes et des Animaux », I, II, III, *Fortnightly Review*, 1869, 1870.)

mettent de retracer le développement et la perversion de l'idée religieuse. Dans ces recherches, la mythologie comparée, en tant que partie de la Glottologie, ne peut se passer de l'aide des autres sciences, surtout de l'ethnologie. Cette dernière science nous a permis de remonter jusqu'aux racines mêmes des vieilles théogonies. Nous apprenons d'elle que l'instinct religieux se manifeste d'abord dans l'adoration des ancêtres morts. La société commence par une communauté dont les membres ne sont pas individuellement distincts, mais forment ensemble un tout. En d'autres termes, c'est la communauté, et non l'individu, qui vit et agit. Mais la communauté ne comprend pas seulement les vivants; les morts en font aussi partie; leur présence peut seule expliquer les rêves du sauvage, les douleurs et les maladies auxquelles il est sujet. C'est ainsi que naît la conception d'un monde spirituel. Pourtant, le spirituel n'est reconnu que dans les objets sensibles. C'est une image sensible, une émotion sensible, qui convainc le barbare de l'existence du surnaturel. Les esprits ne sont qu'une partie, une parcelle de la communauté à laquelle il appartient lui-même. Il ne lui est pas difficile de les incorporer dans les objets qui l'entourent. Dans ses rêves ils lui apparaissent sous une forme corporelle; quand sa dent le fait souffrir, il croit sentir quelque esprit malicieux qui le tourmente. On supposa que ces esprits résidaient dans les animaux et les objets matériels. Les Hurons croient que les âmes des morts se changent en tourterelles, les Zoulous considèrent certains serpents inoffensifs, verts et bruns, comme leurs ancêtres, et leur offrent en conséquence des sacrifices.

28. Telle est d'ailleurs l'origine de tout le culte rendu aux serpents : le serpent qui rampe sur le sol, qui paraît se nourrir de poussière, devait mieux que toute autre chose représenter les corps enterrés :

> ...Serpens
> Libavitque dapes, rursusque innexius imo
> Successit tumulo, et depasta altaria liquit.
> VIRG., *En.* V, 91 sq.

La moelle du corps humain, disaient les Pythagoriciens, se change après la mort en serpent : ce n'est là que la dernière

forme de l'ancienne croyance. Chez les Accadiens, le dieu de la maison, des cités et de la sagesse, qui était symbolisé par le serpent, était primitivement la terre, et nous rappelle la réponse des Telmessiens à Crésus : « Le serpent est enfant de la terre », ὄφιν εἶναι γῆς παῖδα. Attribuer l'existence spirituelle à des objets matériels, c'était dès l'abord chose inévitable chez ceux qui ne s'étaient pas encore élevés à la conscience individuelle et subjective. Les objets comme les personnes apparaissaient dans les rêves et c'était l'ombre de la nourriture que l'on offrait, l'ombre de l'arme de silex qu'on enterrait, pour réjouir le mort et le défendre au pays des ombres. On ne distinguait pas encore entre la forme et son contenu.

29. La cause du culte rendu à l'esprit, en un mot du souvenir qu'on gardait de lui, c'était la crainte ou le désir de la nourriture. Terrifié par ses rêves ou tourmenté par la maladie, le sauvage tâchait d'apaiser l'esprit irrité : l'unique origine d'un culte continu fut l'appétit. Ce fut pour obtenir la nourriture journalière qu'on sacrifia chaque jour, que chaque jour on adressa des prières. Ce furent les besoins animaux de l'homme primitif qui conservèrent vivant l'instinct religieux. Lors donc que la conception du spirituel eut passé du simple culte des ancêtres au second degré du culte des objets, les objets qui avaient une influence directe sur l'acquisition de la nourriture reçurent les principaux hommages.

30. Le fétichisme, en localisant le spirituel, au lieu d'en abandonner le souvenir aux chances d'un rêve ou d'une maladie, rendit possible de choisir les objets qui durent être reconnus comme divins, et de rappeler à l'adorateur ses devoirs religieux en lui mettant ses dieux perpétuellement sous les yeux. Mais le fond, le noyau du fétichisme est le culte des ancêtres morts de la communauté.

31. Avec le fétichisme, les germes de la mythologie font leur apparition. Les objets adorés sont, comme je l'ai dit, ceux dont dépend principalement la satisfaction de la faim. La flèche, la lance, le harpon, l'arbre fruitier, tels sont les dieux des races inférieures. La vie indépendante qu'on leur attribue montre que l'homme est encore à cette période enfantine où l'objet et le sujet se confondent. On attribue l'activité humaine aux

choses inanimées, on représente dans le langage le travail des mains comme accomplissant tout ce que nous attribuons maintenant à la nature.

32. Quand une fois l'on eut transporté l'activité humaine aux objets inanimés, il y eut un certain nombre de phrases stéréotypées dans le langage qui serviront jusqu'à une période avancée de la science. Cessant alors de représenter la science du temps, elles créeront un monde idéal, illuminé par le respect traditionnel et l'auréole de la divinité : ainsi seront posés les fondements de la mythologie. Le merveilleux *Sampo* du *Kalewala* finnois est le dernier reste d'un temps où le moulin à bras était investi des attributs de la sainteté religieuse[1]. Sans nul doute, cependant, les mythes qui remontent à la période du fétichisme sont rares. Il survit plutôt dans les symboles qui sont attachés aux différentes divinités, dans le caducée d'Hermès ou les flèches d'Apollon, ou dans les conceptions raffinées d'Agnis, « le feu », et Hestia, « le foyer. » Dans la période du fétichisme, on ne fit pas grand usage des facultés du langage ; le sauvage était encore économe de ses paroles, indifférent à la perte de quelques anciens vocables, tandis que l'idée verbale de l'action luttait encore pour s'exprimer. Mais du fétichisme sortit un ordre de choses plus élevé. Au moyen de conceptions comme celles du feu, l'homme primitif transféra ses associations religieuses des objets que ses propres doigts avaient travaillés ou qui se trouvaient immédiatement autour de lui, à ceux dont il ne pouvait comprendre la nature, ni influencer les effets, et dont il avait lui-même ressenti la puissance. La voûte brillante du ciel, le soleil, la tempête et le tonnerre, telles furent alors ses divinités. L'ancien mobile qui l'avait poussé dans le choix de ses dieux était encore puissant ; les êtres divins qu'il honorait étaient ceux qui semblaient lui donner sa nourriture quotidienne, ou la lui refuser quand ils étaient irrités. Les sentiments de terreur, autrefois inspirés par l'apparition des morts pendant le sommeil, se reportèrent sur

1. Cf. le *Kalewala*, épopée finnoise, traduite sur l'original par Ch. E. de Ujfalvy (*Mémoires de la Société philologique*, Paris, tome V, livraison I, 1876). — Trad.

les divinités nocturnes dont les demeures souterraines ressemblaient beaucoup aux sépulcres des morts. Ce n'était que dans ses rêves que ces dieux pouvaient le tourmenter; ils ne pouvaient lui apporter une proie ou nourrir les plantes dont il vivait : aussi le culte qu'il leur rendait était-il forcé et mesquin. C'était l'éclat du jour et du soleil et surtout de l'aurore qui resplendissait lorsqu'il allait à son travail ou à la chasse, qui absorbait presque tous ses sentiments religieux.

33. Comme Hahn l'a finement remarqué [1], le rôle assez mince joué par la lune dans la mythologie est dû surtout au peu de part qu'elle prend à pourvoir aux nécessités humaines. Mais les autels fumaient et les hymnes s'élevaient en l'honneur du soleil, le grand principe de la vie. L'homme ne cherchait pas ses dieux au delà de l'atmosphère, de l'espace entre le ciel et la terre, car là seulement se trouvaient les puissances qui lui permettaient de vivre et d'avoir la conscience d'une existence supérieure.

34. En vérité les instincts fondamentaux du fétichisme étaient simplement transférés ainsi à des objets moins grossiers et plus intellectuels. Au lieu d'adorer des pierres et des troncs d'arbres, on adorait maintenant la nature. L'ancienne confusion entre l'objet et le sujet, la vieille ignorance enfantine qui avait voué ses adorations aux êtres inanimés, existaient toujours. Les nouveaux dieux furent doués de l'activité humaine; et quand les hommes devinrent à demi conscients et à demi instruits, ils trouvèrent leur langage rempli d'expressions qui ne pouvaient être expliquées qu'en se souvenant que les phénomènes de l'atmosphère avaient autrefois été des êtres divins dont les actions étaient assimilées à celles des hommes. Mais on l'avait oublié; ainsi naquit une mythologie de plus en plus riche. Les vieux noms et les vieilles phrases devenaient de plus en plus obscurs ; on en rendit compte par des étymologies populaires. Prométhée, le *pramanthas* ou « auteur du feu » des anciens Aryens, devint le représentant du prophétisme, le sage qui dérobe le feu du ciel pour le bien de l'humanité souffrante, mais finalement victorieuse. La mythologie, cependant, n'avait

1. *Sagwissenschaftliche Studien*, p. 92.

ni passé ni avenir. Elle venait d'une période où le verbe n'avait pas encore exprimé l'idée de temps, où les substantifs qui marquaient les objets particuliers servaient encore à exprimer à la fois l'action et la volonté. Les révolutions du soleil étaient chaque jour les mêmes; il n'y avait pas de temps pour les décrire, excepté l'aoriste.

35. Il est clair que ce que nous avons appelé la période *épithétique* du langage aura été la plus favorable à la naissance de la mythologie. Une épithète est nécessairement une métaphore; elle implique l'action et quand nous appelons la lune « la mesureuse, » nous la personnifions en même temps, nous lui attribuons l'activité humaine. Mais non seulement il y eut là dès l'abord un premier élément mythique introduit; l'épithète, étant également applicable à une grande variété d'objets, tendait à confondre leurs qualités et leurs attributs. En vérité, plus une société communiste a fait de progrès vers la période épithétique, plus l'abondance mythologique de son langage est considérable. Les mythes sont les restes traditionnels de la manière dont l'homme primitif confondait sa propre notion de la puissance avec les objets que ses besoins animaux l'avaient amené à diviniser; ils témoignent aussi de la tentative faite pour expliquer ces dieux, lorsque l'état de la société et de la science qui les avaient produits eut changé. Ces mythes reposaient sur l'instinct religieux; c'est ce qui les a sauvés de la destruction.

36. Les résultats de la mythologie comparée n'ont pas laissé d'être mal compris et de soulever des objections. Il est certainement difficile pour ceux qui, par des préjugés d'éducation, considèrent le mythe comme une corruption de la révélation ou comme l'altération d'un fait historique ou comme une allégorie sacerdotale, de se défaire de leurs croyances à cet égard. Il est encore plus difficile pour ceux qui ont été accoutumés à rechercher des fragments d'histoire dans la mythologie d'une nation, guidés apparemment par une divination spéciale, d'acquiescer aux conclusions d'une étude qui déclare qu'un tel travail est vain, que le mythe est à l'homme inculte ce que l'histoire est pour nous, que les quelques faits historiques qui y peuvent être enfouis ne peuvent être découverts qu'au moyen

des sources historiques ordinaires. C'est la méthode comparative qui nous fournit ces conclusions; c'est la vraie méthode scientifique, la seule qui puisse nous conduire à la vérité; mais elle ne doit pas être rendue responsable des affirmations téméraires de quelques disciples trop pressés. De même que nous ne pourrons jamais donner l'origine de tous les mots du dictionnaire, de même nous ne pourrons jamais expliquer chaque mythe particulier; l'effort pour arriver à ce résultat chimérique discrédite naturellement d'autres conclusions fondées sur des données suffisantes. Nous devons nous contenter de règles générales et de l'explication du plus grand nombre de mythes. Les deux principales objections contre ces résultats sont, d'une part, qu'ils présupposent chez l'homme primitif une imagination trop élevée, de l'autre, qu'ils lui attribuent une imagination trop faible. Nous pourrions laisser ces deux affirmations contradictoires se neutraliser l'une par l'autre, mais il vaut mieux dissiper les malentendus sur lesquels elles sont fondées. — On nous dit : croire que nos barbares ancêtres étaient toujours occupés à décrire les merveilles de l'aurore, la course quotidienne du soleil à travers les cieux, à l'aide de riches métaphores poétiques, c'est une idée simplement absurde. Le paysan est aveugle aux beautés de la nature et le sauvage ne se soucie que de ses besoins physiques. — Mais c'est justement ce dernier fait qui résout la difficulté; c'est justement parce que l'aurore, le soleil et le feu semblaient lui procurer la nourriture dont il avait besoin, que l'homme primitif les regarda comme des dieux et leur attribua une puissance humaine. Le vêtement poétique qu'on a jeté sur eux est une nécessité du langage. La poésie consiste dans la métaphore, la personnification, l'élégance, et tout cela caractérisait nécessairement une langue primitive où le spirituel ne pouvait être compris qu'à l'aide du sensible, où l'objet et le sujet étaient indissolublement rivés. C'est le langage scientifique qui est le plus éloigné de la poésie; le sauvage s'exprime encore en métaphores poétiques, et les plus anciennes compositions sont en vers. Le rythme qui se trouve sous le mythe est le rythme lyrique du langage, — la plus exquise de toutes les musiques; et ce qui fait la profondeur du

mythe, c'est la naïve simplicité de l'humanité dans l'enfance et la conviction religieuse qu'elle essaie d'exprimer. — Suivant l'objection contraire, nos ancêtres ne pouvaient être pauvres en idées au point de borner toute leur attention aux phénomènes de l'atmosphère. A cela on peut répondre que les circonstances où se trouvèrent les premiers hommes dictèrent le choix des objets de la mythologie. Nous ne voyons pas que les sauvages modernes possèdent de bien nombreuses idées; le développement même de la mythologie implique que l'imagination grandit avec le changement des conditions. Si les éléments des mythes n'ont été que modifiés, élargis et combinés, mais non augmentés d'éléments nouveaux, cela tient au caractère religieux, fondamental, auquel la mythologie dut sa conservation. Sans l'instinct religieux, la mythologie n'aurait même pas existé; elle a pris naissance non pas dans l'imagination du poète, mais dans les nécessités du culte. En réalité, les assertions de la mythologie comparative, qu'elles soient vraisemblables ou non, ne sont pas une théorie subjective, mais la simple énonciation de l'évidence.

37. Dans bien des cas, tout au moins, le Rig-Véda, ce plus ancien monument de la race aryenne, montre que telle légende grecque a une origine solaire; pour peu que nous tenions compte des faits, nous ne voyons rien qui nous permette de ramener la mythologie européenne à autre chose qu'à des phénomènes atmosphériques. Si quelques mythes primitifs ont eu une origine différente, nous n'avons plus les moyens de les découvrir. Ce n'est pas dans la famille aryenne seule qu'une pareille conclusion est nécessaire, bien que le caractère infléchi du langage et le développement étendu de la période épithétique nous induiraient à supposer qu'il y a chez elle plus de mythologie qu'ailleurs. Les mythes des autres races, partout où leur signification est assez transparente, partout où les noms propres sont susceptibles d'analyse, sont tous atmosphériques et célestes. Ainsi les Esquimaux ont une légende sur la lune : ils racontent que l'astre, un jour de fête, rencontra une jeune fille dans une sombre hutte et lui déclara son amour en la secouant par les épaules. La jeune fille barbouilla sa main de suie et lui fit une marque; mais quand on apporta de la lumière,

elle s'aperçut que c'était son frère et s'enfuit toujours poursuivie par lui à travers le ciel, où la lune avec sa tache sombre sur sa joue noircie chasse toujours le soleil. Les Assyriens, dans un récit apparemment emprunté à leurs prédécesseurs, les Accadiens, racontent aussi comment Allat ou Astarté, « la reine du ciel, avec les cornes en croissant », descendit du ciel par les sept portes de l'enfer, laissant à chacune quelques-uns de ses ornements : ses boucles d'oreilles, son collier, sa ceinture, ses anneaux, enfin elle atteignit, dépouillée de tous ses vêtements, le pays de la mort où dormait le soleil d'hiver, pour retourner ensuite et reprendre à chaque porte les ornements qu'elle y avait laissés. Chacun reconnaîtra dans ce récit la croissance et la décroissance de la lune; on comprendra aussi comment un vieil hymne babylonien appelle le soleil « celui qui ouvre les brillantes serrures du ciel [1]. »

1. Plus j'examine la mythologie de l'ancienne population non sémitique de la Babylonie, plus je crois reconnaître clairement l'origine solaire de la plus grande partie de cette mythologie. Grâce au caractère agglutinant du langage, les noms propres y sont toujours transparents; aussi, en dépit de l'étrange transformation qu'ont subie les diverses divinités, nous permettent-ils de distinguer nettement leur nature et leur signification premières. Mais ce ne sont pas seulement les annales depuis longtemps oubliées des anciennes civilisations qui semblent ressusciter pour ainsi dire, afin de confirmer les conclusions de la mythologie comparée; les mythes, évidents par eux-mêmes, des barbares modernes rendent exactement le même témoignage. Un exemple typique est la charmante légende esthonienne que le professeur Max Müller a donnée dans son *Introduction à la Science de la Religion*, pp. 386-89. « Wanna Issi, raconte cette légende, avait deux serviteurs : Koit et Ammarik; il leur donna une torche que Koit devait allumer chaque matin et Ammarik éteindre chaque soir. Pour récompenser leurs fidèles services, Wanna Issi leur dit qu'ils pouvaient se marier; mais ils demandèrent à Wanna Issi de leur permettre de rester toujours fiancés. Wanna Issi y consentit, et dès lors Koit passa chaque soir la torche à Ammarik, et Ammarik la prenait et l'éteignait. Pendant quatre semaines seulement, en été, ils restent ensemble à minuit, Koit tend la torche mourante à Ammarik; mais Ammarik ne la laisse pas mourir et de son souffle la rallume. Alors ils étendent leurs mains, leurs lèvres se rencontrent et la rougeur d'Ammarik « colore le ciel de minuit ». La signification de ce mythe serait évidente, même si nous ignorions que *Wanna Issi* en esthonien signifie le « vieux père », *Koit*, « l'au-

38. Les deux derniers arguments mis en avant contre l'interprétation scientifique de la mythologie sont : 1° les limites élastiques, le caractère vague et général du mythe ; 2° les étroites restrictions locales auxquelles il est fréquemment soumis. Tout récit de naissance, de mort ou de mariage, toute histoire où un héros émigre de l'est à l'ouest, peuvent être introduits, dit-on, par les théories de la mythologie comparée, dans le cercle des mythes solaires. Les traits du mythe sont si généraux qu'il est possible de transformer tout individu, quel qu'il soit, en une image du soleil, comme l'archevêque Whateley reléguait Napoléon Ier dans le royaume des fables. Mais ces objections reposent sur cette fausse idée qu'il suffit de comparer deux légendes pour déterminer leurs caractères. Tout au contraire, une comparaison scientifique doit se conformer à toutes les règles d'une science spéciale; et puisque la Mythologie comparée n'est qu'une branche de la Glottologie, nous ne devons pas faire un pas sans nous appuyer sur le langage. Ce n'est pas seulement parce que sa vie et ses travaux ressemblent à ceux des autres héros solaires qu'Héraclès est le soleil, mais parce que son nom même, qui vient de *swara*, « la splendeur du ciel », ainsi que les noms de ceux avec qui il est mis en rapport, — Augias, Déjanire, Iole, — révèlent son origine solaire. La seconde objection est encore moins plausible. On nous demande pourquoi l'histoire de Céphale et de Procris, par exemple, c'est-à-dire le soleil levant et la rosée, eut un caractère si local qu'aucun auteur n'y fait allusion avant l'époque d'Apollodore et d'Ovide. Nous nous contenterons de répliquer : Comment se fait-il que tant de vieux mots disparaissent complètement de la langue d'un pays et surgissent tout à coup à une époque tardive d'obscurs dialectes provinciaux ? Notre bon vieux mot anglais *laik*, « jouer », se cache maintenant dans les recoins des comtés du Nord, tout comme les mythes de la Grèce préhomérique survivaient dans les traditions de paysans illettrés pour y être comme découverts et re-

rore » et *Ammarik*, « le crépuscule ». L'histoire du dieu néo-zélandais Maui, le soleil, qu'on trouvera dans la *Civilisation primitive* de Tylor, pp. 302-309, ne le cède à aucune des productions mythologiques de l'esprit aryen.

mis en lumière aux jours des dilettanti de cour et des amateurs d'antiquités.

39. Une fois la question de la mythologie résolue, nous pouvons passer à la science comparative des religions ou, s'il nous est permis de forger un mot, de la *Dogmatologie*. Nous devons ici comparer et classer les divers systèmes religieux qui ont prévalu dans le monde, décrire leurs rapports, leur origine et leur développement. Bien entendu, ce n'est que la forme extérieure, l'enveloppe, qui doit nous préoccuper; l'esprit religieux qui inspire ces créations appartient à une autre branche d'études. Nous n'avons pas à nous occuper de la vérité ou de la fausseté des religions particulières; c'est un point que nous laissons aux théologiens. Nous n'avons pas non plus à raconter l'histoire d'une croyance particulière et du développement de ses dogmes. Les querelles des catholiques et des ariens, les disputes de Nestorius et de saint Cyrille sont pour nous de peu d'importance. Ce qu'il nous faut, ce sont des résultats généraux, de même que la Glottologie fait usage des matériaux amassés par les spécialistes dans chaque langue. Nous avons moins encore à nous inquiéter de la biographie des fondateurs ou des réformateurs de religion; il nous importe peu qu'ils soient ou non des personnages mythiques. Ce sont les idées ou plutôt la forme des idées qu'ils ont utilisées et arrangées, la façon dont ces idées ont été par la suite modifiées et complétées, qui intéressent la dogmatologie. Comme dans la plupart des cas nous ne pouvons arriver à ces résultats qu'à l'aide du langage; la science des religions, non moins que la mythologie comparée, a besoin du contrôle de la Glottologie. Jusqu'ici la science des religions n'a fait que peu de progrès. Nous en sommes encore à amasser des matériaux, à apprendre à lire les livres sacrés de l'Orient et à les interpréter. Néanmoins on a pu déterminer quelques lignes générales où devront être comprises les conclusions de la science nouvelle. Nous avons déjà reconnu que les systèmes religieux et leur développement obéissent, comme tout le reste, à des lois générales et que chaque race a formé des systèmes d'une manière qui lui est propre. Le Chinois, à langue isolante, diffère par ses croyances de l'Aryen et du Sémite qui se servent de l'inflexion. Ceux-ci

ont eu aussi des idées religieuses différentes, mais on peut observer entre eux deux une certaine ressemblance générale. Comme le bouddhisme et le zoroastrisme sont sortis tous deux du brahmanisme, de même le christianisme et le mahométisme sont sortis du judaïsme. Bouddha prêche l'égalité des hommes pour combattre la religion aristocratique de Manou; de même le particularisme juif s'est effacé devant l'universalité du christianisme; le prophète de l'Avesta n'était pas moins clair dans son dualisme accusé, d'où devait sortir le monothéisme par l'absorption du mal dans le bien, que ne l'était le prophète du Koran dans sa doctrine d'un Dieu unique. Le bouddhisme et le christianisme présentent d'étroites analogies. De même que Sakya-Mouni apparut environ 600 ans avant la naissance du Christ, Mahomet apparut environ 600 ans après cet événement: 300 ans après son institution, le bouddhisme devint religion d'État sous le puissant monarque Asoka, sur l'ordre duquel s'assembla un concile pour discuter les matières de la foi et de la discipline; de même, Constantin se convertit et réunit, en 325, le concile de Nicée. On peut établir un parallèle entre les monastères chrétiens et les monastères bouddhistes, le pape de Rome et le lama du Thibet. Le culte des images et les cérémonies compliquées de l'Église du moyen âge ne ressemblent pas plus à la divine morale du Sermon sur la Montagne que l'adoration des reliques, les machines à prières, les rites de la hiérarchie bouddhiste ne ressemblent au simple code de morale pratique laissé par Bouddha à ses disciples[1].

Bien des faits actuellements obscurs dans le dogme s'éclairciront, grâce aux progrès de nos études comparatives. Ici, comme ailleurs, on verra que nous héritons des croyances oubliées de nos pères. Les mots, les phrases, les pratiques

1. Le professeur Max Müller, dans ses charmantes *Leçons sur la science des religions*, p. 105, ajoute un autre parallèle entre les deux religions : « Le bouddhisme fut à sa naissance une religion aryenne; il devint à la fin la religion principale du monde touranien; de même le christianisme, rejeton du mosaïsme, fut repoussé par les Juifs, comme le bouddhisme le fut par les brahmanes et devint la religion principale du monde aryen. »

nous viennent du passé, mais nous avons mis en eux un nouveau sens et un nouvel esprit. Le fondateur d'une religion, quelque grand qu'il soit, quelque divin qu'il puisse être dans la croyance de ses disciples, a pourtant affaire à des hommes. Il doit travailler sur des idées qui sont en faveur à son époque ; et bien qu'il puisse leur donner une nouvelle direction, ses sectateurs ne le comprendront et ne lui obéiront que dans la mesure de leurs connaissances. Comme ces connaissances varient de génération en génération, les idées religieuses varieront elles-mêmes et se teindront, dans la suite des âges, des couleurs de chaque siècle nouveau.

CHAPITRE IX

L'INFLUENCE DE L'ANALOGIE DANS LE LANGAGE

SOMMAIRE : 1. Importance du principe de l'analogie et ses rapports avec le dépérissement phonétique. — 2. Ce que l'on entend par *fausse analogie*. — 3. L'analogie agit sur la forme comme sur la matière du langage. — 4. L'action de l'analogie est due à la paresse et à l'instinct d'imitation. — 5. Des racines différentes par le sens peuvent être alliées. — 6. Changements produits par l'analogie dans l'accent, dans la quantité, dans la phonétique. — 7. Explication de la loi de Grimm. — 8. Fausses analogies dans les poèmes homériques. — 9. L'analogie créatrice dans la *matière* d'une langue (différences euphoniques devenant des différences de sens). — 10. La permutation des voyelles en aryen considérée comme l'origine de la flexion. — 11. Influence de l'analogie sur les formes grammaticales, sur la construction, sur la syntaxe. — 12. Position du verbe. — 13. Influence de l'analogie sur la signification des mots. — 14. Étymologie populaire : analogie et mythologie. — 15. Étymologies erronées dans Homère. — 16. Affectations d'archaïsme dans l'*Odyssée*. — 17. L'orthographe anglaise moderne. — 18. Origine et nature de la poésie et de la rime. — 19. Conclusion.

1. Les phénomènes de l'altération phonétique sont peut-être les premiers à éveiller l'attention du linguiste. Ils se montrent, pour ainsi dire, à la surface du langage; ils s'imposent d'eux-mêmes à l'attention, et le lent et graduel changement qui s'opère dans le langage semble à première vue n'être dû qu'à eux seuls. L'usure et l'altération incessante des mots et de leurs sens, dont les générations contemporaines ne s'aperçoivent guère, sont comme la destruction des roches rongées par

l'air, par l'eau et par la glace qui, à travers les longues séries des époques géologiques, a formé la croûte de la terre, creusé les vallées et pétri les montagnes éternelles. Et de même que ce procédé constant de destruction a effacé des myriades de liens intermédiaires entre les formes successives de la vie, et causé ainsi l'imperfection de l'histoire géologique, de même dans le langage l'action de l'altération phonétique ne nous a laissé que des débris et des épaves d'anciens états du langage; elle a effacé des mots et des formes qui seules pouvaient expliquer l'origine de ce qui nous est resté et établir nettement la filiation des langues. Il n'est donc pas étonnant que l'altération phonétique ait pris une importance exagérée aux yeux des philologues, ni même qu'elle ait fait oublier tous les autres principes qui président au développement des langues. Son nom même montre pourtant qu'il ne peut être un principe d'application universelle. La phonétique n'est qu'une partie de la Philologie comparée; elle s'occupe de la partie formelle du langage, et non de son contenu. Et bien qu'en Philologie la forme et le fond ne puissent être séparés qu'arbitrairement pour faciliter l'analyse scientifique (le langage n'étant que l'expression extérieure de la pensée), cependant un principe qui ne régit que la forme seule ne peut être que d'une application limitée et non pas générale. En vérité, si nous examinons attentivement la question, nous trouverons que l'altération phonétique subit fortement l'influence d'un principe plus compréhensif, celui de l'analogie. C'est là un élément capital de changement dans la signification aussi bien que dans la forme des mots; en même temps que le dépérissement phonétique use et détruit, l'analogie reconstruit et répare. L'un est l'agent destructeur, l'autre l'agent créateur, bien que tous deux aient la même origine, à savoir la paresse humaine.

2. L'une des fonctions les plus importantes de l'analogie est la production d'une nouvelle grammaire. La grammaire n'est pas seulement le squelette d'une langue; c'est aussi le sang qui en soutient la vie, et les changements qui s'y produisent sont en grande partie causés par l'analogie. Mais l'analogie peut être fausse ou vraie; bien plus, dans l'histoire du langage, nous verrons que la fausse analogie n'a pas moins agi

que la vraie. Un grand nombre de noms féminins en français, comme *étude* et *voile*, sont nés d'une comparaison erronée du pluriel neutre se terminant en *a* avec la terminaison semblable du singulier dans la première déclinaison latine. Comme la majorité des noms appartenant à cette déclinaison étaient féminins, l'esprit et l'oreille vinrent à associer si étroitement l'idée de féminin à la terminaison *a* qu'ils assignèrent ce genre à tous les mots qui se terminaient par cette voyelle. L'instinct conduisit ici à une fausse conclusion, c'est-à-dire qu'il ignorait l'histoire vraie et la signification de certaines formes linguistiques, et cette confusion, cette violation du développement historique et régulier du langage, est ce qu'on entend en Philologie, quand on parle de fausse analogie dans le langage.

3. Mais l'analogie n'agit pas seulement sur les formes ; la matière et la forme sont également sujettes à son influence. Les rapports de grammaire, les règles de syntaxe, la signification des mots sont changés et altérés par son action subtile, et, d'autre part, elle transforme insensiblement la forme extérieure et le caractère du vocabulaire. A n'en point douter, l'altération phonétique et l'analogie marchent de pair, puisque nous ne pouvons pas, excepté sur le papier, séparer l'essence interne d'un mot de la forme qui l'exprime, mais il n'y a pas d'erreur plus fatale que de prétendre qu'une conception nouvelle, un rapport grammatical nouveau puissent sortir d'un simple changement phonétique. Ces phénomènes sont dus à l'analogie et non au dépérissement phonétique. Ce ne fut pas la prononciation néo-latine et la forme de « *voile* » qui fit de ce mot un féminin, mais bien le fait qu'une forme particulière avait déjà été appropriée au genre féminin dans un nombre considérable d'exemples. L'*interne*, dans le langage comme ailleurs, ne peut pas dériver de l'*externe*, alors que souvent l'interne donne naissance à l'externe. Ce fut pour être le véhicule de la pensée intérieure que le langage fit son apparition dans le monde ; les étymologies populaires, qui modifient la forme extérieure d'un mot afin de le faire concorder avec une idée intelligible, en témoignent encore aujourd'hui.

4. Le principe de l'analogie peut être en partie attribué au désir de s'épargner de la peine, en partie à l'instinct naturel

de l'imitation. Il est plus aisé pour les organes vocaux de répéter les mêmes sons que d'en essayer un nouveau, et la répétition d'une même idée ou l'expression d'une idée analogue demande à l'esprit un moins grand effort. L'habitude est un pouvoir souverain dans la vie; les sens et les idées auxquels nous sommes accoutumés naissent sans être appelés dans l'intelligence et sur les lèvres. Chacun doit avoir éprouvé quelque difficulté à prononcer un son d'une langue étrangère qui n'a pas d'analogue dans la sienne; l'effort de la voix pour le produire sera en proportion avec l'étrangeté du son. Plus le système inflexionnel d'une langue est régulier, plus nous l'apprenons facilement. La facilité avec laquelle on peut apprendre l'italien, comparée à la difficulté de l'allemand, vient en grande partie de la régularité plus grande de ses inflexions. La tendance de tout progrès linguistique est de réduire le nombre des anomalies et de les ramener toutes, quelle que soit leur origine, à un même type unique. Ainsi, en grec moderne, certaines déclinaisons sont devenues les paradigmes d'après lesquels se déclinent tous les substantifs; des mots tels que φύλαξ sont depuis longtemps devenus φύλακος [1]. Cette assimilation des formes et des terminaisons grammaticales est accélérée par le contact avec une autre langue. Les exceptions et les irrégularités, qui semblent toutes naturelles à l'indigène, sont toujours odieuses à l'étranger; elles exigent de lui un plus grand effort de mémoire et d'attention. Sans parler de la perte générale des inflexions, dont beaucoup étaient devenues inutiles, la prépondérance du pluriel anglais en *-s* est due à l'invasion normande, de même que l'adoucissement de l'aspirée gutturale dans des mots tels que *enough* et *though* [2]. L'assimilation, cause

1. Un phénomène semblable se constate dans l'ionien d'Hérodote. Le grec moderne décline d'innombrables mots qui autrefois, appartenaient à différentes déclinaisons d'après le type de ταμίας, comme βασιλέας, γέροντας, ἄνδρας, etc.

2. Les effets de cet affaiblissement des gutturales amené par l'invasion normande furent très lents à s'accomplir. Ce ne fut qu'au XVIIe siècle que le son guttural disparut complètement du sud de l'Angleterre, mais il subsiste encore presque inaltéré dans le nord. Lorsque Butler écrivait en 1633, il est certain que ce son avait abso-

si fréquente de changements phonétiques, est uniquement causée par le désir de ne pas prononcer un son nouveau et par la liberté donnée à l'analogie d'opérer sur une lettre adjacente. D'autres changements phonétiques se sont généralisés et conservés dans une langue par l'action du même principe. Mais ce n'est pas seulement le changement phonétique qui est influencé de la sorte par le désir de s'épargner de la peine. Rien n'est plus difficile que de se pénétrer d'une pensée nouvelle; aussi les conceptions applicables à un certain ensemble de phénomènes sont transportées à une classe entièrement différente et peut-être tout opposée; on découvre ingénieusement des similitudes entre les objets les plus dissemblables. On mit longtemps à distinguer les uns des autres les divers rapports d'espace, de temps et de manière, et nous pouvons aujourd'hui même entendre employer à propos du temps des expressions dont on ne devrait strictement se servir qu'à propos de l'espace. Ainsi encore, la multiplicité des sens d'un même mot que constate le vocabulaire, est le résultat de l'effort pour acquérir de nouvelles idées sans prendre la peine d'inventer de nouveaux mots. Les mots *post* et *arm* sont des exemples parfaits de ce procédé sommaire de l'esprit humain pour accroître la richesse de ses conceptions. De la simple idée d'une chose placée (*post*), nous avons tiré un millier de dérivés, depuis le pieu jusqu'à la poste aux lettres. De même, l'analogie a étendu la signification de *arm* aux moyens de défense que portent les hommes, au bras de mer et à la puissance de la loi. Si Curtius est dans le vrai, on ne saurait trouver un meilleur exemple de l'extraordinaire transformation subie par les mots que l'adjectif homérique φοξός, qui, dérivé de la racine *bhaj*, « cuire », signifiait primitivement « un vase de terre cuite »; et finit par être appliqué à la tête de Thersite dont la forme pointue rappelait l' « amphore » domestique avec le fond en pointe pour la ficher en terre [1].

5. Quand nous considérons la façon dont le dictionnaire

lument disparu dans le sud. Voyez A. J. Ellis, *Ancienne prononciation anglaise*, vol. I, pp. 209-214 [angl.].

1. Curtius, *Principes de l'Étymologie grecque*, p. 172 (2e édit.) [all.].

s'est accru et altéré sous l'action de l'analogie et les cas invraisemblables où nous la voyons en œuvre, nous pouvons à juste titre être circonspects avant d'admettre l'indépendance primitive de deux racines qui se ressemblent par le son, mais diffèrent par le sens [1]. Il n'est pas plus difficile de comprendre comment le nom de *guinea-pig* (cochon d'Inde) a pu être donné et, qui plus est, accepté par des gens qui connaissaient le cochon, que de comprendre comment les habitants des îles de la mer du Sud ont pu appeler le chien un « porc » ou que les Kouriaks aient pu nommer le bœuf « l'élan de Russie » (*Ruski olehn*) [2].

6. Nous devons maintenant examiner l'influence de l'analogie sur la matière et la forme du langage. Voyons d'abord ce qui regarde la matière. L'analogie y produit des changements dans l'accent, la quantité, la prononciation. C'est plutôt la fausse analogie que la vraie qui est le principe conducteur; les raisons historiques en faveur de telle prononciation sont oubliées, et l'on conforme les mots à ce qui est devenu, pour une cause ou pour une autre, le type favori et le plus répandu. Ainsi la tendance générale de notre langue est de reculer l'accent aussi loin que possible; c'est pourquoi des mots comme *balcony* et *illustrated* qui, il y a cinquante ans, étaient prononcés avec l'accent sur la pénultième, sont maintenant prononcés : *bálcony* et *illústrated*. *Contemplate* et *blasphemous*, où Tennyson et Milton conservent l'accent sur la pénultième, sont presque tou-

1. Donner a écrit un court, mais fort instructif article dans la *Zeitschrift der D. M. G.* XXVII, 4 (1873), sur la formation des racines dans les langues ougro-finnoises; il y montre que la grande transparence des idiomes ougriens nous permet de voir le passage d'une racine d'un sens à un autre tout différent; ce changement de sens est accompagné de la modification de la voyelle. Ainsi *kayan* signifie « sonner » et « éclairer »; *kar-yun* et *kir-yun* « crier » et *kir-on* « maudire »; *kah-isen, koh-isen, kuh-isen,* « frapper »; *käh-isen, köh-isen,* « rugir »; *keh-isen, kih-isen,* « bouillir ». Les idiomes touraniens cachent si peu leurs radicaux que ce développement du sens y est encore vivant et perceptible.

2. Voyez Pott, *Recherches Etymologiques*, II, I, pp. 125-139 (seconde édition [all.]). « Les habitants de la Nouvelle-Zélande ont appelé, dit-on, les chevaux, « grands chiens » (Farrar, *L'origine du langage*, p. 119 [angl.]).

jours accentués sur la première syllabe, et *revenue* a depuis longtemps suivi leur exemple. Tôt ou tard l'analogie supprimera toutes les exceptions pour les mettre en harmonie avec ce qui est devenu la règle dominante de la prononciation. Nous ne pouvons pas expliquer autrement comment il se fait que les Irlandais et les Bohémiens accentuent tous leurs mots sur la première syllabe et que les Gallois et les Polonais les accentuent tous sur la pénultième [1]. Le gallois et l'irlandais, le bohémien et le polonais sont des dialectes trop étroitement apparentés pour que nous ne soyons pas obligés de croire que l'idiome d'où ils sont sortis se prononçait à une certaine époque de la même façon ; mais les circonstances ont produit un mode particulier d'accentuation qui devint à la mode dans chacun des dialectes séparés et graduellement tous les mots furent ramenés à ce type prédominant. Il doit en avoir été à peu près de même en latin et dans le dialecte éolien de la Grèce. Nous savons maintenant que le rejet régulier de l'accent aussi loin que possible, fut le dernier résultat de l'analogie, et non pas le reste d'un usage primitif. L'accentuation normale du grec s'accorde avec celle du sanscrit védique, même dans des cas aussi arbitraires en apparence, que ceux des noms de nombre différemment accentués, tels que *pánchan* et πέντε, *saptán* et ἑπτά ; le dialecte dorien a plus fidèlement conservé le paroxyton de la troisième personne du pluriel à l'aoriste second, qui se terminait primitivement par une syllabe longue (ἐτύποντ), que la langue classique où l'ancienne forme du mot était oubliée et où l'on suivit la tendance qui devint une loi dominante en éolien et en latin [2]. La quantité se rattache étroitement à l'accent ; là encore l'influence modifiante de l'analogie a été active. Nous en trouvons un bon exemple dans la règle latine qui permet qu'une voyelle placée devant une muette suivie d'une liquide soit longue ou brève. Ainsi nous avons *latēbrae* ou *latē-*

1. Whitney, *le Langage et l'Étude du langage*, p. 96. L'accent n'est pourtant pas placé sur la première syllabe dans toute l'Irlande. O'Donovan constate que les poètes du Nord et du sud de l'Irlande ne s'accordent pas sur l'harmonie métrique parce qu'ils placent l'accent différemment.

2. Ahrens, *De Dialect. Doric.*, p. 28 *sq.*

brae de *latēre*, *scatēbra* ou *scatĕbra* de *scatēre*; et Horace, parlant de la fontaine de Bandusie, dit : *splendidior vĭtro*. Or, d'après toutes les lois de la prosodie, la première syllabe de *vitrum* devrait être longue comme la syllabe médiane de *latebrae* et de *scatebra* : car ce mot est pour *vis-trum*, c'est-à-dire *vid-trum*, de la racine *vid*. Mais en de nombreux exemples la voyelle placée devant la double consonne était brève de nature et comme elle pouvait être allongée en cas de besoin, on en vint à croire que toute voyelle placée devant une muette et une liquide pouvait être ou longue ou brève ; de la sorte, une voyelle naturellement longue fut employée comme brève toutes les fois que le réclamaient les exigences du mètre. La même chose s'est produite pour les mots terminés en *d* ou en *t*. La majorité des mots terminés par une dentale avaient la voyelle de leur dernière syllabe brève ; en conséquence, toutes les syllabes de ce genre furent regardées comme brèves quand même leur voyelle eût été originellement longue. Aussi trouvons-nous employés comme brefs des mots tels que *sed*, vieil ablatif du pronom de la troisième personne, ou *sit*, forme contractée de l'optatif *siet* qui avait l'*e* long [1]. Hartel a montré qu'en grec l'-ι du datif pluriel et l'-α des pluriels neutres étaient primitivement longs ; on en trouve encore des traces dans Homère [2]. La syllabe brève finale de la troisième personne plurielle du verbe (λέγουσι, pour λέγοντι) et la terminaison brève des noms de la troisième déclinaison à l'accusatif (ποδά, pour ποδάμ) conduisirent à abréger toutes les finales en -ι et en -α ; et quand une fois l'oreille et la langue se furent accoutumées à ces terminaisons brèves, on conforma tous les nouveaux cas qui se présentaient à l'analogie générale.

Mais ce n'est pas seulement l'accent et la quantité, c'est aussi la prononciation des syllabes et des lettres qui relève de ce même principe modificateur. On peut voir combien une modification dans les syllabes et les lettres dépend d'une modification de l'accent par l'exemple du prétendu *guna*, où la modi-

1. *Siet* répond à l'optatif sanscrit, *'syât*, au grec εἴη pour ἐσίη (= ἐσγητ).

2. Hartel, *Études homériques*, 1873 [all.]. Voyez Curtius dans les *Studien zur Griech. und Latein. Grammatik*, IV, 2, p. 477.

fication de la voyelle est entièrement causée par la manière dont on appuie sur elle. Mais quelle que soit la cause du changement, quand une fois la prononciation nouvelle s'est enracinée dans une langue, elle s'étend graduellement à tout le vocabulaire ; aussi arrive-t-il qu'un son autrefois familier à une langue disparaît si complètement que ceux qui la parlent deviennent incapables de le prononcer quand ils le rencontrent dans une autre langue. Un exemple frappant de ce phénomène se trouve dans l'histoire des gutturales aspirées en anglais. Un fait semblable paraît s'être produit en assyrien dans le cas de la lettre *'ayin*. Elle avait été affaiblie en un *i* voyelle modifié ; aussi, quand on eut besoin d'exprimer le nom de la ville de Gaza en Palestine, on ne put trouver de meilleur équivalent du vieux son guttural de *'ayin*, tel qu'il s'était conservé dans le sémitique occidental, que la gutturale aspirée ordinaire *kheth* et ainsi *'azzah* s'écrivit *khazitu* [1]. L'action de l'analogie sur la prononciation n'est nulle part plus manifeste que dans l'adoption des mots étrangers. Un Français supprime les consonnes finales des mots qu'il emprunte ; l'Anglais dit *Marsails* et *Pariss*, *lieútenant* et *passport*. Notre langue est un très intéressant monument du changement profond et universel dans la prononciation que peut causer l'influence de l'analogie, quand des circonstances spéciales donnent à un mode particulier de prononciation la supériorité dans la lutte linguistique pour l'existence. Nos voyelles ne sont plus du tout ce qu'elles étaient il y a trois siècles. L'*a* et l'*i* sont devenus des diphthongues et l'*e* a pris la place de l'*i*. La cathédrale de Sir Christopher Wren est *Saint Paul* et non *Saint Powl ;* on a depuis longtemps cessé de faire sonner l'*e* final. Mais en ce moment même un nouveau changement s'accomplit. De même que le français se nasalise de plus en plus, les voyelles anglaises s'amincissent continuellement. L'*a* ouvert dans des mots tels que *mast* ou *bad* est une marque de *cocknéyisme* et le son diphthongué de *u* s'étend partout. La même préférence pour les sons diphthongués se manifeste dans la prononciation des mots tels que *either* et *neither ;* on commence à prononcer la première syllabe de ces

1. La syllabe finale est la terminaison féminine en *-t* qui est devenue *-h* en hébreu.

mots comme s'ils étaient allemands, bien que le seul autre mot anglais qui pût autoriser une telle prononciation est le mot mal orthographié *height*, de *high*. Nous prononçons les trois premières voyelles de l'alphabet d'une manière essentiellement différente de celle dont nous les prononçons dans la plupart de nos mots[1]. La raison en est qu'elles sont ainsi prononcées dans trois mots d'un usage très commun : *a*, *me* et *I*. C'est là un curieux exemple du pouvoir de l'analogie : bien que la majorité des mots soient contraires à cette prononciation, la fréquence dans le discours des trois mots indiqués ci-dessus, ainsi que les valeurs assignées aux trois voyelles comme lettres de l'alphabet, nous amènent à leur donner cette prononciation partout où elles se rencontrent dans les termes étrangers qui ne sont point familiers[2]. L'influence de l'analogie sera naturellement plus grande là où nous avons affaire, non à l'orthographe, mais exclusivement au son. Le pouvoir exercé par ce principe sur des mots écrits nous permettra de comprendre combien il affectera les mots parlés, surtout dans une société illettrée.

7. Ceci, je crois, nous expliquera les phénomènes de la loi de Grimm. Un accident peut avoir rendu une prononciation particulière de quelque lettre prédominante dans l'une des branches de la famille aryenne. Quand cette prononciation se fut établie dans les mots les plus communément employés, ou dans la majorité de ces mots, ou qu'elle se fut imposée au goût populaire par sa facilité ou par quelque autre raison, elle fut étendue graduellement à tous les autres cas du vocabulaire. Nous pouvons ainsi nous rendre compte de l'uniformité remarquable et de la régularité dans la permutation des sons que

1. Earle, *Philologie de la langue anglaise*, p.p. 111-114 (2e édit. [angl.]).

2. M. J. Rhys dit que le son particulier au gallois représenté par *ll* fut produit par deux *l* consécutifs qui étaient sans doute prononcés ainsi à une date qui n'a pas été jusqu'ici exactement fixée ; plus tard, ce son s'est répandu dans toute la langue (*Les anciennes inscriptions du pays de Galles*, extrait du *Carnarvon and Denbigh Herald*, 1873, p. 11). On peut remarquer qu'on trouve le même son chez les Chérokées de l'Amérique du Nord. (Prof. Haldeman, *Proc. of Amer. Orient. Soc.*, 1874, p. XLV.)

l'on remarque chez les diverses langues du groupe aryen.

8. Dans ce cas l'action de l'analogie aurait été naturelle; mais elle peut être aussi produite artificiellement. On en trouve un excellent exemple dans le dialecte homérique. L'*Iliade* et, à un degré moindre, l'*Odyssée* [1] sont le produit de diverses générations ; d'anciennes formules épiques, d'anciens vers se sont transmis par la tradition de rhapsode en rhapsode et ont formé un corps de poésie qui n'a cessé de s'accroître. On les imita, mais ces imitations étaient souvent fondées sur de fausses analogies. La vieille prononciation était oubliée et des phénomènes à l'origine philologiques furent attribués à une licence

1. Les études critiques de Kirchhoff (*Die Composition der Odyssee*, 1869, et *Die Homerische Odyssee und ihre Entstehung*, 1859 ; voyez aussi Heimreich dans le *Programme du Gymnase de Flensburg*, 1871) ont montré clairement que l'*Odyssée* est l'amalgame de deux poèmes artificiels dont chacun était fondé sur d'anciens chants populaires. Le rédacteur aurait vécu au septième siècle avant J.-C; car il a non seulement connaissance des Argonautiques, mais encore des contrées de l'Ouest où les colons grecs transportèrent les mythes originellement localisés dans la mer Noire; les Cimmériens (*Od.*, XI, 14-19) qui furent chassés de la Tartarie par les Scythes à l'époque de Gygès et un peu avant le siège de Ninive par Cyaxare (660 av. J.-C.) sont mentionnés dans le poème avec leur nom. La fontaine d'Artakié (*Od.*, X, 108) était une localité historique près de Cyzique, lieu de naissance d'Aristeas dont le poème, les *Arimaspes*, fit connaître pour la première fois aux Grecs les Cimmériens et les Scythes. Comme Cyzique fut fondée entre la septième et la vingt-quatrième olympiades et qu'il faut admettre un certain laps de temps pour qu'un mythe s'attache à une localité, l'histoire des Lestrygons aurait difficilement pu être introduite dans l'*Odyssée* plus tôt qu'en 660 av. J.-C. Il peut être vrai que dans l'*Iliade*, aussi bien que dans l'*Odyssée*, les armures, les chariots, les habits des hommes et des femmes sont les mêmes que sur les vases et dans les sculptures du cinquième siècle avant J.-C.; mais quoiqu'il soit difficile d'expliquer comment ce fait a pu se produire à une époque de rapides changements et de révolution, il est certain que les sujets des peintures céramiques et les sculptures lyciennes, qui sont antérieures au VIe siècle, sont empruntées à l'*Iliade* seule; ce n'est que dans l'*Odyssée* qu'on trouve une mention des *neuf* muses (*Od.*, XXIV, 60) et par conséquent une allusion à la tragédie, la comédie, la prose et l'astronomie; il y est également fait allusion à la division attique (et post-solonienne) du mois en décades (*Od.*, XIV, 161-164) et du jour en heures (*Od.*, III, 334).

métrique; dès lors, on les appliqua dans des cas tout à fait différents. Mangold a remarqué que l'analogie de la *diectase* ou de la résolution des voyelles dans les verbes en -αω, où elle avait une raison philologique, conduisit à une résolution semblable de la syllabe dans les verbes en -οω, dans les subjonctifs des verbes en -μι, et ailleurs, où elle était absolument injustifiable [1].

9. Avant de quitter cette partie du sujet, je ferai remarquer que, même dans le *matériel* de la langue, l'analogie se montre comme un principe créateur et reconstructeur. L'anglais s'est enrichi grâce à elle de quelques pluriels anormaux. La distinction par la voyelle entre *man* et *men*, *foot* et *feet*, était en anglo-saxon purement euphonique. Le datif singulier était *men*, comme le datif et le génitif pluriels étaient *manna* et *mannum*. Mais la forme abrégée en *e* se rencontrait plus fréquemment au pluriel qu'au singulier. Quand disparurent les cas de l'ancienne langue, cette différence insignifiante devint significative. *A* absorba le singulier et *e* le pluriel, au lieu que l'une ou l'autre lettre devînt prédominante. La distinction entre le présent et le parfait des verbes tels que *lead*, *led* est de même nature. L'imparfait anglo-saxon était marqué non par le changement de la voyelle, mais par la flexion; quand la flexion disparut, la plus grande fréquence de la voyelle sourde au temps passé, due à l'inflexion (*ledde*), fit qu'on l'assigna à toutes les personnes et qu'elle devint la caractéristique du temps. De même, en grec, la distinction entre les verbes en -άω, -έω et όω fut tout d'abord purement phonétique, chacune des voyelles n'étant qu'une modification de la même terminaison originelle que nous trouvons en sanscrit; mais, comme un nombre considérable de verbes en -όω étaient actifs, et que beaucoup d'autres en -έω étaient neutres, la forme en -όω fut de plus en plus spécialisée pour marquer une idée transitive et celle en -έω pour marquer une idée intransitive; la forme en -άω flotta entre les deux sens. Cette distinction de sens, il est vrai, ne fut pas complètement généralisée : mais nous pouvons difficilement

1. Mangold, *De Diectasi Homerica*, dans les *Études* de Curtius, VI, 1. Voyez aussi Hartel, *Études Homériques* [all.]; Curtius dans les *Études*, IV, 2 [all.] et Paley, *Sur l'Odyssée*, dans le *British Quarterly*, oct. 1873.

douter qu'elle ne l'eût été si le grec avait vécu assez longtemps et n'était pas devenu une langue littéraire. Il est très probable que la voyelle qui indique le sens des verbes arabes a la même histoire. En arabe *u* (et *i*, en grande partie) marque un sens passif; *a* marque généralement un sens actif. On retrouve les traces de cette distinction en hébreu, en araméen aussi bien qu'en assyrien; mais ce qui est devenu la règle en arabe, n'est qu'une tendance dans les autres idiomes sémitiques [1].

10. Le changement de la voyelle euphonique en voyelle significative doit avoir été beaucoup plus aisé dans une langue sémitique que dans une langue aryenne; car l'analogie est tout en sa faveur; la grammaire sémitique préférant effectuer au moyen d'un changement interne de la voyelle ce qui est opéré par la flexion externe dans le groupe indo-européen. Mais les exemples donnés plus haut prouvent que ce procédé n'est pas inconnu à notre famille de langues partout où l'association des idées et des sons a pu le favoriser. En opposant le vocalisme aryen au consonnantalisme sémitique, il est impossible de tirer des lignes de démarcation bien arrêtées. Ici comme ailleurs, quelque vraie que puisse être notre classification, les diverses classes rentrent insensiblement les unes dans les autres et nous ne pouvons déterminer leurs limites d'une façon précise. C'est à ce fait surtout que l'*idole* des trois périodes du langage doit son origine.

11. Nous devons maintenant considérer la manière dont l'analogie a agi sur la forme et le contenu du langage. C'est de ce côté qu'elle a eu le plus d'influence et que ses conséquences ont été les plus importantes. Quelques formes deviennent tout à coup à la mode et en remplacent d'autres plus anciennes ou ne laissent vivre que quelques-unes d'entre elles qui dès lors sont regardées comme des anomalies; ou bien un nouveau rapport

1. Voir Wright, *Grammaire arabe* [angl.], pp. 28, 29; Gesenius, *Grammaire hébraïque* [trad. angl.], § 43; Cowper, *Grammaire syriaque*, § 78; Dillmann, *Grammaire éthiopienne*, p. 116 [all.] et ma *Grammaire assyrienne*, p. 72. — Selon Bleek (*Grammaire comparée des langues de l'Afrique du Sud*, II, p. 138), la voyelle qui termine les noms en *bá-ntu* et n'a rien à voir avec les préfixes de dérivation, peut être soit *a* (ou *e*) ou *o*. Cette dernière a un sens passif, *i* un sens actif ou causatif, *a* un sens neutre.

grammatical s'élabore dans quelque cas particulier, puis s'étend à d'autres plus ou moins semblables. Ainsi le parfait anglais en *-ed* est devenu prédominant dans la langue ; c'était à l'origine *dide*, le temps passé redoublé de *do*, et comme tel il fut affixé à un verbe, puis à un autre, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que quelques-uns qui suivissent encore l'ancienne conjugaison et chaque nouveau verbe doit maintenant former son parfait avec *-ed* [1]. C'est ainsi que naquirent le parfait latin en *vi* ou *ui* et le futur en *-bo* ; on suffixa *fuo*, *fui* dans quelques exemples qui tendirent à devenir de plus en plus nombreux. En français, tout nouveau verbe appartient à la première conjugaison. Il n'y a pas de raison pour ne pas employer des mots tels qu'*électrisoir*, *photographir*, mais la mystérieuse influence de l'analogie a décidé que seuls *électriser*, *photographier* seraient admis dans le langage [2]. C'est la forme qui, dans la lutte pour l'existence, s'est établie à l'exclusion de toute autre. L'oreille et l'esprit se sont accoutumés à l'association d'un son spécial avec un sens spécial ; ils n'en admettent point d'autre. L'un des exemples les plus frappants de la façon dont naissent ainsi des flexions toutes nouvelles est la distinction des genres au nominatif singulier des comparatifs latins. Cette distinction s'établit à la période historique ; nous pouvons par conséquent en retracer la genèse. La terminaison du nominatif était in-

1. Le parfait redoublé lui-même, la plus ancienne invention du langage pour marquer le temps passé et continu par opposition au caractère indéfini de l'aoriste, peut être regardé comme un exemple de l'analogie. La répétition du même son fut graduellement employée pour exprimer des rapports grammaticaux importants. Sur les résultats étendus du redoublement, voir Pott, *Doppelung als eines der wichtigsten Bildungs-Mittel der Sprache*. Cf. aussi Lubbock (*Origine de la civilisation*, pp. 403-405) qui fait un compte curieux de la proportion de mots redoublés en anglais, en français, en allemand, en grec, d'une part, et dans quelques-unes des langues de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie, de l'autre. Tandis que dans les quatre langues européennes nous rencontrons environ deux redoublements par 1,000 mots, leur nombre varie chez les sauvages de 38 à 170 ; ils y sont de 20 à 80 fois plus nombreux.

2. Ancessi, *L's causatif et le thème* n *dans les langues de Sem et de Cham*, p. 72. — Voir aussi Darmesteter, *De la création actuelle des mots nouveaux dans la langue française et des lois qui la régissent*, 1877.

différemment *-ior* ou *-ios* (*-ius*), en grec *-ίων*, sanscrit *-yan*, de *yan-s*, l'*r* en latin tenant généralement la place de l'*s*, comme dans *arbos* et *arbor*, *generis* (qui représente une forme sanscrite *janasyas*), de *genus*, etc. Dans Valérius Antias (Priscien, VII, 345) nous trouvons encore *prior* employé pour le neutre (*senatus consultum prior*); le titre de la quatrième annale de Cassius Hemina était *Bellum Punicum posterior;* mais la connexion de l'idée du neutre avec la terminaison *-us* des mots tels qu'*opus*, *genus*, celle du masculin avec la désinence en *-or* dans *honor*, *labor*, etc., amenèrent la spécialisation de forme que nous rencontrons à l'époque classique[1]. La régularité remarquable que nous trouvons dans la conjugaison assyrienne a été produite d'une manière analogue. Son caractère artificiel est démontré par la comparaison des autres idiomes sémitiques. *Kal*, *niphal* et *shaphel*, l'actif, le passif et le causatif, furent pris comme les trois premières voix; non seulement on obtint *kal* par l'intensif *pael;* mais on forma encore ainsi un *niphael*, et un *shaphael;* tandis que la conjugaison secondaire en *t* et *tan* était attachée à chacune des voix principales renfermant le *pael*[2].

1. Curtius, *Studien*, I, p. 262.

2. Curtius a fait remarquer un exemple semblable de régularité anormale dans la conjugaison latine (*Studien zur Griech. und Lat. Grammatik*, v. I). Sur le modèle de *vehimini*, pluriel du participe moyen employé pour la seconde personne plurielle du présent, on a formé *vehamini* et *vehemini* qui répondraient à ἐχώμενοι et ἐχοίμενοι en grec, et même *vehebamini*, *veheremini!* Les analogues en grec de ces dernières formes seraient μαχεσοίμενοι et μαχεσαίμενοι. Ailleurs encore (*Chronologie de la formation des langues indo-germaniques*, page 6), M. Curtius écrit ce qui suit : « Dans aucune discussion sur le langage, pas même dans l'analyse des formes, bien moins encore dans la recherche des lois phonétiques, nous ne pouvons nous passer de la conception de l'analogie qui est quelque chose de purement intellectuel et, à ce qu'il me semble, d'étranger à un développement purement naturel. L'accusatif pluriel πόλεις ne peut guère être expliqué par les formes originelles πολι-νς ou πολι-ας; il faut invoquer l'habitude paresseuse qui faisait semblables le nominatif et l'accusatif pluriels. La tendance à *différencier*, que l'on remarque non moins que la tendance analogique, est également d'ordre intellectuel. C'est à elle que nous devons les trois racines ἀρ, ἐρ, ὀρ qui diffèrent de sens et de son et sont sorties d'un radical commun, *ar*.

L'analogie produit quelquefois des effets plus considérables que l'altération ou la création de certaines formes et de certaines relations grammaticales. Elle peut changer tout le caractère d'une grammaire, toute la structure d'une langue; seulement elle ne viole pas les principes fondamentaux sur lesquels elle est fondée, la tournure d'esprit du peuple qui la parle. Ainsi le copte, autrefois une langue à affixes comme le vieil égyptien et les langues sémitiques, est devenu une langue à préfixes; il ressemble à cet égard au berbère, au haussa, aux autres dialectes sous-sémitiques du nord de l'Afrique. Si nous examinons les rapports formels de ces dialectes avec les idiomes sémitiques, nous sommes amenés à conclure que ces dialectes ont subi le même changement que le copte et que leur aspect actuel ne date que d'une période relativement récente.

L'analogie est également active dans le domaine de la syntaxe. Le caractère analytique des langues européennes modernes, dont l'anglais est l'exemple le plus frappant, est dû en partie à son influence. La substitution des prépositions et des artifices syntaxiques à l'inflexion est graduellement devenue la règle au lieu de l'exception. Le contact des nations romaines et teutoniques produisit la conscience et l'analyse des rapports grammaticaux dont on ne s'occupe point quand la langue maternelle est seule connue; la tendance à remplacer la flexion par l'analyse et l'accidence par la syntaxe s'étendit avec une rapidité toujours croissante. Les quelques restes de flexion, dernières reliques d'un âge non civilisé, qui existent encore en anglais, disparaîtront sans doute à quelque moment, même en supposant que l'*anglais-pigeon* ne devienne pas un jour la langue universelle, comme le prophétise un écrivain récent [1]. Déjà le génitif infléchi en *-s* est de plus en plus inusité; on ne l'emploie plus guère que dans la poésie ou dans le style élevé, réceptacle général des formes démodées; ce dernier survivant de l'inflexion nominale ne tardera peut-être pas à disparaître, comme il est mort en persan moderne, où le génitif est marqué par la voyelle brève placée entre lui et le nominatif qui précède. La façon dont nous exprimons le

1. Voir W. Simpson, *La place future de la Chine dans la Philologie*, dans le *Macmillan's Magazine*, novembre 1873.

rapport du génitif doit suivre l'analogie commune et ne pas faire exception au caractère analytique de notre langue. On peut trouver un autre exemple de l'effet de l'analogie sur la syntaxe dans l'histoire de la phrase relative, qui a été si bien étudiée par Jolly et Windisch [1]. La syntaxe comparée nous apprend que la phrase relative était primitivement exprimée par la subordination immédiate à la proposition principale sans l'addition d'aucun mot explicatif, comme en hébreu ou dans la poésie assyrienne, ou encore dans les phrases anglaises telles que « *This is the man I saw* ». Pour la clarté et l'emphase, cependant, l'objet de la proposition antécédente fut répété dans la phrase conséquente au moyen de quelque terme démonstratif signifiant le lieu ; de cette manière l'attention fut attirée sur l'idée que l'on voulait signaler. Ainsi, en chinois, le relatif *so* signifie « place, lieu [2] », et Philippi a montré que le pronom relatif en sémitique était primitivement un démonstratif [3]. Il en fut de même dans notre famille aryenne. Mais après quelque temps ce pronom, représentant de l'objet indiqué, fut employé dans tous les cas et non pas seulement quand on voulait appuyer sur l'idée. Quand l'analogie eut ainsi répandu cet emploi particulier du mot, il cessa d'avoir un sens démonstratif, et prit une signification relative qui fut appliquée dans la suite par analogie dans des cas où il n'était guère possible d'employer le démonstratif [4].

12. Le dernier exemple que nous donnerons concerne la place du verbe et du complément dans la phrase. Il est digne de remarque qu'en latin la place normale du verbe est à la fin

1. Jolly, *De la forme la plus simple de la proposition relative dans les langues indo-germaniques*, et Windisch, *Recherches sur l'origine du pronom relatif*, dans les *Études* de Curtius, VI, 1. et II, 2. [all.].

2. Schott, *Grammaire chinoise*, p. 88 [all.].

3. Philippi, *Wesen und Ursprung des Status Constructus im Hebräischen*, p. 71 *sq.*

4. En arabe « presque toutes les formes de l'adjectif conjonctif sont effectivement celles de l'article démonstratif » (Sacy, *Grammaire arabe*, tome I, p. 336). Comparer encore dans les langues indo-germaniques le *der* allemand et le *that* anglais, à la fois démonstratifs et relatifs. — Trad.

de la phrase; la même règle existe à peu près en allemand et en hollandais. Les langues romanes qui ont été en contact avec le teutonique et le latin placent le verbe avant le complément. L'anglais suit le même ordre, bien que la poésie ou le style poétique permettent d'adopter un arrangement contraire sans que l'écrivain ait à craindre de n'être pas compris. Il nous semble, à nous qui sommes accoutumés à un tel usage, que l'action marquée par le verbe doit naturellement s'exprimer entre son sujet et l'objet vers lequel elle est dirigée; le fait que cet ordre est celui qu'on observe dans les dialectes nés de la tentative de deux races pour se comprendre l'une l'autre pourrait, en apparence, confirmer cette opinion. D'autre part, on ne trouve cet ordre que dans la période analytique du langage aryen, c'est-à-dire dans la forme la plus récente; au contraire, l'ordre qui place le verbe à la fin devient de plus en plus universel à mesure que nous nous élevons dans le passé. Quel est de ces deux ordres le plus *naturel?* Je ne dis pas le plus *simple*, car ces deux termes ne sont pas du tout synonymes, et la Philologie nous rappelle continuellement que ce qui est « *logiquement* » le premier ne l'est souvent pas « *historiquement* », que la simplicité et la clarté ne sont atteintes qu'au terme d'une évolution lente et laborieuse. La réponse à la présente question nous est fournie par l'observation des sourds-muets. Les sourds-muets nous permettent, jusqu'à un certain point, de faire l'expérience que Psammétichus tenta, dit-on, pour savoir quelle langue serait adoptée par un esprit sans culture, privé de la faculté d'apprendre l'une de ces langues élaborées par les générations précédentes. Or, le sourd-muet place invariablement le verbe à la fin de la phrase; sa pensée se porte tout d'abord sur le sujet et le complément, qui se présentent les premiers à son esprit. L'altération de cet ordre naturel des idées en anglais et dans les langues néo-latines doit provenir de l'action de quelque principe puissant comme l'analogie. Une personne imparfaitement familiarisée avec une langue doit chercher dans sa mémoire le nom des objets et des idées dans cette langue étrangère; afin de gagner du temps, elle ne mentionne l'objet de l'action que le plus tard possible, et insère tous les mots qu'elle peut entre le sujet et le

complément, le verbe venant naturellement l'un des premiers [1]. Un arrangement aussi commode de la phrase aura été propagé de plus en plus au moyen de l'analogie; finalement il est devenu la caractéristique du langage [2].

13. Si l'analogie a tant fait pour le rudiment et la syntaxe, elle a tout fait pour la signification des mots [3]. Le professeur Whitney réduit les changements de signification qui se produisent perpétuellement dans le dictionnaire à deux procédés : *la spécialisation du général* et *la généralisation du particulier*. L'agent de ces changements est l'analogie. Un terme général est appliqué à quelque objet particulier, ou un terme spécial à quelque objet général, à cause de quelque ressemblance que l'on suppose exister entre eux; puis on découvre de nouvelles analogies; on emploie les termes dans des cas nouveaux et ainsi l'expansion analogique ou la restriction des sens progressent indéfiniment. Pour rendre notre pensée claire aux autres, il faut nécessairement employer les termes qu'ils comprennent; nous ne pouvons leur communiquer une idée qu'en la comparant et en l'assimilant à une autre qui leur est déjà familière. Ce n'est pas seulement pour l'instruction d'autrui, mais pour la nôtre que cet artifice est nécessaire. Nous nous souvenons mieux de nos idées lorsqu'elles sont liées à d'autres idées, quelque fantastique que soit leur liaison, et il serait tout à fait impossible de se souvenir d'un grand nombre d'idées isolées. La science est une vaste chaîne d'associations, et l'analogie est l'auteur principal de ces divers liens. Un nouveau fait tombe-t-il sous notre expérience, découvrons-nous un nouvel objet, une nouvelle idée, immédiatement nous cherchons à les amener dans le cercle de nos connaissances antérieures, à les rattacher à quelque autre objet qui nous était auparavant familier. Le nom qui lui est en conséquence assigné exprime la ressemblance qu'on croit exister entre cette nouvelle idée et les images antérieures de l'esprit.

1. Tylor, *Recherches sur l'histoire primitive de l'humanité*, pp. 92, 93 [angl.].

2. Voyez des idées et des explications toutes différentes dans le beau livre de M. Weil, *L'ordre des mots*, 3e éd. 1878.

3. Whitney, *Le langage et l'étude du langage* [angl.], p. 106.

Il a depuis longtemps été reconnu que tous les termes qui marquent le spirituel et l'abstrait sont dérivés de termes qui désignaient le matériel et le concret. L'esprit (*spiritus*) est primitivement le « souffle »; *soul*, la « mer qui se soulève »; *deus*, le « ciel resplendissant » [1]. Le langage est le trésor des métaphores usées : comme l'a dit Carlyle, « elles sont ses muscles, ses tissus, ses vêtements vivants [2] ».

14. Mais les métaphores appartiennent à la pensée et non à la pure forme extérieure. Le langage est l'expression de la pensée; et par conséquent, bien que la pensée et son expression puissent à peine être séparées dans la pratique, cependant, comme le sceau et le seing, elles sont réellement distinctes : la pensée peut exister sans son expression, l'expression ne peut exister sans la pensée. L'externe présuppose l'interne, l'empreinte présuppose le sceau. L'influence de l'analogie, qui change le sens des mots, s'exerce sur les idées qu'ils expriment; l'esprit découvre d'abord des ressemblances entre ses idées et ces ressemblances sont réfléchies dans le langage. Le grain de raisin sec est appelé *plum* (prune) lorsqu'il est mis dans un gâteau ou un *pudding*, parce qu'il ressemble au fruit de ce nom; mais ce n'est pas pour quelque raison linguistique. Mais bien que ce soit le contenu qui modifie la forme, la forme peut réagir sur le contenu. Dans ce cas, l'analogie devient un principe philologique vraiment créateur. Le simple son du mot lui-même, sa simple enveloppe extérieure, appellent des associations qui créent de nouveaux sons, de nouvelles idées et de nouveaux mots. Ainsi naît un monde imaginaire, qui ne répond à rien de réel ni à rien de tangible, et ne repose que sur le langage parlé. C'est le côté extérieur du langage qui le crée, et le *demiurge*, c'est l'analogie. Il y aura un monde imaginaire tantôt du contenu et tantôt de la forme. Dans le premier cas, l'esprit sera trompé par ces fausses notions, par ces *idoles* de Bacon qui ont tant fait pour empêcher le progrès et qu'on appelle des *étymologies populaires*. Dans le second cas, ce n'est que l'expression de la

1. *Manuel de philologie classique*, p. 154.
2. *Sartor resartus*, X.

pensée qui n'est pas réelle, ce n'est que la forme extérieure du langage qui est forcée et artificielle : c'est ce que nous nommons *poésie*. Les deux créations jaillissent d'une seule et même source; mais elles représentent deux étapes différentes dans le développement de l'esprit. L'âge où éclosent les mythes est la période de l'enfance primitive et inconsciente, de la barbarie; partout où il existe encore, il témoigne d'un esprit naïf et sans réflexion. La poésie, d'autre part, est l'expression consciente et cultivée de l'esprit; son caractère artificiel est reconnu, et elle ne peut, en conséquence, affecter que la forme extérieure. C'est la spiritualisation de la matière qu'elle pétrit à sa volonté; le mythe étymologique est la matérialisation de l'esprit qui s'altère ainsi et se falsifie. Je ne veux pas discuter maintenant l'origine de la mythologie en général et de sa durée; je me bornerai à cette portion de la mythologie qui est due à l'action de la fausse analogie. Une grande partie de notre mythologie aryenne, comme l'a éloquemment remarqué le professeur Max Müller, vient des homonymes et des synonymes, de l'altération phonétique et de l'effort fait pour expliquer des mots oubliés. *Daphné*, le « laurier », et *daphné*, « l'aurore », viennent l'un et l'autre de la racine *dah*, « brûler »; qu'y a-t-il de plus naturel que l'aurore se soit changée en laurier en fuyant Apollon, le dieu du soleil? *Pramanthas*, « celui qui allume le feu par le frottement », est devenu le Προμηθεύς des Grecs, et le simple artifice du sauvage pour produire le feu s'est transformé en un sage bienfaiteur de l'humanité dont le frère *Epimétheus* personnifie la *réflexion tardive*. Les diverses tribus dont les noms étaient tantôt explicables, tantôt obscurs, furent pourvues de héros éponymes, et les appellations variées données au même objet d'adoration furent transformées en autant de divinités séparées. Égarés par la fausse analogie, les hommes conclurent que ce qui était différent ou semblable par le nom, devait être également différent ou semblable dans la réalité; et ainsi fut créé tout un monde féerique reposant sur de simples sons. L'influence de la fausse analogie alla même encore plus loin. Avant que l'homme primitif eût appris à distinguer entre le sujet et l'objet, les actions et les passions de l'être pensant étaient attribuées aux êtres inani-

més. Ainsi le soleil fut comparé à un conducteur de char ou à un monstre qui n'a qu'un œil; le tonnerre devint la voix de Dieu. Les ressemblances dans tous ces exemples étaient encore entre les idées, non entre les mots; elles appartenaient encore à la pensée, non à son expression. Quand elles eurent été enfermées dans le langage, elles tendirent à s'accroître et à se multiplier; leur point de départ ne fut plus l'impuissance à se distinguer soi-même des objets extérieurs, mais les métaphores verbales elles-mêmes. A mesure que l'esprit sortait de son état primitif, la signification originelle de ces métaphores s'oubliait; le mythe devenait purement étymologique, et le conducteur du char solaire était transformé en Phaéton, le monstre à un seul œil se métamorphosait en Cyclope. Ces simples mots, détournés de leur signification réelle, étaient associés à d'autres qui représentaient des notions intelligibles à ceux qui s'en servaient; et de ces fausses analogies naquirent les formes fantastiques de plus d'une légende et d'un mythe. L'esprit humain n'est pas satisfait tant qu'il n'a pas trouvé la raison d'être d'une chose, à moins qu'il ne croie la comprendre dès l'abord. Tant qu'il n'a pas trouvé cette explication, il se sent en présence de quelque chose de mystérieux et de surnaturel; cette ignorance lui cause tous les ennuis de la crainte et de l'incertitude. L'explication peut être très éloignée de la vérité, mais pourvu qu'il y en ait une, l'homme est satisfait. Pour expliquer, nous devons comparer; ce n'est qu'en plaçant un phénomène dans les limites du connu que nous le ferons sortir de la région de l'inexplicable. De là toutes ces étymologies populaires qui interprètent des termes inconnus par des mots du même son ou de son similaire. Les héros éponymes auxquels j'ai déjà fait allusion ont été fabriqués avec les noms des tribus et des lieux; on a désespéré de rendre compte des noms eux-mêmes, et on les a expliqués comme des noms propres d'hommes. Les noms propres ont été naturellement le sujet favori des étymologies populaires; il n'y a rien qui dans le langage change si complètement et si rapidement. Pourtant, puisque tout a une raison, il paraît évident au vulgaire qu'ils ont eu autrefois une signification. Comme mon ami le Révérend J. Earle me le dit, il y a dans le

comté de Sommerset deux endroits voisins nommés Saltford et Freshford. Le premier s'appelait primitivement *Sal-ford* (*Sallow-ford*) « la rivière des saules », mais quand le saxon *salh* (*salig*) fut tombé en désuétude, un léger changement de prononciation altéra l'inintelligible *Salford* qui devint le mot transparent *Saltford*, — changement facilité par le voisinage du nom correspondant *Freshford*. Dans la Grèce moderne nous constatons des phénomènes analogues. Ainsi Athènes s'appelle Ἀνθῆναι « la Fleurie » dans la bouche du bas peuple; Krisa est Χρυσό « la ville d'or », et la légende d'une querelle entre deux frères s'est rattachée à Delphes [1]. Ces faits ne sont pas sans rapports avec les superstitions qui ont transformé la forme des mots et des sons de mauvais augure. Un événement malheureux s'appelait *malum;* un événement heureux, *bonum;* on s'imagina que ces mots eux-mêmes causaient le bien et le mal, et *Maleventum* fut changé en *Beneventum*, de même que les *Erinnyes* furent appelées les *Euménides*, la main gauche *la meilleure*, etc. Dans les temps modernes, le cap des Tempêtes est devenu le cap de Bonne-Espérance, et la coutume du Ta-bou transforme perpétuellement les langues des insulaires du Pacifique [2]. Des mots autres que des noms propres perdent ainsi leur signification et leur forme vraies sous l'influence d'analogies imaginaires. Ainsi on a assimilé la première syllabe du mot allemand *sündfluth*, « grand débordement », à *sünde*, péché, à cause de son application au déluge biblique. La philosophie elle-même a été induite en erreur par la ressemblance extérieure de la copule logique et du verbe substantif; Bacon a cru à l'existence de qualités sensibles répondant aux noms abstraits dérivés d'adjectifs attributifs.

15. Ces étymologies populaires sont inconscientes et instinctives; mais elles deviennent plus ou moins artificielles dans des cas comme ceux que nous rencontrons dans les poèmes

1. Deffner, *Neogræca*, p. 307, dans les *Études* de Curtius, IV, 2.

2. Chez les Esquimaux du Groënland, celui qui porte le même nom qu'une personne décédée change de nom afin de tromper la mort et de lui échapper, de même que chez les tribus aborigènes de l'Amérique et dans les îles de la Sonde. — (F. Liebrecht, dans l'*Academy*, 1er septembre 1872.)

homériques. Ainsi l'on en vint à croire que le vieil adjectif épique ἐπηέτανος « perpétuel » de ἐπί, ἀεί et τείνω, dérivait de ἔτος (Ϝετος, sanscrit *vatsas*, « année ») : aussi est-il employé plus d'une fois dans l'Odyssée avec le sens « qui dure toute l'année »; — on imagina que πλέες, « plein », était une forme contractée de πλείονες, « plus », à cause de la fausse analogie de l'ionien πλεῦν, πλεῖν, pour πλέον (c'est-à-dire πλεῖον); de là le monstrueux solécisme οἰωνοὶ.....πλέες ἠέ γυναίκες, « plus oiseaux que femmes » (*Iliade*, XI, 395). On crut que τέλσος, « labour », était identique à τέλος, « fin » (comme dans l'*Iliade*, XIII, 707; XVIII, 544). Les infinitifs aoristes χραισμεῖν, Ϝιδεῖν, que l'on rencontre dans diverses formules et dans des vers stéréotypés, étaient considérés comme des présents que l'on pourvut de futurs, χραισμήσω, ἰδήσω.

16. L'*Odyssée* commet plus que des erreurs inconscientes sur le langage traditionnel du passé; l'affectation d'archaïsme qu'on y observe (ainsi un Phéacien confie à sa mémoire le contenu de sa cargaison, comme s'il ignorait l'écriture) la rapproche de la *Fairy Queen* de Spencer et amène toute une série d'erreurs étymologiques [1].

17. On peut trouver un bon parallèle à ces étymologies populaires dans quelques-unes des bizarreries de l'anglais moderne. *Further*, comparatif de *forth*, a été ainsi orthographié et prononcé *farther*, dans l'idée que ce mot était dérivé de *far*, le *th* étant euphonique ou quelque chose d'analogue; cette étymologie erronée a réagi sur le sens du mot. *Whole*, forme secondaire de *hale* (grec καλός), a été augmenté d'un *w* à cause de son analogie supposée avec *wheel* et *whale* [2]; *could*, de *can*, a pris un *l* parce que *should*, de *shall*, en avait un, malgré la prononciation qui néglige encore ces lettres. Sur

1. *Od.*, VIII, 164. Les Phéaciens, les enfants des nuages « brillants », représentent le commerce et l'activité maritime du commerce phénicien. L'allusion évidente à l'Erechthéion de Périclès dans l'*Odyssée*, VII, 81, rend l'affectation d'archaïsme tout à fait frappante. (Paley, *Brit. Quarterly*, octobre 1873.)

2. Earle (*Philologie de la Langue anglaise*, p. 143, 1re édit. [angl.]) cite *whote* pour *hot* d'après John Philpot et *wrought* pour *reached* d'après Myles Coverdale.

l'autorité du dictionnaire de Webster, nos cousins d'Amérique ont supprimé l'*u* inutile dans les mots tels que *honour*, *favour*; mais au lieu de borner cette réforme aux mots d'origine latine, ils l'ont étendue à des cas totalement différents, comme *harbour* et *neighbour*. Il n'y a que le philologue qui connaisse les mille tromperies de l'analogie.

18. L'influence de l'analogie sur la forme écrite des mots nous amène naturellement à considérer son action sur l'expression principale de la pensée cultivée. La poésie est un langage artificiel; c'est un effort pour exprimer les meilleures idées de la meilleure manière possible. Après que la forme a été ainsi élaborée, sa tâche est de la sauver de l'oubli par des moyens artificiels. De là les divers artifices de la métrique, du parallélisme, de l'allitération, de la rime. Les pieds du mètre, qu'ils soient quantitatifs ou qualitatifs (c'est-à-dire accentués), marquent l'effort vers l'harmonie analogique, l'aspiration de l'esprit, de l'oreille et des lèvres vers le *semblable*, désir qui se trouve au fond du langage lui-même. Dans le parallélisme de la poésie sémitique l'analogie matérielle se change en analogie de conception : la phrase répond à la phrase, la stance à la stance. Mais le plus ancien procédé imaginé pour donner au langage la forme poétique et rendre la mémoire capable de la retenir, c'est l'allitération. Ici la tendance naturelle à répéter les mêmes sons ou les mêmes combinaisons de sons a son libre jeu : aussi l'allitération est-elle le caractère essentiel de toute poésie barbare, depuis le Kalewala des Finnois jusqu'aux chants des Indiens de l'Amérique du Nord. La race teutonique la goûtait particulièrement; toute la vieille poésie anglaise est allitérative, et même à présent le caractère musical que nous reconnaissons aux vers de certains poètes est dû à cette cause. L'allitération, appartient surtout au commencement des mots; elle correspond à la rime qui en affecte la fin. On peut découvrir çà et là des traces de la rime dans la poésie de la plupart des nations, par exemple dans l'Ancien Testament; le charme du pentamètre latin est augmenté par la consonnance des syllabes finales des deux hémistiches. Mais la rime a atteint son plus haut développement dans la poésie européenne moderne. Selon Nigra, son origine

est celtique ; quoi qu'il en soit, les langues romanes telles que le provençal et l'italien, avec leurs mots terminés par les mêmes sons, restes usés de la flexion latine, semblaient créées pour l'usage de la rime. Sans aucun doute les poèmes latins du moyen âge, où la consonnance avait pris la place de la quantité oubliée, contribuèrent efficacement au même résultat. La rime, cette fille du Midi, fut bientôt transportée dans le Nord et devint dans la poésie teutonique une rivale heureuse de l'allitération ; mais elle ne put jamais conquérir la même influence dans des langues qui abondaient en monosyllabes que dans les dialectes néo-latins, par la raison que cet ornement, cet auxiliaire de la mémoire devait plutôt affecter des syllabes finales insignifiantes et purement euphoniques que des mots dont chaque lettre avait du sens et de la vie. De là, la forte prise que l'allitération a conservée sur notre goût, de là, ce fait que nos plus grands poèmes ont été écrits en vers blancs ; de là aussi notre préférence pour les doubles rimes et notre aversion pour les séries de rimes monosyllabiques.

19. Avec la poésie, le plus grand effort de l'esprit humain pour façonner et manier avec conscience le langage, nous terminerons nos considérations sur l'influence de l'analogie. J'ai essayé de montrer combien est grand son pouvoir à travers tout le domaine du langage, et comment elle est présente partout comme un principe créateur et reconstructeur. Qu'elle soit vraie ou fausse, qu'elle agisse sur la matière ou sur la forme, c'est ce qui importe peu. La phonétique, la morphologie, la syntaxe, le sens des mots, sont également affectés par elle ; tandis que la poésie populaire, qui est fondée sur des idées non réelles — c'est-à-dire des idées auxquelles ne répond rien d'actuel et d'objectif, — n'est pas moins le produit de son activité incessante que la poésie littéraire, où la forme seule est artificielle et non réelle — langue que ne parle jamais le monde du travail quotidien.

APPENDICE

I

QUELLE ROUTE ONT SUIVIE LES ARYENS[1] OCCIDENTAUX DANS LEUR MIGRATION EN EUROPE?

L'une des questions historiques soulevées par l'étude du langage et à laquelle l'étude du langage doit fournir une réponse est celle-ci : Par quelle route nos ancêtres aryens sont-ils entrés en Europe? On a prouvé, je crois, que leur demeure première fut l'Asie et plus particulièrement les hauts pla-

1. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler l'étymologie du mot « aryen » que la philologie et l'ethnologie appliquent à l'ensemble de la race indo-européenne. « *Arya* » était le nom que se donnaient les Hindous dès les temps reculés, où, quittant les hauteurs du Pamir, ils marchèrent à la conquête du pays qu'habitaient les Dravidas. C'était une épithète laudative qui signifiait « noble », « illustre », « propriétaire. » On a rattaché ce mot à la racine sanscrite *ar*, labourer (ἀρόω-ῶ, lat. *aro*). Les conquérants se distinguèrent, grâce à cette épithète, des races domptées que les écrivains sanscrits appellent les *Mlecchas*, les *Nishadas* et les *Dasyus* et que représentent encore quelques peuples dégradés tels que les Bhils et les Gounds, les Mhairs et les Minas, tous ennemis jurés des brahmanes. Le mot *arya* se retrouve en zend sous la forme *airya*, « respectable », « vénérable », qui s'appliquait en Perse comme dans l'Inde à la race et au pays. L'Avesta appelle la Perse *Airyana* ou *Airya-dagya* (*Airyâna Vaêja*), « le pays habité par la race des Aryas ou des hommes nobles » (Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, CXII). Un historien grec, Hellanicus de Lesbos, confirme le fait. Ἀρία, dit-il, περσικὴ χώρα. D'Airyana vinrent Ἀριανή, *Ariana* et l'*Airan* de la Perse sassanide (*Iran* moderne). Au dire d'Étienne de Byzance, *Aria* aurait été aussi le premier nom de la Thrace. — TRAD.

teaux de l'Hindou-Koush. Quand la Philologie comparée nous les fait connaître d'abord, ils étaient depuis longtemps sortis de la barbarie primitive et avaient atteint un haut degré de civilisation. C'étaient des pâtres et des cultivateurs, vivant dans des maisons et des communautés, ayant des coutumes immuables et un gouvernement établi, déjà familiarisés avec l'usage des métaux. Une telle civilisation indique une période relativement récente de développement, infiniment éloignée de cette période imaginaire des racines découverte par l'analyste, qui représenterait la plus ancienne période du langage aryen à laquelle nous puissions atteindre. J'admets que Fick[1] a démontré contre Schmidt que les Aryens occidentaux ou européens vivaient ensemble en un corps de nation après s'être séparés de leurs frères orientaux en Asie, et que le groupe européen ne se divisa qu'après son arrivée en Europe. De même qu'il y avait eu une langue aryenne primitive, il y eut aussi une langue européenne primitive et la séparation de l'aryen oriental et occidental eut son pendant dans la séparation du lithuanien, du slavon, du celtique, du teuton, de l'italique et de l'hellénique. Alors se pose cette question : Ceux qui parlaient cette langue européenne primitive se portèrent-ils vers l'Occident au nord ou au sud de la Caspienne, à travers le désert de Sagart, la Médie, l'Arménie et l'Asie Mineure — ou à travers les steppes de la Tartarie et la chaîne de l'Oural?

On croyait autrefois que nos ancêtres avaient passé au sud de la Caspienne et laissé sur leur route des corps d'émigrants en Médie, en Arménie et en Asie Mineure. Mais la science du langage montra bientôt que les langues de la Médie et de l'Arménie appartiennent au groupe iranien et peuvent en conséquence être regardées comme originaires de la Perse. D'autre part, Fick, il y a peu de temps, a clairement montré que les dialectes aryens de l'Asie Mineure, dont on peut regarder le phrygien comme le principal représentant, appartiennent incontestablement au groupe européen. Ce fait est en parfaite harmonie avec la tradition grecque d'après laquelle les Briges

1. Voy. Fick, *Die ehemalige Spracheinheit der Indo-Germanen Europas*, 1873.

ou Phrygiens avaient primitivement émigré de la Thrace [1], ainsi qu'avec les ressemblances que Platon signalait entre des mots grecs et phrygiens [2]. Comme je l'ai indiqué ailleurs [3], l'absence de fer dans les restes préhelléniques, trouvés à Hissarlik par M. Schliemann, montre qu'il ne pouvait y avoir eu aucun rapport entre la côte ouest de l'Asie Mineure et les grands travailleurs en métaux des pays situés au delà de l'Halys. Les inscriptions assyriennes nous amèneraient aussi à supposer qu'aucune nation aryenne n'était établie à l'est de cette rivière, du moins au douzième siècle avant J.-C. Les inscriptions trouvées à Van et dans les environs sont écrites en une langue qui, bien qu'à flexions, n'est pas aryenne et appartient probablement au groupe *alarodien* [4] dont on peut regarder le géorgien comme le type. Nous ne trouvons pas trace de l'aryen en Arménie ni même en Médie antérieurement au VIIIe siècle avant Jésus-Christ. Les Assyriens connurent pour la première fois les Mèdes ou *Amadai*, comme ils les appelaient alors, sous le règne de Shalmaneser III (840 av. J.-C.); les Mèdes, à cette époque, vivaient au loin vers l'est, et les Parsuas ou Parthes les séparaient de l'Assyrie. C'est seulement au temps de Rimmonnirari, vers 790 avant Jésus-Christ, qu'ils s'avancèrent dans la contrée que les géographes classiques appellent *Media Rhagiana* [5]. Les légendes du *Vendidad* représentent la marche des Iraniens vers l'ouest comme lente et graduelle; et la langue aryenne de l'Iron ou des Ossètes dans le Caucase est, comme l'arménien et le kurde, un membre de la famille iranienne. Il est ainsi complètement évident que, si la branche européenne de la famille aryenne se dirigea vers sa demeure actuelle le long

1. Hérodote, VII, 73; VIII, 138; Strabon, XIV, 618; X, 471; VII, 295; Arrien, dans les « *Remarques sur Denys le Périégète* », d'Eustathe, 322.

2. *Cratyle*, 410 A.

3. *Academy*, 30 mai 1874.

4. On appelle ces langues « alarodiennes » du nom des Alarodiens, peuple qui habitait dans l'antiquité sur les bords et à l'ouest de la Caspienne, au sud du Caucase, dans l'ancienne Albanie. — TRAD.

5. Ainsi nommée à cause de Rhagès (*Raggan* dans les cunéiformes), l'une des plus anciennes cités de la Médie. Il est parlé de de cette ville au livre de Tobie. — TRAD.

des rivages méridionaux de la Caspienne, elle ne laissa sur sa route ni traînards, ni traces de son passage. Les dialectes aryens de cette partie de l'Asie ont émigré de la Perse à une période récente et les Aryens établis en Asie Mineure vinrent d'Europe en traversant la mer pour subjuguer les anciens habitants de la contrée.

L'une des découvertes les plus curieuses qui soient résultées du déchiffrement des inscriptions assyriennes et babyloniennes, c'est que tout le pays compris dans l'Assyrie, la Chaldée, la Susiane et la Médie était à l'origine habité par une race touranienne, à langue agglutinante, qui inventa l'écriture cunéiforme, bâtit de grandes cités, fonda les monarchies du Tigre et de l'Euphrate. Ces peuples furent, en définitive, les pionniers de la civilisation dans l'Asie occidentale. Leurs traditions indiquaient comme leur berceau la région montagneuse au sud-ouest de la Caspienne, et la montagne de Nizir dans le pays de Guttium, entre le 34e et le 35e degré de latitude (le pic actuel d'Elwand, à ce qu'il semble), était le lieu sacré où l'arche s'était arrêtée et où l'humanité avait trouvé sa seconde patrie.

Les langues accadienne, susienne et protomédique qu'ont fait connaître le progrès des études cunéiformes, ont des rapports plus ou moins étroits les unes avec les autres et avec les dialectes modernes du groupe ougrien. On a depuis longtemps montré que les ancêtres des Finnois durent venir de quelque point de l'Asie méridionale et les noms mêmes de Suomir et d'Akkarak (Akkarak, soit dit en passant, n'a pas d'étymologie possible en finnois) que donnent leurs traditions aux premières divisions de la race, ressemblent étrangement à Sumir et Accad, les deux cantons de la Babylonie touranienne [1]. Les légendes de la création, le déluge, les géants et les monstres dont parle le poème épique des Vogouls demi-sauvages ressemblent à ceux de l'antique Chaldée [2]. *Reuta*, « fer », en finnois, paraît être parent de l'accadien *urud*, « bronze [3]. » Il semblerait que la branche finnoise de la famille touranienne se soit dirigée vers le nord à travers le Caucase et à l'ouest de la Caspienne jus-

1. Lenormant, *La Magie chez les Chaldéens*, p. p. 272, 273.
2. Cf. Adam, *Une Genèse vogoule* (Revue de philologie, I, 1874).
3. Voy. Lenormant, *Les premières civilisations*, I, p. 119.

qu'aux monts Ourals, mais la position actuelle des membres tatars, mongols et tongouses de la famille avec lesquels l'accadien offre de remarquables ressemblances et dans le vocabulaire et dans la grammaire, impliquerait que le berceau médique fut un second et non un premier point de départ de la race. Quoiqu'il en soit, toute la bande de pays qui va de la Caspienne au golfe Persique fut au pouvoir d'une population touranienne aux époques les plus anciennes que nous puissions connaître; et il est peu probable que le flot de l'émigration aryenne vers l'Europe ait commencé avant l'occupation de cette partie du monde par les Touraniens[1].

Il m'a été impossible de découvrir quelques traces d'une influence aryenne sur l'accadien et les langues qui lui sont alliées. Si les émigrants aryens s'étaient frayé une route à travers la population touranienne du pays, il est probable que quelques mots indo-européens au moins se retrouveraient dans le vocabulaire accadien. Sans doute on ne doit tenir aucun compte des ressemblances de son et de sens qui peuvent exister entre les racines aryennes et accadiennes. De quelque façon qu'on explique ces ressemblances, les Aryens étaient depuis longtemps sortis de la période des racines au moment où nos ancêtres européens partirent pour leurs courses dans l'Occident et, si les Accadiens leur avaient emprunté quelques termes, ils leur auraient pris des mots tout formés, et non des racines. Mais le lexique accadien ne révèle aucun emprunt de ce genre. Si nous considérons qu'il en est de même du lexique assyrien, nous sommes amenés, semble-t-il, à cette conclusion que la population touranienne de la Médie et des régions du Tigre et

1. On a remarqué qu'il serait peut-être difficile de justifier à l'aide de l'histoire le nom de « touranien » que nous donnons aujourd'hui aux peuples ougro-finnois. Certaines médailles pehlvies portent des inscriptions ainsi conçues : « roi d'Iran et du Touran. » Le Zend-Avesta et le Shah-nameh parlent continuellement des luttes entre les Aryas et les Touryas, l'Iran et le Touran. Mais où se trouvait le Touran? aucun de ces monuments ne nous l'apprend. Quelques savants estiment même que cette appellation désigne les populations sémitiques de la Syrie contre lesquelles la race iranienne dut souvent guerroyer. La Syrie s'appelait *Athoura;* on en aurait fait *Toura,* de même qu'on a tiré *Syrie* d'*Assyrie.* — Trad.

de l'Euphrate, aussi bien que leurs conquérants et successeurs sémites, ne furent jamais en contact immédiat avec une tribu aryenne jusqu'à la période récente où les Mèdes aryens et les Perses achéménides paraissent sur la scène. Ce n'est qu'à l'époque d'Assur-bani-pal ou Sardanapale, au VIIe siècle avant Jésus-Christ, que nous trouvons sur des tablettes assyriennes des gloses aryennes, et ces gloses appartiennent à la branche iranienne de la famille. Ainsi *urdhu* (Zend *eredhwa*) est donné comme un synonyme de « haut » et *Mitra* comme un synonyme de « soleil ». Tout confirme la supposition que d'autres motifs nous ont déjà fait concevoir : *les Aryens occidentaux durent entrer en Europe par une route qui les conduisit au nord, et non au sud, de la mer Caspienne.*

En outre, on peut tirer une autre conclusion de l'absence de toute influence aryenne sur une langue aussi ancienne que l'accadien. Si cette langue ne montre aucun signe de contact avec l'aryen dès une époque indéfiniment plus ancienne que 3000 avant Jésus-Christ, lorsque les Accadiens avaient déjà quitté depuis longtemps leurs montagnes natales du nord et s'étaient établis en Babylonie, ceux qui parlaient aryen et ceux qui parlaient ces langues dont l'accadien est le représentant ont difficilement pu se connaître les uns les autres. Le désert de Sagart doit avoir été une barrière effective entre eux et les Portes Caspiennes n'avaient pas encore été forcées par des envahisseurs venus de l'Orient.

Il s'élève maintenant une très curieuse question. Gerland, dans son livre sur l'*Odyssée*[1], a essayé de montrer à l'aide de la mythologie comparée que les Aryens primitifs vivaient sur les bords d'une grande mer intérieure sous les flots de laquelle le soleil se couchait chaque soir. Humboldt croyait que la mer d'Aral est le dernier reste de cette vaste étendue d'eau qui, à une période relativement peu éloignée, renfermait la Caspienne et le Pont-Euxin, et de récentes recherches ont confirmé cette opinion[2]. Nous aurions alors les Aryens primitifs d'un côté de ce vaste lac et les tribus ougriennes primitives de l'autre ; la

1. *Altgriechische Märchen in der Odyssee*, Magdebourg, 1869.

2. Voy. Spörer, dans les *Mittheilungen* de Petermann (1868-72) et *Nature*, 20 mai 1875.

nature déserte de la contrée qui se trouvait entre les demeures des deux races empêchait toute communication, excepté par eau. Les deux peuples communiquèrent-ils par eau? L'absence de traces d'influences aryennes en accadien nous permet de répondre négativement, et le peu d'aptitude aux entreprises maritimes que la Philologie comparée nous montre chez les Aryens primitifs vient à l'appui de cette conclusion. Nous pouvons en toute sûreté croire que nos premiers ancêtres voyagèrent vers l'ouest par terre et non par mer, que le désert de Sagart arrêta leur marche vers le sud et que par conséquent la route qu'ils adoptèrent fut celle qui les conduisit le long des rivages septentrionaux de la Caspienne. C'est donc par la Russie que les Aryens auraient pénétré en Europe et nous pouvons découvrir un reflet du caractère froid et brumeux de la région que les émigrants avaient à traverser dans ce fait que le sapin (πίτυς, *pinus*, sanscr. *pitu-dârus*) et le bouleau (sanscr. *bhurja*, vieil-allemand *birca*) furent les seuls arbres dont les Aryens européens se rappelèrent le nom après leurs longues migrations. Le chemin qu'ils avaient choisi fut encore suivi, semble-t-il, bien des siècles après par les Scythes ou Sarmates dont le langage, comme Müllenhoff l'a prouvé [1], était iranien et se rattachait ainsi à celui des Perses, des Mèdes et des Bactriens. Comme les Scythes, les Aryens ont pu revenir à l'état nomade en passant à travers les steppes inhospitalières de la Tartarie et de la Russie; de toute manière, ce ne fut qu'après s'être établis sur les bords occidentaux de la mer Noire (ou peut-être sur ceux de la Baltique) qu'ils se séparèrent pour former les différentes races de l'Europe aryenne, comme le démontre la concordance des langues européennes dans les mots qui ont rapport à la mer et dans le nom du *hêtre* qui ne croît qu'à l'ouest d'une ligne tirée de Kœnigsberg à la Crimée.

1. *Monatsbericht d. Königl. Akademie d. Wiss. zu Berlin*, 2 août 1866, p. 549 sq.

II

ORIGINE DES DÉSINENCES CASUELLES EN ARYEN.

La plus grande partie des pages précédentes était imprimée quand je reçus un excellent et très savant article de M. Bergaigne publié dans les *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* (tome II, fasc. I) sous ce titre : *Du rôle de la dérivation dans la déclinaison indo-européenne*. J'ai longtemps cru qu'un examen sans préjugés et approfondi de la déclinaison aryenne montrerait que son origine était semblable à celle du nom sémitique, les cas ayant été différenciés selon les besoins au moyen de terminaisons plus ou moins insignifiantes ou de « suffixes de dérivation », si l'on préfère cette dernière expression. M. Bergaigne a clairement montré que telle est la vérité. Il a de cette façon donné à ceux qui croient aux racines pronominales le moyen d'échapper à toutes les difficultés qui les enveloppent. Presque chaque ligne du travail de M. Bergaigne laisse entrevoir cette affirmation : « la Glottologie commence avec la phrase, et non avec le mot », bien que cette opinion ne soit jamais exprimée en termes formels, et la seule conclusion logique qu'on puisse tirer des recherches de l'auteur, c'est que la déclinaison des noms, au moins, est sortie d'un procédé d'adaptation et non d'agglutination. Comme il le remarque très justement, nous ne pouvons pas attribuer la formation des cas au même procédé que celui par lequel ils ont été remplacés à l'époque plus récente de l'analyse, et supposer qu'une préposition (comme *bhi*) puisse avoir été employée comme postposition pour former un cas, c'est non seulement oublier que les prépositions se sont développées fort tardivement, c'est aussi ignorer la distinction entre les prépositions et les postpositions. J'ai été moi-même entraîné par le texte Pada du Rig-Véda et ce que je croyais être son témoignage à admettre le caractère agglutinatif du suffixe *bhi*, bien que j'aie remarqué que la préposition à laquelle on l'a rattaché n'est pas *bhi*, mais *abhi* ou *âbhi*, formée au moyen même du suf-

fixe en question. *Bhi* ne donnait primitivement aucune signification particulière au nom; deux faits le montrent clairement : d'une part il est commun à beaucoup de cas (en vieux slave, par exemple, le datif et le vocatif sont *te-bé*, le génitif *te-be* et l'instrumental *to-bojā*); il manque, d'autre part, à certaines langues aux cas où il apparaît dans les dialectes apparentés. Ainsi en sanscrit nous avons *sivais* à côté de *sive-bhis* et en latin *dominis* ou *rosis* à côté de *arcubus* ou de *deabus*. Au datif pluriel en gothique, à l'instrumental et au datif pluriel et duel en vieux slave et en lithuanien, il est remplacé par *sma* ou *smi*, suffixe que nous rencontrons dans les pronoms sanscrits *ta-smai*, *ta-sma-t*; *a-smā-n*, *yu-shmā-n*. M. Bergaigne a certainement raison de regarder *bhi* comme le même « suffixe de dérivation » que celui que nous trouvons dans le sanscrit *garda-bha-s*, « un âne », *vrisha-bha-s*, « un taureau, » ou dans le grec ἔλα-φο-ς (cerf), ἔρι-φο-ς (chevreau), κρότα-φο-ς (tempe) ou κορυ-φή (tête)[1].

Le point le plus important que ses recherches mettent en lumière, c'est qu'il existe une différence essentielle entre les cas forts (nominatif, accusatif et vocatif) et les cas faibles. Les premiers étaient primitivement autant de noms abstraits, les derniers, de simples adjectifs employés adverbialement. Les désinences formatives des cas forts (*-as* [*-ās*], *-i* [*-ī*], *-a* [*-yā*], *-an*) marquèrent jusqu'à la fin des noms abstraits, comme le sanscrit *áhan*, « jour », *lipi*, « l'action d'écrire », *vrajyā*, « l'action de voyager », *mudā*, « joie », le grec φυγ-ή; et la même forme sanscrite *vákas* est différenciée en grec dans le pluriel ὄπες et le singulier ἔπος. A l'origine, cependant, *vakas* n'exprimait aucune distinction de nombre ou de genre et nous voyons combien peu la terminaison avait de rapports avec le cas par l'apparition de la terminaison aux cas obliques, comme dans le grec πόδεσ-σι ou ποδῶν (= ποδέσ-ων) où l'on a suivi l'accentuation des cas forts. Bref, les cas forts, avec toutes leurs variétés de nombre et de genre, sortirent par une évolution graduelle des noms abstraits auxquels on appropria une multitude de suffixes sans signification. Nous pouvons comprendre

1. C'est ce qu'avait déjà soupçonné M. Curtius, *Zur Chonologie* etc. p. 79 et *Jahn's Jahrbücher*, LX, p. 95.

ainsi pourquoi l'*s* final manque dans tant de nominatifs et d'accusatifs pluriels ou pourquoi le même suffixe peut indifféremment appartenir aux trois genres.

Quant aux cas faibles, comme le gémitif en *-sya*, qui depuis longtemps a été comparé au suffixe des adjectifs grecs tels que δημό-σιο-ς[1] ou aux pronoms sanscrits *ta-sya-i*, *ta-sya-s*, ils sont tous issus d'adjectifs pris adverbialement. Dans maintes formes on ajouta suffixe à suffixe ; ainsi le *-hwa* (*-swa*) et -σι (*-swi*) des locatifs zend et grec unissent les suffixes *-a* et *-i* au suffixe *-su*. M. Bergaigne remet à un autre moment la discussion sur l'origine des terminaisons *-s*, *-t* et *-m* aussi bien que des terminaisons verbales ; mais on voit à quelle origine il voudrait les rapporter.

Presque en même temps que l'article de M. Bergaigne, paraissait une brochure allemande de Gustave Meyer, intitulée : *Histoire de la formation des racines et de la déclinaison dans les langues indo-germaniques*[2]. Elle contient quelques vues semblables à celles de M. Bergaigne, mais l'auteur ne va pas aussi loin que le philologue français. Il s'exprime ainsi (page 3) : « Dès le début, je dois exprimer ma conviction que la langue-mère aryenne contenait une variété extraordinairement grande de formes qui n'avaient entre elles aucune différence de signification réelle, ou du moins évidente pour nous. Cette variété, je pense, fut graduellement restreinte par le pouvoir *classificateur* de l'intelligence qui grandissait. » Ces nombreuses « formations synonymes » ont pu, croit-il (page 3), se distinguer l'une de l'autre par l'accent et le geste ; mais toutes traces d'un pareil mode de distinction sont à coup sûr perdues maintenant.

M. Meyer essaie aussi d'analyser les pronoms personnels.

Il ne croit pas que dans *agh-am* (*ego*) nous ayons la racine *agh*, « parler », car, selon lui, « le parleur » était un nom

1. Comme le σ tombe ordinairement en grec entre deux voyelles, il faut peut-être rapporter plutôt ce suffixe à *-tya* qu'à *-sya*. Ces deux suffixes, pourtant, remplissaient la même fonction et il y a entre eux le même rapport qu'entre *sa* et *ta*.

2. *Zur Geschichte der indogermanischen Stammbildung und Declination*, Leipzig, 1875.

trop abstrait pour l'Aryen primitif. Il préfère résoudre *agham* en *a-gha-m* et il retrouve le premier élément de ce composé dans un grand nombre de formes qui marquent la troisième personne. « Cet emploi indifférent (du même mot) pour la première et la troisième personnes, ajoute-t-il, prouve évidemment combien peu marquée était la différence de sens entre ces racines pronominales. » Il y aurait une conclusion plus vraie à tirer de là : c'est que les substantifs d'où elles sont venues en réalité pouvaient être employés pour l'une ou l'autre des trois personnes. Meyer observe ensuite que la confusion entre la première et la seconde personnes, que nous rencontrons dans le thème *va-*, est encore plus frappante. Il fait aussi ressortir les difficultés qu'entraîne l'hypothèse d'une langue-mère uniforme. « Au contraire, dit-il, je suis convaincu qu'il existait en elle un grand nombre de ce que nous pouvons appeler des différences dialectales, différences qui se sont conservées en partie dans les diverses langues aryennes. » C'est ainsi que nous sommes forcés, semble-t-il, d'admettre la coexistence des formes *sa* et *tas* pour le démonstratif. Le professeur Whitney, dans son nouvel ouvrage sur la *Vie et le développement du langage* (page 177), s'est fortement prononcé contre les idées que j'ai émises sur ce sujet et qu'à l'exemple du professeur Max Müller je me suis efforcé d'exposer dans le présent volume. Mais il me semble confondre la question de l'origine des langues — question qui est en dehors de la province de la Glottologie — avec celle de leurs périodes les plus anciennes auxquelles nos données nous permettent de remonter. Comme simples glottologistes, nous n'avons pas à nous occuper du procédé par lequel les langues ont été créées. Pour nous, elles ne peuvent exister que dans une société et doivent par conséquent avoir été aussi nombreuses que les communautés primitives qui les parlèrent. Sans nul doute, pour qu'on se comprît mutuellement, il était nécessaire qu'un seul dialecte fût parlé dans l'intérieur de la même communauté ; encore faut-il admettre les différences du parler individuel. Jusqu'à quel point des conditions semblables de vie et de pensée, de nourriture et de climat peuvent avoir produit indépendamment des langages semblables dans des sociétés voi-

sines, mais isolées, c'est là une question à laquelle nous n'avons aucun moyen de répondre.

III

DE LA CORRECTION GRAMMATICALE[1]

Le but de la grammaire est de transmettre la pensée, et dès que ce but est atteint, le mécanisme employé pour l'atteindre est d'une importance relativement secondaire. La manière dont nous combinons les mots et les phrases importe peu pourvu que notre pensée soit claire pour autrui. Les expressions *horseflesh* et *flesh of a horse* (viande de cheval) sont également intelligibles pour un Anglais, et par suite également reconnues par la grammaire anglaise. Le Chinois marque le génitif en plaçant le mot qui définit devant celui qu'il définit, comme dans *koue-jin* « homme de royaume », littéralement « royaume-homme », et la seule raison pour laquelle un tel arrangement de mots serait incorrect en français et en italien, c'est qu'il serait inintelligible pour un Italien et pour un Français. Par suite, il est évident que la correction et l'incorrection grammaticale d'une expression dépend de son intelligibilité, c'est-à-dire de l'usage ordinaire d'une langue donnée. Tout ce qui est peu ordinaire au point de n'être pas généralement intelligible est contraire à la grammaire. En d'autres termes, cela est contraire à l'usage d'une langue en tant qu'il est déterminé par le consentement et les habitudes de ceux qui la parlent.

De cette manière nous pouvons expliquer comment il se fait que la grammaire d'un dialecte cultivé et celle d'un dialecte local, dans un même pays, soient si souvent en désaccord. Ainsi, dans le dialecte du Somerset occidental, *thee* est le nominatif du pronom de la seconde personne du pluriel, alors qu'en anglais littéraire l'accusatif pluriel *you* (anglo-saxon *eow*) repré-

1. Extrait d'un article dans la 9e édition de l'*Encyclopedia britannica* (en cours de publication).

sente aujourd'hui un nominatif singulier. L'un et l'autre sont grammaticalement corrects dans la sphère de leurs dialectes respectifs, mais non au delà. *You* serait aussi incorrect en West-Somerset que *thee* l'est en anglais classique; et *you* et *thee*, comme nominatifs singuliers, auraient été également incorrects en ancien anglais. La correction grammaticale n'est pas autre chose que l'usage établi d'un groupe particulier de personnes à une période déterminée de leur histoire.

Il suit de là que la grammaire d'un peuple, comme sa prononciation, change d'âge en âge. La grammaire de l'anglo-saxon ou du vieil anglais n'est pas plus la grammaire de l'anglais moderne que la grammaire latine n'est la grammaire de l'italien moderne; et défendre une construction ou une inflexion peu ordinaires par la raison qu'elle existait autrefois dans l'anglo-saxon littéraire, est une aussi grande erreur que d'introduire une particularité de quelque dialecte local dans la grammaire du langage cultivé. Il suit encore de là que des langages différents ont des grammaires différentes, et que les différences sont plus ou moins grandes selon la parenté plus éloignée ou plus proche des langues elles-mêmes, et de la manière de penser de ceux qui les parlent. Par conséquent, forcer une langue à entrer dans le cadre grammatical d'une autre, c'est mal comprendre la nature de cette dernière et causer un préjudice sérieux à l'étude. Par exemple, la grammaire chinoise ne peut être bien comprise qu'à condition de rejeter non seulement la terminologie de la grammaire européenne, mais jusqu'aux conceptions que recouvre cette terminologie; les langues polysynthétiques de l'Amérique défient toutes les tentatives faites pour découvrir en elles les « parties du discours » et les différentes idées grammaticales qui tiennent une si grande place dans nos grammaires scolaires. Toute la peine que l'on s'est donnée pour retrouver dans la grammaire anglaise les distinctions de la grammaire latine, n'a eu pour résultats que des erreurs ridicules et une inintelligence complète de l'usage de notre langue.

IV

LE SYLLABAIRE ASIANIQUE

Depuis le déchiffrement des inscriptions chypriotes, qui, bien que conçues dans un dialecte grec, sont écrites avec des caractères qui n'ont aucun rapport avec ceux de l'alphabet grec, plus d'une tentative a été faite pour découvrir l'origine du syllabaire chypriote. Deecke a essayé de le faire dériver des caractères cunéiformes de Ninive, mais l'assyriologie doit considérer cette tentative comme manquée. Les caractères cunéiformes, auxquels on a comparé le syllabaire chypriote, appartiennent à des monuments d'époques et de provenances différentes; d'autres n'ont même jamais existé. En outre, la phonologie du syllabaire assyrien est absolument différente de celle du syllabaire chypriote, et la date à laquelle l'hypothèse de Deecke l'oblige d'assigner l'introduction de la nouvelle écriture à Chypre, est beaucoup trop tardive pour s'accorder avec les faits connus. Bien loin d'être l'invention de quelque Chypriote de Paphos, vers 710 av. J.-C., le syllabaire chypriote a dû être en usage bien avant cette époque sur le continent de l'Asie Mineure.

En effet, l'on a trouvé dans différentes parties de l'Anatolie des inscriptions écrites avec des formes particulières de l'alphabet grec. Outre les lettres connues de l'alphabet gréco-phénicien, ces alphabets locaux en possèdent d'autres, dont la plupart n'ont aucun rapport avec celles que les Grecs empruntèrent aux Phéniciens. D'autre part, plusieurs de ces lettres additionnelles se rencontrent dans plus d'un de ces alphabets locaux, bien qu'il y ait d'autres lettres qui caractérisent un alphabet seulement. L'un de ces alphabets locaux est le lycien, dont nous possédons un nombre considérable d'inscriptions qui ont été déchiffrées à l'aide de textes bilingues. Un autre est l'alphabet carien, qui compte de trente à quarante caractères. J'ai réuni treize courtes inscriptions écrites dans cet alphabet; douze d'entre elles viennent d'Égypte où, comme Lep-

sius l'a indiqué le premier, elles étaient dues sans doute aux mercenaires cariens de la dynastie Saïte. Une troisième variété d'alphabet est celle que l'on trouve sur les monnaies de Pamphylie; il est peut-être permis d'en rapprocher l'alphabet pisidien représenté surtout par l'inscription de Sillyon [1]. Une quatrième variété est l'alphabet de Lydie; il n'en reste, il est vrai, qu'un fragment d'une inscription unique gravée sur l'une des *Caelatae columnae* offertes par Cyrus au temple d'Artémis, à Éphèse [2]. Un autre fragment d'inscription, reproduit par MM. Perrot et Guillaume à la planche VI de leur grand ouvrage *Exploration de la Bithynie et de la Galatie*, nous fournit une cinquième variété que nous pouvons appeler mysienne. Enfin, une inscription trouvée par Hamilton à Eyuk (si tant est que sa copie soit correcte), offrirait une sixième variété, l'alphabet cappadocien. Tous ces alphabets sont absolument sans relation avec les alphabets araméens des monnaies de Cilicie et de Sinope, et appartiennent à une période bien antérieure de l'histoire de l'Asie-Mineure. Ils sont aussi distincts de l'ancien alphabet de Phrygie, qui, comme l'a découvert récemment M. Ramsay, était aussi en usage dans la Cappadoce du nord, puisque ce dernier ne contient pas d'autres lettres que celles de l'alphabet gréco-phénicien [3].

Toutefois l'alphabet phrygien, et ce que je propose d'appeler les alphabets asianiques, présentent une analogie. L'alphabet phrygien et la partie grecque des alphabets asianiques doivent avoir été empruntés à une même période dans l'histoire de l'écriture grecque. Les uns et les autres présentent le digamma, dont la présence suffit à indiquer une époque fort ancienne. M. Ramsay s'est même efforcé d'établir que l'alphabet phrygien a été emprunté aux marchands grecs de Sinope, dès le huitième siècle avant J.-C.

Mais d'où sont venues les lettres non helléniques que l'on rencontre dans les alphabets asianiques? La question fut

1. Voir W. M. Ramsay, *Journal of Hellenic Studies*, I (1880).

2. Voir mon Appendice au livre de Schliemann, *Ilios*, p. 698.

3. Ramsay, *Sur les plus anciennes relations historiques entre la Phrygie et la Cappadoce*, dans le *Journal de la Société Asiatique*, XV, 1 (1883).

d'abord soulevée à propos des inscriptions lyciennes, et des tentatives furent faites pour y répondre en dérivant les caractères nouveaux des caractères grecs; mais ces tentatives échouèrent. Le mystère fut immédiatement éclairci lorsque l'on put les comparer aux caractères du syllabaire chypriote. Non seulement les formes asianiques et chypriotes étaient identiques, mais là où l'on connaissait les valeurs phonétiques des caractères asianiques, comme dans le cas des inscriptions lyciennes, les valeurs phonétiques étaient identiques également. Par exemple, l'*a* et l'*u* lyciens sont l'*a* et l'*u* chypriotes, le *vu* de l'inscription de Sillyon est le *vu* du syllabaire de Chypre.

Les conclusions à tirer de ce fait se présentent d'elles-mêmes. Tout d'abord, les caractères additionnels des alphabets asianiques doivent être syllabiques plutôt qu'alphabétiques. Ceci est confirmé par la comparaison de deux inscriptions cariennes, dans l'une desquelles le chypriote *mi* est immédiatement suivi de la lettre *s*, tandis que dans l'autre une voyelle est insérée dans le même mot entre *mi* et *s*. En second lieu, il est clair que le syllabaire chypriote n'était pas chypriote d'origine, mais qu'il fut une fois en usage sur les côtes d'Asie Mineure aussi loin dans le nord que la Mysie. Par suite, il faudrait l'appeler non pas chypriote, mais asianique, le syllabaire des inscriptions de Chypre n'en étant qu'une variété locale. En troisième lieu, lorsque cet alphabet fut remplacé par l'alphabet plus simple des Grecs, certains caractères furent conservés pour exprimer des sons que ne représentait aucune des lettres grecques. Ces lettres supplémentaires furent choisies diversement suivant les lieux, et de là naquirent les alphabets pamphylien, lycien, carien, lydien et mysien. Ce n'est qu'à Chypre, dont l'isolement explique les instincts conservateurs, que le vieux syllabaire survécut dans toute son intégrité jusqu'au quatrième siècle avant l'ère chrétienne.

Notre conclusion que le syllabaire asianique servit autrefois sur toute la côte de l'Asie Mineure, méridionale et occidentale, peut être confirmée aujourd'hui par d'autres preuves. Parmi les objets découverts par M. Frank Calvert, consul des Etats-Unis aux Dardanelles, dans la nécropole de Thymbra

(Troade), se trouve une patère de la plus ancienne époque grecque sur laquelle sont peints deux fois les caractères chypriotes *re* et *zo*. Non loin de là, dans les couches préhistoriques d'Hissarlik, M. Schliemann a découvert des inscriptions qui m'ont paru, comme à MM. Haug et Gompertz, écrites à l'aide des caractères du syllabaire asianique, et que nous avons essayé de lire en conséquence. Parmi elles est le caractère *mo*, qui se rencontre sur deux cônes de terre cuite jaune — probablement des poids — qui ressemblent à un cône découvert par George Smith sous le pavement du palais d'Assur-bani-pal, à Koujoundjik. Sur ce dernier est une inscription en trois caractères asianiques. Ils n'appartiennent pas cependant à la variété chypriote de ce syllabaire, mais ressemblent d'une manière frappante aux caractères trouvés à Hissarlik, et le cône peut, en conséquence, avoir été apporté de Mysie par les ambassadeurs que le roi lydien Gygès envoya à Assur-bani-pal. Selon Strabon (XIII, p. 590), l'empire de Gygès s'étendait en effet jusqu'à la Troade.

Un autre poids épigraphe trouvé à Hissarlik, a été rendu à la lumière l'an passé[1]. Les deux faces portent des caractères gravés profondément qui montrent que le sceau en terre cuite, déterré à une profondeur de près de 23 pieds et figuré dans l'*Ilios* de M. Schliemann (p. 693, n° 1519), doit être lu *e-si-re*. Il résulte de ces découvertes que le syllabaire asianique était connu en Troade dès l'époque de la quatrième cité préhistorique d'Hissarlik et continua à y être employé jusqu'à l'époque où Thymbra fut colonisée par les Grecs. Le cône de Koujoundjik fournit un témoignage analogue.

C'est donc en Asie Mineure qu'il faut chercher l'origine de ce syllabaire, et nous devons nous efforcer de découvrir si quelque système d'écriture plus ancien a existé dans cette partie du monde. Des recherches récentes nous ont permis d'en acquérir la certitude[2]. Nous savons maintenant que les Hittites de Carchémish, sur l'Euphrate (ville représentée par les monticules de Gerablûs ou Jerabès), possédaient un système d'hié-

1. Voir l'*Academy* du 29 juillet 1882, p. 90.

2. Voir mes mémoires sur les *Monuments des Hittites* dans les *Transactions de la Société d'Archéologie biblique*, VII, 5 (1881).

roglyphes particulier et portèrent jadis leurs armes à travers l'Asie Mineure jusqu'aux rives de la mer Égée, laissant des documents écrits comme traces de leur passage. L'art de Carchémish, inspiré lui-même de l'art babylonien archaïque, est identique à l'art de Boghaz-Keni et Eyuk en Cappadoce, où existaient autrefois une cité et un palais hittites. La cité était probablement celle qu'Hérodote appelle Ptéria; en tous les cas, le district où elle se trouvait était habité par les Leucosyriens de Strabon, ainsi nommés pour les distinguer des Syriens à teint foncé ou Araméens sémitiques. Certains faits, tels que le caractère de leur costume et la forme de leurs hiéroglyphes, me disposent à croire que les tribus hittites habitaient à l'origine la Cappadoce et l'Arménie Mineure, et que ce fut de ces régions montagneuses qu'elles descendirent dans le territoire sémitique du sud, où elles s'établirent dans les deux forteresses de Carchémish et Kadesh, sur l'Oronte. Quoi qu'il en soit, nous apprenons par les inscriptions égyptiennes qu'elles purent appeler à leur aide, au quatorzième siècle av. J.-C., les Teucriens, les Dardaniens, les Méoniens et d'autres nations de l'Asie Mineure occidentale. Les hiéroglyphes, d'un style particulier, que nous trouvons à Carchémish, Hamath, Merash, Ghurun, Eyuk et Boghaz-Keni, sont reproduits dans des inscriptions et des œuvres de sculpture découvertes à Bor (l'ancienne Tyana), Ivris et Bulgar-Maden, en Lycaonie; Beyshehr, en Pisidie; Giaur-Kaleyr, en Mysie, et Karabel, en Lydie. Ici les deux figures où Hérodote croyait reconnaître le Sésostris égyptien, représentent des guerriers hittites, et l'une d'elles est encore accompagnée d'hiéroglyphes hittites. A la distance de quelques milles de là, au nord du mont Sipyle, est un autre monument hittite auquel les premiers colons grecs de la côte de Lydie attachèrent la légende de Niobé (*Iliade*, XXIV, 614-7), tandis que les Lydiens eux-mêmes, selon leur historien Xanthos (*Fragmenta historicorum græcorum*, I, p. 39), considéraient cette image, avec plus de raison, comme celle de la Déesse asiatique, fille d'Assaôh et femme du dieu solaire Rilossos. Un cartouche, contenant une inscription conçue en hiéroglyphes hittites identiques à ceux de Carchémish, a été trouvé, il y a trois ans, à côté de la figure, par M. le consul George Dennis,

et, plus récemment encore (1882), le docteur Gollob (de Vienne) a trouvé là une seconde inscription hittite ainsi que le cartouche de Ramsès II en caractères égyptiens. Ce dernier confirme la date que j'avais préalablement attribuée au monument, qui ressemble d'une manière remarquable à l'image de Hofretari, femme de Ramsès II, que l'on voit subsister dans un rocher un peu au nord d'Abn-Simbel.

Ainsi la contrée où le syllabaire asianique était principalement employé est précisément celle où, à une période antérieure, des inscriptions hittites avaient été gravées officiellement. Il est, par suite, assez naturel d'inférer que l'origine de l'alphabet asianique doit être cherchée dans les hiéroglyphes de ces inscriptions. D'ailleurs, il y a quelques arguments à l'appui de cette conclusion. Ainsi, les textes hittites sont écrits *boustrophedon*, et tel paraît aussi avoir été le cas pour les plus anciennes inscriptions cariennes, qui sont écrites parfois de droite à gauche et parfois de gauche à droite, ainsi que pour les légendes chypriotes dont la plupart courent de droite à gauche, bien que celles de Paphos courent de gauche à droite. En outre, la particularité du syllabaire chypriote consistant à ne pas distinguer les sons *k*, *g* et *kh*, *t*, *d* et *th*, *p*, *b* et *ph*, peut être rapprochée du fait que le nom de Carchémish est écrit avec un *c (k)* en hébreu, avec un *g* en assyrien et avec un *k* en égyptien.

Mais je crois qu'il m'est possible maintenant d'alléguer un argument précis à l'appui de l'énigme hittite du syllabaire asianique, argument beaucoup plus convaincant que toutes les considérations générales. Avec l'aide d'une inscription bilingue du roi Tarkondêmos j'ai réussi à déchiffer, ce me semble, un certain nombre de caractères hittites. Parmi ces caractères il y en a huit qui expriment soit une voyelle simple, soit une consonne suivie d'une voyelle. Or, lorsque je vins à les comparer aux caractères du syllabaire chypriote ayant les mêmes valeurs phonétiques, je trouvai que dans chaque cas la ressemblance entre les formes hittites et chypriotes était exacte. Comme la comparaison fut faite quelques mois après que j'eus déterminé les valeurs des caractères hittites, la détermination à laquelle je me suis arrêté n'a été nullement influencée par la

ressemblance que je n'ai découverte que subséquemment entre ces caractères et ceux du syllabaire chypriote. Il me semble difficile de trouver une vérification plus convaincante de mon hypothèse, formulée pour la première fois en 1876[1], sur l'écriture hiéroglyphique des Hittites et l'origine du syllabaire asianique.

V

LA LANGUE ET LA RACE[2]

L'erreur d'après laquelle la langue serait un indice certain de la race est une de celles qu'un philologue comparateur ne commettrait plus guère aujourd'hui. Il n'y a pas d'assertion qui puisse plus aisément être confrontée avec l'histoire ni qui, confrontée avec elle, paraisse plus évidemment insoutenable. Le langage n'est pas une nécessité physiologique; ce n'est pas une de ces marques physiques qui caractérisent une race et sont inséparables de l'homme comme la couleur de la peau, ou la conformation du crâne. Nous ne pouvons faire que nous n'ayons pas des cheveux d'un caractère particulier ou même peut-être telle disposition particulière, mais il n'est pas nécessaire que nous ayons tel ou tel langage. Un homme peut ne pas parler toute sa vie durant; il peut n'avoir jamais l'occasion de parler, mais il n'en sera pas moins un homme. Nous pouvons aisément concevoir une race de sourds-muets qui ne feraient jamais usage du langage dans le sens ordinaire du mot; en fait, c'est une opinion qui commence à gagner du terrain parmi les linguistes, que tout langage articulé dérive d'une *langue de gestes* antérieure, langue qui, naturellement, était à peu près la même partout, et ne pouvait pas constituer une différence de race. Mais, bien que le langage ne soit pas un indice de la race, il est un indice de la société. La société, même la plus rudimentaire, ne pourrait exister sans langage; assurément, aucune société civilisée ne saurait exister sans lui.

1. *Transactions de la Société d'Archéologie biblique*, V, 1.
2. Extrait du *Journal de l'Institut Anthropologique*.

Le langage est *social* par son origine et par sa nature, il est le produit et le miroir de la société non moins que le lien qui la tient unie. Si les hommes avaient toujours vécu isolés, tout moyen de communiquer entre eux aurait été inutile et le langage n'aurait pas eu besoin de prendre naissance. De même que l'écriture fut inventée pour les besoins d'une société civilisée, de même nous pouvons dire que le langage fut inventé pour les besoins d'une société qui n'était pas civilisée encore. La faculté du langage articulé était possédée par l'homme tout comme celle de faire des lois ou des raisonnements mathématiques; mais si les nécessités sociales ne s'étaient pas fait sentir, cette faculté serait restée endormie, sans un mobile qui pût la faire entrer en exercice et servir de moyen de communication entre les hommes. Bref, la société implique le langage, et la race ne l'implique pas; et, par suite, si nous pouvons affirmer que le langage témoigne d'un contact social, nous pouvons affirmer, avec non moins de certitude, qu'il ne témoigne pas de la race.

Cette conclusion est confirmée par l'examen des faits. Le langage que nous parlons n'est pas inné en nous à notre naissance. L'enfant doit apprendre lentement et péniblement sa langue maternelle, bien qu'il hérite sans doute d'une certaine aptitude à cet égard. S'il est né en Angleterre, il apprend l'anglais; s'il est né en France, il apprend le français. Si deux langues, ou davantage, sont parlées par ceux qui l'entourent, il est probable qu'il apprendra ces langues plus ou moins bien, suivant qu'il sera en relations plus ou moins assidues avec ceux qui les parlent. Des langues, autrefois parfaitemeut sues, peuvent être entièrement oubliées, et une langue étrangère peut devenir aussi familière à l'homme que si elle était sa langue maternelle. On voit des enfants, dont la langue était l'hindoustani, oublier entièrement cette langue après un court séjour en Angleterre, et il devient souvent difficile de reproduire un son que l'on avait toujours sur les lèvres dans l'enfance.

Ce qui est vrai de l'individu l'est également de la communauté qui se compose d'individus. Ici aussi, le langage parlé dépend des influences qui agissent sur la communauté. Tout ce qui brise, unit et mêle la communauté a le même effet sur

le langage qu'elle parle. La communauté, à cet égard, doit être soigneusement distinguée de la race. La même race peut être divisée en une multitude de communautés, chacune séparée et indépendante, et ayant des caractères propres. Bien plus, excepté sous la pression d'une civilisation centralisée, de pareilles communautés indépendantes doivent exister dans toutes les races et la variété, la dissemblance des communautés entre elles seront reproduites par la variété et la dissemblance de leurs langues et de leurs dialectes. La diversité de mœurs et de coutumes ne sera pas aussi grande que la diversité des langues, puisque le langage est la réflexion de tout l'ensemble des mœurs et des coutumes, passées et présentes, dans chaque société. Les sociétés, en nombre infini, qui ont existé durant la longue période où l'homme a vécu sur la terre, impliquent un nombre égal de formes du langage, et comme ces sociétés n'ont cessé de s'influencer mutuellement, de se détruire, de s'absorber, de se modifier de mille manières, les langues ou dialectes qu'elles représentent ont passé par des vicissitudes analogues. Les langues auraient même été affectées dans une plus grande mesure que les sociétés elles-mêmes. Une société peut continuer à exister grâce à ses usages ou aux influences de race, tandis que la langue qu'elle parlait peut avoir disparu par l'effet des besoins et communications quotidiennes entre d'autres sociétés plus puissantes. Ainsi les sociétés juives existent dans le monde entier en tant que sociétés séparées, avec des rites et des coutumes particulières, et cependant les langues qu'elles parlent sont, pour la plupart, celles des peuples au milieu desquels vivent les Juifs. Les Juifs de l'Autriche du sud sont venus d'Espagne, et je crois que le vieux castillan est leur langue sacrée; les Juifs d'Abyssinie, de Chine ou d'autres pays parlent les dialectes des pays où ils sont établis. Cet exemple montre clairement à quel point le langage témoigne du contact social. Si nous ne voyions que les rites et coutumes des communautés juives, nous n'aurions aucune idée des vicissitudes qu'elles ont traversées, des sociétés nombreuses au milieu desquelles elles ont vécu sans s'allier à elles. Ce n'est qu'en considérant les langues qu'elles parlent que leur histoire devient claire pour nous; et le langage est un témoin si

exact des influences sociales que, même sans le secours de l'histoire, nous aurions pu découvrir l'origine espagnole des Juifs de l'Autriche du sud.

Il y a bien peu de races dont le sang soit aussi peu mêlé que celui des Juifs. Si nous considérons l'antiquité du genre humain et l'histoire des tribus de sauvages modernes qui sont constamment à guerroyer entre elles, à prendre pour femmes les prisonnières qu'ils font à la guerre, on admettra que les races non moins que les sociétés doivent être fort mélangées. Bien des races ont pu, comme les Juifs, perdre leur langue primitive. Le celtique est éteint parmi les Celtes du pays de Cornouailles et de l'île de Man ; le même destin semble menacer les autres dialectes celtiques de la Grande-Bretagne et de la France. Le lithuanien a disparu de la Prusse, et le basque reste comme le seul représentant des langues proto-celtiques de l'Europe occidentale. Le celtique céda au latin en Gaule et en Espagne, comme le punique en Afrique; les Normands, après avoir perdu leur langue maternelle en Normandie, perdirent de nouveau la langue qu'ils avaient acquise en Normandie lorsqu'ils s'établirent en Angleterre. Les colonies scandinaves qui existèrent au Groënland pendant 500 ans, ne laissèrent aucune trace après elles, et l'arabe en Sicile, comme le visigothique en Espagne, ont été complètement extirpés. Les Mélanésiens et les Papous appartiennent à des races différentes et parlent cependant des langues semblables; il en est peut-être de même des Finnois et des Lapons. Quelques inscriptions, d'une signification douteuse, voilà ce qui nous reste de la langue étrusque. La race qui la parlait était nombreuse et puissante; c'était une langue civilisée et lettrée qui lutta avec succès contre l'invasion du latin jusqu'à une époque assez récente; mais les fragments qui en restent ont vainement été comparés à toutes les langues mortes et vivantes, possibles et impossibles, et je considère l'étrusque comme le dernier vestige d'une famille de langues qui s'est éteinte tout entière. Suivant Humboldt et Bonpland, « un million des aborigènes de l'Amérique ont abandonné leur langue native pour adopter une langue européenne. » Les nègres de Haïti ont adopté le français ; les soldats envoyés par le sultan Selim, en 1420, dans la Nubie inférieure, dé-

sapprirent bientôt le turc, qui était leur langue maternelle.

Ces faits suffisent à démontrer que le langage est un témoignage du contact social et non de la race. Là où une langue présente des traces de deux ou plusieurs autres langues, ou lorsque deux races distinctes parlent la même langue, nous pouvons conclure, avec certitude, qu'il y a eu un contact social ou littéraire; mais là où l'on ne trouve aucune trace de ce genre, nous ne sommes aucunement justifiés à conclure *qu'il n'y a pas eu de contact social.* L'exemple des Scandinaves au Groënland est, à cet égard, un avertissement à retenir. En ce qui concerne la race, le langage ne nous apprendra rien. Il n'autorise même pas la présomption que ceux qui parlent une même langue ont la même origine. Nous n'avons, pour nous en convaincre, qu'à jeter les yeux sur les grands Etats de l'Europe, avec leurs races mélangées et leurs idiomes communs. Le langage montre seulement qu'elles se sont trouvées ensemble soumises à certaines influences identiques. Lorsque nous trouvons des noms locaux qui doivent être expliqués par la langue d'un autre pays, nous pouvons en conclure seulement une différence de société, mais non de race. Sans doute, l'identité des relations sociales peut impliquer, et implique souvent en effet, l'identité de la race; mais ce n'est pas le langage qui nous informe de cela. Le langage nous dit ce qu'ont été les relations sociales; de là, d'autres données et d'autres sciences peuvent nous éclairer sur le compte de la race. En pesant les témoignages, deux vérités doivent être présentes à l'esprit : la première, c'est que la civilisation tend vers l'unité, combinant et centralisant des sociétés, des langues et des coutumes diverses; la seconde, c'est que les sociétés sauvages sont dans un état de mobilité constante. Par suite, dans une époque encore sauvage, nous avons surtout affaire à des dialectes, et, dans un siècle civilisé, à des langues.

FIN

INDEX

A, sa prononciation en anglais, 254.
Abbadie (d'), 29, 32, 85, 199, 201, 231.
Ablaut, 116.
— ce que c'est, 126, 161.
Absquatulate, son origine, 187.
Abstraits (noms), manquent dans le langage primitif, 68, 74, 164.
— origine des cas forts, 280.
Accadien, 61, 64, 78, 88, 90, 106, 109, 112, 114, 119, 125, 154, 178, 195, 200, 201, 208, 211, 242, 275.
Accadiennes (lois), 157.
Accent, sa nature et son importance, 35.
— pourquoi est-il rejeté sur le premier membre d'un mot composé en grec, 36.
— subit l'influence de l'analogie, 251.
— en irlandais et en gallois, en polonais et en bohémien, 252.
— en éolien et en latin, 252.
— en dorien, 252.
Accusatif, son origne, 117.
— antérieur au nominatif, 207.
Achille, 223, 229.
Ævum, 31.
Ἄφνος, 21.
Age, son étymologie, 31.
Agglutinantes (langues), 4, 13, 89, 104, 107, 208.
— ne forment pas leurs cas à l'aide de pronoms, 119, 124.
Aharyus, 223.
Aimerai (étymologie de), 33.
Aivil (Étrusque), 31, 92.
Aji dahâka, 22, 221.
Albanaises (généalogies), 226.
Algonquin, n'a pas de verbes « être » et « avoir », 106.
— ses temps, 78.
— origine du totémisme chez les Algonquins, 233.
Allégorie, comment se distingue-t-elle du mythe, 232.
Allitération, 270.
Allophyliennes (langues), 83.
Alphabet phénicien, son origine, 155.
— aryen primitif, 180.
— sanscrit, 181.
— grecs locaux, 285, 286.
Altération phonétique, 13, 26, 179, 180, 246, 248.
— son origine, 38.
— ne peut pas produire un changement dans l'esprit et la formation, 128, 192 *sq.*
Amavi, son origine, 123.
Américaines (langues), 69, 77, 135, 202, 214.
Américains, leur prononciation et ses causes, 150.
— leur orthographe, 270.
Analogie, 27, 150, 247, *sq.*
— produit une grammaire nouvelle, 247, 257.
— vraie et fausse, 247, 251, 267.

Analogie, change le vocabulaire, 248.
— son origine, 248.
— crée des idées nouvelles, 250.
— influe sur l'accent, la quantité et la prononciation, 251.
— explique la loi de Grimm, 255.
— dans le verbe latin, 260.
— change la construction, 262.
— influe sur la syntaxe, 262.
— crée le mythe et la poésie, 265.
— son influence sur la poésie, 270.
Analytique, postérieur au synthétique, 129.
Analytiques (langues), 104, 147.
Analytique, (période), 171.
Ancessi (Victor), 27, 199.
Ancêtres (culte des), 235.
Anglais, est analytique, 104.
— sa supériorité, 136.
— son participe, 140.
— son accent et sa prononciation, 251, 254.
— sa grammaire, 256, 257.
Anglais-pigeon, 27, 136, 142, 261.
Aoriste grec, 77.
Apas, 46.
Ap-nas, 22.
Apposition, donne naissance au génitif, 208, 209, 211.
Aqua, 46.
Araméen, supplanta les idiomes ses parents, 135.
— son *aleph* emphatique, 140.
— langue du commerce, 156.
Argot, 70, 96, 172.
Aristophane de Byzance, 35.
Arrhabo, son origine, 158.
Article, 197.
— postfixé, 140.
— dans le vieil égyptien, 197.
Aryennes (langues), ne sont pas un type universel, 57.
— pourquoi sont-elles étudiées spécialement, 58, 59, 61.
Aryennes (langues), sont exceptionnelles, 62, 72, 166, 168; leur berceau, 85.
— diffèrent des langues sémitiques, 65, 85, 88, 209.
— leur langue-mère est idéale, 99.
— sont sorties de dialectes, 101.
— ont été parlées par des peuples non civilisés et étaient cependant infléchies, 112.
— analyse de leurs inflexions, 115.
— n'ont jamais été agglutinantes, 127.
— ni isolantes, 127.
— leurs racines peuvent se décomposer, 176, *sq.*
— leur duel et leur pluriel, 205.
— leur génitif, 209, 210.
— leur verbe, 212.
— on peut faire de toutes les langues des langues aryennes, 93.
Aryens occidentaux, par quelle route sont-ils entrés en Europe, 272.
As, 115.
Asoka, 245.
Assamais, 140, 145.
Assyrien, 66, 75, 141, 154, 181, 184, 190, 206, 209, 233, 242, 254, 258, 260, 262.
Assyriens (tablettes de contrats), 156, 157.
Athéné, 21, 22.
Athènes, comment appelée dans le grec moderne, 268.
Attila, 227.
Aufrecht, 60.
Avenir (étymologie de), 139
Avesta, 22, 221, 222.

Babylonie, berceau de la civilisation sémitique, 155.
Babylonienne (mythologie), 242.
Balcony (accentuation de), 150, 251.
Ba-ntu, 62, 64, 170, 210, 258.

Basque, ses affinités, 29, 82, 90.
— ses dialectes, 30, 73.
— change *n* en *h*, 30.
— ses caractères principaux, 58, 93, 136.
— et aryen, 93, 142.
— incorpore les pronoms, 78, 106, 114, 212.
— sa conservation, 136.
— appelé *Eskuara*, 148.
— ses termes pour « couteau », 151.
— ses noms de nombre, 154.
— sa conjugaison cérémoniale, 169.
— son pluriel, 201.
Basques (cyclopes), 232.
Beafeater (étymologie de), 217.
Beneventum, 268.
Benfey, 49, 186.
Berbère, sa grammaire, 146, 147.
Bergaigne, 279, 280, 281.
Bhi, préposition, 206, 279, 280.
Bhu, 115.
Bi (basque), 88.
Bini (étymologie de), 154.
Birch (étymologie de), 152, 278.
Birman, ses noms de nombre, 196, 204.
Bladé, 154.
Blasphemous, son accentuation, 251.
Bleek, 62, 64, 148, 149, 170, 174, 179, 193, 194 *sq*, 212, 258.
Bohémiens, 233.
Boomerang (étymologie de), 138.
Bopp, 59.
Boschimans, leur langue, 201.
Bouddha, 220.
Bouddhisme, démocratique, 133, 190, 220, 222.
— comparé au Christianisme, 244, 245.
Brahmanes, ne sont pas de race pure, 133.
Brasenose (étymologie de), 217.
Brother (étymologie de), 165.
Brunehaut, 227.
Bulgare, postfixe l'article, 140.
Burnouf, 22.
-bus (origine de), 206.
Buttmann, 21.

Cadmus, 223.
Cafre, langue à préfixes, 147.
— emprunta les *clicks* hottentots, 148.
— a trente genres, 194.
Calefio, 117.
Canada (dialecte du), 47.
Candelabrum (étymologie de), 123.
Canot (angl. *canoe*), son origine, 138.
Cap de Bonne-Espérance, d'où vient son nom, 268.
Carcassonne (étymologie de), 228.
Carchémis, centre commercial, 156, 289.
Carlyle (T.), 32, 265.
Cas (analyse des), 116, 279.
— coexistent avec la flexion, 119.
— ne sont pas des mots indépendants, 124, 186.
— d'où vient ce nom, 191, 207.
Caucasiques (dialectes), 94.
Caucasus (signification de), 95.
Cauneas, 26.
Céphale et Procris, 243.
« Cérébrales » (lettres) en sanscrit, 148.
Cérémoniales (langues), 169, 184.
Cervus (étymologie de), 153.
Charencey (de), 82, 140, 193.
Charlemagne, 228.
Charles-Édouard (le prince), 159.
Chayyug, 190.
Chinois, 46, 60, 64, 105, 110, 112, 125, 129, 130, 181, 184, 211, 244, 262.
Chinook de l'Orégon, 136.
Christianisme (le) comparé au Bouddhisme, 244, 245.
Christus en allemand, 147

Chypriotes (inscriptions), 285.
Cicéron, 22, 26, 81.
Civilisation unifie, 101.
— coïncide avec les langues isolantes et agglutinantes, 110.
— émousse la finesse des sens, 123.
— détruit l'état de nature, 137.
Classiques (études), 22.
Clicks empruntés par les Cafres, 148.
Climat, son effet sur la prononciation, 149.
Colchide (dialectes de la), 97
Collectifs (noms), 200, 204.
Commerce, son influence unifiante, 102.
Comparatifs en latin, 260.
Composés (mots), ce qu'ils prouvent, 117, 118.
— marquent le caractère moderne d'un idiome, 161.
Confucius, 220.
Contrée (étymologie de), 139.
Copia (étymologie de), 22.
Copte, changement de construction en copte 123; son influence, 147.
Cornu, n'est pas sémitique, 153.
Correction grammaticale, 283.
Corssen, 60, 93.
Could (étymologie de), 269.
Curtius (E.), 224.
Curtius (G.), 21, 52, 116, 117, 177, 186, 250, 253, 257, 260.
Cyclopes, 230, 267.
Cyrus, 221.

D final (chute du), 46.
— changé en *t*, 46.
Dammaras, incapables de compter au delà de trois, 31.
Danois (le) postfixe l'article, 140.
Daphné, sa signification, 266.
Darwin (C.), 49.
Darwinisme, 84.
Daughter (étymologie de), 165.
Deecke, 60, 285.
Delitzsch (Fr.), 65.
Delphes (légende de), 268.
δῆμος (étymologie de), 55.
Denys le Thrace, 190.
Deus (étymologie de), 265.
Dhâ, 115, 177.
Dhâ, 44.
Dialectal (renouvellement), 32.
Dialectes, leurs changements, 89.
— sont les restes de plus anciens dialectes, 95.
— étaient à l'origine innombrables, 97, 282.
— sont dans l'ordre naturel, 98.
— donnent naissance aux langues, 101.
Dieclase dans Homère, 257.
Διερός (étymologie de), 21.
Dietrich de Berne, 227.
Différenciation dans le langage, 161, 180, 279.
Dine (étymologie de), 30.
Dogmatologie ou science des religions, 244.
Donaldson, son « Varronianus », 26, 38, 60.
Duel précède le pluriel, 198 *sq.*

Earle, 35, 184, 255, 267, 269.
Écossais méridional, sa prononciation, 150.
-ed (parfaits en), 27, 259.
Edkins (Rev. J.), 11, 64, 125.
Église (l'), son influence sur le langage, 63, 101.
Ego (origine de), 207, 281.
Égyptien (vieil), 67, 74, 147, 181, 193, 197, 212, 232.
— emprunta des mots aux langues sémitiques, 157.
Either, 254.
Ekhad, 88.
Elamite (dialecte), 62, 111, 112.
Ellis (A. J.), 57, 250.
Ἡμεῖς (analyse de), 205.
Emphase (principe de l'), 25, 31

Emphase (origine de l'), 38.
Enough, 249.
Éolien (dialecte), 21, 27, 252.
Ἐπηέτανος (étymologie de), 269.
Épithètes, 165, 168.
Épithétique (période), 168, 171, 239.
Éponymes (héros), 234, 267.
Ἑπτά (étymologie de), 36.
Érechthéion (allusion à l'), dans l'*Odyssée*, 269.
Esquimau, 81, 72, 78.
— pourquoi est-il stationnaire, 72.
— pourquoi n'a-t-il pas subi l'influence des colonies scandinaves, 134.
Esthoniens, leurs noms de nombre, 154.
— leur mythologie, 242.
Ἔτι (étymologie de), 106.
Étrusque, 31, 60, 90, 140.
— *sui generis*, 91, 92.
— d'où prétend-on le tirer, 90, 91, 92.
Étude, 248.
Étymologie, 10, 44.
— de beaucoup de mots ne peut être découverte, 187.
Étymologies populaires, 248, 265, 266, 267, 268, 269.
Etzel, 227.
Euménides, 268.
Ewald (H.), 75, 184.
Eys (Van), 114, 185.

Fables, comment elles se distinguent du mythe, 232.
— leur origine, 232, 233.
Faits de la philologie, 23, 42, 86.
Familles de langues, expression trompeuse, 82.
Fan, sa signification, 181.
Father (étymologie de), 165, 166.
Feci, sa formation, 34.
Feet, 257.
Féridoun, 22, 221.
Fétichisme, 193, 236.
Fick, 92, 152, 173, 273.
Firdousi, 22, 141, 144, 221.
Fiske, 218, 225.
Flexion, combinaison d'un sens et d'une forme, 120.
— moins avancée que l'agglutination, 107.
— créée par le sens, 120, 122.
— déterminée par les rapports de la phrase, 122, 123.
— formée avec des suffixes ou des formes sans signification, 126.
— primitive, 122, 123.
— nouvelle peut différer de l'ancienne, 123.
— implique une tendance préexistante à l'inflexion, 123, 173.
— n'a pas été créée par le matériel du langage et le dépérissement phonétique, 128.
Fo (signification de), 181.
Forces (conservation des), 80.
Formes triples, 203.
Four, son étymologie, 182.
— son caractère sacré, 226.
Français, supprime les lettres finales, 27, 113, 254.
Further (étymologie de), 269.

Gallas (curieuse coutume des), 32
Gascons (dialectes), 73.
Γε, 170.
Geldart (Rev. G. C.), 75.
Génitif (origine du), 117, 208, *sq.*
— du complément et du sujet, 209, 210.
— en anglais et en persan, 261.
Genre, son origine, 192, *sq.*
— des comparatifs latins, 259, 260.
Géorgien, anaryen, 94, 145.
Gestes, 32, 49, 50, 130.
Glœsum (étymologie de), 138.
Glottologie, synonyme de Philologie comparée, 54.
Gold (étymologie de), 154.

Grammaire, base de la comparaison des langues, 50, 86, 89, 139, 142.
— ses transformations, 69.
— ne peut pas être mélangée, 139, 142.
— exceptions apparentes à cette règle, 141, 142, 143, 145, *sq.*
— adaptée à de nouveaux usages par une influence étrangère, 147.
— encore n'est-ce que dans les noms, 147.
— formelle, comment fut-elle composée pour la première fois, 190.
— comment la considérait-on au siècle dernier, 191.
— comment est-elle créée par l'analogie, 247, 258.
Gratiâ, 120.
Grec italien, 149.
Grèce (dialectes en), 99.
— opposée à Rome, 216.
Green (étymologie de), 154.
Grill (J.), 65-66.
Grimm, 153, 186, 193, 230.
Grimm (loi de), son explication, 180, 255.
Groënland (établissements scandinaves et danois au), 134.
— prononciation des femmes au Groënland, 181.
Guna en sanscrit, 35.
— sa définition, 253.
Gundicar, 227.

Hœckel, 49.
Hahn (Von), 226, 238.
Hamac (angl. *hammock*), son étymologie, 138.
Haoussa, son pronom de la première personne, 195.
Hararite, 140, 147.
Harits (basque), 30.
Hart (étymologie de), 153.
Hartel, 253, 257.
Hawaien (dialecte), 27.
Hécâl (sémitique), son origine, 155.
Hégélienne (philosophie), 11, 108.
Hélène, 223.
Helvétius, 96.
Hemp (étymologie de), 153.
Hêraklês, 230, 243.
Herculus, 230.
Hidatsa, 98.
Hindi, ses mots empruntés, 138.
— sa grammaire mélangée, 145.
Histoire, contrôle les lois empiriques, 47.
— ne doit pas être cherchée dans les mythes, 226, 229.
Hittites, 156, 288, 289.
Homère, 21, 223, 229, 253, 256.
Homérique (dialecte), 256.
— fausses étymologies attribuées à des mots de ce dialecte, 268, 269.
Homme, son antiquité, 84.
— était à l'origine communiste, 96.
— existait physiquement avant le langage, 100.
Humboldt, 97, 138.
Hurons (dialectes), 97.
Hypérion, 224.
Hypothèses, ce qu'elles sont, 19.
— leur usage et leur abus, 55, 56.

i changé en *g* dans l'anglo-saxon, 148.
Ich contracté en *i'*, 26.
Idiotismes, peuvent être empruntés, 139, 140.
Idoles, 12, 55, 56, 265.
Iliade, 223, 229, 256, 269.
Imitatifs (changements), 39.
Impertinent, 53.
Incorporantes (langues), 78, 106, 114.
Individu, dernier résultat du temps, 160, 171, 173.
Individuels (objets), furent nommés les premiers, 165, 167.

Individuels (objets) d'après leurs qualités, 167.
Infléchies (langues), 104, 108.
Inorganiques (changements), 39.
Instrumental (origine de l'), 116, 121.
Interjections, ne sont pas des mots, 105.
Interjection (langue des), 96.
Ionien (étymologie de), 53.
'ir (sémitique), son origine, 154.
-ise, 141.
Isolantes (langues), 89, 104, 107.
— ne sont pas composées que de simples racines, 128, 129, 130.
Italien moderne, 30.

Japonais, 136, 154, 184, 185, 213.
Jolly, 262.
Jornandès, 227.

K dans l'aryen primitif, 173.
Καλέω, 21.
Kalewala, 237, 270.
Khalife (étymologie de), 158, 159.
King-dom (étymologie de), 108.
Knowledge (étymologie de), 108.
Κόλλυβος (étymologie de), 158.
Κόσμος, 80.
Χραισμεῖν, 269.
Krisa en grec moderne, 268.
Kronos, 230.
χρυσός, n'est pas sémitique, 153, 154.
χ changé en *h*, 149.

Laik, 243.
Langage, expression de la pensée et du sentiment, 14, 20, 265.
— création de l'homme, 40.
— social, et non-individuel, 10, 14, 40, 41, 99.
— primitif, 59, 163.
— des femmes, 70.
— change rapidement, 70, 72, 89.
— mais non dans ses caractères fondamentaux, 132.
Langage sacré, 71.
— résultat d'essais innombrables, 95, 100.
— de la même nature que la langue des interjections, 96.
— fondé sur la phrase, 106, 118, 161.
— invariabilité de son caractère radical, 111.
— des racines, impossible, 13, 127.
— n'est un organisme que par métaphore, 131.
— reflet de la société, 55, 131, 133, 176, 216.
— n'indique pas la race, 133, *sq.*
— comment emprunté, 133, *sq.*
— commence dans la communauté-ruche primitive, 160.
— naît de la différenciation, 161, 179, 279.
— cérémonial, 169.
— son origine ne doit pas être cherchée dans les racines, 174.
— où il commence, 11.
— sa métaphysique, 189, 214.
— sa tendance vers la simplicité et l'uniformité, 249.
Langues perdues, 95.
— classées d'après la phrase, 107.
Lenormant (F.), 61, 94, 275.
Lettres superflues en anglais, 34.
Lithuanien, 45.
Locatif, son origine, 116, 119.
Logique, doit être expliquée par la Glottologie, 10.
Lois du langage, 25, 44.
— peuvent être obtenues pour la plupart par l'étude des langues de l'Europe moderne, 48, 63.
Ludwig, de Prague, 117, 120, 121.
Lune, pourquoi y a-t-il peu de mythes sur elle, 238.
Lycien, non aryen, 92.
Lyell (Sir C.), 69.

Magyar, 74, 114, 214.

Mahaffy, 232.
Mahomet, 220, 228, 245.
Maïs (angl. *maize*), son étymologie, 138.
Maleventum, 268.
Maneh (étymologie de), 155.
Manes (étymologie de), 166.
Mangle (étymologie de), 138.
Mangold, 55, 257.
March, 149.
Mariage, son origine, 160.
Max Müller, 5, 14, 26, 31, 32, 47, 71, 72, 87, 140, 145, 146, 181, 188, 210, 242, 266, 282.
Maya (langue), 141.
Mélicerte, sémitique, 230.
Même (étymologie de), 29.
Menès, 230.
Μέροπες (étymologie de), 21.
Métaphores, 265.
Métaphysique, sa signification, 188.
— du langage, sa définition, 214.
Mexicain, polysynthétique, 113.
Meyer (Gustave), 281.
Mina (étymologie de), 155.
Minden (bataille de), 226.
Minos, 230.
Mode, son effet sur la prononciation, 149, 150.
Moi, plus ancien que *je*, 207, 225.
Moon (étymologie de), 157
Mother (étymologie de), 166.
Mots, faits de la Glottologie, 23, 42.
— ce qu'ils sont, 105, 106, 118, 217.
— composés, 118, 161.
— ne peuvent pas exister à part de la phrase, 122.
— empruntés, 137, 151.
— *sortent* de la phrase, 162, 173, 178, 179.
— réagissent sur la pensée, 216.
— leurs changements, 216.
— peuvent induire en erreur, 217.
Mots empruntés, ce qu'ils prouvent, 151, 152.
— règles pour déterminer les emprunts, 152.
Mundus, 81.
Musique, s'est lentement développée, 181.
Mythes, leur similitude n'est pas une preuve de leur origine commune, 225, 243.
— contiennent une partie géographique et historique, 226.
— on n'y doit pas chercher l'histoire, 226, 229.
— se sont attachés à des personnages historiques, 228.
— distingués de l'allégorie et de la fable, 232.
— distingués aussi de la fiction historique, 234.
— qui remontent au fétichisme, 236.
— pourquoi confinés aux phénomènes atmosphériques, 237, 238.
— comment ils se sont multipliés, 238.
— conservés par l'instinct religieux, 239.
— ne peuvent pas être tous expliqués, 240.
— souvent fondés sur des étymologies populaires, 266.
— créés par l'analogie, 265, 266.
— peuvent naître d'homonymes et de synonymes, 266.
Mythologie, 218.
— expliquée par l'histoire des mots, 218, 219.
— est la philosophie primitive, 218.
— son support, 218, 219, 239.
— précède la religion, 220, 221.
— doit être fondée sur l'étymologie, 222, 223, 230, 243, 265.
— appartient à l'âge naïf et enfantin de l'humanité, 224, 266

Mythologies indigène et empruntée, — doivent être distinguées, 230.
— son explication est particulièrement facilitée par l'ethnologie, 235.
— précédée par le culte des ancêtres, 235
— et le fétichisme, 236.
— a son origine dans le désir de manger, 236, *sq.*, 240.
— et la confusion entre l'objet et le sujet, 236.
— est surtout l'œuvre de la période épithétique, 239.
— n'a ni passé, ni avenir, 238.
— sa définition, 239.
— objections à son explication scientifique, 239.
— des peuples anaryens, 241, 242.

Nama (dialecte hottentot), 193.
Nationalités (principe des), 102.
Négation, différentes manières de l'exprimer, 31.
— distinguée par le ton, 213.
Nègre, sa peau noire, 84.
— son éducation s'arrête à quatorze ans, 131.
— ses essais pour apprendre l'anglais, 139.
Néo-Calédoniens, 74, 214.
Neutres, 208.
Nibelungen, 227.
Nine, neuf, son étymologie, 182.
Nirvana, 222.
Nombre, sa signification, 189, 198.
Noms, il est possible d'emprunter leur déclinaison, 147.
— ce qu'ils sont, 217.
— de nombre, 50, 88, 182, 185, 199, 204.
— d'enfants, 27.
Nominatif, son origine, 117, 118.
— est de date récente, 207.
Normande (invasion), ses effets sur l'anglais, 46, 140, 148, 249.
Nourriture, son effet sur la prononciation, 149.
Numéraux (suffixes), 196, 204.

Od force, 40.
Odyssée, 225, 229, 230, 269.
— sa date, 256.
— affectation d'archaïsme dans ce poème, 269.
Οἶδα, pourquoi a-t-il une voyelle longue au singulier, 36.
Oldfield, 199.
Onomatopée, 165, 175
Orang (différentes formes de), 70.
Orang-outang, 233.
Organiques (changements), 39.
Ostiak, sa conjugaison, 212.
Ougro-altaïque ou ouralo-altaïque (famille), 29.
Oyster, 152.

Papoues (langues), 133, 203.
Paresse (principe de la), 25, 247.
Parfait formé par redoublement, 202.
Pâris, 223.
Parisien (dialecte), 47.
Pehlevi, inscriptions en cette langue, 143.
— n'a jamais été parlé, 143, 144.
Pelasgoi (étymologie de), 53.
Pempedula, 138.
Πέντε (étymologie de), 36, 37.
Perruque (étymologie de), 26.
Persan, construction sémitique en persan, 140, 144
— pluriel arabe en persan, 141.
— postposition altaïque en persan, 144.
Personne (la troisième) du verbe aryen est d'origine inconnue, 212.
Personnes du verbe, leur origine, 211, *sq.*
Petorritum (étymologie de), 138.
Phéaciens (les), 269.
Philippi (F. W.), 262.

Philologie comparée, est encore dans son enfance, 17.
— ses résultats, 10, 11.
— ses hypothèses doivent être contrôlées, 18, 19.
— est une combinaison de la philosophie du langage et de la phonologie, 21.
— n'est pas une science exacte, 23.
— ses lois sont de deux espèces, empiriques et premières, 25.
— comment elle se définit, 10, 39, 43.
— son but pratique, 11.
— est une science historique, 39, 50, 123.
— comment l'incertitude individuelle en est éliminée, 41.
— ses faits, 23, 42, 44, 86.
— où elle commence, 42, 43, 49, 99, 105, 127, 132, 163, 174, 176.
— les sciences ses sœurs, 45, 48, 49.
— vérifiée par l'histoire, 47.
— ses règles pratiques, 50.
— son nom, 53.
— n'est pas une branche de la Philologie classique, 53.
— faussée par le spécialisme, 54.
— nous permet de reconstruire le passé, 55.
— comment elle doit traiter du langage, 174.
Phonologie, son domaine, 10, 44, 130, 131, 191, 192.
— intimement liée à la grammaire, 148, 247.
— influence étrangère sur la phonologie, 148.
— changements dans la phonologie, 148, 149.
Φοξός (étymologie de), 250.
Phrase, point de départ du langage, 3, 13, 14, 106, 118, 122.
— base de la classification linguistique, 106.
Φύλακος, 249.
Physiologie, ses rapports avec la Glottologie, 10, 48.
Pilate (mont), 228.
Platon, son *Cratyle*, 21, 189, 274.
— sur l'objet de la science, 79.
Plaute, 26.
Πλέες dans Homère, 269.
Pluriel, son origine, 198, *sq.*
— distingué du singulier, 200.
— formé d'abord par redoublement, 201.
Pluriels brisés en sémitique, 200.
Poésie, son origine, 37.
— du langage primitif, 240.
— sa définition, 266, 270.
— influence de l'analogie sur elle, 270.
— ses formes, 270.
Poids grecs, venus de la Babylonie, 154, 155.
Politique moderne, 102.
Polynésien, 51, 59, 68, 70, 169, 181, 213.
Polysynthétiques (langues), 113.
— comparées aux langues incorporantes, 113, 114.
Portugais, 46, 135.
Pott, 52, 128, 131, 134, 177, 184, 188, 251, 259.
Préfixes pronominaux (langues à), 193, 210.
Préfixes pronominaux, 196.
Prépositions, ne peuvent être découvertes dans les racines, 177.
Présent, comment se forme-t-il en tibétain, 37, 78, 211, 212.
Prométheus (signification de), 238, 266.
Pronominales (racines), 116, 183, *sq.*
— n'ont pas donné naissance à la flexion, 119.
— ne marquent pas les relations grammaticales dans les langues agglutinantes, 124.
— sont un mythe philologique, 126.

Pronoms, 50.
— distingués par le geste ou le ton, 213.
— étaient à l'origine des substantifs, 170, 184, 212, 213.
— en sémitique, 170, 184.
— relatif, 262.
Prononciation, changée par l'analogie, 253.
Propres (noms), 267.
Psychologie, ses rapports avec la Glottologie, 9, 10, 48.
Pythagore, 80.

Qu, son non sémitique, 854
— en cymrique, 138.
Quantité, 252.
— en latin, 252
— en grec, 253.

Ra, postposition en persan et en mongol, 144.
Races, n'ont pas changé pendant la période historique, 132.
— chacune d'elles a sa mission propre, 132.
— n'est pas indiquée par le langage, 133, *sq.*, 291.
Racines (période des), ses caractères généraux, 1, 2, 182.
Racines seules peuvent être comparées, 50.
— pourquoi ne peut-on les découvrir dans les langues de la Polynésie, 51.
— monosyllabiques, 64.
— polysyllabiques, 64, 65.
— sémitiques, 65.
— ne sont pas toutes verbales, 67.
— pronominales, 116, 183, *sq.*
— types non exprimés dans la langue courante, 118, 122, 128, 187.
— ne sont pas monosyllabiques quand elles sont significatives, 121.
Racines, leurs formes diverses avec la même signification, 122, 177, 182.
— n'ont jamais formé une langue, 127, 130, 168.
— extraites par les grammairiens, 128, 171.
— peuvent avoir été infléchies, 128, 173.
— ne peuvent former des phrases, 130.
— obtenues par voie de comparaison, 162, *sq.*
— non du langage, mais des langues, 163.
— n'ont pas une signification générale et abstraite, 164.
— cessent d'être inventées, 169.
— beaucoup ont le même sens, 172.
— ne révèlent pas l'origine du langage, 174.
— leur nature, 176.
— modernes, 187,
— décomposées, 177.
— ne sont pas simples, 178, 179.
— sensibles, 182.
— particulières à différents membres d'une même famille, 187
— en finnois, 251.
Radicaux ou thèmes, 122.
Ramsay, 286.
Ramsès III, 232.
Redoublement, 202, 259.
— implique un duel, 201.
— marque la continuité, 202.
Regards, 49.
Relative (la proposition), 262.
Religion, sa définition, 219.
— organisée et individuelle, 219.
— doit avoir un fondateur, 220.
— basée sur la mythologie, 221.
— interprétée par la Glottologie, 11, 222, 223.
— commence avec le culte des ancêtres, 235.
— excitée par le désir de la nourriture, 236, *sq.*

Religions (science des) ou dogmatologie, 244.
— basée sur la Glottologie, 244.
— ses résultats généraux, 244.
Renard chez les Cafres, 232.
Rêves, suggèrent l'idée du spirituel, 235.
Rhŷs (J.), 138, 142, 255.
Rig-Véda, 241.
Rime, 270, 271.
Ῥοδοδάκτυλος, 117.
Roumanche, 46.

s (pluriel anglais en), 140, 249.
Sacrées (langues), 71.
Saltford (étymologie de), 268.
Samson, 222.
Sandwich (habitants des îles), 47, 161, 181.
Sanguis, 83.
Saturnus, 230.
Sauvages désunis, 96, 100.
— ne peuvent pas compter, 199.
— n'ont pas de religion, 219, 220.
Savelsberg, 93.
Scherer, 117.
Schleicher, 9, 85, 122, 186.
Schliemann, 229, 286, 288.
Schott, 61, 195, 262.
Science, ce qu'elle est, 19.
— son objet, 79.
— ses lois, 80.
Sella, 86.
Sémitiques (langues), 61, 119.
— leur influence sur la grammaire grecque, 11.
— tentatives pour les rattacher à l'aryen, 65, 85, 86, 88.
— n'ont pas de racines bilittérales, 66, 176.
— ont des racines nominales, 68.
— origine de leur parfait, 75.
— leur phonologie, 85.
— leur berceau, 86.
— usage des voyelles dans ces langues, 116, 186, 258.
— formation de leurs cas, 120.
Sémitiques (langues), racines alliées, 181.
— leur genre, 193, 194.
— leurs duel et pluriel, 206, 207.
— leurs désinences casuelles, 207.
— leur génitif, 209, 211.
— leur pronom relatif, 262.
— leur poésie, 270.
Sémitique (civilisation), son origine, 155.
Sepals, 40.
Septem (étymologie de), 88
Serpents (culte des), 235.
Sestertium (origine de), 192.
Seven (étymologie de), 182.
Sex, 83, 88.
Shotover Hill, 228.
Siegbert, 227.
Sigurd ou Siegfried, 227.
Signification (changements de), 52, 264.
— leur classification par Pott, 52.
— créent la flexion, 120, 121, 122.
— emploient à cet effet des suffixes préexistants sans signification, 126.
— subissent l'influence de l'analogie, 250, 264.
Simplicité, résultat de la civilisation, 178.
Sipyle, 289.
Sit, 253.
Slavon, date de son extinction en Prusse, 134.
Société (la) précède l'individu, 160.
Solea, 86.
Sons, à l'origine peu nombreux et vagues, 180, 181.
Soul (étymologie de), 182, 265.
Sourds-muets (langage des), 49, 263.
Sous-sémitiques (dialectes), 140, 146, 261.
Spencer (Herbert), 19, 129, 160, 210, 234.
Spirit, 265

Spix et Martius, 97, 213.
Stanbridge, 199.
Στεροπή, 21.
Steinthal, 9.
-sti, désinence de la deuxième personne du singulier en latin, 120.
Sündfluth, 268.
Superlatif, de même nature que le pluriel, 202.
Susiane, 61.
Siva, 116.
Swanhild, 227.
Sweet (H.), 39, 46, 118, 181.
Syllabaire asianique, 285.
Synonymes en anglais, 33.
Syntaxe comparée, 11, 262.
— varie avec l'accent, 35.
— subit l'influence de l'analogie, 262.
Synthétique, précède l'analytique, 129.

Ta (Égyptien), 86.
Ta pronominal, n'existe pas, 117.
Tabou (coutume du), 70, 71, 268.
Tamoul (affixe pluriel en), 145.
Tar suffixe, 108, 166, 182.
Tar en sanscrit, 121.
Tasmanien, 68, 137, 165, 172.
Taubheit (étymologie de), 126.
Taylor, 92.
Telougou (mots empruntés en), 138, 145.
Τέλσος, 269.
Temps le plus ancien, 88
Temps en sémitique, 75.
— en turc, 75.
Térence, 26.
Termini, 141, 147.
Thèbes, 223, 229.
Théodoric, 227.
Three (étymologie de), 182, 198.
Tibétain, son temps présent, 37, 78, 211, 212.
Tibétain, comment marque-t-il le genre, 195.
— son génitif, 210.
Tobacco, *tabac*, (origine de), 138.
Tomahawk, son étymologie, 138.
Totémisme, 233.
Touranien, signification de ce mot, 29, 61, 82.
Touraniennes (langues), approchent des phénomènes de l'inflexion, 13, 107.
— leurs composés, 178.
— leur genre, 195.
Triples (formes), 203.
Tritâ, 21, 221.
Τριτογένεια, 21.
Τριτώ, 21.
Troie, 223, 229.
Trumbull, 78, 97, 106
Tshetsh, 197.
Tylor, 185, 199, 243, 264.

Ukuhlonipa (coutume de l'), 71.
Ὑμεῖς, son analyse, 205.
Unus (étymologie de), 88.

Vai ou Vei (nègres), leur dialecte, 125, 232.
Valaque, 47, 140.
Van (inscriptions de), 94, 274.
Vectu (latin), 122.
Verbe, son origine, 73.
— sa signification, 106, 120.
— neutre 106.
— passif, 106.
— aryen, n'était pas primitivement infléchi, 115, 120, 212.
— d'origine récente, 120.
— était tout d'abord semblable au génitif, 213.
— sa position dans la phrase, 262, *sq.*
— grecs en αω, εω, οω, 126, 257.
— origine des personnes du verbe, 211.
— *vi* (parfait en), 123, 259.
Vitrum (étymologie de), 253.

Voile, 248.
Voltaire, 20.
Voyelles rendues significatives, 185.
— en sémitique, 258
— en anglais, 254.
Vridh, 178.

Wagner, 22.
Waitz, 107.
Webster (Rev. W.), 73.
Wedlock (étymologie de), 109.
Welsh (le) et le touranien, 142.
Wende, 134.
Westphal, 115.
Whateley (archevêque), 243.
Whitney, 43, 52, 111, 127, 129, 252, 264, 282.
Whole (étymologie de), 21, 269.
Wig (étymologie de), 26
Wilson (Rev. J. L.), 213.
Windisch, 262.
Wo! (étymologie de), 26.
Wolof (article), 197.
World (étymologie de), 81.

Ya, 53, 115.
Yorkshire (dialecte du), 46.
Yu (chinois), 86.
Yule (étymologie de), 217.

Ζεύς, 152
Zend, subit l'influence sémitique, 142.
Zoroastrianisme 245.
Zoulou (dialecte), 165, 196, 210.
Zoulous, leur culte des ancêtres, 235.

FIN DE L'INDEX.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS VII
PRÉFACE DE LA TRADUCTION FRANÇAISE. XIII
PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION. 1
PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION. 9
CHAP. I. Domaine de la philologie comparée. — Ses rapports avec les autres sciences 15
— II. Les idoles de la Glottologie. — Les lois de la science établies à tort d'après la famille aryenne seule . . 55
— III. L'idole des centres primitifs du langage. — Causes du désir de l'unité 79
— IV. La théorie des trois périodes de développement dans l'histoire du langage 103
— V. La possibilité des mélanges dans la grammaire et le vocabulaire d'une langue 132
— VI. La théorie des racines. 159
— VII. La métaphysique du langage. 188
— VIII. La mythologie comparée et la science de la religion. 215
— IX. L'influence de l'analogie dans le langage 246

APPENDICE

I. Quelle route ont suivie les Aryens occidentaux dans leur migration en Europe? 274
II. Origine des désinences casuelles en aryen 279
III. De la correction grammaticale. 283
IV. Le syllabaire asianique 285
V. La langue et la race. 291
INDEX 297

FIN DE LA TABLE.

SCEAUX. IMP. CHARAIRE ET FILS.

Librairie CH. DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, Paris.

ENCYCLOPÉDIE

EN TROIS GRANDS DICTIONNAIRES GÉNÉRAUX

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL D'HISTOIRE

DE BIOGRAPHIE, DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE, DE MYTHOLOGIE
DES INSTITUTIONS ET DES ANTIQUITÉS

Biographie : Vie des hommes célèbres ; — **Histoire** : Abrégé de l'histoire des peuples ; dynasties, guerres, batailles, traités, révolutions religieuses et politiques, etc. ; — **Mythologie** : Religions, rites, fêtes, mystères, livres sacrés, etc. ; — **Géographie** : Description du globe, des Etats, provinces, villes, etc., monuments ; — **Antiquités et Institutions** : Usages, coutumes, constitutions, gouvernements, cérémonies, établissements religieux, militaires, littéraires, etc., etc., par MM. Ch. Dezobry et Th. Bachelet ; 1 vol. grand in-8 jésus de plus de 3000 pages à 2 col. Prix, broché.. 25 »
Avec une demi-reliure en chagrin..... 33 »

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DES LETTRES

DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Lettres : Grammaire ; — Linguistique ; — Rhétorique ; — Poétique et Versification ; — Critique ; — Théorique et Histoire des différents genres de littératures anciennes et modernes ; — Notices analytiques sur les grandes œuvres littéraires ; — Paléographie et Diplomatique, etc. — **Beaux-arts** : Architecture ; Sculpture, Peinture, Musique, Gravure, avec leur histoire ; — Numismatique ; — Dessin, Lithographie, Photographie ; — Description des monuments ; — **Arts et jeux** ; **Sciences morales et politiques** : Philosophie ; — Religions, Cultes et Liturgie ; — Droit civil, politique, pénal et international, Législation, etc... — Science politique ; — Institutions administratives ; — Blason ; — Economie politique ; — Statistique ; — Pédagogie, etc., par MM. Th. Bachelet et Ch. Dezobry ; 2 vol. grand in-8 jésus, de 2000 pages à 2 col., avec figures. Prix, broché..... 25 »
Avec une demi-reliure en chagrin..... 31 50

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DES SCIENCES

THÉORIQUES ET APPLIQUÉES

Mathématiques : Arithmétique, Algèbre, Géométrie pure et appliquée, calcul infinitésimal, Calcul des probabilités, Géodésie, Astronomie, etc. — **Physique et Chimie** : Chaleur, Electricité, etc. ; Instruments d'optique, Photographie, etc. Météorologie, etc. Chimie, Fabrication des produits chimiques, etc. — **Mécanique et Technologie** : Machines à vapeur ; Moteurs hydrauliques et autres ; Machines-Outils, etc. ; Art militaire ; Art naval ; Imprimerie ; Lithographie, etc. ; — **Histoire naturelle** : Zoologie ; Botanique ; Minéralogie ; Géologie ; Paléontologie ; Géographie animale et végétale ; Hygiène ; Médecine ; Chirurgie ; Art vétérinaire ; Pharmacie ; Matière médicale ; Matière légale, etc. — **Agriculture**, etc., par MM. Privat-Deschanel, ancien professeur de physique au lycée Louis-le-Grand, inspecteur d'Académie à Paris, et Ad. Focillon, ancien professeur de Sciences physiques et naturelles au lycée Louis-le-Grand, Directeur de l'Ecole municipale Colbert. 2 vol. grand in-8 jésus, de 2620 pages, à 2 colonnes, illustrés d'environ 3,000 gravures, sur les dessins de L. Guiguet, L. Rouyer, Claudel, E. Wormser, etc. Prix, br..... 21
Avec une demi-reliure en chagrin..... 40 »

Sceaux. — Imp. Charaire et fils.

B.D. NOV 21 1912